This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

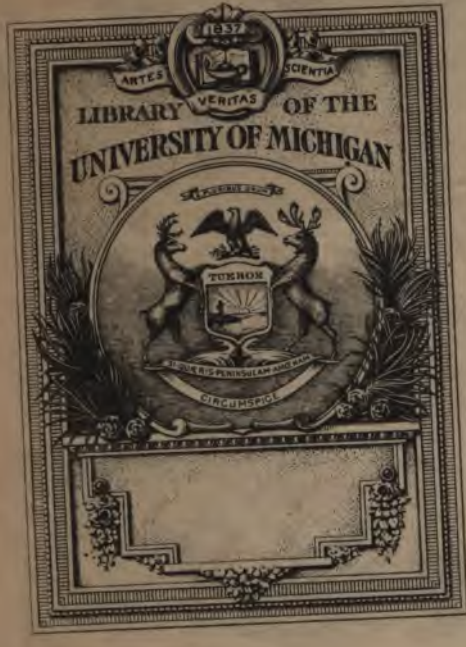
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Mentienne, membre de la Commission du Vieux **Paris**, à Bry-sur-Marne (Seine)

DC
729
.M55
1782

. Mentienne, membre de la Commission du Vieu
Paris, à Bry-sur-Marne (Sein



.M55
1782

. Mentienne, membre de la Commission du Vie
Paris, à Bry-sur-Marne (Sei

TABLEAU

DE

PARIS.

NOUVELLE ÉDITION,

CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.

Quærens quem devoret.

TOME III.

A AMSTERDAM.

M. D. C. C. LXXXIV.

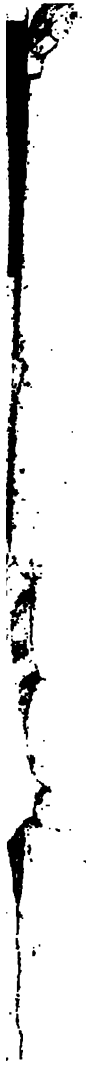


TABLEAU
DE PARIS.

CHAPITRE CCCLVIII.

Petit Préliminaire.

Poſons un fanal ſur chaque abus ; marquons les écueils afin qu'on les évite ; multiplions les clartés : que les défauts du corps politique qui s'oppoſent à la félicité nationale, ſoient repréſentés dans l'eſquiſſe que nous traçons. Ce n'eſt pas que j'aie voulu m'ériger en réformateur de ce ſiecle ; non : mais je me ſuis promis de dire ce que j'avois vu, d'exprimer ce que j'avois ſenti. Jamais ma main n'a offert l'encens de la flatterie à aucun homme en place, & je ſuis tout auſſi loin de vouloir les bleſſer ; mais quand je n'aurois accoutumé les yeux de mes compatriotes qu'à ſe fixer ſur les principaux abus

qui les environnent, ces détails qui paroiſſent minutieux, ſont ceux néanmoins qui peuvent amener les avantages réels de la ſociété; car la politique en grand eſt ordinairement contentieuſe, deſtructive; ce n'eſt qu'en petit & du côté des loix de police qu'elle devient douce, utile & bienfaiſante. Les miniſtres des cabinets font que les empires ſe heurtent & ſe déchirent; les officiers municipaux établiſſent la tranquillité, & il faut les honorer.

Le philoſophe reſpecte donc ces magiſtrats chargés de l'adminiſtration civile, dès qu'ils font leur devoir. C'eſt à eux qu'il doit ſa tranquillité. Quand il voit la ſûreté publique bien établie, peut-il s'empêcher de remercier l'auteur de ſon bien-être, & de le regarder comme ſon propre bienfaiteur? C'eſt lui qui ſe charge de la reconnoiſſance générale pour les biens qu'il reçoit, quoiqu'ils ſoient communs à tout le monde. S'il blâme ceux qui attirent ces guerres inutiles & ſanglantes, qui ſoulevent les états pour des chimeres diplomatiques; ces magiſtrats populaires, qui dans l'enceinte des villes veillent au repos & à la ſubſiſtance des citoyens, lui paroiſſent bien préférables; car les conquérans armés du fer & de la flamme, arriveroient maîtres & victorieux, que pour leurs propres intérêts ils laiſſeroient ſubſiſter de tels magiſtrats. Ce ſont eux enfin qui ſont

le fondement & le ciment des ſociétés.

Le philoſophe qui eſt juſte regarde comme une vraie propriété la jouiſſance des choſes publiques. Bien différent de certains hommes avares, qui ne regardent point comme à eux ce qu'ils ſont obligés de partager avec d'autres, ainſi les fontaines, les promenades, les ſpectacles, les voitures publiques & toujours prêtes, les poſtes, les bureaux, &c. ſont autant d'objets de ſa reconnoiſſance, parce qu'il ſent que les grandes & véritables commodités ſont celles qui appartiennent à tout le monde; il en jouit en entier, & elles ont beau ſe diviſer, elles ſatisfont autant le particulier que le public.

A l'inſtant du déſaſtre épouvantable de Lisbonne, lorſque les maiſons s'écrouloient & que tout s'abymoit, on vit une infinité de brigands ſe répandre de tous côtés, & s'adonnant au pillage, dépouiller les malheureux à moitié écraſés ſous les ruines. Ces gens ſans aveu, ces fainéans ne ſongerent qu'à profiter du déſordre de cette ville infortunée; ils augmenterent le trouble & la déſolation en joignant leurs violences aux ravages du feu. Les temples, les maiſons royales, les édifices particuliers furent ſpoliés par ces hommes effrénés qui, ſur les débris même de la ville, attentoient à la derniere propriété des citoyens. Il fallut élever de hautes potences dans pluſieurs endroits de la ville, pour main-

tenir ces hordes vagabondes ; & l'on vit alors ce que l'interruption de la police ordinaire peut entraîner de funeſte, puiſque tous les plus forts liens de la ſociété alloient être rompus.

Si le frein de la police ſe briſoit à Paris pendant trois jours, on verroit renaître les mêmes attentats. Quel ſeroit le moyen d'arrêter le crime ? Un ſeul moment de licence produiroit des déſordres infinis.

Mais tout écrivain qui veut dire la vérité ne ſauroit remuer la plume ſans bleſſer néceſſairement quelque corps. Il y a tant d'hommes intéreſſés à la prolongation de certains abus, tant de droits uſurpés, tant de vieilles erreurs qui rapportent, tant de ſimulacres impoſteurs qu'encenſe le préjugé, qu'on ſe fait même à ſon inſu des ennemis cruels, qui vous haïſſent toute votre vie, s'ils ne peuvent vous perſécuter perſonnellement. Il faudroit qu'un écrivain fût impaſſible, pour pouvoir donner un libre cours à ſon ame. Il lui faut du moins le courage le plus ſoutenu ; car il doit ſavoir d'avance que certains hommes ne lui pardonneront point tout ce qui choquera leurs prétentions, leur orgueil & même leurs caprices. C'eſt donc à lui de ſe tenir préparé à toutes les vengeances que les ennemis de la vérité exercent contre ceux qui font valoir ſes droits.

CHAPITRE CCCLIX.

Le Nouveau Débarqué.

Rien n'eſt plus plaiſant à voir pour le malin Pariſien qu'un jeune homme échappé de la province arrivé *par le coche*, comme l'on dit. Tout lui paroît nouveau ; il va frapper à une maiſon pour laquelle il a une lettre de recommandation ; il dit au portier que *ſon couſin* l'attend ; il ſalue profondément les domeſtiques, & penſe en entrant culbuter la dame qui le reçoit : s'il s'aſſied, c'eſt de côté & ſur l'encoignure d'une chaiſe. Vous le diſtinguerez à ſon air étonné de tous les objets ; il craint qu'on ne ſoupe point, parce qu'il eſt neuf heures & demie ; & quand l'homme au triple menton & à panſe large vient annoncer qu'on a ſervi, il ne ſait ce que cela veut dire.

A table il ne reconnoît plus les mets, ils ont changé de noms. Ce n'eſt plus du veau, du mouton, du bœuf ; quand le deſſert paroît, il s'imagine que c'eſt un projet de décoration ; s'il touche un fromage glacé, il fait cinq ou ſix grimaces plaiſantes, croyant qu'on ne pouvoit jamais, en mangeant, courir d'autres riſques que de ſe brûler. Si une dame

bienveillante lui marche ſur le pied, il jette un cri, en diſant : *Eh, madame, vous m'eſtropiez !*

Quel paſſage, en effet, de la triſte maiſon de province à l'hôtel de ſon couſin le financier ! La femme-de-chambre eſt mieux miſe que la dame du lieu qu'il quitte.

Quelle eſt ſa ſurpriſe lorſqu'il voit arriver un tailleur, un chapelier qui vont le décraſſer ! Le chapelier, le fourbiſſeur, le perruquier lui donnent une nouvelle exiſtence, & ſous cette décoration qui ne riroit de l'étonnement que lui cauſe ſa métamorphoſe ? Il a grand ſoin d'aller ſe montrer aux Tuileries, la lame de l'épée battant le molet. Comme il ne ſait pas encore marcher, il reçoit deux cents coups de coude qui lui font faire autant de pirouettes.

Voulez-vous jouir ? menez-le à l'opéra ſans qu'il s'en doute. La voiture dorée s'offre ; à peine oſera-t-il y monter : examinez ſon viſage avant que la toile ſoit levée : comme il eſt émerveillé de la confuſion d'âges, d'états, de figures ! Obſervez-le encore quand la toile eſt levée, il laiſſe échapper une exclamation qui fait rire ſes voiſins ; les yeux ouverts, la bouche béante, il n'entend pas un mot de ce qu'on chante ; mais il eſt ſtupéfait, avide, & la diverſité des tableaux le plonge dans une ſorte d'ivreſſe.

A la ſortie du ſpectacle il ſe perdra, ou

bien il donnera dans les flambeaux des laquais, & ſon habit ſera couvert de cire.

Rentré à la maiſon, il s'agira le lendemain de ſe promener à cheval. On lui amene la bête la plus douce; à peine eſt-il en ſelle qu'il trébuche, & tous les valets de rire. Il ne le trouve pas mauvais; il eſt dans cette maiſon ſans en connoître les reſſorts; il ne connoît rien aux tracaſſeries regnantes; il n'a aucune idée des caracteres. Si l'on parle de chevaux, de chiens, de bals, de ſpectacles, il eſt muet; il faut qu'il entre dans le ſervice militaire pour perdre ſon air gauche & ſon maintien niais.

Au bout de ſix mois qu'il eſt au régiment, il eſt déjà tout autre. Après avoir ferraillé deux ou trois fois, il prend un maintien aſſuré, de ſorte que ſon pere, ſon oncle, ne le reconnoîtroient pas.

Une femme acheve de le former; il prend l'eſprit du corps, & ce même jeune homme qui ne ſavoit ni entrer, ni marcher, ni ſaluer, porte la tête haute, ſourit aux femmes, prend le ton décidé, & cette étrange métamorphoſe a été l'ouvrage de dix-huit mois.

CHAPITRE CCCLX.

Auvergnats.

Les Auvergnats font à Paris le métier de chaudronnier, de racommodeur de faïance, de paraſſols, de rémouleurs. L'enfant dès l'âge de huit ans ſuit ſon pere qui, quoiqu'il traverſe toute la France, s'arrête plus volontiers dans la capitale. Semblables aux oiſeaux que le froid chaſſe dans une plus douce contrée, ce peuple fuit la neige qui couvre huit mois de l'année ſes montagnes. Il y retourne tous les ans, fait un enfant à ſa femme, la laiſſe entre les mains des vieilles & du curé, & parcourt enſuite le royaume ſans avoir un domicile fixe.

Chaque Auvergnat, l'un portant l'autre, rapporte quatre ou cinq louis d'or dans ſa triſte patrie. L'enfant de dix ans en a gagné deux; ils les couſent dans la ceinture de leurs culottes, & les enfans mendient le long des chemins.

Ces hordes voyagent ainſi depuis Jules-Céſar & plus anciennement encore.

Les Savoyards ſont décrotteurs, frotteurs & ſcieurs de bois; les Auvergnats ſont preſque tous porteurs d'eau; les Limouſins maçons;

les Lyonnois ſont ordinairement crocheteurs & porteurs de chaiſes ; les Normands tailleurs de pierres, paveurs & marchands de fil.

CHAPITRE CCCLXI.

Étameurs.

Ces Auvergnats, étameurs ambulans, ſuivent bien peu les ſages ordonnances qu'on a publiées pour bannir le plomb, ſi dangereux dans l'étamage de nos uſtenſiles de cuiſine. Leur but principal eſt de ſouſtraire l'étain pur qu'ils rencontrent dans leurs caravanes, & ils y ſubſtituent ce qu'ils appellent *de l'étoffe*, c'eſt-à-dire, du plomb à peine amélioré par un peu d'étain.

Ces Auvergnats ſavent bien qu'ils volent ; mais ils ne ſe doutent pas qu'ils empoiſonnent leurs concitoyens. Toutes les caſſeroles des auberges recellent ce malheureux & groſſier étamage ; & il ſeroit tems que le gouvernement le proſcrivit entiérement, pour ordonner le nouvel étamage d'étain & d'argent qui, ne prêtant pas à la diſſolution, deviendroit un préſervatif sûr contre une foule de maladies qui nous accablent, & dont l'ori-

gine inconnue prend ſa ſource dans ce dangereux métal.

L'homme inſtruit frémit en voyant la main des Auvergnats l'étendre dans tous les vaſes qui ſervent à la nourriture de l'homme ; mais ils ſont les premiers à y manger ; & l'aubergiſte & eux rient groſſiérement des craintes ſalutaires qu'on voudroit leur communiquer, tant l'erreur eſt le grand fléau de l'eſpece humaine.

L'alliage de l'étain avec de l'argent eſt une découverte récente, & cet étamage eſt revêtu de lettres-patentes. Mais ce qui vaut mieux encore, les chymiſtes en ont approuvé l'uſage.

CHAPITRE CCCLXII.

Pâtiſſiers, Rôtiſſeurs.

Les boutiques de pâtiſſiers, de charcutiers, de rôtiſſeurs, frappent la vue dans tous les carrefours. L'enſeigne eſt la choſe même ; on voit des langues fourrées, des jambons couronnés de laurier, de graſſes poulardes, des pâtés vermeils, des gâteaux tous ſucrés qui ſont ſur le devant : on diroit qu'il n'y a qu'à y porter la main ; & celui qui n'a pas

d'appétit peut en prendre, s'il eſt vrai, (comme dit Boërhaave) que la préſence des mets peut influer ſur les fibres de l'eſtomac.

Si à dix-ſept ans on regarde de préférence la boutique d'une marchande de modes, peuplée de jolies perſonnes, à huit & à dix on fixe l'œil ſur ces pâtiſſeries.

Saint-Louis, en donnant des ſtatuts aux pâtiſſiers au mois de Mai 1270, confirma d'anciens uſages dont ils étoient en poſſeſſion, de travailler tous les jours de fêtes ſans aucune diſtinction; les feſtins, les repas, ſe faiſant ordinairement les dimanches & les fêtes; car on célebre, de tems immémorial, la Saint-Martin, les Rois & pluſieurs patrons, par différens banquets.

C'eſt ce qui ſe voit encore aujourd'hui: les pâtiſſiers ſont plus occupés les dimanches & fêtes que les autres jours. Le four brûle du matin au ſoir ces jours-là; & les marmitons ſont plus excédés en ſe couchant, que tout autre jour de la ſemaine.

Les rôtiſſeurs vuident leurs boutiques, & il ne leur reſte pas un poulet.

Les petits ménages qui n'ont guere qu'un âtre, envoient aux fours des pâtiſſiers la viande pour la faire cuire. Une cinquantaine de ſoupers cuiſent dans le même four. Le pâtiſſier avec une lardoire exprime le jus du gigot, de l'éclanche, de l'alloyau; mais il n'eſt pas perdu; il vous le revend dans de

petits pâtés qui en ſont plus ſucculens.

On donne *deux ſols* pour la cuiſſon de ces pieces; le petit bourgeois épargne pour *dix ſols* de bois; mais ſon rôti eſt ſec, noir & preſque toujours brûlé.

Sur les neuf heures du ſoir on voit, ou plutôt l'on ſent les rôtis qui circulent dans les terrines. Des marmitons craſſeux repoſent le ſouper ſur le coin de la borne, répandent un peu de la ſauce, & la piece brûlante arrive refroidie.

Il eſt toujours agréable d'avoir à ſa porte une bonne poularde, un excellent chapon, qui n'attendent que votre ſignal pour paſſer à la broche & de là ſur votre table. Par ce moyen l'ami qui vient vous viſiter ne vous gêne jamais; vous l'accueillez ſans embarras. Il y a de maudits pays où avec de l'or vous n'avez ni volailles, ni pâtés ſucculens; mais à Paris, douze cents cuiſiniers ſont du matin au ſoir à vos ordres; en un clin-d'œil vous êtes ſervi; rien de plus commode, rien de plus propre à ſerrer les doux liens de la confraternité; la table eſt auſſi-tôt garnie qu'elle eſt dreſſée, & l'appétit ſourit à l'amitié.

CHAPITRE CCCLXIII.

Du Fouet du Charretier.

Qui n'a pas reçu du bout du fouet d'un charretier, au riſque de perdre un œil?

Une charrette tient toute la rue barrée par les deux énormes eſſieux qui ſaillent groſſiérement du milieu de chaque roue : il eſt impoſſible qu'ils n'accrochent les ventres ou les poitrines des infortunés piétons ſelon leur hauteur. En Angleterre, l'eſſieu au lieu d'être ſaillant eſt creux ; deux roues peuvent ſe toucher & ſe frotter ſans s'accrocher : les charrettes à Paris s'accrochent éternellement, & malheur à qui marche devant ou derriere. Si le cheval fait auſſi parmi nous un écart, le charretier le redreſſe à grands coups de fouet, & il frappe tout ce qui ſe trouve dans la ligne circulaire que décrit ſon aveugle & impitoyable bras.

Ce fouet va chercher l'homme le plus éloigné, qui, diſtrait ou penſif s'avance dans la rue, & lui emporte une oreille, ou lui coupe le viſage. Le charretier jure toujours comme un enragé quoique le ſang coule, & le pauvre bleſſé qui voit couper & ſangler les chevaux, n'oſe encore parler à ce diable furieux, & ſe ſauve chez le chirurgien du quartier.

Les chevaux en Angleterre vont ſans qu'on les frappe. Pourquoi ? C'eſt qu'on ne les gâte pas juſqu'à ce point, & qu'on ne les fait pas périr de bonne heure ſous le poids de la ſurcharge.

Des loix en faveur des chevaux honoreroient un légiſlateur en France, & rendroient le peuple meilleur. Rien de plus hideux & de plus féroce que nos charretiers ; mais tout dépend des maîtres. Les ſubalternes ſont matés par les gros directeurs des roulages & meſſageries, fiers de leurs privileges. Tous ces ſubalternes matent leurs valets ; & le lourd charretier maté par la miſere, mate auſſi ſes chevaux. Tout dépend des maîtres ; qu'on y réfléchiſſe bien.

Il n'eſt pas vrai que le deſpotiſme d'un ſeul (ainſi que l'avoit voulu Linguet, aujourd'hui bien détrompé) détruiſe le deſpotiſme de pluſieurs ; au contraire, il l'établit. Eh bien, que vous en ſemble, lecteur ? Ne voilà-t-il pas une aſſez bonne réflexion à l'occaſion du *fouet du charretier* ? Comme tout s'engrene !

CHAPITRE CCCLXIV.

Brouillards.

Ils ſont fréquens, la ville étant coupée par une riviere qui a pluſieurs bras. J'ai vu des brouillards ſi épais que les flambeaux ne ſe diſtinguoient plus; les cochers deſcendoient de leurs ſieges, & tâtoient le coin des rues pour avancer ou reculer. On ſe heurtoit dans les ténebres ſans s'appercevoir; on entroit chez ſon voiſin au lieu d'entrer chez ſoi.

Dans une année les brouillards furent ſi denſes, qu'on s'aviſa de louer à l'heure des quinze vingts, qui vous guidoient en plein midi dans tous les quartiers. On leur donna juſqu'à cinq louis par jour, ces aveugles connoiſſant mieux la topographie de Paris que ceux qui en avoient gravé ou deſſiné le plan. Et voici comme on voyageoit dans ces brumes qui déroboient la vue des rues & carrefours : on tenoit le quinze-vingt par un pan de ſa robe, & d'une marche plus ſûre que celle des clairvoyans, l'aveugle vous traînoit dans les quartiers où vous aviez à faire.

Les quinze-vingts ſont dans toutes les égliſes, & ſe font place en interrogeant vos jambes avec leur bâton. Ils vous raſſilent une

priere monotone ; vous vous dérangez en leur faveur ; vous mettez un liard dans leur taſſe ; ils vous heurtent ſans miſéricorde, parce qu'ils ſavent bien que vous ne ferez que murmurer contre leur importunité.

Le poëte *La Motte*, l'auteur d'*Inez*, n'étoit pas du nombre des quinze-vingts ; mais jeune encore, il avoit perdu la vue. Entrant au jardin des Tuileries, il marcha ſur le pied d'un homme qui ſe retournant lui appliqua un grand ſoufflet. *La Motte*, avec ſon ton doux, repartit : *Ah ! monſieur, vous allez être bien fâché ; je ſuis aveugle.*

CHAPITRE CCCLXV.

Meſquinerie.

Dans une auſſi grande ville que la capitale d'un grand royaume, il faudroit que les principaux objets d'utilité premiere fuſſent toujours traités en grand. On a calculé l'illumination de Paris par minute, au degré de la lune ; & ſouvent la lune eſt obſcurcie de nuages au point qu'il fait pleine nuit. N'importe, on n'éclaire point, & il a été décidé que le public devoit y voir. Et pour une miſérable économie, dont profitent les entrepreneurs, toutes les rues étroites ou détour-

nées ont plongées dans une obſcurité profonde. On allume à minuit, quand il n'y a preſque plus perſonne dans les rues.

A Londres, on tombe dans un excès contraire, & une bonne heure avant que le jour tombe, on voit des quartiers éclairés. Cette pompeuſe prodigalité prouve la vigilance du ſervice public.

CHAPITRE CCCLXVI.

Entrepreneurs.

Tout ſe fait aujourd'hui par *entrepreneurs*. Les vivres, les bâtimens, les fournitures de toute eſpece; c'eſt toujours une compagnie excluſive qui s'offre, qui donne préalablement de l'argent au roi, & qui enſuite travaille à ſon profit.

De là ſont nés cette foule de privileges qui corrompent & alterent toutes les ſources de l'induſtrie. Vous avez une idée heureuſe, payez encore ſi vous voulez la mettre à exécution.

On uſe tellement de ce terme, que dans l'ordonnance qui veille à la propreté des Tuileries, il étoit dit littéralement: *Sa Majeſté ayant permis à des entrepreneurs d'établir des petits cabinets d'aiſance, pour la com-*

modité du public, veut, &c. (1) On donne deux sols à ces *entrepreneurs*, & l'on se débarrasse dans le *jardin royal* du superflu de son dîner. Si le Suisse vous surprenoit voulant frauder les droits de l'entreprise, il prendroit votre canne & votre chapeau, & vous conduiroit chez le gouverneur.

On a abattu tous les ifs qui bordoient les terrasses & servoient de cabinets, parce que leur ombrage cachoit le soir, & protégeoit des vices honteux qu'il importoit à la police de déraciner de tout son pouvoir. Voilà pourquoi ceux qui ne soupçonnent même pas les vices, sont obligés d'avoir deux sols en poche pour faire monter cet adage. *Nécessité n'a point de loi.*

Enfin, on a vu le sieur Pankouke se nommer publiquement *entrepreneurs de l'Encyclopédie méthodique*; & de fait, il a payé les matériaux & les manœuvres à tant la feuille, à peu près comme un entrepreneur de bâtimens soudoie à la toise maçons & hommes de peine. Le libraire est encore beaucoup moins architecte que l'entrepreneur qui régit & donne des gages à une nombreuse horde de Limousins, pour qu'on lui bâtisse un palais

(1) On a senti le ridicule de cette expression, & on l'a effacée; mais elle a subsisté imprimée plusieurs mois. Je l'ai lue, & l'ai fait remarquer à plusieurs.

ou une égliſe. Ainſi le produit des œuvres du génie, du réſultat des connoiſſances humaines, va encore à celui qui a de l'argent pour payer les auteurs & les ouvriers à la caſſe. Oh ! revenez au monde Socrate, Ariſtote, Platon, Hippocrate : l'auriez-vous jamais imaginé qu'il exiſteroit un jour un auſſi gros livre, & que ſon matériel exigeroit une forte ſomme pécuniaire avant qu'on pût lire *la ſcience ?* Vous la circonſcriviez en peu de mots, nous l'avons étendue, & à le bien examiner chacun a raiſon. Les maximes de Socrate ſont bonnes ; mais je ne haïs point à tenir dans mon cabinet ce fatras intitulé : Bibliotheque complette de toutes les connoiſſances humaines ; c'eſt un océan où j'aime à puiſer. Laiſſons donc Pankouke gagner de l'argent comme *entrepreneur* de cette maſſive Encyclopédie, qu'il ne lira point.

Un homme, jadis maçon, s'eſt rendu *entrepreneur* de l'édition finale de Voltaire. Des murailles de papiers remplacent à ſes yeux les moëllons, & les mains de ſes ouvriers ſont noires d'encre, au lieu d'être blanches de plâtre. Chemin faiſant, le même homme fait bâtir une gazette que des compagnons travaillent, & dont le profit eſt pour le maître :

Sic vos non vobis fertis aratra boves.

CHAPITRE CCCLXVII.

Abat-jour chez les Marchands de draps.

Que des frippiers aient des reſſources menſongeres pour en impoſer à la crédulité du paſſant, qui entre & ſe laiſſe tromper par un *abat-jour* inventé pour cacher les défauts de l'habit qu'il marchande ; on doit s'y attendre. L'aviliſſement où eſt tombée cette race judaïque, à raiſon de ſes fripponneries journalieres, avertit aſſez l'acheteur pour qu'il ne ſoit pas dupe. Mais que des marchands, futurs échevins, ſous prétexte d'avoir un jour plus vrai, ſe ſervent de ces moyens trompeurs ; qu'en penſer & qu'en dire?

Quoi! chez un juge conſul, bientôt chevalier & membre de l'hôtel-de-ville, un *abat-jour* comme chez le frippier des piliers des halles! Non cela ne durera point, j'en réponds ; je vois l'ennobli en herbe faire enlever de ſon magaſin cette fenêtre perfide qui faiſoit entrer un faux jour trop favorable au débit de ſes marchandiſes ; il ſonge à la gloire de l'échevinage, & laiſſe au quartenier obſcur cette croiſée inſidieuſe, qui déſormais ne déshonorera plus le quartier honoré.

CHAPITRE CCCLXVIII.

Coureurs, Chiens-coureurs.

La mode des coureurs étoit à Paris beaucoup plus en uſage qu'à préſent. On voyoit deux hommes leſtement vêtus, devancer deux courſiers fougueux, & courir dans les rues de Paris en ſouliers plats & en bas blancs qu'ils ne ſaliſſoient pas tout en courant ſur le bord des ruiſſeaux; c'étoit ſans doute une curioſité. Mais faire courir ainſi des hommes, étoit-ce humanité, décence, honnêteté?

Un gros homme opulent, gonflé de ſon or, tapi dans ſa voiture, attachoit ainſi deux eſclaves, deux de ſes ſemblables, qu'un faux pas pouvoit faire rouer.

Les gens à équipage ont renoncé à ce luxe impertinent & dangereux; mais au lieu d'avoir un cavalier, ils font courir des levriers qui ne ſemblent précéder la voiture que pour renverſer les gens & les expoſer à être foulés aux pieds des chevaux, ou briſés ſous les roues. Les fantaſſins dans des rues étroites avoient déjà à ſe garantir des peſantes charrettes, des carroſſes, des cabriolets; ils voient aujourd'hui de gros chiens qui s'élancent con-

tr'eux en jappant, en aboyant; ils caracolent, ils bondiſſent au milieu de la rue; ils font ſi bien qu'on n'entend plus le pas des chevaux ni la voix du cocher.

On diroit que les riches ſe croient propriétaires abſolus des paſſages publics, tant ils multiplient les incommodités déſagréables & les dangers imminens pour ſatisfaire quelques fantaiſies frivoles.

CHAPITRE CCCLXIX.

Tueries.

Quoi de plus révoltant & de plus dégoûtant que d'égorger les beſtiaux & de les dépecer publiquement? on marche dans le ſang caillé. Il y a des boucheries où l'on fait paſſer le bœuf ſous l'étalage des viandes: l'animal voit, flaire, recule; on le tire, on l'entraîne; il mugit, les chiens lui mordent les pieds, tandis que les conducteurs l'aſſomment pour le faire entrer au lieu fatal.

Un mouton meurtri de coups ſuccomboit au milieu de la rue Dauphine à la fatigue; le ſang lui ruiſſeloit par les yeux; tout-à-coup une jeune fille en pleurs ſe précipite ſur lui, ſoutient ſa tête, qu'elle eſſuie d'une main avec ſon tablier, & de l'autre un genou en

terre, ſupplie le boucher, dont le bras étoit déjà levé pour frapper encore. Cela n'eſt-il pas à peindre ? Quand verrai-je ce petit tableau au ſallon du Louvre ?

En traverſant les rues de Paris, regardant & écoutant tout, ſelon ma coutume, j'ai entendu un mot ſublime d'une femme du peuple. Un garçon boucher, armé de ſon bâton noueux, vouloit accélérer la marche tardive d'un veau qui, arraché à la mamelle de ſa mere, foible, ne pouvoit avancer ; la femme lui cria : *Tue-le, barbare, mais ne le frappe point.*

Lorſqu'on rapproche ces images de ſang & de carnage des mœurs des *Gentoux* ; quand on lit qu'un *Gentou*, à qui on avoit fait avaler de force une cueillerée de bouillon de bœuf, fut déshonoré, anathématiſé, banni de la ſociété, abandonné de ſa femme & de ſa fille, qui refuſerent de communiquer avec lui, parce que ſa langue avoit goûté involontairement du jus d'un animal broutant, on obſerve avec ſurpriſe la différence qui ſe trouve entre l'habitant du Bengale & l'habitant de la rue des Boucheries.

CHAPITRE CCCLXX.

Portiers.

Toute porte-cochere a ſon *portier* bien ou mal ſoudoyé. Dans les maiſons particulieres le portier eſt cordonnier, tailleur ou écrivain; il travaille à ſon métier ſédentaire, & n'a que le *cordon* à tirer (1), dans les groſſes maiſons le portier n'a rien à faire; oiſif, il boit & ſe chauffe toute la journée dans ſa loge.

Portiers & *Suiſſes* ſont devenus ſynonymes en France. Les Suiſſes ont le privilege de garder les portes des édifices publics, des jardins royaux, du chœur des égliſes, de devenir ſentinelles ſous le veſtibule des palais, & d'être comme inhérens aux hôtels de la capitale. Le baudrier eſt une prérogative dont ils ſont ſi jaloux, qu'ils l'arracheroient de deſſus le corps de celui qui oſeroit garder une porte principale ſans être des treize cantons, ou du moins de leurs alliés.

(1) Le plus ſouvent le portier eſt inviſible, & il faut crier : *le cordon;* il le tire & la porte s'ouvre. En ſortant, on la referme.

Ce

Ce large Suiſſe à cheveux blancs
Qui ment ſans ceſſe à votre porte,

a dit Voltaire.

Les Suiſſes, en qualité de portiers, aſſiſtent aux aſſemblées publiques, aux ſéances académiques, aux concerts, aux ſallons de peinture, aux ſermons courrus, aux ſolemnités de toute eſpece ; mais il ſont inſenſibles à la muſique, aux vers, aux diſcours, aux tableaux. Leur lourde phyſionomie ne paroît s'animer un peu qu'aux bals, lorſque le buffet eſt copieuſement garni. Ils ſemblent tous porter écrit ſur leurs fronts : *Nous n'aimons qu'à boire.*

Dans les aſſemblées publiques, ils ſe rangent en haie, gardent les entrées, & font raiſonner la hallebarde ; deux ſuffiſent pour boucher la porte la plus large, & il n'eſt plus beſoin de grilles. Ils examinent & reçoivent les billets ; & tour-à-tour ſont faciles ou récalcitrans, ſelon l'habit qui ſe préſente.

Quand les flots du peuple les preſſent, ils n'ont qu'à réagir un peu pour écarter la foule la plus nombreuſe. Leurs têtes carrées & leurs hallebardes pointues dominent la multitude. Celui qui eſſayeroit de ſe gliſſer courroit riſque d'être comprimé & étouffé entre deux maſſes helvétiques. J'ai vu un pauvre abbé mignon criant miſéricorde, qu'il fallut

dégager comme ſi l'éléphant de la ménagerie l'eût preſſé contre la muraille. Quand ces valets ont gagné quelqu'argent, ils reviennent chez eux faire les républicains.

Ces Suiſſes conſervent leurs mœurs étrangeres au milieu de Paris; ils boivent & mangent comme s'ils vivoient encore dans l'air pur de leurs rochers; leurs manieres ſont toujours un peu brutales; mais le Suiſſe le plus groſſier devient poli vers le tems des étrennes. Ceux qui ſont placés à la porte des miniſtres ſont careſſés, & jouiſſent même de quelque crédit. On tremble d'entendre ſortir de leur bouche le *oui* ou le *non;* on ne les bruſque jamais, & l'ambitieux commence dès leur loge à ſourire & à flatter.

Dans les anti-chambres de Verſailles, on les voit le plus ſouvent bailler, étendus ſur des banquettes. L'inaction ſemble leur peſer, & l'ennui ſe peint dans tous leurs mouvemens.

Aux portes des jardins royaux, les Suiſſes ne laiſſent paſſer ni domeſtique, ni ſervante, ni ſoldat, ni ouvrier, & les livrées de l'indigence ſont repouſſées avec dédain. Le Suiſſe, ſans ſe déranger, crie: *On ne paſſe pas;* & le pauvre tourne les talons & s'en va tout honteux. J'éprouve toujours un mal-aiſe intérieur quand je vois un homme chaſſé de cette maniere.

Les filles de joie qui, à l'entrée de la nuit, ſe gliſſent dans les jardins, ſont renvoyées par les Suiſſes, ou même arrêtées quand il y a du ſcandale; mais pluſieurs obtiennent grace & vaguent librement, quand elles ont ſu partager avec le portier du lieu leur bénéfice nocturne.

CHAPITRE CCCLXXI.

Audiences.

S'il eſt curieux, en traverſant les rues toujours remplies d'un peuple en mouvement, de lire ſur les phyſionomies les paſſions qui les agitent; d'exercer ſa pénétration ſur l'état & le rang de tous ceux qui y circulent; de ſe former à la ſcience de deviner du premier coup-d'œil l'ame abjecte ou grande, éclairée ou ſtupide; il l'eſt encore plus de voir de près ces grouppes de demandeurs, qui vont careſſer le miniſtre puiſſant par le crédit du moment, & de les voir (après avoir ſalué juſqu'au Suiſſe) ſe preſſer, ſe coudoyer, ſe porter en foule dans les anti-chambres qui précedent le ſanctuaire où monſeigneur repoſe & prend ſon chocolat (1).

1) Quatre valets ſont alors employés au ſervice

C'eſt un jour d'audience, jour d'inſpection philoſophique; ne le manquons pas. Voyons l'eſprit d'eſclavage & la baſſeſſe de la cupidité, ſous l'air de la préſomption & de la hauteur. Voyons ces hommes, qui la veille parloient avec tant d'orgueil, & jugeoient ſi impérieuſement le miniſtre, compoſer leurs viſages & leur maintien, fendre avec effort une preſſe incommode, & ne parvenir qu'à faire une humble & oiſive révérence devant le perſonnage qui diſtingue à peine ce ſalut à travers la multitude d'hommages de la même eſpece.

Si l'homme en place daigne récompenſer d'un coup-d'œil cette pratique ſervile, le protégé l'interprête comme le gage non équivoque du ſuccès. Il aura peine le lendemain à s'imaginer que le miniſtre a bien voulu le payer de cette monnoie ſtérile, qu'il diſtribue gratuitement, & dont il n'eſt pas avare.

Que de mouvemens de tête entre l'auguſte perſonnage & ceux qui le ſollicitent! Que de geſtes des bras & des épaules! Que de menſonges dans ces yeux tantôt baiſſés,

---

de la taſſe de chocolat; l'un tient la cafetiere, l'autre le fait mouſſer avec le trémouſſoir; celui-ci étend la ſerviette, & le maître-d'hôtel verſe. La compoſition du deſſert eſt bien une autre choſe; mais cela tient à l'hiſtoire importante de l'office.

tantôt careſſans, & qui regardent tous de côté *Monſeigneur*, pour lire ce qu'il a dans l'ame! Combien de fois le corps ſe penche, ſe releve, ſe repenche, ſe redreſſe encore! Quelle ſoupleſſe dans ces attitudes ſuppliantes! Combien la langue prodigue-t-elle de ſoumiſſions, de flatteries, d'adulations! Les placets & les mémoires ſurchargent les mains de l'immobile ſecrétaire, beau mannequin ambulant, l'ombre de monſeigneur, & qui ſemble n'avoir ni yeux ni oreilles.

Conſidérez comme celui-ci ſe gliſſe pour arriver ſous l'œil protecteur; comme celui-là marche à reculons; comme cet autre courbe l'épine du dos; comme ce dernier qui ſemble admirer réellement monſeigneur, invite & appelle ſon regard.

Mais que penſe-t-il de tant d'éloges, de tant de flatteries, de tous ces complimens apprêtés avec art? Peut-il ajouter foi à cette aſſommante répétition, à toutes ces louanges bannales? Dans ce moment n'apperçoit-il pas les hommes ſous un jour humiliant, & n'eſt-il pas étonné lui-même de leur extrême dépendance?

Mais comment ce morrel qui fait comparoître tous ſes ſemblables, & qui, moteur de leurs deſtinées, les ſubjugue par l'étalage de ſa puiſſance & l'oſtentation de ſa place; comment fait-il pour écouter & pour répondre, pour adreſſer une phraſe diſtincte

à cent perſonnes différentes, pour les congédier avec une adroite préciſion, pour les renvoyer tous à peu-près contens, avec le grand reſſort du cardinal Mazarin, des eſpérances & des promeſſes ?

Quel profond génie, quelle préſence d'eſprit, quelle juſteſſe merveilleuſe ne faut-il pas, s'écriera un nouveau débarqué ! Il ne connoît pas le protocole ; il ne ſait pas que toutes les réponſes ſont préparées dès la veille ; que *monſeigneur* n'aura beſoin que d'un peu de mémoire ; qu'en paroiſſant débrouiller ce chaos d'affaires, il n'aura que des notes ſuperficielles dans la tête, & que le reſte ſera rempli par ces monoſyllabes miniſtériels, auxquels l'aiſance & la dignité donnent une incroyable profondeur.

Mais que fais-je ici à côté de ces nombreux ſolliciteurs, moi qui n'ai rien à dire à ſon excellence ? C'eſt aſſez, ſortons... Mais *Monſeigneur* fait un pas en avant ; tout s'ouvre ſur ſon paſſage. Je vois deux haies de corps inclinés & de bouches béantes. Sa grandeur gagne le centre de l'aſſemblée ; le voilà environné de tous les humbles cliens qui demandent faveur ou protection. Par quel art nouveau répondroient-il à tous ? C'eſt le moment de généraliſer ſon attention ; ſon œil embraſſe le cercle ; c'eſt alors qu'il diſtribue le ſourire gracieux & marqué ; qu'il adreſſe des paroles entendues qui enflent de joie &

de contentement ceux qui les reçoivent : le petit mot à l'oreille devient le comble de la faveur ſuprême, & l'on conſidere avec envie celui qui vient d'en être honoré.

Les poſtulans qui ſont derriere le cercle ſe dreſſent ſur la pointe du pied pour être apperçus ; il en eſt qui ont beau faire, on ne les enviſagera point ; jamais le coup-d'œil ne s'arrêtera ſur eux ; plus ils ſe fatiguent à interroger la bienveillance du miniſtre, plus elle s'éloigne. Ce demandeur répudié piétone, grimace, s'étonne de mon calme ; & me voyant dompter avec peine un imperceptible ſourire, il s'éloigne avec une humeur caractériſée ; car il eſt fort ſurpris de ne me pas voir dans les tranſes qui l'agitent. Il ne devine pas ce qui m'a amené parmi ces flots de ſolliciteurs ; je n'en porte pas la phyſionomie ; cela le fâche & l'intrigue.

Monſeigneur, continue le dialogue intéreſſant, coupé par une infinité de coups-d'œil particuliers, pourſuit ce jeu encore une demi-heure, fait définitivement le tour du cercle, tourne négligemment la tête vers ſon cabinet ; voilà le dernier coup de théatre. Le cercle s'ouvre avec docilité ; c'eſt une adreſſe que d'avoir ſu s'emparer du côté de la porte ; mais monſeigneur plus fin adreſſe la derniere parole à celui qu'il apperçoit dans un coin, comme derniere preuve d'une at-

tention universelle. A un certain geste son cabinet s'ouvre ; il rentre : le voilà éclipsé ; la porte se ferme, & la répétition de cette comédie ne se fera que dans quinze jours, au même lieu & à la même heure. O Moliere ! Moliere !

C'est un vrai spectacle ; car cette audience si auguste, si prolongée, ne détermine pas l'expédition d'une seule affaire. Le ministre a représenté ; mais il n'a rien fait, rien décidé : & quand il sembloit vous écouter & ramasser son attention, il occupoit ses regards à deviner un autre, & méditoit sa réponse pour celui qui se trouvoit placé loin de vous.

Quelques particuliers donnent des audiences quand ils jouissent d'un certain crédit. Ils singent le ministre à peu-près comme un prince dans son château singe le monarque de toutes ses forces : sa messe, sa chasse, son souper ; il voudroit imiter tout cela. Le prince ne parvient qu'à rappeller à la mémoire le palais du monarque.

CHAPITRE CCCLXXII.

Les petits Soupers.

Ah! ah! mes grands hommes d'état, mes graves plénipotentiaires, mes fameux miniſtres, je vous tiens; mais je ſerai diſcret. Etes-vous les mêmes qui donniez audience ce matin? Quelle différence de l'homme en place & de l'homme qui ſoupe avec Fathmé! cette bouche d'où ſortoit le bruit du canon, qui ordonnoit les guerres & les manifeſtes, murmure agréablement de petits mots doucereux. Le miniſtre a raiſon; & pourquoi ſe fatigueroit-il tant la tête, ſi ce n'étoit pour jouir à ſon tour?

Vous vous adreſſez à ſa perſonne, à ſes commis hautains, à ſes alentours, à ceux qui lui prêtent de l'argent. Eh! non: allez droit à ſa maîtreſſe; c'eſt elle qui dans un ſouper, ſous l'air de l'ingénuité, lui fera promettre ou ſigner tout ce qu'elle voudra.

Depuis le miniſtre qui arrange la perte de telle puiſſance, juſqu'à l'auteur d'un opéra-comique, chacun ne médite le matin que pour pouvoir jouir le ſoir. Le pauvre genre humain travaille pour les petits ſoupers!

Un Anglois, poſſeſſeur d'une immenſe fortune, voulant en jouir ſelon ſon goût, avoit acquis une petite maiſon magnifique, où tout ce que le luxe peut imaginer de plus raffiné pour les plaiſirs des ſens, ſe trouvoit réuni. Voici le récit qu'en fait un de ſes compatriotes qui avoit été témoin de ſon genre de vie.

» M. B. s'étoit fait une regle de ſatisfaire » chaque jour ſes cinq ſens, juſqu'au plus » haut degré de jouiſſance dont ils étoient » ſuſceptibles. Une table exquiſe, des par- » fums, les charmes de la muſique & de la » peinture; enfin tout ce que l'art, aidé de » la nature, peut créer d'enchanteur, flat- » toit ſucceſſivement ſon goût, ſon odorat » ſes oreilles & ſes yeux. Quelque recher- » chés que fuſſent ces plaiſirs, ceux du ſixie- » me ſens les ſurpaſſoient encore davantage. » Dans un ſallon ſuperbe où il me conduiſit, » étoient ſix jeunes beautés, habillées d'une » maniere extraordinaire, dont au premier » coup-d'œil la figure ne me parut pas étran- » gere; il me ſembloit avoir déjà vu ces phy- » ſionomies-là plus d'une fois, & j'allois les » aborder en conſéquence, lorſque M. B. » ſouriant de mon erreur, m'en expliqua la » cauſe. J'ai dans mes amours, me dit-il, » un goût particulier; la plus rare beauté de » Circaſſie n'a aucun prix à mes yeux, ſi » elle ne reſſemble au portrait de quelque

» femme célebre des siecles passés : & tandis
» que les amans font cas d'une miniature qui
» rend fidellement les traits de leur maîtres-
» se, je n'estime les miennes qu'autant qu'el-
» les sont ressemblantes à d'anciens por-
» traits.

» D'après cette idée, j'ai fait voyager
» l'intendant de mes plaisirs par toute l'Eu-
» rope, avec des portraits choisis, ou des
» gravures copiées d'après les originaux. Il
» a réussi dans ses recherches comme vous le
» voyez, puisque vous avez cru reconnoî-
» tre ces dames que vous n'avez jamais vues,
» mais dont vous aurez, sans doute, ren-
» contré les figures. Leur habillement doit
» avoir contribué à votre mépriſe : elles ont
» toutes le costume du personnage qu'elles
» représentent ; car je veux que toute leur
» personne soit pittoresque ; par ce moyen
» j'ai regagné plusieurs siecles, & je suis en
» possession des beautés que le tems avoit
» placées bien loin de moi.

» On servit le souper. M. B. s'assit entre
» la *reine d'Ecosse* & *Anne de Boulen* ; je
» me plaçai vis-à-vis, ayant à mes côtés
» *Ninon de Lenclos* & *Gabrielle d'Estrées* ;
» plus bas étoient *Rosamonde* & *Nelli*
» *Gwinn* (1) ; il y avoit au haut de la

(1) Maîtresse de Charles II.

» table un fauteuil vuide, ſurmonté d'un
» dais, & deſtiné à *Cléopatre* qui venoit
» d'Egypte, & dont on attendoit l'arrivée
» au premier jour «.

Les grands dans leurs petites maiſons ou petits appartemens ne ſont pas ſi originaux dans leurs plaiſirs : des *priapées* ſont bientôt faites & bientôt entendues. Il ſemble néanmoins qu'on pardonneroit plus volontiers à un homme en place toutes les recherches de la volupté, lorſqu'il y mettroit quelque choſe d'ingénieux, de neuf, ou du moins de ſingulier. Comment l'opulence n'a-t-elle pas ſu encore diverſifier ſes jouiſſances au milieu de tant d'arts qui ne demandent qu'à ſe perfectionner, en lui payant le tribut renaiſſant de leurs rares découvertes ? Quoi ! nous ſerons encore imitateurs juſques dans nos plaiſirs ?

CHAPITRE CCCLXXIII.

Devinez.

L'empire qu'une femme a ſur un homme eſt toujours flatteur pour ſon amour-propre ; mais quelle gloire & quel avantage pour celle qui, à l'orgueil de ſon ſexe, joint l'orgueil de voir un miniſtre à ſes genoux ; un,

miniſtre aimable encore & puiſſant, & qui doit chaque jour reporter à ſes pieds le crédit qu'il va puiſer dans le conſeil des rois! Comment le feu de ſes yeux, la vivacité de ſon eſprit ne s'animeroient-ils pas lorſqu'ils ſe voient portées dans le tourbillon des affaires, & mêlés aux intrigues de l'état? Ses graces ont plus de nobleſſe, ſon caractere devient élevé; & comme dans la domination une femme eſt dans ſon élément, elle ſemble née dans ce palais dont elle étoit éloignée : on diroit qu'elle connoît tous ces hommes qu'elle n'a jamais vus; & l'eſprit de cour ne ſemble qu'une nuance, non encore apperçue, & qui tenoit à ſon caractere. Ses protégés ſemblent ſes ſujets, & ne ſont point avilis. Peut-être dans ce haut rang eſt-elle plus fidelle à l'amitié & à l'amour, que lorſque loin de la grande route elle jettoit indiſtinctement ſes filets ſur les pas de tous ceux qui l'environnoient.

Si le champ à Paris eſt ouvert à la fortune pour les hommes, les femmes n'en font pas de moins brillantes, & exercent le pouvoir de leurs charmes ſur un plus grand nombre de cœurs. Elles frappent ſur pluſieurs à la fois; les traits que la beauté lance trouvent toujours quelques ames ſenſibles; la beauté ſolitaire, dans une ville de province, n'a que peu de rapports, & ſon triomphe eſt incomplet. Ici, quelle que ſoit ſa naiſſance, ſi

la nature l'a pourvue de ces attraits qui ſubjuguent, elle enflamme le duc, le préſident, le maréchal de France, l'ambaſſadeur, le miniſtre, le monarque. L'amour ſe plait à confondre les rangs, à faire mouvoir la roue de fortune, & place la fille d'une cuiſiniere auprès du trône.

Sans obtenir un rang ſi élevé, la beauté indigente rencontre la fortune. A peine une robe couvroit ſes attraits, bientôt pour quelques complaiſances un équipage eſt à ſes ordres. Le millionnaire la ſupplie à genoux d'accepter ſon or, veut enrichir ſa famille, & ſon vieux pere, ſous ſes cheveux blancs, plein de ſon antique probité, voit l'abondance refluer vers ſon obſcure chaumiere. Il craint d'accepter; il ne ſait s'il commet un crime; mais la voix de la miſere plus forte, l'oblige à répandre ſur de petits enfans à demi-nus les ſecours qui lui ſont offerts. Il eſt peut-être plongé dans l'erreur; mais quand il n'y ſeroit pas, il regarde ces bienfaits, arrivés d'un pays lointain, comme un préſent que le ciel lui accorde dans ſa vieilleſſe. Soixante années de travaux ne lui ont pas apporté ce qu'il obtient dans un jour; & de peur d'être obligé de s'y refuſer, il n'arrête pas ſa penſée ſur ces dons de l'amour filial. Ainſi l'or extorqué aux cultivateurs par les formes oppreſſives, en paſſant par les mains du vice, retourne du

moins abreuver quelques ſillons de la campagne. L'amour de la volupté lui donne une iſſue, & la beauté pauvre, ſortie d'un village, reprend tout ce que le ſubdélegué & l'intendant ont enlevé à ſon territoire. Elle eſt foible; mais elle n'a pas le cœur endurci : elle ſemble reſtituer à ſa famille ce que le poids des impôts a dérobé à ſes triſtes & malheureux ancêtres.

Tels ſont les jeux de la fortune & de l'amour; ſi prompts, ſi bizarres dans le ſein de la capitale que l'œil doute de ce qu'il voit, & que cette métamorphoſe journaliere étonne ceux même qui ſont le plus accoutumés à ces ſpectacles occaſionnés par les paſſions riches & la détreſſe des pauvres.

CHAPITRE CCCLXXIV.

Monſieur.

Titre du frere du roi. Les étrangers ne conçoivent pas comment ce mot peut former de nos jours un titre diſtinctif, lorſque tout homme en France a droit, par l'uſage, de faire précéder ſon nom du *monſieur*. Ciel, que d'uſurpateurs de ce titre excluſif! Cependant quand on parle à *Monſieur*, frere du roi, on l'appelle *Monſeigneur*. Un poëte

moderne, M. Ducis, lui dédiant une tragédie, finit son épître dédicatoire par ces mots remarquables :

Je suis Monseigneur, de Monsieur, le très-humble & très-obéissant serviteur, &c. ; & les étrangers ont beaucoup ri de cette singularité.

J'ai vu au théatre François qu'on n'avoit pas voulu passer à l'auteur des *Arsacides* (M. Peyraud de Beausol) le mot *madame*, mot usité sur la scene depuis Garnier, & dont il est l'inventeur dans notre tragédie ; car Corneille & Racine doivent plus à Garnier que l'on ne pense. Nous avons qualifié à Paris de *madame* les princesses des quatre parties du monde ; *Chinoises*, *Américaines*, *Africaines & Hongroises*. Dans le *Bajazet* de Racine (qui ne s'est guere mis au fait du costume du serrail) ce mot est répété soixante-neuf fois, & il n'y a dans la piece que deux femmes. Cette rime, il est vrai, est fort commode, & aide merveilleusement à la terminaison du vers dans une piece racinienne où il est toujours question de flamme. On ne trouve le mot *madame* que trente-huit fois dans les Arsacides de M. Peyraud de Beausol, & il faut remarquer qu'il s'y rencontre trois princesses, dont deux sont amoureuses, & que cette tragédie a quarante-quatre scenes. Nous ne savons guere, nous l'avouons, comment on ap-

pelloit la *reine des Parthes*, *la reine d'Arménie*, & cette *Glaphire*, citoyenne Romaine, qui ſe trouvoit alors à Artaxate : mais nous ſavons que *madame Andromaque*, *madame Jocaſte*, *madame Phedre*, ſont d'un ridicule achevé. Il eſt vrai qu'en revanche la femme d'un procureur ſe nomme auſſi *madame*, même dans notre comédie.

Si dans un ſallon on annonçoit monſieur *** & que l'introducteur, faute de mémoire reſtât court, un provincial nouvellement arrivé & mal-endoctiné, pourroit s'attendre à voir ſubitement entrer *le frere du roi*. Point du tout, ce ſeroit *monſieur Gorgibus* avec ſon habit de velours noir, ſa perruque ronde, ſon épée au côté, & ſes quatre cents mille livres de rente.

J'ai eu beau dire, je n'ai jamais pu faire entendre à certains Suiſſes que le frere du roi s'appelloit *Monſieur* tout court, & que moi je m'appellois auſſi monſieur ***. Comment, me diſoient-ils, oſe-t-on mettre ſur l'adreſſe de vos lettres à monſieur ***. Et ſi *Monſieur*, *frere du roi*, vous faiſoit la grace de vous adreſſer la parole, comment vous appelleroit-il ? Tout comme il lui plairoit ; mais en ſortant de chez lui, je reprendrois mon titre de *monſieur* que perſonne dans la ſociété ne me diſpute & ne me diſputera.

Les cours ſouveraines retranchent le *mon* dans leurs arrêts, & vous traitent de *ſieur*.

La gazette de France depuis quelques années, dans l'annonce des livres, a retranché le *mon* à tout le monde; mais c'eſt une innovation J'ai été appellé *monſieur* dans la gazette de France.

Le *nommé* eſt une expreſſion dédaigneuſe que certains tribunaux ſe permettent, quoique chacun d'eux doivent être appellés par ſes noms de baptême & de famille, ni plus ni moins. Jean-Jacques Rouſſeau ſe ſignoit à la tête de ſes livres, *Jean-Jacques Rouſſeau*; mais il trouvoit mauvais que l'on prononçât ſon nom ſans y ajouter le mot *monſieur*.

CHAPITRE CCCLXXV.

Sages-Femmes.

Quand une fille eſt devenue mere, elle n'avertit perſonne, malgré l'édit de Henri II. Elle dit qu'elle va à la campagne; mais elle n'a pas beſoin de ſortir de la ville, même du quartier pour ſe cacher & faire ſes couches. Chaque rue offre une *ſage-femme* qui reçoit les filles groſſes. Un même appartement eſt diviſé en quatre chambres égales au moyen

de cloiſons, & chacune habite ſa cellule, & n'eſt point vue de ſa voiſine. L'appartement eſt diſtribué de maniere qu'elles demeurent inconnues l'une à l'autre pendant deux à trois mois; elles ſe parlent ſans ſe voir.

On ne peut forcer la porte d'une ſage-femme que par des ordres ſupérieurs. La fille attend là le moment de ſa délivrance; un mois ou ſix ſemaines, ſelon qu'elle a bien ou mal calculé. Elle ſort après la quinzaine & rentre dans ſa famille & dans la ſociété. Elle a pu accoucher dans une rue voiſine, voyant de ſa fenêtre celles de ſon pere ſans que celui-ci s'en doute; & voilà ce que la province ne ſauroit concevoir.

La ſage-femme ſe charge de tout, préſente l'enfant au baptême, le met en nourrice, ou aux Enfans-trouvés, ſelon la fortune du pere ou les craintes de la mere.

Combien ces réduits ſecrets ont-ils vu de malheureuſes & tendres amantes, quelquefois trahies, abandonnées, & mouillant de leurs larmes tardives leur couche ſolitaire! Quelle ſituation affreuſe que celle de la jeune beauté, qui, preſſée entre le remords, le déſeſpoir & la honte, paie avec uſure un moment de foibleſſe! Elle ne peut nommer ni ſon amant ni ſon fils en les chériſſant tous deux; fugitive de la maiſon paternelle, elle ſe trouve iſolée dans cette immenſe ville, &

obligée de vendre de petits bijoux pour obtenir le lit où elle dépoſera le fruit de ſes amours.

On la cherche de tous côtés ; elle ne ſortira de cette priſon clandeſtine que quand elle pourra reparoître. La faute ſera oubliée & même pardonnée, pourvu qu'il n'y ait point de publicité.

Ces ſages-femmes tirent le plus d'argent qu'elles peuvent des infortunées qui viennent chercher leurs ſecours; elles ne ſont pas déſintéreſſées ; il n'en coûte guere moins de douze livres par jour.

On a vu pluſieurs filles aſſez habiles pour cacher leur groſſeſſe juſqu'au dernier inſtant, aſſez heureuſes pour accoucher promptement, aſſez intrépides pour revenir dans leur foyer domeſtique ſans éveiller les ſoupçons de leurs pere, mere, frere & ſœur. Quel inconcevable chef-d'œuvre d'habileté, de préſence d'eſprit & de courage ! Ainſi les ſages-femmes ſauvent la réputation des amantes infortunées, elles ſont vouées à la diſcrétion ; le plus ſouvent, il eſt vrai, elles ne connoiſſent pas les perſonnes qu'elles accouchent. L'enſeigne d'une ſage-femme eſt parlante ; elle offre une femme portant un nouveau-né. Sans décrier une maiſon, cette enſeigne empêche que des demoiſelles bien nées y viennent demeurer, parce que ce voiſinage paroîtroit trop commode aux yeux

de la malignité. La fille prend la peine, quand l'accident lui arrive, de traverſer la rue, & alors tout eſt dans l'ordre.

Le prêtre qui baptiſe eſt accoutumé à voir arriver la *ſage-femme*, & il diſtingue ainſi du premier coup-d'œil l'enfant de l'amour de l'enfant de l'hymen. Les droits du prêtre ayant été fraudés, il punit le fils de l'infracteur dans l'extrait baptiſtaire, & le déclare enfant naturel, c'eſt-à-dire, *bâtard*. Qui voudra écrire des anecdotes ſingulieres, intéreſſantes, piquantes, ſavoir & le bien & le mal que l'amour fait dans ce monde, toutes les ruſes qu'il invente, toute la force & tout le courage dont il eſt ſuſceptible, qu'il faſſe la connoiſſance de quatre ou cinq ſages-femmes, il apprendra des aventures uniques preſque incroyables, & les noms des perſonnages y manquant, le lecteur ſera intéreſſé ſans que les acteurs ſoient trahis. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'eſt de voir quelquefois la fille d'une ſage-femme ſervir ſa mere dans des fonctions qui réveillent certaines idées, & au milieu de tant d'exemples de foibleſſes, conſerver ſa chaſteté intacte. Si elle tombe dans le piege, ce ne ſera pas faute d'avoir eu ſous ſes yeux des motifs propres à la retenir ſur le bord du précipice.

Pluſieurs filles qui ont viſité une ou deux fois l'appartement obſcur & impénétrable de

la *ſage-femme*, n'en trouvent pas moins un époux, en jouant le rôle d'Agnès, rôle que preſque toutes les filles & même les plus ſottes poſſedent par inſtinct. Puis dans cette ville immenſe qui peut conter l'hiſtoire de tel ou tel individu ? Le changement de quartier ſuffit pour dérouter le plus habile, le plus curieux inveſtigateur.

Les filles pauvres & ſans reſſources vont faire leurs couches à l'Hôtel-Dieu ; on les y reçoit dès le ſixieme mois. Cette partie de l'adminiſtration eſt très-bien ſoignée ; rien ne manque à ces femmes de ce qu'exige leur état. Les maîtres de l'art y inſpectent journellement la maniere dont elles ſont traitées juſqu'à leur parfait rétabliſſement. La choſe vue en grand me paroît exempte de reproches.

Ces ſages-femmes qui reçoivent toutes celles qui ſe préſentent, ſans s'enquérir de leurs nom & qualité, & l'hôpital des *Enfans-trouvés* font que l'infanticide eſt un crime inoui dans la capitale. Ce forfait n'étoit pas rare avant ce ſage établiſſement ; & voyez s'il n'eſt pas plus commun en Suiſſe que dans toute la France.

L'édit de Henri II eſt tombé en déſuétude ; & ſur cent filles qui accouchent clandeſtinement, à peine y en a-t-il une ſeule qui ſache qu'une vieille loi la condamne à la mort pour n'avoir pas révélé ſa groſſeſſe,

On compte à Paris deux cents maîtreſſes ſages-femmes ; il y naît environ vingt mille enfans : diviſez.

CHAPITRE CCCLXXVI.

De Blunet.

C'étoit un petit bourgeois de Paris, ſans rang, ſans fortune, ſans crédit, ſans talens ſpirituels. Eh ! pourquoi en parlez-vous, me dira-t-on ? Attendez, vous ſaurez pourquoi. C'eſt que ce *Blunet* fit à ſa femme vingt-un enfans en ſept fois de ſuite ; or, il n'y eut peut-être pas, dans toute l'antiquité, un exemple d'une fécondité ſi prodigieuſe. C'eſt l'Hercule Pariſien que ce *Blunet*.

Ces enfans tri-jumaux furent baptiſés, vécurent les uns pluſieurs jours, les autres pluſieurs mois ; & il en reſta douze des plus forts, tous grands, & en bonne ſanté.

Comme le public émerveillé ne ſavoit à qui attribuer cette eſpece de prodige, & qu'on diſputoit à qui de ſa femme ou de lui on en attribueroit l'honneur, *Blunet* coucha avec une ſervante qu'il avoit, & au bout de neuf mois, la fille accoucha de trois enfans mâles. *Blunet* mourut en 1685. C'eſt dommage qu'on n'ait pas ſuivi l'hiſtoire de ſes

deſcendans ; mais alors on avoit l'eſprit moins porté à l'obſervation des phénomenes qui tiennent à l'hiſtoire naturelle.

Qu'on ſe moque encore chez l'étranger de la molleſſe des Pariſiens ! Ils n'auront qu'à répondre, *& Blanet ! où eſt parmi vous ſon pareil ?*

CHAPITRE CCCLXXVII.

Loueur de Livres.

Uſés, ſales, déchirés, ces livres en cet état atteſtent qu'ils ſont les meilleurs de tous ; & le critique hautain qui s'épuiſe en réflexions ſuperflues, devroit aller chez le *loueur de livres*, & là voir les brochures que l'on demande, que l'on emporte, & auxquelles on revient de préférence. Il s'inſtruiroit beaucoup mieux dans cette étroite boutique que dans les poétiques inutiles dont il étaie ſes frêles conceptions.

Les ouvrages qui peignent les mœurs, qui ſont ſimples, naïfs ou touchans, qui n'ont ni apprêt, ni morgue, ni jargon académique, voilà ceux que l'on vient chercher de tous les quartiers de la ville, & de tous les étages des maiſons. Mais dites à ce loueur de livres : *Donnez-moi en lecture les œuvres de M.*

M. de la Harpe; il ſe fera répéter deux fois la demande, puis vous enverra chez un marchand de muſique, confondant (ſous le veſtibule même de l'académie) l'auteur & l'inſtrument.

Grands auteurs! allez examiner furtivement ſi vos ouvrages ont été bien ſalis par les mains avides de la multitude; ſi vous ne vous trouvez pas ſur les ais de la boutique du *loueur de livres*; ou ſi vous y trouvant, vous êtes encore bien propres, bien reliés, bien intacts, faits pour figurer dans une bibliotheque vierge; dites-vous à vous-même: *j'ai trop de génie*, ou *je n'en ai pas aſſez*.

Il y a des ouvrages qui excitent une telle fermentation, que le bouquiniſte eſt obligé de couper le volume en trois parts, afin de pouvoir fournir à l'empreſſement des nombreux lecteurs; alors vous payez non par jour, mais par heure. A qui appartiennent de tels ſuccès? Ce n'eſt guere aux gens tenant le fauteuil académique.

Ces loueurs de livres n'en connoiſſent que les *dos*, & ils reſſemblent en cela à pluſieurs bibliothécaires & à quelques princes qui ont une bibliotheque ordinairement aſſez utile aux autres.

Une mere dit à ſa fille, je ne veux point que vous liſiez. Le deſir de la lecture augmente en elle: ſon imagination dévore toutes les brochures qu'on lui dérobe; elle ſort

furtivement, entre chez un libraire, lui demande la nouvelle Héloïſe, dont elle a entendu prononcer le nom; le garçon ſourit; elle paie & va s'enfermer dans ſa chambre.

Quel eſt le réſultat de cette jouiſſance clandeſtine? Je dois mon cœur à mon amant; quand je ſerai mariée, je ſerai toute à mon époux.

CHAPITRE CCCLXXVIII.

Le Cathéchiſte de Paroiſſe.

Je traverſe une égliſe; j'apperçois un homme en ſurplis, le bonnet quarré en tête; une ſoixantaine de petites filles, aſſiſes ſur des bancs, l'environnent. Il parle, & c'eſt comme s'il ne parloit pas; un petit caquet aigre, ſourd & continu, m'annonce ſans le voir quel eſt le ſexe qui eſt là. Je m'approche & j'entends ce qui ſuit.

LE CATÉCHISTE.

Levez-vous, Javotte; dites-moi quelle eſt la fin du ſacrement de mariage?

JAVOTTE.

La fin du ſacrement de mariage eſt la naiſ-

ſance des enfans qui renaiſſent ſpirituellement par le baptême, pour remplir l'égliſe & le ciel.

LE CATÉCHISTE.

Et vous, Manon : qu'eſt-ce que Dieu défend par le ſixieme commandement : *luxurieux point ne ſeras, de corps ni de conſentement ?*

MANON.

Le ſixieme commandement nous défend toutes ſortes d'impuretés dans les actions & les paroles.

LE CATÉCHISTE.

Pourquoi dites-vous, toutes ſortes d'impuretés ?

MANON.

Je dis toutes ſortes d'impuretés, parce que ce péché ſe diviſe en pluſieurs eſpeces, ſelon la diverſité des manieres ou la différence des perſonnes avec leſquelles on le peut commettre.

LE CATÉCHISTE.

A votre tour, Babet. Qu'eſt-ce que Dieu défend par le neuvieme commandement : *l'œuvre de chair ne deſireras qu'en mariage ſeulement*

BABET.

Dieu, après avoir défendu par le sixieme commandement toutes les actions extérieures de l'impureté, en défend par le neuvieme, tous les desirs & les pensées.

Heureusement que les réponses de ces petites filles sont obscures, qu'elles ne savent point elles-mêmes ce qu'elles disent, & qu'elles ont toute autre chose en tête; mais enfin, pourquoi de telles interrogations?

Mais qui nous fera donc un catéchisme de morale? Il est vrai qu'il est plus difficile à faire que le Dictionnaire Encyclopédique, & que l'entrepreneur n'auroit pas tant à gagner sur ce petite livre utile & à la portée des premieres années de la vie. O instruction publique! instruction! tu es encore à naître parmi nous!

CHAPITRE CCCLXXIX.

Cris de Paris.

Non, il n'y a point de ville au monde où les crieurs & les crieuses des rues aient une voix plus aigre & plus perçante. Il faut les entendre élancer leur voix pardessus les

tôîts : leur gosier surmonte le bruit & le tapage de carrefours. Il est impossible à l'étranger de pouvoir comprendre la chose ; le Parisien lui-même ne la distingue jamais que par routine. Le porteur-d'eau, la crieuse de vieux chapeaux, le marchand de ferraille, de peaux de lapin, la vendeuse de marée, c'est à qui chantera sa marchandise sur un mode haut & déchirant. Tous ces cris discordans forment un ensemble, dont on n'a point d'idée lorsqu'on ne l'a point entendu. L'idiôme de ces crieurs ambulans est tel, qu'il faut en faire une étude pour bien distinguer ce qu'il signifie. Les servantes ont l'oreille beaucoup plus exercée que l'académicien ; elles descendent l'escalier pour le dîner de l'académicien, parce qu'elles savent distinguer du quatrieme étage, & d'un bout de la rûe à l'autre, si l'on crie des *maquereaux* ou des *harengs frais*, des *laitues* ou des *betteraves*. Comme les finales sont à peu près du même ton, il n'y a que l'usage qui enseigne aux doctes servantes à ne point se tromper, & c'est une inexplicable cacophonie pour tout autre.

CHAPITRE CCCLXXX.

Muſique ambulante.

Mais voici un dédommagement. Qui n'a pas ſenti un vif plaiſir en entendant le ſoir du fond de ſon lit le ſon mélodieux de ces orgues nocturnes, qui égaient les ténebres & abregent les longues heures de l'hiver. C'eſt une vraie jouiſſance pour l'étranger. Emerveillé, bien clos & bien couvert, il entend les plus jolis morceaux de muſique, exécutés ſous ſes fenêtres, comme pour le diſpoſer doucement au ſommeil; il prête l'oreille à ces ſons qui s'éloignent, & qui dans le lointain ont encore plus de charmes. Il s'endort voluptueuſement, en répétant l'air chéri qui a parlé à ſon ame.

Je penſe que rien ne ſeroit plus propre à entretenir la bonne humeur parmi le peuple, que d'étendre & de perfectionner cette récréation innocente & publique, cette douce Euphonie.

Quel agrément, ſi chaque ſoirée, ſi après le ſoupé chaque rue avoit ſa muſique particuliere! L'humeur & la fatigue de la journée diſparoîtroient ſoudain, & l'homme de peine,

en ſe couchant, craindroit moins le jour ſuivant embelli à ſon déclin.

Qui a entendu le jeu de ces orgues, & qui a pu refuſer ſa piece de deux ſols à l'orphée qui porte ſur ſon dos cette machine harmonieuſe? Certes il doit être regardé comme un homme ingrat. Il me ſemble, ſi j'étois en place, que j'emploirois cette muſique ambulante & délicieuſe prolongée & diverſifiée, comme un moyen pour changer en grande partie les mœurs du peuple, & l'attacher encore plus à ſon gouvernement; mais on m'appelleroit le *rêveur*, & cela m'avertit de clore le chapitre.

CHAPITRE CCCLXXXI.

Accoucheurs.

Au commencement du dix-ſeptieme ſiecle, les *accoucheurs* étoient preſqu'inconnus. Pendant plus de ſoixante ans, les têtes couronnées, toujours ſupérieures aux regles, oſerent ſeules donner l'exemple d'un uſage que le laps des tems, que les mœurs anciennes, que le prejugé peut-être, que la pudeur enfin ſembloient à jamais devoir proſcrire.

L'ignorance & l'inattention des ſages femmes firent périr quelques fruits, en firent

avorter d'autres ; & par leur faute, quelques membres furent luxés, quelques têtes applaties, (de là des fots, des imbécilles) alors le grand intérêt des mœurs céda à un intérêt plus cher encore, & bientôt aux ſages-femmes ſuccéderent les *accoucheurs*.

Les femmes en couche regretterent, pendant quelque tems, les mains douces, délicates & ſouples des accoucheuſes ; mais par des huiles, par des oins préparés, les accoucheurs y ſuppléerent bientôt.

La ſcience des accouchemens ſe perfectionna, on acquit des notions plus certaines ſur les ſignes caractériſtiques d'un accouchement prochain, d'un accouchement heureux, d'un accouchement pénible. On apporta des remedes efficaces aux douleurs aiguës de l'enfantement ; on diminua le nombre des fœtus morts ; on calma les inquiétudes des femmes enceintes ; de jour en jour l'opération Céſarienne devint plus rare, & juſqu'à la petite bourgeoiſe pudibonde, toutes les femmes ceſſerent enfin de redouter la main des accoucheurs.

Les peuples du midi, les Eſpagnols ſur-tout, moins philoſophes que les maris François, plus jaloux ou moins attachés à leurs femmes conſervent encore pour les accoucheurs une répugnance invincible. L'idée de livrer aux attouchemens d'un autre homme des charmes, des formes qu'eux ſeuls veulent voir & palper,

eſt pour eux l'idée la plus déſeſpérante. Ils ne réfléchiſſent pas que quelque ſéduiſantes que ſoient la pâleur, la langueur d'une femme en couche, quelqu'attendriſſans que ſoient ſes cris, ces formes, toutes défigurées alors, ont perdu tout leur charme. D'ailleurs cette fonction ſérieuſe devient, pour ainſi dire, ſacrée, & inſpire aux accoucheurs une circonſpection religieuſe, qui les rend inſenſibles, aveugles & muets.

La pudeur n'eſt donc jamais violée; &, malgré le livre intitulé *de l'Indécence aux hommes d'accoucher les femmes* (1) par le ſavant Hequet, les femmes, ſix ſemaines après leurs couches, dînent gaiement avec leur médecin-accoucheur, qui s'aſſied à côté du mari; elles ne rougiſſent point de ſa préſence.

La ſection de la ſymphyſe, cette opération hardie & récente, n'eſt pas pleinement accréditée. Il paroît que, malgré les éloges que l'on doit à l'auteur de cette découverte, l'art peut recourir à des moyens moins extrêmes. Le *forceps*, tout terrible qu'il eſt, ſemble moins effrayant; & comme on peut perfectionner ſa ſtructure & ſon jeu, il paroît plus convenable de l'employer que de ſcier une femme en deux.

(1) Ce livre a été imprimé à Paris en 1708, in-12, chez Etienne.

La pratique des accouchemens a des cours publics, & tandis que les campagnes & les petites villes ſont privées des perſonnes parfaitement verſées dans cet art, elles abondent dans la capitale, & l'on y trouve autant de facilité à mettre un enfant au monde qu'à le procréer.

CHAPITRE CCCLXXXII.

Dentiſtes.

La plus belle bouche n'eſt plus belle ſi les dents lui manquent. Otez une dent à la belle Hélene, la guerre de Troyes n'a plus lieu, & la divine Illiade rentre dans le néant.

Les dents fraîches annoncent la ſanté, & c'eſt un charme préférable à tout autre. Les dents & les levres! Les voluptueux ſeront de mon avis.

La femme à qui les dents manque fait mille grimaces pour voiler ce défaut; elle n'oſe rire que ſous ſa main ou ſous l'éventail.

Si les dents contribuent autant à la ſanté qu'à l'agrément de la figure, il ne faut pas les négliger.

Les habiles dentiſtes s'attachent plus à conſerver les dents qu'à les extirper. Ils n'arment plus ſi fréquemment leurs mains de l'acier

douloureux. Le plus étonnant dans ſon art ſe nomme *Catalan*, rue Dauphine. A la légéreté de la main il a reuni les obſervations les plus judicieuſes & les plus fines ; enfin il eſt créateur d'une eſpece de merveille. Il vous fera tant en cette partie que ſes connoiſſances anatomiques ſont étendues ; il vous fera, dis-je, un râtelier complet avec lequel vous broyerez tous les alimens ſans gêne & ſans efforts. Il a ſu deviner le jeu de la maſtication ; il a ſu l'imiter à un tel point de perfection, que cela m'a paru d'un mérite trop rare & de trop grande utilité pour qu'il me fût permis de taire ici & le nom & l'éloge de l'artiſte.

Si une rage de dent vous ſaiſit dans la rue, vous n'avez qu'à lever les yeux. Une enſeigne qui repréſente une dent molaire, groſſe comme un boiſſeau ; vous dit *montez*. Le dentiſte vous fait aſſeoir, releve ſa manchette de dentelle, tire votre dent d'une main leſte, & vous offre enſuite un gargariſme ; vous le payez & vous continuez votre chemin ſans douleur. Cela n'eſt-il pas commode ?

CHAPITRE CCCLXXXIII.

Cuiſiniers.

Et tout pour la tripe, a dit Rabelais. Le délicat paraſite, ſybarite efféminé, ſi voluptueux, ſi ſenſuel, dont la table eſt chargée des productions de tous les climats & les plus propres à flatter & réveiller le goût, qui va au-devant de toutes les ſenſations agréables, qui s'environne du charme profond des arts pour prévenir l'ennui, eſt-il, à votre avis, de la même eſpece que le Lapon qui boit en place de vin de Tokay, l'huile puante qu'il exprime de la graiſſe des poiſſons? Et cette belle femme parée, traînée dans un char tranſparent qu'emportent ſix nobles courſiers, habite-t-elle la même terre que la Samojedes aux mamelles noires & pendantes, errante ſur la mer Glaciale, ou reſpirant l'air humide & étouffé d'une taniere?

Après cela verrez-vous ſans étonnement ſur le même globe, le maître-d'hôtel apportant le *menu à Monſeigneur?* Celui-ci le jette avec dédain : toujours les mêmes plats! Mais vous n'avez point d'imagination ; voilà des répétitions qui me donnent des nauſées.—

Mais on variera les ſauces, monſeigneur.— Tout cela eſt déteſtable, vous dis-je, je ne puis plus manger. — Eh bien, monſeigneur, je vous préparerai un ſanglier à la crapaudine. — Quand ? — Demain : il aura bu ſoixante bouteilles de vin de Champagne. Je veux vous faire manger enſuite une tortue de la Jamaïque.— A la bonne heure ! Et quand ? Où eſt-elle ? — A Londres. — Qu'on prenne la poſte : qu'on aille la chercher.

On prend la poſte, & l'on apporte la tortue. Grand conſeil pour ſavoir comment on l'apprêtera : on prodigue autant de paroles qu'il en faudroit pour former une Encyclopédie. Enfin, la tortue eſt ſervie ; c'eſt un plat qui revient à un millier d'écus : ſept ou huit gormands s'en gorgent ; & tandis qu'ils boivent le vin de la Romanée, ils examinent ce qu'il faut à un payſan pour vivre. Ils décident que trois ſols par jour lui ſuffiſent ; on accorde dis-ſept ſols aux bourgeois des villes. Monſeigneur & ſes adhérens ont décidé qu'au-delà c'eſt un vrai ſuperflu.

Qui pourroit nombrer tous les mots de la nouvelle cuiſine ; c'eſt un idiôme abſolument neuf. Les Languedociens ſont les meilleurs cuiſiniers ; on leur donne le quadruple des appointemens d'un précepteur.

On ne mange pas le quart de ce qui eſt ſervi ; & ce n'eſt pas ſans raiſon que les domeſtiques ſons gros & gras, ils font bien

meilleure chere que l'ordre de la bourgeoiſie ; ils le ſavent ; ils en ſont fiers. Le domeſtique d'un ſeigneur rencontrant un de ſes camarades qui venoit d'écrire une lettre, & qui avoit encore ſur ſa veſte un peu de poudre à mettre ſur le papier, lui dit d'un ton avantageux : *Secoue donc cette poudre ; on te prendroit pour un commis.*

Un ſanglier *à la crapaudine !* s'écrie-t-on. Oui, je l'ai vu de mes yeux ſur le gril ; celui de Saint-Laurent n'étoit pas d'une plus belle taille. On l'environne d'un braſier ardent ; on le larde de foie gras ; on le flambe avec des graiſſes ; on l'inonde avec des vins les plus ſavoureux ; il eſt ſervi tout entier avec ſa hure devant *monſeigneur*, qui ſourit : l'énorme ſervice.

On attaque tantôt la hure, tantôt les côtes, & l'on diſſerte ſavamment ſur la partie la plus fine & la plus délicate.

Les rois de France ont rendu des ordonnances ſur le *potage*, la *régalade* ; ils vouloient réprimer le luxe des repas.

Dans le dernier ſiecle on ſervoit des maſſes conſidérables de viande, & on les ſervoit en pyramide. Ces petits plats, qui coûtent dix fois plus qu'un gros, n'étoient pas encore connus. On ne ſait manger délicatement que depuis un demi-ſiecle. La délicieuſe cuiſine du regne de Louis XV, fut inconnue même à Louis XIV ; il n'a jamais tâté de la *garbure*.

Un entremets étoit autrefois un ſpectacle entre les ſervices qui coupoient le repas ou le feſtin. Qui s'en douteroit aujourd'hui ?

Si l'on pouvoit détailler au juſte de quelle maniere ſe nourriſſoient le payſan, le ſimple citoyen, le noble campagnard, le grand-ſeigneur, le clergé & le moine, on verroit peut-être par la table quel étoit alors le degré de l'aiſance particuliere ; & cela ſeroit bon à ſavoir.

On a trouvé depuis peu qu'il étoit ignoble de mâcher comme le vulgaire. En conſéquence on met tout en *bouillies* & en *conſommés*. Une ducheſſe vous avale un aloyau réduit en gelée, & ne veut point travailler comme une harangere après un morceau de viande. Il ne lui faut que des jus qui deſcendent promptement dans ſon eſtomac ſans l'effort ni la gêne de la maſtication. La viande de boucherie n'étoit déjà bonne que pour le peuple ; la volaille commence à devenir roturiere ; il faut des plats qui n'aient ni le nom ni l'apparence de ce qu'on mange ; & ſi l'œil n'eſt pas ſurpris d'abord, l'appétit n'eſt plus ſuffiſamment excité. Nos cuiſiniers s'occupent donc à faire changer de figure à tout ce qu'ils apprêtent.

Dans la ſemaine ſainte, il y a un repas chez le roi, où l'on imite avec de légumes tous les poiſſons que l'océan fournit. On donne à ces légumes le goût de ces mêmes poiſſons que l'on imite.

J'ai goûté des mets accommodés de tant de manieres & préparés avec tant d'art, que je ne pouvois plus imaginer ce que ce pouvoit être.

Et tandis qu'on fait ſi bonne chere, tous les gourmands oublient ce vieux proverbe : *le ventre eſt le plus grand de tous nos ennemis.*

Peu s'en faut aujourd'hui qu'un cuiſinier ne prenne le titre d'*artiſte en cuiſine.* On ne leur donne pas encore vingt mille livres de gages, comme on faiſoit à Rome ; mais on les choiſit, on les ménage, on les appaiſe quand ils ſont fâchés ; & tous les autres domeſtiques leur ſont ordinairement ſacrifiés.

Les recherches de cet art ſont telles, que Trimalcion apprendroit de nos cuiſiniers modernes ; & que Marc-Antoine qui, pour un repas donné à la reine Cléopatre, accorda une ville pour récompenſe à ſon cuiſinier, ne ſauroit quelles largeſſes lui faire.

Le roi de Pruſſe a dreſſé une épitre en vers à *Noël*, ſon maître-d'hôtel, en action de graces d'un excellent ragoût à *la ſardanapale.* Qu'eſt-ce qu'un ragoût à la ſardanapale ? Je ne le connois pas.

Le petit bourgois qui n'a qu'une ſervante, dont le chef-d'œuvre eſt une fricaſſée de poulets, quand il a goûté d'une ſauce piquante, ne manque pas de raconter la vieille hiſtoire du cuiſinier, qui fit manger ſa vieille culotte à ſon maître, tant il avoit ſu apprêter le vieux

cuir, après l'avoir fait bouillir & macérer dans les coulis les plus appétiſſans. Il fait ſa cour à un maître-d'hôtel, afin que celui-ci le régale le dimanche ; c'eſt pour lui une connoiſſance chere & précieuſe, qu'il cultive avec le plus grand ſoin. Il tâche de l'avoir pour parrein de ſon fils, afin de pouvoir l'appeller mon compere. De bons goûters doivent en réſulter.

Des ſenſations que nous pouvons éprouver, la plus groſſiere, à mon gré, eſt celle que nous procure notre palais. Les plaiſirs des gourmands ſont aſſurément les moins délectables de tous. Eh, qu'il faut plaindre le malheureux qui met là ſa ſuprême volupté ! Cependant voyons encore la richeſſe & la magnificence de la nature envers ceux qui nous paroiſſent diſgraciés par elle. Regardez un Chapelle, un Deſyveteaux, (car je ne veux pas nommer le gros gourmand que j'ai ſous les yeux ;) voyez cet ami joufflu de la table, qui goûte un mets ou une liqueur étrangere. Il conſidere l'objet & ſa couleur ; il le flaire, il l'approche, à pluſieurs repriſes, de l'organe du goût ; il le retire, il ne ſe livre qu'avec attention à la volupté ſenſuelle. Voyez comme il prend une larme de la liqueur, comme il l'interroge ſur le bout de ſa langue, comme il la dépoſe ſur le bord des levres ; toutes les houppes nerveuſes étudient profondément la ſenſation. La langue & toutes les parties

de la bouche, tour-à-tour & par une gradation imperceptible, s'avancent pour juger. Après une infinité de *récolemens*, il ſe détermine enfin à avaler la précieuſe liqueur. Mais le gourmet ſuſpend le dernier coup, la rappelle & fait de nouvelles recherches, comme s'il n'avoit pas encore aſſez analyſé tout ce qu'elle a de délicieux; il promene encore voluptueuſement la derniere goutte. Cette liqueur paroît une à un palais ordinaire; mais le gourmet a ſu découvrir en elle une variété prodigieuſe; & quand il a bu, ſon eſtomac goûte encore.

S'enlever adroitement un cuiſinier, eſt donc un tour affreux que l'on ne pardonne point, & qui dans le monde fait paſſer pour *méchant* quiconque a recours à cet indigne artifice.

CHAPITRE CCCLXXXIV.

Marmite perpétuelle.

Allez la voir ſur le quai de la volaille, pendue à une large crémaillere: là nagent des chapons au gros ſel qui cuiſent tous enſemble, & qui ſe communiquent réciproquement leurs ſucs reſtaurans. A toute heure du jour vous pouvez pêcher un de ces chapons;

un excellent jus l'accompagne, & vous le mangerez chez vous tout chaud ou à quatre pas de là, en l'arroſant de vin de Bourgogne.

On regrette la *marmite perpétuelle* quand on ſe trouve dans un ingrat pays, où l'on ne fait point élever la volaille; où l'art de la nourrir & de l'engraiſſer n'a jamais été connu ni même ſoupçonné; alors on ſonge aux chapons ainſi qu'aux huîtres & aux harengs. Vous n'en voyez que de pétrifiés, & cette conſolation n'eſt bonne que pour le naturaliſte qui vous dit froidement : ici l'on mangeoit des huîtres & de harengs frais, il y a bien douze à quinze mille années.

Chapons gras & huîtres fraîches ne vous manqueront jamais à Paris; vous pourrez commencer votre repas à l'heure que vous voudrez; & ailleurs on ne trouve point pour ſon argent ni huîtres ni chapons au gros ſel.

CHAPITRE CCCLXXXV.

Porte-Dieu.

Admirez la richeſſe & la dignité de notre langue! Nous diſons *porte-faix*, *porte-feuille*, *porte-crayon*, *porte-baguette*, *porte-étrier*, *porte-vent*, *porte-verge*, *porte-manteau*, *porte-mouchette*, puis enfin *porte-*

de la bouche, tour-à-tour & par une gradation imperceptible, s'avancent pour juger. Après une infinité de *récolemens*, il ſe détermine enfin à avaler la précieuſe liqueur. Mais le gourmet ſuſpend le dernier coup, la rappelle & fait de nouvelles recherches, comme s'il n'avoit pas encore aſſez analyſé tout ce qu'elle a de délicieux; il promene encore voluptueuſement la derniere goutte. Cette liqueur paroît une à un palais ordinaire; mais le gourmet a ſu découvrir en elle une variété prodigieuſe; & quand il a bu, ſon eſtomac goûte encore.

S'enlever adroitement [illegible] cuiſinier, eſt donc un tour affreux [illegible] ne pardonn point, & qui dans [illegible] fait paſſer po *méchant* quicon[illegible]ours à cet indig artifice.

CHA[illegible]

A[illegible]

dieu. Porte-dieu ! Dieu des cieux, quel mot dans notre langue !

C'eſt un pauvre prêtre, un habitué de paroiſſe qui veille le jour & une partie de la nuit, pour répondre à ceux qui le ſommeront d'aller prendre au tabernacle le pain euchariſtique que l'on porte aux malades.

Un dais uſé, ſale, mais portatif, que les deux premiers galopins ſoulevent ; une lanterne ou un flambeau de poix-réſine, un porte-ſonnette, un bedeau en ganache & tout clopinant, voilà l'attirail qui s'achemine vers le logis du moribond. Le ciboire eſt habillé de quatre petits morceaux d'étoffe ; la ſonnette avertit le peuple de ſe mettre à genoux ; les fiacres & les équipages s'arrêtent, mais les maîtres ne deſcendent pas de voiture ; on baiſſe les glaces, & l'on s'incline légérement à la portiere. Quand les cochers ſont ſourds, le porte-ſonnette redouble le ſon de ſa petite cloche (1). L'hérétique, ou celui qui craint de ſe crotter, en eſt quitte pour un quart de génuflexion. Tout le monde a droit de ſuivre le viatique dans la maiſon où il eſt entré, & juſques dans la chambre du malade. On a ſoin de voiler

(1) Il n'y a qu'un exemple, au milieu de tant d'embarras, d'un *Porte-Dieu* & d'un porte-ſonnette renverſés avec le dais ; mais ce fut un accident.

les miroirs, afin que le S. Sacrement ne ſoit pas *multiplié* dans les glaces. Alors le prêtre fait d'une conſole un autel; il aſperge d'eau benite la chambre, en exorciſant les eſprits malins; puis il commence une exhortation bannale à un mourant qu'il n'a jamais vû, qu'il ne connoît pas. La même exhortation s'applique aux jeunes, aux vieux, aux adultes, aux femmes, aux filles, à toutes les conditions & à tous les états. Tandis que le prêtre adminiſtre le malade, le porte-ſonnette leve adroitement le chandelier, & ſaiſit la piece d'argent qu'on y dépoſe ordinairement, & qu'il partagera avec le *porte-dieu*. Le prêtre bénit l'aſſemblée, & s'en retourne comme il eſt venu.

Quelquefois le trajet eſt long; une pluie abondante ſurvient; alors le *bon Dieu* monte en fiacre: le porte-ſonnette ſe met devant, & ſonne à la portiere. Le bedeau, ſon flambeau à demi-éteint, devient laquais; le cocher, par reſpect, met ſon chapeau ſous le bras, fouette de l'autre, & reçoit l'eau des gouttieres ſur ſa tête nue.

A la porte de l'égliſe on paie le fiacre; & le prêtre, en place du *pour-boire*, lui donne la bénédiction. Il eſt ſanctifié lui & ſa voiture, & de tout le jour il n'oſera jurer après ſes chevaux.

Quand le guet rencontre le *bon Dieu* le ſoir, il l'accompagne, la baïonnette au bout

de fufil, juſqu'au temple qu'il habite, & pour récompenſe il eſt béni ſur les marches de l'autel.

Louis XV revenant du palais de la juſtice, où il venoit d'exercer un acte d'autorité envers le parlement de Paris, rencontra au bas du Pont-Neuf le viatique de la paroiſſe Saint-Germain-l'Auxerrois. Tout ſon cortege royal s'arrêta, il deſcendit précipitamment de ſon carroſſe, ſe mit à genoux dans les boues, & le prêtre ſortant de deſſous ſon dais jadis rouge, lui donna la bénédiction. Le peuple émerveillé de cet acte pieux oublia l'acte d'autorité qui lui déplaiſoit, & ſe mit à crier: *Vive le roi!* Et tout le long du jour il répéta: *Il s'eſt mis à genoux dans les boues!*

Le *porte-dieu* à qui cette bonne chance arriva, eut une penſion de la cour.

Quand on porte le viatique chez une perſonne de conſidération, alors l'appareil change. Tous les domeſtiques de la maiſon ſont armés de flambeaux; le dais orné & propre ſort de l'armoire; le porte-ſonnette a un ſurplis blanc, deux clercs ſupportent le dais, le Suiſſe de la paroiſſe précede le cortege, & le curé mettant ſa magnifique étole, vient adminiſtrer lui-même le malade.

Cette faveur ſinguliere eſt rare, & ne s'accorde qu'aux hommes en place, ou fameux par leur opulence.

Je crois que le *porte-manteau* du roi de

France s'eſtime beaucoup plus que le premier *porte-dieu* de Saint-Euſtache.

Selon l'évangile de S. Matthieu, *Satan* fut *porte-dieu* ou *emporte-dieu.*

CHAPITRE CCCLXXXVI.

Quinzaine de Pâques.

C'eſt dans la petite bourgeoiſie un tracas extraordinaire ; cette époque eſt toujours embarraſſante pour les boutiquiers. Il s'agit d'aller à confeſſe & de faire ſes pâques. Remontrances du pere aux enfans, au garçon de boutique, à la ſervante. Comme une confeſſion peſe aux incrédules en herbe ! Comme ils ſe ſentent gênés, ne ſachant quel parti prendre !

Entrez dans les égliſes & dans les couvens ; quelle beſogne ? Les prêtres & les moines ſont tous en l'air. Prédications, exhortations, retraites, conférences. Au logis on fait apprendre par cœur aux pauvres enfans la paſſion du Sauveur ; elle eſt bien longue ; ils pleurent ; on les met en pénitence ; ils pleurent plus fort, ils jeûnent au pain & à l'eau. Les ſpectacles ſon fermés, les mauvais lieux ne le ſont pas ; la police a plus à faire que jamais. Les concerts qui remplacent la comédie, les

assemblées de charité, l'office des ténebres qu'on égaie par de la mysique, les belles voix que l'on affiche, les promenades de Longchamp, le départ des gens comme il faut pour la campagne, tout rend cette semaine excessivement bruyante. Les valets & les servantes interrompent leur service, assiégent les confessionnaux. On court entendre le matin & le soir la passion; les temples ne sont plus assez vastes: la nappe des communians borde le balustre des autels; le ciboire se promene toute la matinée; il faut que le vendeur d'*hosties* en jette dans le moule une plus grand quantité; les *confiteor* frappent incessamment à la porte du tabernacle.

Après une apparence d'amendement, la quinzaine finie, les églises redeviennent désertes; le peuple reprend sont train accoutumé; il ne songera à la confession que l'année suivante. Aux plats de légumes, déjà la viande a succédé; quand le plat de légumes reparoîtra sur la table, les devoirs de sa religion lui reviendront en mémoire.

Le petit peuple dit toujours qu'il va voir *son homme à deux chemises*; & ce pour dire son confesseur.

CHAPITRE CCCLXXXVII.

Prônes.

On y récite encore les anciennes prieres ecclésiastiques, qui se font pour chasser le diable. Le prêtre exorcise les sorciers, les magiciens, les devins, & ramene la pratique des siecles les plus ignorans & les plus barbares.

Ceux qui gémissent encore sur ces exorcismes, qui ne contribuent pas à donner au peuple des idées saines, peuvent pardonner à cet abus, en songeant qu'en Espagne la superstition, si difficile à déraciner, s'y manifeste d'une bien autre maniere.

Mes lecteurs apprendront, avec quelque étonnement je pense, que le 7 Novembre 1781 (il n'y a point ici faute de date, j'en avertis) on brûla à Séville une femme accusée d'avoir eu commerce avec le diable. Saint Cyprien & Saint Augustin ont cependant dit positivement que la chose étoit impossible. Cette malheureuse étoit jeune & jolie. Par un raffinement de cruauté, les inquisiteurs lui firent couper le nez deux heures avant l'exécution, afin que les graces touchantes de sa figure ne puissent plus intéresser à son sort. Je tiens le fait d'un témoin

oculaire. Oui, cette horrible ſcene n'eſt pas plus ancienne que le 7 Novembre de l'année dernière. Lecteurs, peſez l'époque.

L'ancien axiôme, *tout vice eſt iſſu d'âneries*, mérite bien d'être renouvellé. On voit ce triſte réſultat à chaque page de l'hiſtoire des hommes.

Pauvre eſprit humain, que tu as beſoin de lumieres! Tu es près à chaque inſtant de tomber dans les plus viles ſuperſtitions. Tu as adopté la ſorcellerie, la magie, l'aſtrologie judiciaire; & tes erreurs politiques, non moins monſtrueuſes, ont fait gémir de pitié ſur ton aveuglement.

CHAPITRE CCCLXXXVIII.

Œuf de Poule.

Une poule pond un œuf le 15 Mars. Le lendemain le parlement s'aſſemble, & rend gravement un arrêt qui permet aux Pariſiens de manger cet œuf. L'archevêque qui ſoutient que ce point de diſcipline eccléſiaſtique ne doit point regarder des juges ſéculiers, des profanes, publie de ſon côté un mandement, où, après avoir bien tonné contre l'incrédulité du ſiecle, il gémit ſur la néceſſité, où il ſe trouve d'accorder aux tiedes fideles

la permiſſion de manger cet œuf, défendu conſtamment dans les beaux jours de l'égliſe. Ce mandement eſt rempli de longues exclamations contre la perverſité des mœurs régnantes; mais jamais il n'y eſt queſtion de l'opulence de l'égliſe gallicane, des abbayes en commande, des honneurs & des richeſſes qui accompagnent la fainéantiſe du clergé, & la grêle tombe ſur les pauvres philoſophes qui n'ont ni revenus ni maîtreſſes; mais qui auroient l'effronterie de manger l'*œuf*, & ſans remords, malgré l'éloquence du mandement. C'eſt la philoſophie qui fait tout le mal de ce bas-monde; elle eſt bien coupable; car elle a fait remarquer (lorſqu'on n'y ſongeoit pas encore) l'ambition, le deſpotiſme & la politique des prêtres & des évêques. Après que le bon prélat a fait afficher ſon *mandement* dans tous les carrefours, & que quelques journaliſtes à ſes ordres l'ont loué outre meſure, la *truite*, le *brochet*, l'*anguille*, & juſqu'à la *poule-d'eau*, paroiſſent en abondance ſur toutes les tables dévotes & ſcrupuleuſes. Le *brochet*, pour y figurer, n'a pas beſoin de permiſſion comme l'*œuf*, & l'on peut en conſcience dépeupler l'Océan & la Méditerranée, pourvu qu'on s'humilie ſur ſoi-même, en déplorant le *relâchement affreux* qui porte *un mondain* à avaler un œuf frais.

Voilà une des principales fonctions du prélat de la capitale. Tous les ans, à la

même époque, il ſignale ſon zele apoſtolique contre les œufs : les poules continuent à pondre, malgré le mandement de monſeigneur ; le prélat lui-même ne ſait pas que cette défenſe eſt un rite emprunté des prêtres Egyptiens ; que comme chymiſte (& non comme archevêque) il pourroit avoir raiſon de défendre cet *œuf* dans l'équinoxe du printems, parce qu'alors toute la nature en travail, ſubit une fermentation qui rend l'œuf dangereux. S'il s'expliquoit en naturaliſte, on pourroit l'entendre; mais il ne fait que répéter une ordonnance des prêtres de Memphis dont il ne connoît ni le ſens ni le but. La croix qu'il porte eſt encore un emblême qu'il ne ſait pas mieux expliquer.

L'uſage du beurre eſt auſſi toléré par le même écrit ; mais la ſaine phyſique le permet dans tous les tems ; & le beurre ne fut jamais défendu ſur les bords du Nil par les hommes les plus verſés dans les connoiſſances des opérations les plus myſtérieuſes de la nature.

Cependant tous les membres du clergé & ceux du parlement qui, ſe piquant de régularité, mangeront des *œufs* & du poiſſon pendant tout le mois d'Avril, tomberont malades pour en avoir mangé ; & le clergé & le parlement, tout en rendant ces belles ordonnances qui permettent ou pro-

hibent, ignoreront à jamais l'eſprit de la loi qui défendoit autrefois l'uſage des *œufs*, de la *viande*, & même de la *chair de poiſſon* dans les premiers jours du printems, dans cette ſaiſon ſi riante, mais qui fait ſubir à tous les corps une agitation intérieure, produit d'un ſerment dont *noſſeigneurs* n'ont pas la moindre idée.

Si le mandement anti-ovipare de l'archevêque de Paris (qui mange en paix cinq cents mille livres de rente) a un côté ridicule & comique, je ne le lis jamais qu'en me rappellant la ſageſſe profonde des anciens légiſlateurs qui avoient concentré dans le *ſacerdoce* le dépôt des ſecrets les plus utiles à l'univers ; mais le ſacerdoce qui ne ſait plus lire la langue hiéroglyphique, a perdu le fil de la doctrine populaire, & nageant dans le vague, il frappe au haſard *l'œuf de la poule*.

CHAPITRE CCCLXXXIX.

Le Livre de bois.

Le livre de bois eſt un meuble d'égliſe qui, dans les paroiſſes, eſt mis en dépôt dans la ſacriſtie. Il en ſort à la Fête-Dieu, pour la proceſſion ſolemnelle de ce jour. Il eſt

entre les mains du maître-de-cérémonies; il lui tient lieu de langue, quand il commande l'exercice aux Thuriféraires. Pour les ranger de front ou sur deux lignes, il frappe à deux, trois & quatre tems. A ce signal, les encensoirs jaillissent & s'élancent dans un jet égal & rapide. Il frappe encore, & les évolutions sacerdotales se combinent d'une maniere toute nouvelle. Ce *livre* est une espece de claquette qui figure une *imitation de Jésus-Christ*, reliée en marroquin & dorée. Le maître de cette sacrée claquette parcourt ainsi les rangs des porte-chapes & porte-chasubles, & disperse ou réunit les membres chantans du clergé. Tantôt il les aligne, tantôt il les range en bataillon quarré. Souvent il est tout en eau; & comme il ne parle que par son *livre de bois*, il lui communique, quand on ne l'entend pas, ses mouvemens de dépit, d'impatience & de colere. Il en impose aussi aux censeurs qui font du bruit, en faisant résonner *le livre* sur un ton précipité. Il rallie ainsi les troupes éparses & inattentives, & remet l'ordre dans la phalange sacrée.

Rien de plus curieux que de le voir devant tout un peuple parler ainsi des mains. Comme la joie brille sur son visage, quand on a répondu parfaitement aux signes de son *livre de bois!* Il tressaille, il triomphe. Les enfans de chœur, qui jettent des roses,

ne perdent pas de vue le moindre de ſes mouvemens ; ils s'y conforment avec docilité. Jamais général n'eût plus de ſatisfaction à la tête d'une armée obéiſſante & mobile. Ce maître-de-cérémonies ne donneroit pas ce jour-là ſa claquette pour le bâton de maréchal de France.

CHAPITRE CCCXC.

La Rue du Pied-de-Bœuf.

Aux belles rues Saint-Honoré, Saint-Antoine, Saint-Louis-au-Marais, oppoſez la rue *du Pied-de-Bœuf*, ſituée au cœur de la ville ; c'eſt bien l'endroit le plus puant qui exiſte dans le monde entier. Là eſt une juriſdiction qu'on nomme le *Grand-Châtelet;* puis des voûtes ſombres & l'embarras d'un ſale marché ; enſuite un lieu où on dépoſe tous les cadavres pourris, trouvés dans la rivière, ou aſſaſſinés aux environs de la ville. Joignez-y une priſon, une boucherie, une tuerie ; tout cela ne compoſe qu'un même bloc empeſté, emboué & placé à la deſcente du Pont-au-Change. De ce pont ſi ſurchargé de vilaines maiſons, voulez-vous aller à la rue Saint-Denis ? Les voitures ſont obligées de faire un détour par une rue

étroite, où ſe trouve un égoût puant, & preſque vis-à-vis de cet égoût eſt la rue *Pied-de-Bœuf*, qui aboutit à des ruelles étroites, fétides, baignées de ſang de beſtiaux, moitié corrompu, moitié coulant dans la riviere. Une exhalaiſon peſtilentielle n'abandonne jamais cet endroit, & dans le débouché qui donne près la chûte du *Pont-Notre-Dame*, dans la rue de la *Planche-Mibray*, on eſt obligé de retenir ſa reſpiration & de paſſer vîte, tant l'odeur de ces ruelles vous ſuffoque en paſſant.

Qui croiroit que les victimes de la volupté groſſiere vont ſe loger là, au deſſus des victimes qu'on égorge; & que dans un lieu ſi puant, ſi abominable, elles ſe proſtituent au bruit des hurlemens, des bêlemens lamentables des troupeaux égorgés, des coups d'aſſommoirs & à la fumée de leur ſang! Ces créatures ſont à la fenêtre tout le jour; le jaune de leur figure eſt couvert par un placard énorme de rouge. Et qui va trouver ces monſtres femelles? Les garçons bouchers.

CHAPITRE CCCXCI.

Entrée de la Foire de Saint-Germain.

Négligence inſigne & impardonnable, pour ce qui regarde la commodité & même le ſalut du public. Très-dangereuſe porte du côté de la rue *Tournon*. La foule y eſt dans un péril inévitable par la deſcente rapide des voitures qui enfilent cette gorge étroite, où il n'y a ni recoin ni allée pour ſe ſauver des roues qui effleurent la muraille.

Dira-t-on qu'il étoit difficile & diſpendieux d'élargir cette entrée ? Non ; le feu a conſumé la foire ; on en a rebâti bien vîte une autre ; mais le feu n'ayant pas conſumé cette déteſtable entrée, on n'a pas daigné y donner des ſoins, & on a laiſſé ſubſiſter l'endroit le plus périlleux de tout Paris. Froiſſemens, contuſions, perte de membres, voilà ce qu'il en coûte pour aller voir *Jérôme pointu*.

On va enfin élargir ce paſſage ; on n'y verra plus la compreſſion des équipages & du peuple. Cela vient un peu tard ; mais il faut encore donner des éloges à la bonté tardive des adminiſtrateurs.

CHAPITRE CCCXCII.

Rue Quincampoix.

Cette rue ſera à jamais célebre par le jeu effroyable que Laws fit jouer à toute la France ſous les auſpices du Régent. L'or & l'argent n'avoient plus de valeur. On ſe portoit en foule dans cette rue étroite pour convertir en papier les eſpeces monnoyées ; il falloit expulſer le ſoir les porteurs de ſacs & les demandeurs de feuilles de papier. On avoit dans ſa poche des millions ; tel croyoit en poſſéder douze, vingt, trente. Le boſſu qui prêtoit ſa boſſe aux agioteurs en forme de pupître, s'enrichiſſoit en peu de jours ; le laquais achetoit l'équipage de ſon maître ; le démon de la cupidité faiſoit ſortir le philoſophe de ſa retraite, & on le voyoit ſe mêler à la foule des joueurs, & négocier un papier idéal.

Un jeune ſeigneur Flamand aſſaſſinoit dans une auberge le porteur d'un riche portefeuille, & montoit ſur l'échafaud pour y être rompu vif.

On n'entendoit plus parler que de millions & de milliars ; & quand le rêve fut fini, il ne reſta de toutes ces richeſſes ima-

ginaires que des feuilles de papier, & l'auteur même de ce syſtême alla mourir de miſere à Veniſe, après avoir poſſédé le mobilier d'un monarque & quatorze terres titrées.

Quelques particuliers qui n'avoient rien s'enrichirent ; mais l'on vit périr beaucoup de fortunes honnêtes dans la claſſe la plus laborieuſe. Leurs poſſeſſeurs furent réduits au déſeſpoir, & leurs enfans à la mendicité.

Ce mouvement prodigieux qui avoit donné à toute la nation les convulſions du délire, auroit pu ſervir l'état, s'il eût été plus modéré. Il a montré du moins les reſſources étonnantes d'une circulation rapide, propre à le revivifier. La machine, quoique briſée par un violent effort, offroit l'empreinte d'un génie neuf & hardi. Le moraliſte ne fut pas fâché de ce prompt échange de biens ; car ils doivent tour-à-tour arroſer différentes familles.

A cette époque tomberent une foule d'idées retrécies ; tout fut aſſujetti à un calcul nouveau.

Le régent qui avoit du génie, témoin des bons effets du ſyſtême, ne pouvoit ſe réſoudre à l'abandonner ; il pleura ſur ſes débris.

On a fait monter à ſix milliars la maſſe de cette richeſſe idéale ; mais ſi ce fût le comble de la ſtupidité de croire à cette for-

tune prodigieuſe, ce ſeroit une ſottiſe non moins grande, que de ne pas appercevoir tout le jeu que cette machine bien montée auroit pu imprimer au commerce & à l'induſtrie de la nation.

CHAPITRE CCCXCIII.

Plaiſirs du Roi.

On appelle *Plaiſirs du roi* tout le terrein réſervé pour les chaſſes de Sa Majeſté. Ce terrein comprend tous les environs de Paris, & le fuſil eſt une arme auſſi étrangere aux habitans de cette ville qu'à ceux de Pékin. Auſſi voyez-vous dans toutes les plaines, les perdrix familiariſées avec l'homme, becqueter le grain tranquillement, & ne point s'écarter lorſqu'il paſſe. Les lievres y ſont moins fugitifs qu'ailleurs; on diroit qu'ils ſavent que les Pariſiens doivent les reſpecter; ils s'alleyent ſur leur derriere, & vous regardent paſſer.

Le roi eſt quelquefois deux ou trois années avant que d'honorer de ſa préſence telle plaine couverte de gibier. Il paroît; c'eſt une deſtruction de quinze à dix-huit cens pieces: mais les perdrix & les lievres qui ont échappé à ce jour fatal, vivent après

en sûreté, & plusieurs meurent de vieillesse.

Les gardes-chasses exercent leur emploi avec beaucoup de sévérité ; la plus petite contravention en ce genre est rigoureusement punie. Un bourgeois n'ose acheter un lievre qui auroit été tué dans la plaine, dans la crainte de passer pour complice de sa mort. Si la perdrix blessée vient expirer dans votre jardin, il faut la restituer. Les gardes-chasses font une guerre cruelle aux chiens, aux bichons même, & les fusillent à côté de leurs belles maîtresses, malgré leurs larmes & leurs supplications. Aussi quand on se promene un peu loin, prend-on soin d'enfermer au logis le petit chien, dans la crainte qu'il ne tombe sous le plomb vengeur des plaisirs de Sa Majesté.

Par la même raison, il est des sentiers que vous ne pouvez traverser. A chaque pas vous rencontrez les inconteſtables loix de la chasse qui n'appartient plus qu'aux princes ; ceux-ci imitent sur leurs terres les réglemens qui sont en vigueur autour de la capitale : il faut faire trente lieues pour se dérober à cet amas de prohibitions arbitraires.

Je ne parle pas ici des incursions que font ensuite les financiers, les seigneurs, les évêques dans leurs terres de province : ces chasses font refluer tout le gibier vers Paris ;

& le lievre qui arpentoit les vaſtes plaines de la Picardie ou de la Beauce, eſt ſervi dans le plat d'argent oblong, qui décore une table du fauxbourg Saint-Honoré.

On y mange enfin une multitude de perdrix qui ont été tuées de la main du roi ou de celle des princes; ce n'eſt donc pas un plomb vulgaire que le bourgeois rencontre ſous ſa dent. Les princes ont chaſſé pour la fourniture de ſa table.

CHAPITRE CCCXCIV.

La funeſte Patache.

Paris eſt entouré de barrieres de bois & d'une armée de commis qui le bloquent, pour percevoir des droits innombrables ſur les alimens néceſſaires à la vie. On a mis quelqu'augmentation ſur ces droits pour ſoutenir le luxe de l'opéra; & le pauvre qui n'y va jamais, paie pour ceux qui y vont. Il paie encore, depuis plus de douze ans, pour une *gare* qu'on n'acheve point.

La *patache* eſt ſur la riviere un bureau flottant qui fait payer les bateaux portant marchandiſes; elle barre, pour ainſi dire, un bras de la Seine. Le 2 Février 1782, cette patache fut tout-à-coup enlevée & ar-

rachée par une débacle inattendue, qui entraîna le bureau avec tous ſes commis qui, montés ſur le tillac, crioient miſéricorde.

Ce bâtiment aſſez lourd & aſſez large, ſuivit le courant avec les glaçons, & briſa ſur ſon paſſage tous les bateaux qui, faute de gare, ſe trouverent à la merci des dangers de la débacle. Une grande quantité de bateaux, chargés de vivres & de marchandiſes, furent mis en pieces. Tous les débris s'enfournerent au Pont-Notre-Dame; on ordonna de déménager ſur l'heure. Heureuſement la gelée arrêta dans la nuit la ſuite de la débacle : ſans cette gelée qui condenſa la riviere, ſon cours alloit entraîner ces immenſes débris, & tous les ponts éroient à bas.

Tous les ans ces dangers ſe renouvellent ; on a beau porter ſur les ponts les poids les plus lourds pour les rendre plus ſolides par cette charge précipitée, ils ſubiront un jour la cataſtrophe dont ils ſont menacés. C'eſt alors qu'on regrettera de n'avoir pas abattu ces hideuſes maiſons qui les défigurent, & qui expoſent la vie des citoyens ! Quand toutes les cheminées avec les entreſols ſeront dans la riviere, il faudra bien d'autres travaux pour décombrer le lit de la Seine.

CHAPITRE CCCXCV.

Quine.

La preuve la plus sûre qu'il n'y a plus ni devin, ni magicien, ni diseuse de bonne-aventure, c'est que le quine de la loterie royale n'a pas encore été deviné. Or, trois millions pour un écu, cela ne valoit-il pas bien la découverte de la pierre philosophale ?

La veille & le jour du tirage de cette loterie, on entend crier dans toutes les rues nombre de colporteurs, qui éveillent la cupidité du pauvre & du riche par leurs promesses emphatiques. Le porte-faix s'arrête ; il hésite ; il porte enfin la main à son gousset, & en tire le prix de ses sueurs.

Le laquais & la servante qui entendent leurs maîtres à table parler de leur grosse mise & de leur espoir, regardent par la maison s'il n'y auroit pas quelque chose à soustraire, pour convertir ce larcin en une grosse fortune. Les vols domestiques deviennent plus nombreux, & les maîtres qui s'en apperçoivent ne sont plus attachés à leurs domestiques ; ils les considerent comme des ennemis.

Ces crieurs dans les rues provoquent le public crédule, à peu près comme les filles le ſoir provoquent le jeune homme inexpérimenté & qui a des ſens. (1)

C'eſt l'inſtant après le tirage qu'il faut voir toutes les mines alongées à l'aſpect des numéros ſortis, & qui ont trompé leur attente. L'homme du peuple reſte immobile, & les bras croiſés, il ſonge à ſa perte & dit: *j'avois envie de mettre ſur celui-là.* L'homme en carroſſe paſſe la tête par la portiere pour lire auſſi ſon ſort, & tout riche qu'il eſt, on voit qu'il ſe renfonce avec humeur. Toutefois il jure entre ſes dents de doubler & de tripler la miſe juſqu'à ce que ſon numéro ſorte. Il rentre chez lui en grondant, & refuſe le moindre ſecours à l'indigence qui vient l'implorer, parce qu'il faut qu'il place encore de l'argent à la loterie.

Il y a tel numéro qui pour le nourrir a plus coûté qu'il n'en auroit fallu pour la ſubſiſtance de cent familles preſſées par le beſoin.

Pauvre! renonce à cette eſpérance illu-

(1) De belles dames qui convoitoient le quine de cette loterie, allerent trouver un fou aux Petites-Maiſons, dans l'eſpérance qu'il nommeroit les numéros gagnans. Celui-ci, d'un ton grave & d'un air prophétique, leur en fait choiſir quatre; les fait tracer ſur le papier, les avale, & dit: *Attendez, Meſdames, vous les verrez ſortir.*

ſoire. Laiſſe le riche courir ces chances haſardeuſes ; lui ſeul à la longue y peut rencontrer quelqu'avantage.

Pauvre ! ton lot eſt dans ton travail, dans ton courage, dans ton économie. Et toi, riche, que te manque-t-il ? Le mérite des bonnes œuvres. Soulage cinq pauvres à chaque tirage, & voilà le *quine heureux* qui fera entrer dans ton ame l'abondance des vraies ſatisfactions.

CHAPITRE CCCXVCI.

Sonneries.

Ah ! plaignez, plaignez les voiſins des égliſes à ſonneries. Quel tintamare ! Il n'eſt plus permis d'être indiſpoſé. Plus de ſommeil pour les malades ; plus de méditation pour l'homme de cabinet. Comment peut-on demeurer à côté de *Saint-Germain-le-Vieux ?* Je le demande à qui a entendu ce miſérable & dur carrillon.

Preſque toutes ces cloches que l'on met en branle pour un convoi, pour une meſſe, pour un mauvais ſermon, ont un ſon aigre & mordant. C'eſt alors qu'il faut du coton dans les oreilles ; & quelle tête aſſez forte pourroit lire ou écrire à côté de cette diſ-

cordance ! Les enfans du bedeau s'amuſent à ſonner les cloches ; l'égliſe eſt vuide, les femmes en couche périſſent faute de repos, & rien n'arrête le jeu de ces fils de ſacriſtain.

Paſſe encore pour les *bourdons de Notre-Dame*, qui, élevés dans les airs, ont un ſon mâle & majeſtueux qui remplit l'oreille & ne la fatigue point ; mais quant à ces cloches importunes, inciviles, qu'on fait jouer à tout propos, on devroit bien, au nom de l'harmonie, ou du moins de l'humanité, faire ceſſer leur aigre & inutile tapage.

Le roi à Verſailles fait taire toutes les cloches tous les jours de l'année, & aucune ne ſonne qu'à l'heure de la chaſſe. Mais un pauvre moribond préſenteroit vainement requête à l'archevêque de Paris, pour obtenir une heure paiſible de ſommeil.

Puiſque la cloche d'égliſe eſt *baptiſée*, elle devroit bien être *chrétienne*, & ne pas troubler en ennemie le repos des fideles. Mais n'ai-je point fait ici un calambour à l'imitation du marquis de Bievre ? Qu'on me le pardonne ; la contagion quelquefois nous gagne.

CHAPITRE CCCXCVII.

Deſtruction du Linge.

Il n'y a pas de ville où l'on uſe plus de linge qu'à Paris, & où il ſoit auſſi plus mal blanchi. Telle chemiſe d'un pauvre ouvrier, d'un précepteur & d'un commis, paſſe tous les quinze jours ſous la *broſſe* & le *battoir*; & les huit ou dix chemiſes du pauvre here ſont bientôt limées, trouées, déchirées, & diſparoiſſent pour les manufactures de papier.

Il faut du papier pour les lettres miniſtérielles & pour l'impreſſion des opéra-comiques, mais non aux dépens de la chemiſe du précepteur. Auſſi celui qui n'en a qu'une ou deux, ne les livre pas au *battoir* des blanchiſſeuſes: il ſe fait blanchiſſeur lui-même, pour conſerver ſa chemiſe. Et ſi vous en doutez, paſſez le dimanche dans l'été ſur le Pont-Neuf, à quatre heures du matin, vous verrez ſur le bord de la riviere, au coin d'un bateau, pluſieurs particuliers qui, vêtus à-crud d'une redingotte, lavent leur unique chemiſe ou leur ſeul mouchoir. Ils étendent enſuite cette chemiſe au bout d'une méchante canne, & attendent pour l'endoſſer que le ſoleil l'ait ſéchée.

D'autres ſe tiennent au lit juſqu'à ce que la blanchiſſeuſe ſoit arrivée. Ils ont déjà la tête bien poudrée, mais ils n'ont point encore de linge.

Il n'y a pas de lieu ſur la terre, je le répete, où l'on uſe plus le linge à force de le frotter. On entend à un quart de lieue le *battoir* retentiſſant des blanchiſſeuſes ; elles font aller enſuite la *broſſe* à tour de bras ; elles rapent le linge au lieu de le ſavonner ; & quand il a été cinq à ſix fois à cette leſſive, il n'eſt plus bon qu'à faire de la charpie.

Les commis de bureaux, les muſiciens, les peintres, les graveurs, les poëtes achetent du drap, du galon, & même des dentelles ; mais ils n'achetent point de linge. Un *beau monſieur* ne met une chemiſe blanche que tous les quinze jours ; il coud des manchettes à dentelles ſur une chemiſe ſale, ſaupoudre ſon col au point qu'on en voit la marque ſur ſon habit de velours. Voilà le Pariſien en gros ; il paie le perruquier avant tout ; il lui faut un perruquier tous les jours ; mais la blanchiſſeuſe ne paroît que tous les mois.

La pauvre fille fait de longues remontrances ſur les chemiſes délabrées, qui vont tomber en loques ſous les coups de battoir ; le maître des chemiſes trouées temporiſe, & en ſa préſence, revêt à crédit un habit de vingt piſtoles ; il ne dépenſera pas deux louis

chez la lingere ; il remettra toujours cette dépenſe à l'année prochaine.

Le Pariſien qui n'a pas dix mille livres de rente, n'a ordinairement ni drap de lit, ni ſerviettes, ni chemiſes ; mais il a une montre à répétition, des glaces, des bas de ſoie, des dentelles ; & quand il ſe marie, il faut qu'il faſſe l'emplette totale du linge juſqu'aux torchons. Des ménages qui ne ſont pas dans l'indigence, vous donnent bien à dîner ; mais la nappe de la table eſt groſſiere & rapiécée. Horreur du linge : voilà la deviſe du Pariſien. C'eſt apparemment parce qu'on le déchire inceſſamment, & qu'il redoute le *battoir* & la *broſſe* des blanchiſſeuſes.

CHAPITRE CCCXCVIII.

Caiſſe de Poiſſy.

Monopole qui en enfante pluſieurs autres ; uſure évidente & énorme, que M. Turgot avoit coupée, mais ſans en détruire les racines, & qui s'eſt promptement régénérée lors de ſon départ.

On mange à Paris des bœufs de Suiſſe ; ils ſont meilleurs que dans le pays même. C'eſt que ces animaux qui ſortent de ces abondans pâturages, viennent à pied à Paris ;

la marche fond un peu leur graiſſe qui ſe mêle à leurs chairs ; elles en acquierent un ſuc particulier ; auſſi le bœuf eſt-il excellent dans la capitale.

On a beaucoup écrit pour & contre la *caiſſe de Poiſſy* ; on a fort bien démontré qu'il n'y avoit pas de proportion entre la ſûreté des avances & l'intérêt qu'on en exigeoit. Il paroît que les intéreſſés font des gains trop conſidérables ; mais il faut l'avouer, (car il faut balancer en tout le pour & le contre,) ſans eux peut-être les fournitures ne ſeroient pas ſi régulieres ni ſi abondantes ; le prix de la viande hauſſeroit & baiſſeroit ; il n'y auroit rien de fixe ; ce qui ſeroit exceſſivement dangereux pour Paris.

En politique, le bien ſort du mal ; rien ne doit être aſſervi à des regles trop exactement rigoureuſes ; les ſpéculations du moraliſte ſont perpétuellement dérangées par la pratique & l'expérience journalieres. La caiſſe de Poiſſy, malgré l'impôt inceſſamment renouvellé, fait que le prix de la viande ſe maintient à un taux qui n'eſt pas exceſſif ; elle vaut neuf à dix ſols la livre. Quand on ſonge à la prodigieuſe conſommation & aux épizooties, on eſt encore étonné qu'elle ſoit réguliérement fournie dans tous les tems à ce prix invariable.

Mais voici un autre impôt bien plus lourd, & que les riches mettent ſur les pauvres.

Les bouchers fourniſſent les groſſes maiſons de ce qu'il y a de meilleur dans le bœuf; ils vendent au peuple ce qu'il y a de moindre, & ils y ajoutent encore des os qu'on appelle ironiquement *réjouiſſances*. D'ailleurs leur balance, quoique romaine, n'eſt pas toujours ſcrupuleuſe. J'ai vérifié le délit pluſieurs fois, & je le dénonce aux magiſtrats. Puis la pauvre ſervante d'un petit ménage eſt aſſez mal reçue ; ſon chétif achat rend le boucher impérieux ; il livre ce qu'il veut, il peſe comme il l'entend, il rudoie la domeſtique ; & avant qu'elle ait pris le parti d'aller porter ſa plainte chez le commiſſaire, peu curieux d'écouter les ſervantes, elle entre chez un autre boucher. Mais ſi la concurrence allege le joug impoſé aux petits ménages, c'eſt-à-dire, aux trois quarts de Paris, elle ne le détruit pas ; & n'eſt-ce pas aſſez de ce que le Pariſien paie, ſans que le boucher le vexe encore ?

CHAPITRE

CHAPITRE CCCXCIX.

Vieilles Enſeignes.

Chez les marchands de ferrailles du quai de la Mégiſſerie, ſont des magaſins de *vieilles enſeignes*, propres à décorer l'entrée de tous les cabarets & tabagies des fauxbourgs & de la banlieue de Paris. Là tous les rois de la terre dorment enſemble : Louis XVI & George III ſe baiſent fraternellement ; le roi de Pruſſe couche avec l'impératrice de Ruſſie ; l'empereur eſt de niveau avec les électeurs ; là enfin la thiare & le turban ſe confondent.

Un cabaretier arrive, remue avec le pied toutes ces têtes couronnées, les examine, prend au haſard la figure du roi de Pologne, l'emporte, l'accroche & écrit deſſous : *Au Grand Vainqueur.*

Un autre gargotier demande une impératrice ; il veut que ſa gorge ſoit bourſouflée, & le peintre ſortant de la taverne voiſine, fait préſent d'une gorge rebondie à toutes les princeſſes de l'Europe.

Le même peintre coëffe d'une couronne de laurier une tête de Louis XV, lui ôte ſa perruque & ſa bourſe, & voilà un Céſar.

Toutes ces figures royales ont d'étranges phyſionomies, & font éternellement la moue à la populace qui les regarde. Aucun de ces ſouverains ne ſourit au peuple, même en peinture ; ils ont tous l'air hagard ou burleſque, des yeux éraillés, un nez de travers, une bouche énorme ; voilà la beauté que le pinceau accorde à ces fameux potentats, ſoit morts, ſoit vivans.

La populace va boire & danſer ſous les auſpices de ces princes qui ſe font la guerre, parce que (ainſi que le diſoit un ſage & profond ribotteur) ils ne choquent jamais le verre entr'eux.

Quand je vois toutes ces *vieilles enſeignes* pêle-mêle confondues, comme on les change, comme on les marchande ; quand je ſonge aux deſtinées qui promenent de cabarets en cabarets ces groteſques portraits de ſouverains, au vent qui les balotte, aux épithetes dont le barbouilleur (ennemi né de l'orthographe) les décore, à leur dernier emploi enfin, qui eſt de guider les pas chancelans des ivrognes, il me prend envie de compoſer ſur ces métamorphoſes & ſur ces viciſſitudes de la royauté, un petit dialogue où ces auguſtes enſeignes converſeroient entr'elles à la porte des bouchons.

Si je ne le fais pas ici, du moins je le propoſe à quelqu'un de mes confreres. Quel plaiſir d'entendre le roi de *** apoſtropher

le roi de ***, & lui dire : *couſin ! ſi l'hiſtoire nous peint comme nous a peint ce barbouilleur, hem ! — Eh bien, quel mal ? ainſi fait la gazette. — Mais ſi le vrai peintre ſurvenoit, couſin ! ſerions-nous alors plus jolis ? — Oh ! la reſſemblance exacte, qui la ſaura ? — Ne peut-on pas la deviner ? — Non, jamais. — Jamais ; vous croyez ? — Oui, je le crois. — Oh ! tant mieux, cela me raſſure ; il eſt moins déplaiſant d'avoir la pluie ſur le corps toute l'année & de faire la grimace aux paſſans, que de rencontrer une plume.* .... Eh bien, mon cher confrere, de grace, continuez donc ce petit dialogue, qui vous en empêche.

CHAPITRE CCCC.

Paſſe-par-tout.

Tout homme qui loge dans une maiſon où il y a une allée, ſe trouve obligé de porter ſur ſoi un paſſe-par-tout ; il ne faut pas qu'il y manque, ſous peine de coucher à la porte ; car il aura beau frapper, ſon voiſin qui ne le connoît pas, qui ne ſe ſoucie point de lui, ne ſe relevera pas pour lui ouvrir.

Que devient donc un homme qui a oublié ſon *paſſe-par-tout* ? Il ne veut point aller s'expoſer dans un mauvais lieu ; il veut dor-

mir, il a ſommeil. Un *fallot* au fait des gens fourvoyés ou attardés le conduit rue *Tire-chappe*; là eſt un hôtel dit *garni* où l'on veille pour loger à toute heure de nuit ceux qui ne peuvent plus rentrer chez eux. Les gens tenant cet hôtel ne vivent que d'un ſemblable caſuel. Trente lits ſont occupés chaque nuit par ceux qu'un oubli ou un retard a dépoſſédé de leur couche accoutumée. Mais, hélas! comment dormir? Des myriades de puces, de punaiſes, ont fondé, depuis le regne de Louis XIII, leur république dans les rideaux & les traverſins de ces mal-faiſantes couchettes. Au bout d'un quart-d'heure on crie, on appelle, on demande de la lumiere, on ſe releve tout ſtigmatiſé.

Si le ſommeil eſt plus fort que la piquure de ces inſectes, la ſonnette bruyante qui retentit pour chaque ſurvenant, fait un carillon qui vous éveille en ſurſaut; puis les chiens, dont la maiſon eſt pleine, martyriſés par la même eſpece qui vous dévore, jappent ou ſautent alternativement ſur tous les meubles de la chambre.

Dormez-vous? arrive une viſite de police. L'exempt tire effrontément votre couverture & vous regarde au nez. L'honnête homme trompé, qui a cru trouver en ce lieu une retraite de quelques heures, ſe ſauve dès la pointe du jour, emportant avec lui une armée inviſible d'inſectes rongeurs.

Il se promet bien une autre fois de coucher plutôt dans la rue sur une borne que dans cet épouvantable & fétide hôtel *dit garni*. Ce lieu rapporte cependant chaque nuit un revenu fort honnête à ces ingrats logeurs. Eh! ne seroit-il pas à propos dans une aussi grande ville, d'avoir un établissement *ad hoc*, & où l'on trouveroit des lits propres & un asyle du moins convenable? Cette commodité nécessaire manque au public, & ne seroit pas moins importante que les *cabinets d'aisance* nouvellement confiés à des *entrepreneurs*.

CHAPITRE CCCCI.

Perruque à trois marteaux.

Cette perruque frappe singuliérement tout étranger; mais elle paroît souverainement bizarre aux yeux d'un Anglois. L'homme qui la porte est en habit noir, avec une veste brodée en or; puis il a sous le bras un petit morceau de toile noire, lequel figure un chapeau écrasé. S'il pleut, il oppose à la pluie ce chiffon triangulaire & en fait un abri à sa perruque poudrée. Un large ruisseau, enflé par les gouttieres, se présente; un décrotteur fait sortir d'une longue allée un pont à roulettes; l'homme en perruque passe sur ce pont

chancelant, gliſſe, trébuche, ſe releve tout mouillé, ſe ſauve, & le décrotteur court après lui, réclamant encore trois deniers pour le paſſage.

Ce pont mobile eſt enlevé chaque fois qu'il paſſe une voiture. Malheur à celui qui le franchit d'un pas lent! On l'entraîne lui & le pont, & il eſt fort heureux quand les pieds des chevaux n'ont fait que l'arroſer des jambes à la tête.

Celui qui paſſe ſur ce pont a l'air de danſer ſur la corde, tant il eſt obligé de ſe tenir en équilibre. Il échoue quelquefois ſur l'arc-boutant qui eſt un pavé irrégulier. S'il eſt habile & heureux, il en eſt quitte pour faire un grand ſaut & retomber ſur un paraſol voiſin, qu'il creve au riſque de ſe crever lui-même un œil.

On s'arrête malgré ſoi, on ſe met aux fenêtres lorſqu'on apperçoit arriver de loin des cheveux longs & des friſures éventées. Comment franchiront-ils la redoutable planche? C'eſt preſque le pont aigu dont parle Milton. La lutte de deux paraſols inhabiles à ne pas ſe croiſer comme il faut, ſurvient quelquefois au milieu de la planche: alors les deux champions s'embraſſent dans leur élan, tournent ſur le talon & s'envoient réciproquement aux deux bouts oppoſés. Le maître du pont tend les deux mains pour attraper ſon *liard*; il crie après celui qui le fraude &

veut l'obliger à repaſſer. Pendant ce tems il perd quatre à cinq péages, & vu la foule, il n'eſt plus maître de ſa planche ; il crée ſur-le-champ un commis, mais qui bientôt eſt obligé comme lui de prendre ce qu'on lui jette.

Vous aurez ce ſpectacle pendant deux heures entieres au carrefour de la rue Ticquetonne, la premiere fois qu'une averſe aura fait enfler le ruiſſeau qui n'a là ni pente ni cours.

CHAPITRE CCCCII.

Coëffure des Enfans.

Enfin, l'on ne défigure plus la tête des enfans en les ſaupoudrant à blanc comme on faiſoit autrefois. La nature ayant aſſorti une couleur de cheveux au ton de la peau, on a ſenti qu'il ne falloit pas la gâter dans le premier âge de la vie. On ne voit plus ſur les têtes enfantines ces rouleaux, ces boucles, ce plâtrage que nos yeux faſcinés par l'uſage ont trop enduré.

Qu'y avoit-il de plus ridiculement bizarre qu'un enfant de ſept ans, tel qu'on l'habilloit il y a trente ans ? On le poudroit à blanc, on lui mettoit une bourſe, un habit à panier, de grandes manchettes, le chapeau ſous le

bras & l'épée au côté. Le petit *monſieur* ou *monſeigneur* ſe tenoit déjà bien droit, faiſoit une révérence grave & étoit très-maigre. Il n'avoit ni poings, ni bras, ni jambes; mais il ſavoit s'aſſeoir & danſer le menuet. Un petit monſeigneur de cette eſpece tranſporté en Angleterre, introduit près du fils d'un lord de ſon âge, les cheveux blonds & flottant à l'aventure, la chair blanche & ferme, la tête nue, le corps ſouple & robuſte, que paroiſſoit-il? que devenoit-il? Le petit monſeigneur ſembloit tout noir; mais en revanche il étoit tout galonné. Il ſe tuoit à faire à l'autre de profondes révérences dont l'Anglois rioit; & quand, ſelon l'uſage françois, le petit monſeigneur vouloit lui donner l'accolade, l'autre ſe retiroit en faiſant une gambade. Non, non, diſoit-il à ſon pere, ce n'eſt pas là un enfant; on m'attrape; ce n'eſt qu'un finge.

On a coëffé les enfans convenablement à leur âge: point de poudre, les cheveux en rond, bien propres & bien taillés. L'enfance a repris le caractere ſimple de ſon âge aimable.

CHAPITRE CCCIII.

Etiquette des Deuils.

On ſait à point nommé le tems précis qu'il faut s'affliger pour la perte de pere & mere, grand-pere & grand-mere, mari & femme, frere & ſœur. Non-ſeulement le terme eſt calculé, mais encore l'expreſſion graduée de la douleur; toutes les nuances ſont prévues & gravées, c'eſt-à-dire, imprimées. Le deuil a trois tems à peu près égaux. On ſait quand les femmes peuvent ou ne peuvent pas porter les diamans; quand les hommes peuvent porter l'épée & les boucles d'argent, ou avoir les ſouliers & les boucles bronzés. La douleur décroît avec la couleur de l'habit: manchettes de batiſtes, bas de laine, habit de ſoie, manchettes brodées, garnies d'effilé; larmes plus ou moins abondantes! Juſqu'aux carroſſes ont des harnois noirs pendant les premiers mois, & puis ſe blanchiſſent pendant les ſix dernieres ſemaines. Le deuil tant des hommes que des chevaux s'éclaircit dans une marche progreſſive, & qui a ſes loix.

Une femme eſt ſi affligée de la mort de ſon mari qu'elle en porte le deuil pendant un an & ſix ſemaines. Cette veuve déſolée

ne peut paroître à la cour qu'au bout des ſix premiers mois. Elle ſe prive auſſi du plaiſir de ſe regarder au miroir, & les glaces de ſon appartement gris ſont cachées. Mais qu'elle ſera belle lorſqu'elle ſera ſortie des ombres du grand deuil ! Quel ajuſtement pour elle quand elle portera la coëffure & les manches de gaze brochée, les agrémens ou tout noirs ou tout blancs, à ſon choix !

Les maris toujours ingrats ne portent le deuil de leur femme que ſix mois ; encore quittent-ils les *grandes pleureuſes* après les trois premieres ſemaines, & ils peuvent paroître à la cour dès les premiers jours de leur deuil, parce que ſans doute le métier de courtiſan ne doit jamais s'interrompre.

On porte le deuil de pere & mere ſix mois, de grand-pere & grand-mere quatre mois & demi, de frere & ſœur deux mois, d'oncle & tante trois ſemaines, de couſin-germain quinze jours, d'oncle à la mode de Bretagne, onze jours, de couſin iſſu de germain huit jours.

Conſidérez bien cette échelle : avec quel art elle eſt graduée ! C'eſt le thermometre de l'affliction. Vous ſavez d'avance combien dureront les heures de triſteſſe.

Les regles ſont fixes & invariables ; elles n'admettent d'exception que lorſqu'on hérite. Alors le deuil d'un frere, qui n'étoit que de deux mois, s'alonge juſqu'à ſix mois ; & c'eſt

ainſi que l'on remercie le défunt de ſa ſucceſſion.

Il y a un livre qui vous apprendra quand vous pourrez mettre les pierres noires ou les diamans, prendre les bonnets d'étamine noire ou le fichu de gaze. Il vous dira enſuite de quelle maniere on coupe un deuil dont les jours ſont impairs. Vous apprendrez dans ce livre utile, que la plus forte moitié ſe porte en noir, & que ſi le deuil, par exemple, eſt de quinze jours, on prend le noir huit jours & le blanc les ſept jours ſuivans.

On porte à Paris le deuil pour ſes parens, pour les monarques, princes & princeſſes de l'Europe; on n'y porte pas le deuil d'un ami.

Vous voulez vous attriſter à la mort d'un ſouverain; les papiers publics vous diſent que le deuil eſt ſuſpendu, & que vous ne pourrez légitimement revêtir les livrées de douleur que dans trois ſemaines, attendu un bal couleur de roſe qui rejette à cette époque le crêpe, les barbes plattes, la coëffe pendante. Mais le jour indiqué par la feuille hebdomadaire, tout le monde eſt en noir, & une multitude de gens qui n'ont point d'autres habits ſont alors très-ſatisfaits.

Lorſque toute la cour eſt en noir, le roi ſeul eſt en violet.

Quand un homme diſtrait ou non averti ſe trouve en couleur au ſpectacle un premier jour de deuil, il devient blême, honteux,

jettant les yeux ſur lui-même ; chacun le regarde, & il ſe ſauve pour aller faire une nouvelle toilette. Que lui arriveroit-il donc s'il ſe préſentoit ainſi dans un cercle ?

C'eſt une dépenſe dans les groſſes maiſons qu'un deuil ; il faut tout teindre en noir, habiller les enfans, les domeſtiques, draper les voitures. Les femmes de condition ſurpriſes mettent leurs diamans en gage juſqu'au *petit deuil* ; alors la ſucceſſion eſt ouverte, & l'on a honoré le mort avec ſon argent.

Dès qu'on eſt héritier on prend le deuil du décédé ; il eſt réputé votre proche parent ſi-tôt qu'il vous a laiſſé un legs.

Il eſt triſte de penſer que toute l'Europe prendroit un habit noir en l'honneur d'un Tibere, d'un Caligula, dont néanmoins on déteſteroit la mémoire ſi de tels monſtres reparoiſſoient aſſis ſur des trônes. Le deuil tient ſon rang parmi les extravagances humaines. Les mêmes emblêmes de la douleur publique ſont pour le ſcélérat & pour l'homme de bien.

On fait porter le deuil aux lettres qu'on met à la poſte ; la cire noire eſt employée ; & ſi par mégard on a cacheté en rouge, on défait l'enveloppe pour en refaire une autre.

CHAPITRE CCCCIV.

Lettres aux Miniſtres.

Pluſieurs perſonnes ignorent, ſans doute, que dans les lettres que l'on écrit aux miniſtres, il eſt illicite de mettre ſur l'écriture du ſable fin ou de la poudre de métal; il faut employer de la poudre de bois. Beaucoup de lettres ſont reſtées ſans réponſe, uniquement parce qu'elles étoient imprégnées d'une poudre métallique.

CHAPITRE CCCCV.

College des Quatre Nations.

Le plus beau, le plus riche, le plus fréquenté des colleges de l'univerſité de Paris, & en même tems le plus pauvre en profeſſeurs habiles & en écoliers inſtruits.

On l'appelle ainſi parce que dans l'origine il fut deſtiné à élever gratuitement, au nombre de ſoixante, (1) les enfans des gentils-

(1) Sous le ſpécieux prétexte de la dureté des tems, on réduiſit à 30 les penſionnaires du college;

hommes pauvres de quatre provinces protestantes, conquises par les armes de Louis XIV.

On osa compter assez peu sur l'honneur de ces quatre provinces, pour croire que les peres indigens brigueroient une place pour leurs fils dans une maison où l'on devroit élever les enfans au sein d'une autre religion que celle de leurs peres.

Cet établissement est dû aux remords un peu tardifs du cardinal Mazarin expirant. Il pensa pouvoir racheter les brigandages de son ministere, en fondant une école publique où l'on enseigneroit à une génération nouvelle à respecter & bénir son nom, si mal famé parmi ses contemporains.

L'intention du fondateur étoit d'en faire un gymnase complet. Il devoit y avoir un manege & des salles d'escrimes; & c'est en partie d'après ces vues que le plan du bâtiment a été conçu & exécuté. Le manege devoit occuper l'une de ces deux ailes que les bourgeois de Paris, & sur-tout les gens à voitures, regardent de mauvais œil, parce qu'elles resserrent & obstruent la voie publique.

On a supprimé les accessoires, & l'on n'a conservé que la bibliotheque, formée en partie de celle même du cardinal, rassemblée à grands frais & avec beaucoup de soins par le savant *Gabriel Naudée*, bibliothécaire de son éminence.

L'égliſe eſt d'une architecture recommandable par ſa noble régularité. Le fondateur exigea que les trois principaux perſonnages de ce college fuſſent choiſis dans la maiſon & ſociété de Sorbonne.

Le premier ſe qualifie de grand-maître du college : *Summus moderator.* C'eſt ainſi qu'Homere appelloit Jupiter : *Summus moderator Olympi.* Cette circonſtance a peut-être donné lieu à ce vers de Voltaire, qui rendit ſi fameux l'un des grands-maîtres de ce college :

Craignez Dieu, la Sorbonne & le grand Riballier.

Pour l'ordinaire on ne parvient à ce grade ſuprême qu'après avoir géré l'emploi de procureur de la maiſon.

C'eſt une retraite honorifique & où l'on digere en paix.

Il y a un ſous-principal que les écoliers appellent *chien de cour*, parce que, ſemblable aux chiens de bergers, ſon emploi eſt de contenir la gent ſcholaſtique dans une grande cour, juſqu'au moment de l'ouverture des claſſes. Il a droit de moyenne & baſſe juſtice.

La chaire de mathématiques eſt la plus conſidérée & la mieux remplie. Elle fut moins ſouillée de pédans que les autres. Le célebre aſtronome *La Caille* la remplit long-tems, avec un zele qui n'eut de bornes que celles de ſa vie. Il mourut en ſortant de donner leçon.

Les deux plus hautes classes sont celles de logique & de physique, sous la dénomination générique de *philosophie*. Les grimauds plus âgés qui la fréquentent, & qui sont pour la plupart des séminaristes de Saint-Sulpice, se donnent assez ridiculement le nom de *messieurs les philosophes*.

La classe appellée *rhetorica* a deux régens à elle seule, qui tour-à-tour se chargent de faire des poëtes & des orateurs. C'est là qu'on fabrique deux fois par jour, à coups de *gradus ad Parnassum & de Boudot*, des harangues & des vers soi-disant latins. Ces deux régens, mais eux seuls, ont droit au rectorat, & peuvent prétendre à se faire *monseigneuriser* au moins pendant trois mois.

On a vu de ces pédans, à qui la tête avoit tourné, se croire capables de l'éducation d'un Dauphin, parce qu'ils avoient revêtu la ceinture violette. Il n'y a point d'orgueil comparable à celui d'un cuistre de college, parvenu avec le tems à cette dignité. Quand il se promene quatre fois par an au milieu des fourrures des quatre facultés qu'il préside, il se croit à la tête des sciences humaines. Le premier coup-d'œil qu'on jette sur cet individu violet, gonflé de pédagogie, est de dérision, le second est de pitié.

On a vu aussi cette chaire de rhétorique occupée par des gâte-papiers, qui passoient tout le tems de la classe à corriger les épreu-

ves de l'*Année littéraire*, qu'ils compoſoient à tant la feuille. Ils levoient la férule ſur les écrivains les plus célebres, auſſi effrontément que ſur les doigts de leurs écoliers.

Les autres régens des claſſes inférieures ſont à l'avenant, c'eſt-à-dire, plus plats & plus ignares les uns que les autres. Ils ont pris la qualification peu françoiſe de *profeſſeurs d'humanités*; mais aſſurément ils ne le ſont pas d'urbanité.

On peut reprocher à ces régens une cruauté gratuite, & que l'univerſité devroit leur interdire. Ce n'eſt plus un châtiment, c'eſt un ſupplice. Imaginez un pauvre enfant de huit à neuf ans, qui ſe traîne au pied de la chaire en ſanglotant, que deux correcteurs ſaiſiſſent & frappent de verges juſqu'au ſang. Souvent le profeſſeurs d'*humanités* exige que l'innocent martyre compte lui-même les coups qu'on lui donne. Ce n'eſt point une exagération: pluſieurs enfans de ma connoiſſance ont été déchirés à la lettre ſous les ordres de ces pédans barbares, que les parens devroient punir de leur lâche attentat; & comment concedent-ils cette portion de leur autorité à un cuiſtre qui le plus ſouvent n'eſt pas fait pour être admis dans leurs maiſons?

C'eſt à ce college qu'il eſt arrivé à ce ſujet une ſcene tragique. Un grand écolier de rhétorique qu'on vouloit ſoumettre à cette

peine honteuſe, mit en déroute régens & correcteurs. On appella un robuſte Auvergnat, malheureux porteur d'eau. L'écolier, armé d'un double canif, le menaça longtems, & enfin le perça d'un coup mortel. N'auroit-on pas dû faire le procès au vil latiniſte, qui porta ce jeune homme à ſe rendre coupable d'un homicide à l'entrée de ſa carriere ? Eh ! ces pédans oſeront toucher à Homere, à Virgile, à Tacite ? Eſt-ce ainſi qu'Orphée humaniſa les Sauvages de la Thrace ? Quoi ! frapper du châtiment des eſclaves une jeuneſſe innocente qui ſe deſtine à la culture des belles-lettres ! Et l'individu violet qui fait tant de mandemens, ne devroit-il pas en publier un pour abolir cette violence qui déshonore l'inſtruction de l'univerſité ?

La bibliotheque Mazarine eſt dans ce college. Tous les livres philoſophiques en ſont proſcrits. On donne à lire Lucrece tant qu'on veut ; on prête volontiers Rabelais ; mais qui demanderoit l'Emile de Rouſſeau, ou les œuvres de Boulanger, ſeroit fort mal reçu par le bibliothécaire, docteur de Sorbonne.

La bibliotheque compoſée de près de ſoixante mille volumes, en compte au moins la moitié en livres polémiques de religion. Il n'y a que quelques années qu'on y a fait entrer Racine & Corneille. Mais

les amateurs de Janſénius, Queſnel & Molina y trouvent tout ce qui a été imprimé ſur ces trois écrivains.

Quand Franklin vint viſiter cette bibliotheque, on ne put lui montrer ſes œuvres.

Cette bibliotheque a trois mois & demi de vacances, & n'ouvre préciſément ſes portes qu'au moment où la ſaiſon devenue rigoureuſe, rend l'étude impraticable dans un bâtiment immenſe où le feu eſt interdit. Et voilà comme on eſt venu à bout de rendre illuſoire la ſeule bonne œuvre que le cardinal Mazarin ait faite en ſa vie.

Souvent quelques écoliers s'échappent de leurs claſſes, laiſſent là Tite-Live & Térence, pour venir lire Montaigne ou Moliere. Qu'ils ſont triſtes quand le terrible inſpecteur de la cour les a reconnu ! Il les arrache à tous les livres modernes, & les renvoie impitoyablement écouter les ſottiſes de leur régent.

On fait en tout genre de ſingulieres demandes aux adjoints d'une bibliotheque publique. L'un dit : *donnez-moi un livre qui enſeigne à faire de l'or* ; un autre : *prêtez-moi le volume le plus amuſant des œuvres de ſaint Auguſtin* ; un homme en cheveux blancs demande à emprunter *l'Art d'aimer d'Ovide* ; un ſoldat poſe ſon ſabre, & veut qu'on lui prête *l'hiſtoire de toutes les batailles*. Le public fait des titres des

livres auxquels les écrivains les plus bizarres n'ont jamais ſongé.

D'aſſidus compilateurs ſont là, copiant inceſſamment une multitude d'ouvrages vuides de ſens; on ne ſait ce qu'ils cherchent; on diroit qu'ils ont horreur du papier blanc, & qu'ils ne veulent que le noircir.

CHAPITRE CCCCVI.

A la Royale.

Expreſſion vulgaire & fréquemment employée. Bœuf à la *royale*, gâteaux à la *royale*, décrotteur à la *royale*; le rôtiſſeur met ce mot en lettres d'or à la porte de ſa boutique; le charcutier vend des jambons, des ſauciſſons à *la royale*; on ne voit que des fleurs de lys qui couronnent les *poulardes*, les *gands*, les *bottes* & *bottines*, & le vendeur de tiſanne crie *à la royale.*

Dernièrement un charlatan amena à la foire Saint-Germain quelques animaux d'Afrique : il mit ſur toutes ſes affiches *ménagerie royale.*

Ainſi *à la royale* veut dire au figuré, *bon*, *excellent*, *excellentiſſime*, parce que le petit peuple ne ſuppoſe pas que le médiocre, en quelque genre que ce ſoit, puiſſe

avoir la témérité d'approcher de la cour.

L'homme en place, du moins pendant les trois premiers mois de ſon adminiſtration, eſt réputé *excellent ;* & pourquoi ? parce que le pâtiſſier du roi eſt le plus *excellent* des pâtiſſiers. Et comment imaginer que tout ce qui environne le roi, depuis les idées politiques juſqu'aux tartelettes ſucrées, ne ſoit pas à la royale ?

Si un charlatan montre un rat, il dit aux Pariſiens aſſemblés : *le roi l'a voulu voir.* Le Pariſien alors trouve que ce rat a quelque choſe de remarquable. Enfin *à la royale* me paroît devoir exprimer pour les générations futures le véritable caractere du peuple qui boit l'eau de la Seine.

CHAPITRE CCCCVII.

Poſte Royale.

Il faut qu'elle ſoit plus longue & plus faiguante qu'une poſte vulgaire ; car vous payez le double ; mais vous ne devez pas regarder à cela quand vous avez l'honneur d'approcher de la capitale où le roi eſt toujours cenſé faire ſa réſidence. *Compiegne, Fontainebleau*, deviennent *poſtes royales* quand Sa Majeſté y réſide.

Fournir des chevaux aux voyageurs eſt un *privilege excluſif*. Ce privilege vous fait payer des chevaux que vous n'employez pas ; puis il rend la lieue arbitraire & les poſtillons exigeans. Si l'on comptoit par *mille*, la meſure ſeroit inaltérable, & c'eſt ce que le *privilege excluſif* ne veut pas.

L'intendant des ponts & chauſſées vous tranſporte une route qui lui déplaît à quelques lieues de-là ; elle ſe fait comme par enchantement : vous ne manquez pas de routes larges & ſpacieuſes aux environs de la capitale ; vous en avez à choiſir ; il faut au moins qu'il vous en coûte pour le terrein enlevé à l'agriculture, & pour le pavé que vos roues vont broyer, vous qui n'avez pas été aſſujetti aux corvées.

D'oublier les frais de poſte à l'entrée de la capitale, n'eſt-ce pas vous avertir que vous y dépenſerez en tout genre une fois plus que vous ne ferez ailleurs ? L'avis eſt clair, je crois ; en profitera qui ſaura l'entendre.

Le gouvernement s'eſt reſervé le droit & le pouvoir d'interrompre à volonté le départ & la courſe de tous les étrangers & nationaux.

Malgré la facilité que procurent les chevaux de poſte, tous ceux qui jouiſſent d'une certaine fortune voyagent peu ; ils demeureront toujours de préférence au centre de

la capitale, & la France leur ſera preſqu'inconnue. Ils ſe logeront à Paſſy, à Auteuil, ou le long des bords de la Seine & de la Marne.

Un riche a-t-il jamais eu l'idée de ſe rendre l'hiver dans la Provence, ou ſous le beau ciel de Montauban ; de parcourir l'été les bois de l'Alſace, de viſiter au printems les bords du lac de Geneve?

Les riches ne ſavent point jouir des ineſtimables avantages de la chaiſe de poſte. C'eſt le pauvre qui la voit paſſer avec envie ; c'eſt le pauvre qui l'emploie le plus ſouvent. Tous ceux qui voyagent ont malheureuſement une médiocre fortune. Quelquefois le garçon tailleur a mieux vu la France que celui qui jouit de 40000 livres de rente. Il a viſité tour-à-tour les belles villes de ce ſuperbe royaume, & tel millionnaire n'a jamais vu les bords de la Loire.

CHAPITRE CCCCVIII.

Combien cela peut-il valoir par an?

Queſtion perpétuelle que l'on fait ſur les charges, ſur les emplois, ſur les places,

ſur les rangs de toute eſpece. On dira bientôt *combien vaut la royauté* (1) ?

Quand un évêque paſſe à un archevêché, toute la remarque qu'inſpire ce changement, c'eſt de dire : *il gagne à cela deux cents mille livres de rente.* On demande encore *combien valent par an les jettons de l'académie ?*

Cette queſtion eſt moderne ; autrefois elle étoit cachée, timide & honteuſe dans le cœur de l'homme. Aujourd'hui elle ſe fait publiquement, & le commentaire dit intelligiblement : cette dignité ne ſeroit rien ſans l'or qui l'accompagne : *Virtus poſt nummos.*

(1) Mais puiſque nous en ſommes ſur ce chapitre, combien rapporte-t-elle intrinſéquement ? De combien ſont les revenus réels du roi de France, conſidéré d'abord comme homme, enſuite comme roi ? Un jour j'ai beaucoup étonné mon cordonnier en lui aſſurant que les revenus annuels du roi de France paſſoient *quatre cent vingt millions.* Sa forme lui tomba des mains, & ſe relevant, il me dit, avec un viſage à peindre : *Bon Dieu ! & combien paie-t-il ſes ſouliers ?*

CHAPITRE

CHAPITRE CCCCIX.

Attitude des Pariſiennes.

La foibleſſe ſied à une femme, elle le ſait : elle ſent qu'elle intéreſſera davantage en paroiſſant un être délicat. Voilà pourquoi nos femmes, quoique bien portantes, apprennent à marcher nonchalamment, à graſſeyer, à faire la malade, à ſe plaindre de leurs nerfs. La nature leur inſpire l'art de paroître éloignées du ſentiment de la force. Et pourquoi la rougeur plaît-elle ? C'eſt qu'elle paroît l'aveu tacite de quelqu'imperfection, d'un défaut de force & de courage, & qu'elle flatte l'amour-propre de celui qui eſt témoin de cette modeſtie. Une belle femme eſt toujours touchante ; mais dans l'infortune & noyée dans les larmes, elle excite un intérêt qui va juſqu'à fléchir l'avare & déſarmer le tyran. Pourquoi ? C'eſt que la foibleſſe eſt à ſon dernier période, & l'on n'a alors que le parti d'être généreux.

Nos femmes ont voulu du tems de *Tronchin* ſe donner quelqu'exercice, monter à cheval. Un ſeul accident a ſuffi pour les replonger dans leur état favori, l'inaction.

Mais c'eſt au bal qu'elles reprennent des forces preſqu'incroyables ; là elles ſont des héroïnes, ainſi qu'aux tables de jeu, où elles veillent, tandis que les hommes tombent de laſſitude & demandent quartier.

CHAPITRE CCCCX.

Académie des Sciences.

Sans les ſciences l'homme ſeroit au deſſous de la brute ; ſans la minéralogie, l'art de la culture n'exiſteroit pas. L'homme ſur le globe entier ne ſeroit que ce que ſont les peuplades errantes de l'Amérique, qui dévorent la chair humaine, ſoit rôtie avec de grandes broches de bois, ſoit bouillie dans des marmites. Ainſi la juſtice, la gratitude & la miſéricorde dépendent d'avoir ſu trouver le morceau de fer qui compoſe la charrue, la ſerpe & la faucille.

La paix & la concorde qui doivent regner entre les hommes ſont intimément liées à la découverte des ſciences. Ce n'eſt que par eux qu'ils deviendront forts, puiſſans, heureux ; ou les tenebres totales de la barbarie, ou le jour éclatant de la lumiere la plus épurée, point de milieu, le mélange douteux ſeroit la ſituation la plus funeſte.

Dès qu'un peuple eſt arrivé au point d'avoir goûté les ſciences & les arts, il faut qu'il les pouſſe au plus haut degré de perfection, s'il ne veut pas augmenter ſes maux. Eloignés une fois de la ſimplicité primitive de la nature, (état indigent par lui-même) les hommes réunis en grandes ſociétés, ont beſoin d'une police profonde, parce que leurs intérêts étant embrouillés, il faut de l'art pour les concilier & les rendre reſpectivement utiles. La philoſophie devient très-néceſſaire pour donner à l'édifice ſocial une baſe ſolide, & l'orner de tous les agrémens poſſibles; il faut parer à une foule incroyable de cauſes deſtructives; & c'eſt au génie doué d'une activité bienfaiſante à veiller pour ſaiſir d'un coup-d'œil les maux & les remedes. La légiſlation perfectionnée rend à l'homme ſa liberté primitive, & le fait jouir de mille avantages nouveaux. Que de beſoins l'homme a à ſatisfaire! ils effraient au premier coup-d'œil: mais le concours des bras & des lumieres, le commerce réciproque des travaux & des ſervices au milieu d'une conſtitution qui paroît compliquée, établiſſent l'ordre, l'harmonie. Ces beſoins ſi multipliés ſe trouvent ſatisfaits comme par enchantement; de maniere que les maux inévitables dont la nature a chargé l'homme, ſont même adoucis & quelquefois métamorphoſés en plaiſirs. Ainſi,

Mais c'eſt au bal qu'elles reprennent des forces preſqu'incroyables ; là elles ſont des héroïnes, ainſi qu'aux tables de jeu, où elles veillent, tandis que les hommes tombent de laſſitude & demandent quartier.

CHAPITRE CCCCX.

Académie des Sciences.

Sans les ſciences l'homme ſeroit au deſſous de la brute ; ſans la minéralogie, l'art de la culture n'exiſteroit pas. L'homme ſur le globe entier ne ſeroit que ce que ſont les peuplades errantes de l'Amérique, qui dévorent la chair humaine, ſoit rôtie avec de grandes broches de bois, ſoit bouillie dans des marmites. Ainſi la juſtice, la gratitude & la miſéricorde dépendent d'avoir ſu trouver le morceau de fer qui compoſe la charrue, la ſerpe & la faucille.

La paix & la concorde qui doivent regner entre les hommes ſont intimément liées à la découverte des ſciences. Ce n'eſt que par eux qu'ils deviendront forts, puiſſans, heureux ; ou les tenebres totales de la barbarie, ou le jour éclatant de la lumiere la plus épurée, point de milieu, le mêlange douteux ſeroit la ſituation la plus funeſte.

Dès qu'un peuple eſt arrivé au point d'avoir goûté les ſciences & les arts, il faut qu'il les pouſſe au plus haut degré de perfection, s'il ne veut pas augmenter ſes maux. Eloignés une fois de la ſimplicité primitive de la nature, (état indigent par lui-même) les hommes réunis en grandes ſociétés, ont beſoin d'une police profonde; parce que leurs intérêts étant embrouillés, il faut de l'art pour les concilier & les rendre reſpectivement utiles. La philoſophie devient très-néceſſaire pour donner à l'édifice ſocial une baſe ſolide, & l'orner de tous les agrémens poſſibles; il faut parer à une foule incroyable de cauſes deſtructives; & c'eſt au génie doué d'une activité bienfaiſante à veiller pour ſaiſir d'un coup-d'œil les maux & les remedes. La légiſlation perfectionnée rend à l'homme ſa liberté primitive, & le fait jouir de mille avantages nouveaux. Que de beſoins l'homme a à ſatisfaire! ils effraient au premier coup-d'œil: mais le concours des bras & des lumieres, le commerce réciproque des travaux & des ſervices au milieu d'une conſtitution qui paroît compliquée, établiſſent l'ordre, l'harmonie. Ces beſoins ſi multipliés ſe trouvent ſatisfaits comme par enchantement; de maniere que les maux inévitables dont la nature a chargé l'homme, ſont même adoucis & quelquefois métamorphoſés en plaiſirs. Ainſi,

grace à ſa perfectibilité, l'homme par des gradations inſenſibles, peut parvenir à rendre l'état ſocial plus doux & plus deſirable que l'état primitif de la nature même, de quelques couleurs véritables ou romaneſques qu'on le pare & qu'on l'environne.

Les ſciences ne ſont rien lorſqu'elles ſont ſéparées ; ce n'eſt que par leur rapprochement qu'elles ſe prêtent un appui mutuel & ſolide. Le ſpectacle de l'univers paſſe devant certains yeux inattentifs & vulgaires. Toutes les idées allant au dépôt où ſe prépare chaque découverte, fermentent dans un mouvement inſenſible, & les lumieres nationales ne peuvent briller qu'à l'aide du tribut des connoiſſances particulieres ; elles ſe fondent, ſe mêlent, & produiſent alors cette clarté qui diſtingue les empires & les ſiecles. Il ne faut donc point prendre les bornes de notre entendement & la briéveté de notre vie, pour une conſéquence juſte de l'impoſſibilité qu'il y auroit à lier enſemble les arts & les ſciences.

L'eſprit d'un ſeul s'épuiſe & non l'eſprit humain, a dit un poëte, & ce vers ſenſé mérite d'être connu. Il faut parcourir, à ce qu'il paroît d'abord, la ſurface des ſciences, avant d'en approfondir une ſeule : car jamais on n'en poſſédera une, même imparfaitement ; jamais on ne pourra tirer quelques fruits de

ces connoiſſances, ſi l'on s'eſt borné à un ſeul point. C'eſt de l'étendue du coup-d'œil que jaillit la force pénétrante de la penſée. La morale eſt fondée ſur la phyſique ; la phyſique dépend des mathématiques ; tout eſt ſoumis à la métaphyſique ; & tout doit ſe diriger vers la politique, c'eſt-à-dire, la perfection de la ſociété.

Cependant l'eſpece entiere ne fait pas ce que fait tel individu à l'œil d'aigle ; le tems ſeul lui manque. Que ne feroit pas l'homme avec le tems ; & juſqu'où n'éleveroit-il pas ſes travaux ? Pourquoi ne peut-on pas enter un homme ſur un autre homme, comme on ente un jeune rejetton ſur un arbre déjà vieux ? Figurez-vous Bacon, Deſcartes, Newton, Galilée, ayant quelques milliers d'années à vivre & à penſer. Ils travailleroient avec la nature, & ſurprendroient à la longue tous ſes ſecrets. Mais à peine éleve-t-on quelque édifice, que la main de l'architecte ſe glace, & que ſon plan deſcend avec lui dans la tombe. Les générations ſe ſuccédent, les travaux ſe recommencent : mais, ſemblables aux toiles d'araignées, le réſeau fragile eſt percé lorſqu'à peine il s'étend.

L'académie des ſciences mérite notre reſpect & nos hommages, en ce qu'elle réunit les découvertes, empêche la rupture du réſeau, s'appuie conſtamment ſur une baſe

ſolide, & c'eſt la ſeule académie en France dont on puiſſe prononcer le nom chez l'étranger.

Elle a un grand avantage ſur les autres ſociétés connues; il conſiſte à regarder les ſciences comme étant encore au berceau; à ſe rendre très-attentifs à lier les obſervations, à rejetter les ſyſtêmes, pour ne s'attacher qu'aux faits avoués dans la phyſique expérimentale.

Mais il n'y a qu'un monarque libéral qui puiſſe donner aux arts & aux ſciences cette liaiſon & cette correſpondance intimes & néceſſaires. Quels que ſoient la fortune d'un particulier, ſes lumieres & ſes ſoins, il ne parviendra jamais à raſſembler tous les matériaux, à réunir toutes les expériences, à fondre tant d'eſprits différens dans un ſeul & même but.

L'académie, attendant des jours plus favorables, ſe préſerve de l'eſprit de ſyſtême, & n'en admet aucun, parce qu'un ſyſtême reçu devient une opinion deſpotique, qui tyranniſe tous ceux qui viennent enſuite, & c'eſt une plaie faite au génie obſervateur.

Pourquoi les autres ſociétés ne ſe pénetrent-elles pas de l'eſprit vraiment philoſophique, qui anime & dirige les obſervations, les travaux & les prononcés de l'académie des ſciences?

CHAPITRE CCCCXI.

Prôneurs de l'Antiquité.

Ils n'ont pas toujours la conſcience de leur admiration. Ils ſont plutôt chagrins contre leur ſiecle. On n'a rien à craindre de la renommée de Térence, ni de celle de Platon, & on les exalte outre meſure; mais il faut trouver à redire à ce qui ſe fait de notre tems. La pédanterie a un enthouſiaſme ridicule; c'eſt quelquefois un ton. Les gens de lettres, avancés en âge & non philoſophes, ſont les hommes qui nourriſſent les préjugés les plus bizarres, & qui s'oppoſent le plus au progrès des arts. D'ailleurs on oppoſe une maſſe de vingt ſiecles à un ſiecle unique; des orateurs publics, montés dans la tribune aux harangues, à des avocats plaidans à la barre de la cour pour quelques écus; des hommes libres dans une république, aux ſujets d'un monarque; des langues hardies, poétiques, audacieuſes, à une langue que l'académie françoiſe a malheureuſement fixée dans ſa premiere enfance; &, malgré ces obſtacles, ces entraves, ces chaînes de toute eſpece (je ne parlerai pas du ſiecle de Louis XIV, où les auteurs étoient encouragés, protégés, pen-

sionnés), je dirai que la fin seule du regne de Louis XV, dans l'espace de trente années, a produit des écrivains éclairés, sensibles, éloquens, vraiment patriotes, qui ont droit d'être comparés aux anciens : vérité qui ne sera sentie que lorsque les haines, l'esprit de parti & l'orgueil des hommes contemporains seront ensevelis avec eux ; alors la justice & l'impartialité prononceront.

On ne sauroit donc trop combattre la manie de ces hommes aveugles ou jaloux, qui ont pris à tâche dans tous les siecles, de louer prodigieusement les morts ; le tout pour contester aux vivans leurs succès, sans songer que ceux-ci deviendront anciens à leur tour. Les même talens ne peuvent précisément se reproduire, parce que quand la nature forme une tête, elle lui donne une empreinte particuliere, & le cachet alors est à jamais brisé. Mais il y a des équivalens ; & si tel homme ne fait pas ce qu'a fait tel autre, il peut faire quelque chose qui dans un genre différent en approche en bonté. Si l'homme né pour peser respectivement le mérite des ouvrages existoit, peut-être que dans sa balance il trouveroit une égalité qu'on ne soupçonne pas ; car les noms en imposent toujours plus que les choses.

Nous n'avons plus, si l'on veut, des Corneille, des Racine, des Boileau, des Nicole, des Bossuet, &c. Mais il y a aujourd'hui

des gens de lettres non moins éloquens & plus utiles que ne l'ont été ces grands hommes, conséquemment, plus respectables par l'usage qu'ils font de leurs talens. Ils ont toujours devant les yeux la patrie & l'humanité, & leur offrent toutes leurs pensées; ils dissipent, autant qu'il leur est possible, les erreurs plus funestes encore dans des tems de lumieres que dans des tems absolument barbares. Ce sont eux qui ont développé tous ces heureux principes qui donnent lieu aux nations d'espérer une plus grand félicité; & soit qu'ils écrivent l'histoire, soit qu'ils traitent la morale, ils font servir les événemens passés à la situation actuelle des choses.

CHAPITRE CCCCXII.

Académie Royale de Chirurgie.

Louis XV accordoit une protection particuliere à la chirurgie; il s'y intéressoit beaucoup, en parloit fréquemment; il a fini par lui élever un monument public qui frappe l'œil par son architecture, & personne n'a été tenté de lui reprocher cette décoration extérieure.

Cet art a fait des progrès étonnans, & qu'on

admire avec raiſon. Il eſt moins incertain que la médecine. On ne ſauroit refuſer des appalaudiſſemens à la dextérité & aux ſuccès de tant de mains habiles.

Mais il eſt néceſſaire aux chirurgiens d'être ſenſibles ; ils ont beſoin d'une vertu particuliere bien importante, du reſpect profond que l'on doit à tout être ſouffrant ; celui qui connoît la douleur peut-il repouſſer la pitié ? Eh ! qui ne l'a pas connue la douleur ? qui n'eſt pas expoſé cent fois le jour à ſes nouvelles atteintes ? Le chirurgien doit donc adoucir des tourmens qu'il peut éprouver lui-même le lendemain. Il doit avoir cette humanité vigilante qu'il réclameroit dans l'accès de la ſouffrance. Qu'importe un art ſalutaire s'il a l'aſpect du ſupplice ; ſi le fer qui doit guérir étincelle dans la main d'un homme qui, par un ſang-froid déteſtable, ſe rapproche d'un bourreau ! La ſenſibilité eſt donc auſſi néceſſaire que l'adreſſe. Il faut voiler aux yeux de la victime l'inſtrument qu'elle redoute ; il faut lui porter des paroles douces & calmantes. Les angoiſſes & les terreurs de l'ame ſont bien plus cruelles que la douleur phyſique. Ce n'eſt donc pas aſſez que la main du chirurgien ſache opérer, il faut que ſon œil ſache fortifier, conſoler, encourager ; il faut que ſon cœur ſoit éloquent ; & s'il eſt vraiment ſenſible, il ſaura par quel charme on trompe l'infortune, & comment on dimi-

nue pour lui les inſtans & l'horreur du ſacrifice.

O qu'il eſt reſpectable l'homme qui réunit le courage & l'humanité, qui joint à une main, à la fois ſûre & compatiſſante, une voix qui ſait tempérer la dureté de l'action ! Il arrache les racines du mal preſqu'à l'inſu de la victime, & c'eſt au moment du ſalut qu'il mêle ſes larmes aux ſiennes. Qu'il eſt différent de ces barbares qui, courbés ſur des êtres vivans, croient tenir encore le ſcalpel inſenſible de l'anatomie, le promener ſur des cadavres, & dont l'indifférence eſt encore plus horrible que les coûteaux tranchans qui déchirent & mutilent !

Mais pour que le chirurgien parvienne à ſoulager doublement ſes ſemblables, par quelles épreuves longues & multipliées faut-il qu'il paſſe ! Et qui oſera enſuite être ingrat envers des hommes qui, pour apprendre l'art de guérir, ont vaincu tant d'obſtacles, quand on aura réfléchi ſur tout ce qu'il leur en a coûté pour y parvenir ?

Dompter l'horreur ſecrete & la contagion qu'exhalent ces objets putrides, dérobés aux tombeaux ; avoir la bouche & les yeux inceſſamment fixés ſur les débris de l'homme ; les interroger avec une patience courageuſe ; maîtriſer l'averſion des ſens, tous révoltés à la fois, & placer dans ſa mémoire une langue preſqu'infinie, qui n'offre d'abord que des principes arides, & ne réveille que des

idées triſtes ; paſſer de-là dans ces réceptacles des miſeres humaines, où les vivans ſont plus hideux que les morts, où le germe du trépas infecte l'air, où le moindre contact devient dangereux ; braver l'exhalaiſon de ces corps languiſſans, & avoir à combatre l'abatement du moribond & ſa propre défaillance ; porter la main, & ſans frémir, dans des plaies effroyables : ſuivre attentivement de l'œil l'ouvrage infect de la corruption ; commander à ſon viſage au milieu de ces ſcences d'horreurs, & ſavoir encore méditer quand tout laſſe, fatigue, rebute & décourage : voilà les forces preſque ſurnaturelles qui doivent appartenir au chirurgien.

Eſt-ce l'argent ? ſeroit-ce même la gloire qui pourroit acquitter de tels travaux ? Non : il n'y a que la conſcience, que la ſatisfaction pure & intime d'avoir ſervi l'humanité ; récompenſe peu familiere à la multitude, mais qui a un charme doux & profond pour qui ſait la goûter. On a vu des hommes qui, toujours empreſſés, toujours compatiſſans, toujours infatigables, cherchoient les maux qu'ils pouvoient ſoulager, comme d'autres cherchent les plaiſirs & les fêtes.

Dévoués à leurs ſemblables, ces hommes rares ne vivoient que pour leur art. Ils s'étudioient chaque jour à rendre leur main plus prompte, plus ſouple, plus légere ; ravir un quart de minute à une opération cruelle,

à faire disparoître un appareil effrayant. Leur tendre sollicitude s'occupoit de l'instrument le plus ou moins courbé, d'une toile plus ou moins fine, d'une position plus ou moins douloureuse. Ils consultoient avec la plus grande prévoyance ; ils interrogeoient la sensibilité du malheureux, & la pitié sainte qui les dirigeoit, leur inspiroit ces paroles insinuantes, qui commandoient l'amour & la confiance. Et où alloient-ils chercher ces malheureuses victimes de la douleur ? Sous les toîts entr'ouverts qu'habite l'indigence ; & après s'êtres armés du fer salutaire, on voyoit l'or s'échapper de la même main qui avoit soulagé & guéri.

C'est sous un tel rapport sans doute qu'il est glorieux à l'homme de pouvoir dire : de tels hommes sont mes semblables & mes freres !

On ne veut croire à la vertu que lorsqu'elle attend & envisage des récompenses. Hommes froids & stériles ! apprenez qu'il en est des récompenses pour ces héros de l'humanité. Leur orgueil, (puisqu'on donne ce nom à la vertu) leur orgueil, si l'on veut, sera satisfait ; ils pourront dire : tel homme languissoit sur un lit de douleur, & nous lui avons dit : *Leve toi, & marche* ; ce pere de famille alloit laisser une veuve & des orphelins ; nous avons affermi sa maison ébranlée, nous avons sauvé du desespoir sa femme & ses jeunes

enfans. Sans doute, ils reſſentent ce plaiſir délicat & inconnu, dont nous avons parlé; ce plaiſir qui ſuit l'accompliſſement du bien qui étoit en notre pouvoir. Ils en jouiſſent dans la retraite, dans la ſolitude; il fait le repos conſolateur de leur vie; & quand leur tête ſera couronnée de cheveux blancs, ils pourront ſe dire à eux-mêmes: c'eſt par des bienfaits continus que nous avons marqué notre courte exiſtence parmi nos ſemblables.

Le chirurgien doit ſupporter une épreuve plus accablante encore que toutes les fonctions les plus pénibles, celle de l'ingratitude. Dès que l'homme renaît du tombeau & ſent la ſanté circuler de nouveau dans ſes veines, il n'exiſte plus dans le paſſé, c'eſt un rêve qui s'efface. La tombe s'eſt fermée ſous ſes pas; il ne croit plus qu'elle ait été ouverte. Echappé au péril, il méconnoît la main qui l'a ſauvé du précipice; il oublie ſon bienfaiteur; & ſouvent plus ſes ſoins ont été longs & conſidérables, plus il s'efforce d'écarter ce poids de reconnoiſſance, & d'effacer de ſa mémoire l'importance du ſervice.

C'eſt alors que le grand homme a beſoin de tout ſon courage; & lorſqu'un accident imprévu vient frapper ce même homme, qu'il voit en friſſonnant le glaive de la mort étinceler une ſeconde fois ſur ſa tête; qu'il ſe remplit de terreur & abhorrant ſa deſtruc-

tion, il dompte la honte, & ne rougit point d'appeller à ſon ſecours ce même libérateur qu'il a payé d'ingratitude ; celui-ci toujours tranquille & magnanime, doit voler à ſon ſecours, détourner le coup, rendre le calme à ſes ſens, lui épargner juſqu'au reproche, & emporter, s'il le faut, la gloire de faire dans le même homme un nouvel ingrat.

Belle ſpéculation, s'écrieront les ennemis de la vertu ; victoire chimérique, faite pour les diſcours & qui s'évanouit dans la réalité. Cependant des exemples nombreux & journaliers, des exemples plus frappans les uns que les autres, illuſtrent les faſtes de la chirurgie. On ajoute foi à tous les forfaits de la vengance, & l'on rejette comme menſongers les actes de la bienfaiſance & de la compaſſion, parce que ces vertus ne prennent point la trompette pour s'annoncer faſtueuſement ; on les révoque en doute, tandis qu'elles exiſtent, qu'elles nous environnent, qu'elles appartiennent à l'homme dont elles font la grandeur, & que pluſieurs artiſtes ont atteint à leur hauteur ſublime.

La diſcorde des rois a ordonné les batailles. C'eſt le moment terrible qui manifeſte la honte de l'humanité. Contemplez les travaux & la gloire de la chirurgie ! Quand les foudres de la guerre ont ceſſé de gronder, que les guerriers n'égorgent plus les guerriers, que les tourbillons de flamme & de

fumée ; qui déroboient la vue du carnage, ſe diſſipent à meſure que l'air s'épure & s'éclaircit, on avoit vu les rangs preſſés d'un armée brillante ; on n'apperçoit plus que des hommes épars, mutilés, étendus, çà & là, ſur une terre enſanglantée. Le tonnere des combats s'eſt tû ; on entend des cris & des gémiſſemens ; voyez-vous accourir de toutes parts ſur ce théatre des fureurs inſenſées les conſolateurs de l'humanité ? Ils s'avancent, ils entrent dans les rangs qui fument encore ; ils promenent leurs regards pour diſtinguer ceux qui reſpirent ; on dégage les mourans de deſſous les corps morts ; on les enleve ; on ne diſtingue plus l'ennemi du citoyen, tous ſont hommes : la généroſité active ſurpaſſe la rage meurtriere ; on les porte avec reſpect ; les enfans d'Eſculape ſont des dieux tutélaires qui arrachent au démon des combats le reſte de ſes victimes. L'état devra à leur zele la conſervation de pluſieurs de ſes braves défenſeurs : voyez comme ils ſe multiplient, comme ils donnent des ordres ſûrs, préçis, & fidélement exécutés ! Ce nouvel héroïſme ne vaut-il pas celui qui dirigeoit les traits de la foudre ? Sous leurs mains bienfaiſantes, le ſang ceſſe de couler, le plomb ſort des plaies, les os briſés ſe rejoignent, les cordiaux raniment les forces défaillantes, & la lancette utile prévient la dangereuſe effervescence des liquides. Si, pour ſauver la tige, il faut

faire tomber les branches, c'eſt qu'il n'y a alors d'autre guériſon que le fer; & c'eſt ſous l'œil de la patrie que l'on ſoumet au tranchant deſtructeur les bras qu'il eſt impoſſible à l'art de conſerver.

On a vu de ces actifs, de ces généreux conſervateurs qui méritoient ſans doute les mêmes lauriers & la même gloire dont les vainqueurs s'étoit couronnés, expirer de fatigue & de laſſitude dans les hôpitaux; d'autres être frappés ſur le champ de bataille par les derniers traits d'un tonnerre affoibli & expirant; ceux-ci refuſer les dons de la plus juſte reconnoiſſance, mépriſer les préſens qui leur étoient offerts, & oublier juſqu'au nom & au viſage de ceux qu'ils avoient ſauvés de la mort au péril de leur vie.

Enfin, ſi tous les êtres ſouffrans ont également droit à la pitié, le chirurgien ſenſible (& ſon cœur le lui preſcrit avant tout) doit des ſoins particuliers à ce ſexe délicat qui ſembleroit être exempt de peines, & à qui la nature a vendu bien cher ſes graces & ſes attraits. Sa conſtitution paroît formée pour donner & recevoir le plaiſir, & elle eſt aſſujettie à une foule d'infirmités qui attaquent ſa délicate organiſation. D'ailleurs ſon imagination eſt plus prompte à voler au-devant des ſouffrances, & des ménagemens ingénieux doivent prévenir & guérir en elle cette tendance funeſte, qu'un

excès de ſenſibilité lui fait éprouver chaque jour.

Qui ne ſeroit ému du tableau qu'offre une épouſe jeune & timide, & qui pour la premiere fois va être mere ? Elle tremble pour le dépôt inconnu qu'elle porte en ſon ſein ; elle tremble pour elle-même. Inquiéte, agitée, elle devine juſques dans les embraſſemens d'un époux, qu'un double péril l'environne. Les premieres douleurs ſe font ſentir, troublent ſon ame aimante, & qui voudroit être plus courageuſe. La joie de donner un fils à ſon époux combat ſes ſouffrances ; mais quelquefois auſſi elles ſont plus fortes, & le doux ſourire naît & meurt parmi les larmes. Avec quelle incertitude naïve elle interroge tous les regards & cherche à les pénétrer ! Sa délivrance eſt-elle prochaine ou éloignée ? A-t-elle encore à payer avec uſure la volupté de ſes chaſtes amours ? Quel tigre ne ſeroit attendri ! Ses gémiſſemens plaintifs, quoiqu'adoucis par la tendreſſe, ſont encore aigus & déchirans. On reconnoît l'accent d'une ame douce juſques dans les cris que la douleur lui arrache. Momens de terreurs & de troubles, où allez-vous encore la plonger ! Qui pourra exprimer le coup-d'œil maternel qu'elle jette ſur le chirurgien qui attend le terme indiqué ! Il ne peut que l'adoucir, il ne doit pas trop le hâter. Si dans cette opération ſacrée de la nature il eſt ce qu'il

doit être, attentif, zélé, compatiſſant, il ménage cette tendre mere; il ſoutient, il ranime, il redouble ſon courage; il l'invite à propos: un effort heureux délivre l'enfant de ſa priſon; la douleur eſt déjà loin; il n'y a plus que la joie d'une mere, les baiſers d'un époux & les larmes d'un pere.

On ne doit pas conſidérer la chirurgie comme ſéparée de la médecine. Les principes curatifs ſont les mêmes; il faut que le chirurgien ſache autant que le médecin; qu'il ne ſoit pas étranger à la botanique, à la chymie, à l'hiſtoire naturelle; toutes branches néceſſaires de l'art de guérir, & qui ſe prêtent un jour mutuel ſur les fonctions variées qui entretiennent & rappellent la vie.

CHAPITRE CCCCXIII.

Inſtituteur.

Orang-Zeb, empereur des Mogols, avoit eu pour précepteur Mullah-Sallé qui, le voyant monter ſur le trône, ſortit de ſa retraite, & vint importuner ſon diſciple de demandes & de ſollicitations indiſcretes. L'empereur qui vouloit lui éviter un affront, feignoit toujours de l'oublier. Ennuyé enfin de ce qu'il ne comprenoit pas ce que cela

vouloit dire, il lui tint un langage plus ouvert. » Que veux-tu de moi, docteur ? » quelle eſt ton aveugle prétention ? Que » je te faſſe un des premiers omrahs de » ma cour. Ce n'eſt pas aſſez d'avoir de » l'ambition ; il faut poſſéder les talens qui » en ſont une vertu. Que ſais-tu ? hélas ! » ce que tu m'as appris. Et certes jamais » enſeignemens ne furent plus minces. Tu » m'as d'abord fait voir mon pays comme » le ſeul de l'univers qui méritât quelqu'at- » tention, & tu m'as enſeigné à mépriſer » les autres rois comme de petits gouver- » neurs, qui trembloient au nom de l'In- » douſtan. Tu abuſois ainſi de la crédulité » de mon enfance, & tu me diſpoſois à » nourrir en moi-même un orgueil auſſi » dangereux que puérile. Hors quelques pra- » tiques minutieuſes, quelques mots ſans » idées, quelques faits ſecs & décharnés » d'une prétendue hiſtoire de mon pays, » tu as étendu un voile ſur tout ce qu'il » m'importoit de ſavoir. Que ne confiois- » tu le dépôt de mon éducation à un hom- » me plus habile & plus intelligent que toi ? » Ne ſavois-tu pas que la nature ne doue » un enfant d'une heureuſe mémoire, que » pour qu'on mette à profit ce tems pré- » cieux, comme le plus propre à graver » dans ſon cerveau ſouple & obéiſſant, » les belles connoiſſances qui doivent y

» demeurer fortement imprimées pour la
» conduite de l'homme pendant le reſte
» de ſa vie ? Au lieu de diriger mon eſ-
» prit avide & qui s'élançoit par inſtinct
» vers les grandes choſes, tu l'as reſſerré ;
» tu l'as preſqu'éteint dans la froide & ſe-
» che ſpéculation de miſérables mots & de
» queſtions vaines qui ne ſatisfont en rien,
» & qui ne peuvent m'être d'aucun uſage
» ni dans mon conſeil, ni dans le cours de
» ma vie ; tu as gâté mon naturel heu-
» reux ; tu as deſſéché mon imagination ;
» & tu allois faire de moi un ſot dan-
» gereux ſans le ſecours de la Providence,
» qui a permis que mes yeux s'ouvriſſent.
» Il eſt vrai que tu ne pouvois me donner
» ce que tu n'avois pas en toi-même, &
» que mon pere t'avoit choiſi tout exprès ;
» mais du moins tu pouvois me mettre ſur
» la route, & reconnoiſſant ton inſuffiſan-
» ce, me livrer à ces bons livres que j'ai
» lu depuis, qui forment l'eſprit au raiſon-
» nement, l'ame aux choſes élevées, & le
» cœur au ſentiment de l'humanité. J'au-
» rois appris alors quelque choſe des devoirs
» de l'importante & redoutable fonction
» où le ciel m'a appellé. J'aurois pu com-
» prendre ce qu'étoit un prince à la tête
» d'un peuple, & la chaîne qui lie le trône
» à l'état & le ſouverain au ſujet. Bien
» loin de-là, tu as mis dans ma tête que

» j'étois un être isolé, fort & puissant, &
» que je ne dépendois que de ma volonté.
» Ainsi tu m'as voulu insinuer la plus gros-
» sière des erreurs & le plus dangereux
» des mensonges. J'allois me briser sur
» l'écueil, & en hâtant ma perte, fatiguer
» des millions d'êtres sensibles qui, au lieu
» de me bénir, m'eussent justement dé-
» testé. Si, dans le nombre de tes idées
» mesquines, viles & fausses, une seule
» eût germé dans ma tête, la guerre, la
» famine & l'étranger dévasteroient actuel-
» lement cet empire ; le sang couleroit pour
» favoriser une de ces sottes rêveries pour
» laquelle ta langue disputoit avec tant d'o-
» piniâtreté. Dieu a eu pitié de moi &
» de mon peuple ; il m'a envoyé des con-
» seillers sages, qui en me révélant ma foi-
» blesse, m'ont appris mes véritables forces.
» Je dois à leurs maximes simples, lumineu-
» ses & amies de l'homme, la délivrance
» des stupides opinions qui alloient faire
» de moi un fou barbare. C'est par mi-
» racle que j'ai sauvé ma raison du naufr-
» frage ; & je frémis des maux dont, sans
» la Providence, j'allois être l'exécuteur &
» la victime. Retire-toi donc, pauvre im-
» bécille ; va retrouver le village qui t'a
» vu naître ; acheves-y en paix cette végé-
» tation que l'on honore en toi du nom
» de vie ; ma clémence qui répugne à se

» figurer un méchant, te fait grace; bois,
» mange, dors; mais loin de te confier le
» moindre emploi de mon royaume, je
» te défends, sous peine de la vie, de vou-
» loir enseigner quelque chose à l'enfant du
» dernier sujet de mon empire ».

CHAPITRE CCCCXIV.

Naissance d'un Prince.

Il étoit six heures du matin; *Alatophile* (1) logé sur le Port-au-Bled, avoit veillé jusqu'à quatre heures; une brusque décharge d'artillerie le réveille en sursaut; elle tonne

(1) Il sera peut-être curieux dans vingt-cinq ans d'opposer ce morceau (publié le 23 Octobre 1781, de la lune le 7, sous le titre : *Le Philosophe du Port-au-Bled*) aux vers de MM. *Sancy*, *Groubert*, *de Groubenthall*, *Mayeur*, *Mérard de Saint-Just*, *Guérin*, *de Piis*, *de Limoges*, *Chabeaussiere & Patrat*, tous grands poëtes, comme on sçait, qui se crurent obligés en conscience de chanter l'événement. Ce fut un débordement de rimes. Tous les journaux de l'univers en regorgerent.

Le Journal de Paris dédaigna ce morceau en prose; ce qui fit dire à l'auteur dans son avertissement : *C'est un tort irréparable que m'ont fait*

ſur la Greve ; le canon de la Baſtille lui répond ; ſon grabat tremble, la maiſon tremble, & ſon *Tacite* tombe de ſa table éclopée. Il ſe leve à ce bruit ; des voix confuſes percent à travers les ais mal-joints de ſon étroit domicile ; il ouvre ſa porte, il entend des femmes ſur ſon pallier... *Un prince eſt né d'hier!*... Nous aurons des feux d'artifice. — Nou, dit une autre, on mariera ſix cents filles. — Deſcendons, diſoit la troiſieme, on va répandre du vin dans la place, & faire ſauter ſur nos têtes des cervelats & des petits pains. — La plus jeune diſoit, on danſera ce ſoir en place de Greve. — La cinquieme, eſt-ce qu'il n'y aura pas une amniſtie, pour que je revoie mon frere le déſerteur, qui eſt un fi

---

les rédacteurs de cette feuille quotidienne ; car ils m'ont ravi la gloire d'être lu dans les cafés de la capitale, où ſe forme & s'étend la renommée de mes heureux rivaux, qui ſeront penſionnés peut-être, tandis que je ne ſerai ni lu ni connu. Qui à ma place n'auroit pas un peu de mauvaiſe humeur contre les inflexibles auteurs du Journal de Paris, qui ont pris à tâche de refuſer mes productions, & de me fermer ainſi la carriere à l'immortalité ? J'en appelle au public ; car je vois que je ne pourrai jamais obtenir trois lignes dans cet ingrat Journal de Paris qu'à l'article Enterremens, *moi qui étois ſi jaloux de figurer entre la hauteur de la riviere &, le prix du foin & de l'avoine.*

bel

bel homme ? — Eſt-ce qu'on ne délivrera pas tous les priſonniers pour dettes ? diſoit la derniere.

L'idée des fuſées volantes, de la bombance groſſiere, des violons aigres perchés ſur des trétaux, des illuminations, le tintamarre des cloches ; voilà ce qui occaſionnoit leur joie déſordonnée. Tout-à-coup entre une nouvelle commere, les poings ſur les hanches, & qui crie : *Je l'ai vu, je l'ai vu.* — Tu l'as vu ? — *Oui.* — Eh bien ? — *Il pleure l'enfant royal ! il pleure !...* Il pleure ! (reprit tout bas le philoſophe) & rentrant à ces mots dans ſa chambre, prenant une plume, il écrivit ſur ſa table vermoulue, & ſon *Tacite* à ſes pieds, qu'il ne releva pas :

Il pleure l'enfant royal !... Oui, pleure ! un jour tu ſeras roi.... Pleure ! tu hériteras d'une grande puiſſance & d'un plus grand fardeau. Tu ſeras le maître d'un vaſte empire, & le plus aſſujetti à de miſérables uſages. Pleure ! le monde aura les yeux ouverts ſur toi & ſur tes actions ; & l'on te demandera le *poſſible* & l'*impoſſible* : chacun de tes ſujets voudra tout obtenir de toi, comme ſi tu étois un dieu. Tu ſeras inquiet de tout ce qui ſe paſſera dans ton royaume & hors de ton royaume. Tu ſeras obligé de veiller quand les autres dormiront. Tu auras des peines qui viendront

des pays lointains ; & ſi l'inſouciance te ſaiſiſſoit dans ce poſte élevé, point de plus grand coupable que toi.

Pleure ! celui qui aura le plus de peine à découvrir la vérité, c'eſt toi ; & il te faudra des efforts ſurnaturels, pour devenir grand & généreux. On viendra près de toi avec la vérité dans le cœur ; mais l'aſpect de ton trône & de ta puiſſance le repouſſera. La vérité expirera ſur les levres de l'homme le plus intrépide & le plus vertueux. Perſonne ne te la dira ; c'eſt à toi à la chercher : pleure !

On t'a déjà porté la décoration de la bravoure militaire, lorſque tu prends le teton de ta nourrice ; & tu as ſur tes langes, à côté de ton hochet, cette *croix* que le vieux guerrier couvert de cicatrices ambitionne & n'a pas encore obtenue. Paſſe pour le *cordon bleu*, c'eſt la livrée du palais ; mais puiſque tes mains enfantines, quand ta bouche ſuce encore le lait, touchent à cet ornement de la valeur, que le ſoldat achete de ſon ſang, ſonge que tu dois le commander un jour ; oui, tu ſeras le chef des armées : pleure !

Tu auras à combattre le charme des jouiſſances les plus vives & les plus multipliées. On préviendra tes deſirs, tu boiras dans la pleine coupe des voluptés : pleure ! Que te reſtera-t-il dans l'âge avancé ? De tous les

plaisirs, le plus grand est de veiller à la félicité des humains ; mais ce plaisir te l'enseignera-t-on ?

Tu auras des trésors pour tes armées, pour tes flottes, pour tes fortifications ; l'emploi de ces trésors sera légitime : mais tu auras des trésors superflus pour ta maison... Pleure ! ici une veuve apporte son denier ; là, un ouvrier vient avec le salaire de sa journée ; il te donne la moitié de ce qu'il a gagné, & avec l'autre il achete un pain grossier pour sa femme & ses enfans.

Dans la campagne, le pauvre cultivateur vend son lit pour éloigner le collecteur sévere qui ne fait grace de rien, & qui n'ose point en faire. L'hiver viendra, & l'infortuné n'aura point de lit ; tout cela fera partie de tes millions : pleure !

On te dira que ces images sont fausses & outrées, & ce sera le premier mensonge par lequel on voudra te conduire à l'erreur ; & cette erreur deviendra immense, pour peu que tu t'y livres. Tu trouveras des adulateurs qui, par finesse, ont adopté une louange grossiere. Quand tu feras ce que le fils de ton esclave fait dix fois par jour, aussi bien que toi, ils diront que tu as fait une action extraordinaire. Si tu obéis à tes passions, ils diront, *tu fais bien.* Si tu prodigues le sang de tes sujets comme les eaux des fleuves, ils diront, *tu fais bien.* Si tu

aggraves le poids des impôts, ſi tu affermes l'air, ils diront d'une voix intéreſſée, *tu fais bien.* Si tu te venges cruellement, toi ſi puiſſant, ils diront encore, *tu fais bien.* Eh, ne l'ont-ils pas dit, quand Alexandre dans l'ivreſſe porta le poignard dans le ſein de ſon ami!

Les faiſeurs de vers & les panégyriſtes d'académie vont te ſaiſir au berceau, & ne te lâcheront qu'au cercueil. Ils t'appelleront un *dieu*, ou du moins un *demi-dieu.* Ils te ſuffoqueront de leur encens vénal; mais après viendra l'hiſtoire avec ſon burin immortel & profond: ſonges-y!

L'hiſtoire! Veux-tu ne la point craindre, ou plutôt la chérir? Veux-tu contempler ſans effroi ſa phyſionomie majeſtueuſe & ſévere? Sois homme quand tu ſeras roi; aſpire avant tout au nom d'homme. Apprends avec nous à jouir de l'humanité & de ſes plaiſirs, de la vérité, de l'amour, ſur-tout de l'amitié plut douce encore; ſors quelquefois de ton cachot d'or, ſi tes eſclaves te le permettent; franchis le ſeuil où ils t'enchaînent, & viens goûter quelques-unes de nos jouiſſances; mais oſeras-tu forcer la barriere où ta propre garde ſemble circonſcrire éternellement tes pas? Pleure!

Si ma franchiſe te déplaît un jour, alors je ne ſerai plus. Mais je t'aime pour le bien que tu peux faire aux hommes, pour le mal

que tu peux leur épargner, pour la grande puiſſance que tu peux diriger en faveur de la partie ſouffrante de l'humanité ; car les grandes & importantes réformes n'appartiennent plus qu'à des monarques abſolus comme toi.

Comme je ne crois pas que la Providence qui a organiſé l'aîle du moucheron, ait abandonné au haſard la conſtitution des états, je te crois ſous l'œil de la Providence. Je l'implore pour qu'elle te rende juſte... Mais, quel mot ai-je prononcé ! Oui, juſte. Tu ne dois pas être bon, ſois juſte. Tu dois ſavoir punir, pour ne pas être complice des déſordres. Oui, pleure, enfant royal, pleure ! il faudra que tu puniſſes.

Et moi, ſous mes tuiles entr'ouvertes, je remercie l'Être ſuprême de n'avoir pas reçu le fardeau qu'il t'a impoſé. Je n'ai à combattre que la pauvreté ; & toi, tu auras à combattre l'adulation, le menſonge, l'orgueil, ta propre grandeur ! Quand je t'aurai payé le tribut, tu me devras le repos.

Pour que ton élévation ne ſoit pas dangereuſe à toi-même ni aux autres, ſonge dans tout ce que tu ſigneras, (& que de papiers ne te fera-t-on pas ſigner) ! ſonge à la néceſſité que tout ce qui reſpire ſoit nourri ; car telle eſt la loi primitive, la loi antérieure à toute convention humaine. Si la miſere étoit le partage d'une grande por-

tion de ton peuple, ton diadême ſeroit déshonoré, & ton nom inglorieux périroit dans la mémoire de l'ami des hommes.

Le premier qui a dit en politique, *la néceſſité eſt mere de l'induſtrie*, a créé un adage pour un tyran. L'induſtrie ne ſera jamais la fille de la néceſſité. La miſere abat, énerve ou déſeſpere, pouſſe au crime; & tous ceux qui déſolent la ſociété ſont plutôt mus par le beſoin extrême, que par la ſoif des richeſſes. Voudras-tu diminuer le nombre des forfaits? Sache multiplier les ſubſiſtances, & laiſſe à chacun ſon induſtrie, ſans la vendre ni la grever. C'eſt l'intérêt des riches; car quand ils s'obſtinent à tout concentrer dans leurs mains avides, à les fermer impitoyablement, le pauvre, pouſſé à bout, finit par les leur ouvrir de force.

Si ton autorité parvient à détruire toutes les tyrannies dans ton empire; ſi tu fais trembler réellement les petits oppreſſeurs qui ſous ton nom fouleroient la liberté, un cri unanime bénira ton autorité, & la rendra plus puiſſante & plus ſacrée. Mais ſi, par erreur ou par foibleſſe, tu ne regnois que ſur des courtiſans qui regneroient ſous toi... oh, quelle domination plus formidable que le deſpotiſme même! Pleure!

Que l'éternel moteur des deſtinées humaines te prête de ſes lumieres & de ſa

force. Tu es né dans une heureuſe époque : béni le ſiecle ! Le ſiecle travaille pour toi, le ſiecle s'éclaire de jour en jour, le ſiecle te prépare, t'amaſſe des idées neuves & ſaines. *Fréderic* & *Catherine* te montrent la hauteur de leur génie, tu n'auras guere qu'à ſavoir lire ; mais voudras-tu lire ? Lis, je t'en conjure ; lis ce qu'ont fait de grand & de magnanime, ſous un ciel moins heureux que le tien, *Catherine* & *Fréderic*.

Quel tréſor pour ta puiſſance que ces lignes muettes que nous traçons, à l'envi, pour te faire entrer dans tous les chemins de la véritable gloire ! Elle eſt connue enfin. Quel que ſoit ton orgueil, ces lignes ne le bleſſeront pas. Ce n'eſt plus un homme qui te parlera, c'eſt un livre ; aurois-tu peur d'un livre ? S'il te touche, tu le rapprocheras rapidement de ton cœur généreux ; mais tu pourras l'en écarter avec la même facilité, ſi... Ah, ne tremble point un jour d'ouvrir un livre ! Par cette voie tranquille & reſpectueuſe, la vérité, dont le ſon direct auroit effarouché ton oreille ſuperbe, pénétrera ton ame à loiſir ; & comme il te ſera aiſé de jeter là cet écrit moniteur, tu l'écouteras avec plus d'attention & de confiance peut-être ; tes regards, par ce moyen ſimple, deſcendront juſqu'aux claſſes inférieures que l'on n'oublie que trop dans ton palais ; car ce ſont les racines obſcures qui nourriſſent le ſuperbe feuillage dont l'arbre

ſe glorifie. Ton opulence ſort de ces canaux ſecrets & vivifians ; & pourquoi ne verrois-tu que la tige ?

Lis, quand ce ne ſeroit que pour entendre le contraire de ce qu'on te dira tous les jours. Ne te refuſe pas à ce contraſte. Qui te parlera ſans fard & à chaque inſtant, quand tu voudras l'écouter ? Un homme qui n'a aucun intérêt de te tromper, qui vit loin de toi, qui ne t'a jamais vu, qui ne t'approchera jamais, qui eſt dans la tombe, ou près d'y deſcendre. Il t'apporte ce que ſes yeux, ſon expérience, ſon entendement ont colligé ; il te l'offre gratuitement : il te donne ces vrais & libres avertiſſemens, dont nulle condition d'homme n'a ſi grand beſoin que ceux-là qui ſoutiennent une vie publique.

Tu entendras le *oui* & le *non* dans le même inſtant, parce que tu ſeras néceſſairement environné de ces hommes qui ne veulent rien dire, ni de vrai, ni de faux ; qui enveloppent toutes leurs idées d'un art tellement compliqué, que l'adminiſtrateur doit reſter dans une irréſolution éternelle ; & c'eſt ce qu'ils cherchent pour faire pencher adroitement la balance du côté de leur ſubtile amour-propre. Il eſt important néanmoins que l'adminiſtrateur d'un vaſte empire ſe décide, & avec fermeté ; car l'indéciſion eſt la mort de l'ordre politique & du bien général ; & plus un état a de poids, plus les balancemens

obliques lui font perdre de ſa majeſté, de ſon équilibre & de ſa force.

Lis & compare dans un ſecret examen. N'oublie pas l'hiſtoire des républiques, qui te fera rêver. Les livres te décideront mieux que tes conſeillers. L'imprimerie, préſent d'une main divine, t'enſeignera le métier de roi, l'art de faire marcher la perſuaſion avant les actes légiſlatifs. Elle te dira des vérités fortes, & te les dira d'une voix douce. Sortis de deſſous la preſſe, les traits les plus marqués n'auront plus de licence; & quand même l'expreſſion citoyenne (qui s'enflamme à notre inſu) ne ſeroit pas toujours modérée, ſerois-tu moins puiſſant pour entendre une fois un langage libre & républicain? Il doit être tel pour mieux t'inſtruire. Tu le compareras enſuite aux phraſes oratoires, où la vérité puſillanime ſortant avec crainte du ſanctuaire des loix, ſe proſterne à tes pieds, parce qu'elle ſe ſent gênée en ta préſence, & qu'elle n'attend que le moment où tu la renverras loin du trône.

Lis; choiſis tes amis parmi les livres; des noms chers au genre humain pourroient-ils t'être odieux? Choiſis parmi les projets entrepris pour le bien public, parmi les idées heureuſes & nouvelles qui régénerent les empires. La marche de l'eſprit humain eſt empreinte ſur le globe les étincelles jailliſ-

ſent ſur des points jadis obſcurs ; ton royaume eſt inondé de lumieres utiles ; elles veulent monter juſqu'à ton trône ; appellerois-tu la nuit ? Il n'eſt plus tems, tu y perdrois. Sans nos lumieres que pourrois-tu, & ſans ton pouvoir que ſeroient nos penſées les plus ſublimes ? Des rêves.

Lis ; commence une glorieuſe aſſociation : nos livres ont détruit des préjugés honteux & cruels, ont environné de clarté toutes les faces d'un même objet, t'ont ſervi avant ta naiſſance, t'ont applani la route des grandes & néceſſaires opérations. Ne ſoit point ingrat envers les travaux accumulés des génies bienfaiteurs, prompts au ſiecle de lire, & le ſiecle te donnera une légiſlation généreuſe & toute formée. Ecrie-toi : venez à moi, amis éclairés de l'humanité ! & ſans te voir nous te parlerons, & ſans approcher de ton trône nous y introduirons l'auguſte vérité. Elle entrera chez toi, ſeule, ſans eſcorte, ſans dignité ; elle n'aura ni titres ni cordon ; elle ſera inviſible & déſintéreſſée, & tu idolâtreras ſes charmes purs, dès que tu l'auras connue.

On a dit à tes ancêtres (& ils l'ont cru) que la ſcience de la politique étoit une ſcience abſtraite & particuliere, cultivée & connue ſeulement de quelques heureux adeptes. Pourquoi donc les fautes les plus lourdes, les plus incroyables, ſe ſont-elles multipliées dans

l'œuvre des ces magnifiques penſeurs excluſivement éclairés? Pourquoi ont-ils déployé conſtamment des efforts immenſes & extraordinaires, pour aboutir à zéro? C'eſt que, loin des livres, ces hommes préſomptueux ont eu des vues partielles, des préjugés d'enfans, des ſyſtême meſquins & des commis inſpirateurs plus dangereux encore.

On te dira la même choſe, on t'abuſera. Les livres, les livres! voilà les vrais précepteurs; l'inſtruction publique, voilà ton conſeil; le cri de la nation, voilà ton modérateur. Tout eſt percé à jour; on a tout vu, tout peſé, tout calculé. De la correſpondance dans toutes les parties, un reſſort unique, une force d'unité & du bon ſens, voilà ce qui l'emportera avantageuſement ſur la vieille routine, les ruſes, les formules, les chimeres diplomatiques & les dogmes ridicules de cabinet.

Puiſſent mes yeux te voir dans l'adoleſcence, lorſque tes cheveux tomberont en boucles flottantes ſur tes épaules, errer dans tes boſquets avec *Plutarque*, *Rouſſeau* & *Raynal*! Et puiſſe le ſuprême modérateur des empires veiller ſur tes jours, te les accorder doux & actifs; c'eſt-à-dire, remplis par le travail conſolateur qui éleve & fortifie l'ame, & donne à la vie une conſéquence qui la fait aimer! Qui ſait remplir les heures,

a trouvé la route des vertus. Puiſſe-tu goûter enfin la pure félicité qui ſera due à ton zele pour la grande proſpérité d'un peuple qui mérite le bonheur!..

Et tandis que le philoſophe écrivoit, la populace dans une joie effrénée crioit, buvoit, hurloit, battoit le pavé ſous une lourde cadence, ſe précipitoit autour des roues d'un carroſſe, le viſage crotté & ſanglant, pour ramaſſer quelques pieces de monnoie; le tocſin ſonnoit, les verſificateurs rimailloient, les voûtes des temples retentiſſoient de cantiques ſalariés; tous les habitans de la ville ne voyoient que les fêtes & les diſtributions, largeſſes paſſageres du trône. Pour lui, entre le canon de la Greve & celui de la Baſtille, il jetoit un coup-d'œil dans l'avenir, & regardant ſon *Tacite*, il traçoit ces lignes qui ne reſſembleront pas à celles des poëtes, & qui les accuſeront devant la poſtérité (1).

(1) Cet article devoit précéder l'article *Inſtituteur.*

CHAPITRE CCCCXV.

Latiniſte.

Aujourd'hui le petit bourgeois (qui ne ſait pas lire) veut faire abſolument de ſon fils un *latiniſte*. Il dit d'un air capable à tous ſes voiſins auxquels il communique ſon ſot projet : *Oh ! le latin conduit à tout ; mon fils ſaura le latin*

C'eſt un très-grand mal. L'enfant va au college, où il n'apprend rien : ſorti du college c'eſt un fainéant qui dédaigne tout travail manuel, qui ſe croit plus ſavant que toute ſa famille, & mépriſe l'état de ſon pere. On l'entend décider ſur tout.

Cependant il faut qu'il vive ; quel état va-t-on lui faire prendre, à quoi eſt-il propre ? Son pere n'a point de fortune : on le lance dans l'étude poudreuſe d'un procureur ou d'un notaire, & puis voilà mon jeune homme qui poſtule une place de clerc, de commis, d'homme d'affaires : le plus ſouvent il ne l'obtient pas. *Oh ! le latin conduit à tout.*

Au bout de douze ans, le pauvre pere eſt détrompé, il ne ſait plus que faire de ſon fils ; il lui reſte à charge à la maiſon, le latiniſte ne ſait plus ſe ſervir de ſes bras ; il

eſt trop tard pour embraſſer un métier, puiſ-ce docteur qui ſait quatre phraſes de Cicéron croiroit déroger. Inutile à lui-même & aux autres, il va par-tout ſollicitant de l'emploi. Il ne connoît ni le monde ni les anciens. Il a fait des themes & des verſions ſous la dictée de quelques pédans qui font leur claſſe machinalement, & qui s'intéreſſent fort peu à leurs diſciples, parce qu'ils ſont toujours payés, ſoit que les écoliers apprennent, ſoit qu'ils n'apprennent pas.

Le gouvernement devroit interdire au plutôt ces *colléges de plein exercice*, où il n'y a réellement que l'apparence de l'éducation; elle ſemble gratuite; elle pompe les plus précieuſes années de la jeuneſſe. Les petits bourgeois qui n'ont rien à payer précipitent en foule leurs enfans dans ces claſſes ſtériles, pour les retrouver au bout de dix ans plus ſots, plus gauches & plus neufs que s'ils avoient été élevés chez un payſan, qui du moins leur auroit donné l'éducation phyſique & la connoiſſance du potager.

N'eſt-il pas ridicule & déplorable de voir des boutiquiers, des artiſans, des domeſtiques même, vouloir élever leurs enfans ainſi que font les premiers citoyens, ſe repaître d'une profeſſion imaginaire pour leurs deſcendans, & répéter imbécillement d'après le régent de ſixieme: *Oh! le latin conduit à tout.*

Les colleges de plein exercice, indiſcrétement ouverts à tout le monde, ne font que verſer ſur le pavé de Paris une multitude d'inutiles ſujets qui, avec une éducation ébauchée, vont corrompre tous les états où ils ſe gliſſent. Ce fléau s'étend & ſe propage, & menace la ſociété d'un déluge de fainéans & d'oiſifs. Je le répete avec entiere & pleine connoiſſance de cauſe, il ſeroit tems de fermer ces *colléges*, ſi le gouvernement ne veut pas que la prochaine génération des Pariſiens ne ſoit compoſée que de parleurs, de libertins, de demi-docteurs, & de toute cette race qui va achever de ruiner la fortune paternelle en vaguant toute l'année dans les ſpectacles, dans les cafés & dans les mauvais lieux. Interrogez cette troupe vagabonde, elle ſort des colleges.

Il faudroit qu'il fût enjoint au petit bourgeois de donner un métier à ſes enfans, au lieu de les envoyer ſur les bancs de ces claſſes où tous ces vils régens volent au roi ſon argent, & à la jeuneſſe le tems le plus propre à apprendre des choſes utiles.

Je n'ai point fait, je le déclare, de chapitre plus important que celui-ci; & tous les gens ſenſés & inſtruits en feront le commentaire. Plus d'un pere en le liſant, dira en gémiſſant: *Il a raiſon, mon fils a perdu ſon tems & ſes mœurs, parce que j'ai voulu qu'il étudiât au college.* La gangrene aug-

mente dans la petite bourgeoiſie ; le mal preſſe, & il eſt tems que l'on y porte remede ſérieuſement.

Les études qui regardent les langues anciennes & les belles-lettres, conviennent peut-être à quelques eſprits privilégiés, qui dans la ſuite en tireront quelques fruits ; mais il n'y a aucun avantage pour l'état ni pour les diſciples, à enſeigner indiſtinctement à tous ceux qui ſe préſentent l'*Énéide de Virgile* & les *Décades de Tite-Live*.

L'univerſité de Paris qui, au lieu de ſortir de la fange de ſes honteux préjugés, s'y enfonce chaque jour davantage, n'a-t-elle pas délibéré dernierement qu'il falloit enſeigner pardeſſus le marché à un petit écolier de ſixieme la *ſyntaxe grecque*, pour le diſpoſer à la lecture d'Homere ? Un pauvre enfant revient à la maiſon avec les livres de Tacite & les plaidoyers de Démoſthenes, & il les dépoſe ſur le comptoir graiſſeux de ſon pere l'*épicier-droguiſte*, ou ſur le poële du *portier* d'un hôtel.

CHAPITRE CCCCXVI.

Francs-Bourgeois.

Eſpece de pauvres honteux, toujours endimanchés & complétement vêtus de noir, coëffés d'une groſſe perruque très-poudrée. Ils vous accoſtent dans les égliſes & aux promenades, & vous content à voix baſſe leur prétendue miſere. Ils ont le don des larmes & l'art de la perſuaſion. Pluſieurs ſe contentent de ſoupirer avec un geſte ſuppliant, & ce geſte muet & expreſſif vous touche plus que toutes les paroles. Si vous les refuſez, ils n'inſiſtent pas, & vous quittent avec un véritable ſigne de douleur; vous êtes ému malgré vous; vous revenez ſur leurs pas, & leur donnez quelque choſe.

Tandis qu'ils jouent leur rôle ſilentieux, leur femme ou leur maîtreſſe, miſes en demi-dévotes ou en plaideuſes, s'introduiſent dans les maiſons avec des lettres particulieres, qui commencent par faire l'éloge du cœur compatiſſant de la maîtreſſe du logis. A l'aide de quelques circonſtances dont elles ſont bien inſtruites, elles demandent quelques ſecours pour alléger la ſituation déplorable où elles ſe trouvent. Le plus ſouvent elles ne parlent pas

pour elles-mêmes, elles parlent en faveur d'une femme en couche, d'un priſonnier, d'une veuve, d'un orphelin. Le fil de leur hiſtoire eſt tiſſu de maniere que vous écoutez avec intérêt juſqu'au bout, & que vous déliez les cordons de votre bourſe.

Un de leurs ſtratagêmes eſt de lâcher par la ville un de leur marmot qui paroît perdu & qui crie qu'il a faim; la mere éloignée le ſuit de l'œil, une bonne ame recueille l'enfant, & le ſoir arrive la mere éplorée, qui joue, comme la *Dumeſnil*, une ſcene attendriſſante. Elle s'accuſe, dans ſon prétendu déſeſpoir & en ſe frappant la poitrine, d'avoir voulu abandonner ſon enfant; mais la nature plus forte, lui a ordonné de voler ſur ſes traces & de le reprendre, dût-il partager encore ſe profonde miſere, & expirer de beſoin entre ſes bras.

La famille attendrie ſoulage de ſon mieux la mere & l'enfant. Juſqu'à de faux abbés ſe mêlent de ce métier, dont les ruſes enlevent aux bons pauvres ce que l'humanité leur avoit reſervé.

Il eſt de ces francs-bourgeois qui depuis vingt ans ne ſubſiſtent que par le rôle journalier d'indigent; & ils s'en acquittent de maniere à tromper les yeux les plus clairvoyans.

Il eſt donc aſſez difficile de diſtinguer un véritable pauvre honteux de ces francs-bour-

geois, qui ſont très-dangereux en ce qu'ils détournent à leur profit les ſources de la charité, trop peu abondantes pour qu'elles puiſſent s'égarer ſans cauſer un dommage conſidérable à la portion de l'humanité qui ſouffre réellement.

Il faut donc que l'homme charitable ſache encore à Paris à qui il adreſſe ſon aumône, afin de ne point répandre ſur un comédien ce qu'il deſtinoit à l'infortune toujours timide, cachée & étrangere à toute eſpece de rôle.

CHAPITRE CCCCXVII.

Le nouvel Enrôlé.

On a remarqué qu'il s'enrôloit beaucoup de jeunes gens le jour que le roi faiſoit ſa revue. Le ſpectacle des évolutions militaires, le tambour qui bat, les caſques, les drapeaux ſéduiſent la jeuneſſe, & l'ouvrier obſcur, ennuyé d'un travail ſédentaire & journalier, brûle de quitter l'attelier pour aller figurer dans ces bataillons bleus qui paſſent ſous les regards du roi.

Il va ſigner ſon nom dans un cabaret de Neuilli, & le voilà adjoint aux héros qui vont cueillir les lauriers des batailles. L'artiſan a

vu tant de soldats assemblés dans la plaine, qu'il n'a pu ce jour-là dompter l'envie d'en aller augmenter le nombre.

Si le roi ne faisoit pas la revue tous les ans avec ce grand appareil, il perdroit à coup sûr beaucoup de soldats.

Quand cet ouvrier s'est donc vendu dix écus vers la plaine des Sablons, & qu'il a fait enfin ce jour-là un bon repas, le recruteur lui dit le lendemain: mon cher ami, j'attendois la *voiture du régiment*, elle ne vient pas, je ne sais pourquoi; mais il fait beau, marchons à pied, nous gagnerons de l'appétit.

Il ne s'agit en effet que de faire cent trente lieues à pied. A la premiere journée, le recruteur dit au pauvre fantassin harassé: nous entrerions bien dans cette auberge, mais comment coucher dans des lits où tout le monde a couché; entrons chez ce bourgeois, il nous donnera de la paille fraîche. Le roi lui a recommandé de nous bien traiter; s'il ne nous traitoit pas bien, le ministre le sauroit, & en informeroit le roi.

On entre dans la maison nue, & l'éloquent recruteur ajoute: mes amis, le roi vous fait servir de la chair crue, parce que chacun suivra son goût; l'un l'aime rôtie, l'autre bouillie, celui-ci plus cuite; faites rôtir votre viande. Voici un pot de vin nouveau; c'est assez pour vous rafraîchir; le vin nouveau d'ailleurs vaut bien le vieux.

Arrivé au régiment, on lui dit le lendemain : mon ami, vous avez parcouru hier la ville, quand vous vous promeneriez encore demain, vous verriez toujours la même choſe, autant vaut vous amuſer autrement ; allez vous mettre à la muraille. On le fait tenir droit comme un piquet ; on le redreſſe ; on lui abat les épaules, & on lui dit : vous en aurez meilleure grace devant les dames.

La charlatanerie du recruteur eſt non ſeulement autoriſée, mais encore récompenſée. Et ce même homme qui pour la premiere fois touche une épée, quand il aura été plongé dans *l'eſprit de corps*, n'en deviendra pas moins un brave ſoldat, capable des actions les plus héroïques. Qu'eſt-ce que *l'eſprit du corps*, qui métamorphoſe un doreur ſur cuivre, un marmiton de cuiſine en zélés défenſeurs de leur partie, qui à ſix mois de-là leur fera planter la baïonnette dans la muraille pour, au défaut d'échelle, eſcalader ainſi un haute forteresſe ? *L'eſprit de corps* ? C'eſt ce qu'on voit, ce qu'on ſent, ce qu'il eſt preſqu'impoſſible de définir, ce que produit enfin le nom du régiment, où perſonne ne recule quand il a bu une fois *à la ſanté du roi* dans un cabaret de Neuilli, le jour d'une revue.

CHAPITRE CCCCXVIII.

Promenades publiques.

Les Parisiens ne se promenent point, ils courent, ils se précipitent.

Le plus beau jardin se trouve désert à telle heure, à tel jour, parce qu'il est d'usage ce jour-là de faire foule ailleurs. On ne voit pas la raison de cette préférence exclusive ; mais cette convention tacite s'observe exactement.

Dans l'allée choisie où reflue la multitude, on s'y embarrasse, on s'y heurte, on s'y coudoie, & les flots n'y sont pas moins agités que ceux des spectacles.

Tantôt la poignée d'un épée s'engage dans les plis d'un falbala dont elle arrache un lambeau. Tantôt le bout du fourreau s'arrête dans une garniture de *points*, & déchire une vingtaine de mailles. Les boutons des habits emportent les fils délicats de la blonde des mantelets, & l'on n'est occupé qu'à faire une profonde inclination aux femmes dont le pied presse involontairement la robe.

Là les douairieres ont le tic de faire l'enfant, & les filles de douze ans affectent l'air de l'âge mûr & réfléchi ; de sorte qu'à Paris

l'aimable adoleſcence n'eſt pas plus de miſe dans la ſociété que ſur le théatre.

Point de viſage féminin qui ne s'étudie à diſſimuler ſa date. Que de ſoins ſecrets pour dérober les rides naiſſantes ! Mais le graſſeyement d'une prononciation débile ne ſert pas à déguiſer les années.

Les filles entretenues ont pris le parti de ſe mettre très-décemment ; & ſi elles continuent, il faudra les connoître pour ne point ſe tromper, & pour les diſtinguer d'une honnête bourgeoiſe.

On s'apperçoit dans toutes ces promenades, que les femmes ont grand beſoin de voir & d'être vues.

L'œil fait à lui ſeul preſque toute la phyſionomie. Point de viſages gracieux, quelques réguliers qu'ils puiſſent être, ſans l'expreſſion du regard. On rencontre de ces fronts polis & colorés qui ſont des figures fort inſipides, faute de l'œil qui n'exprime pas quelques qualités de l'eſprit. L'œil doit être tranſparent comme le diamant. Une certaine langueur douce le rend bien plus beau que ne fait la vivacité. L'œil ne doit prendre aucune forme géométrique. Les yeux ronds ou abſolument oblongs, ou ſaillans ont peu d'agrément. Comme c'eſt l'ame qui fait le regard & que les belles ames ſont en petit nombre, les beaux yeux ſont aſſez rares. Il y a le feu de la jeuneſſe qui, à un certain âge, leur prête du brillant ; mais

l'on reconnoît que ce ſont des yeux paſſionnés, & non des yeux qui aient l'expreſſion du ſentiment.

Lorſque les plumes flottoient ſur les têtes de nos belles, c'étoit un coup-d'œil fort agréable que de contempler du haut de la terraſſe des Tuileries tous ces panaches mobiles & ondoyans, qui brilloient parmi les flots des promeneurs.

Il n'eſt pas difficile d'y deviner les états. Ici un gros procureur foule peſamment la terre & briſe la chaiſe ſur laquelle il s'aſſied; un abbé légérement penché ſourit à propos, & ſa face joyeuſe & chérie annonce qu'il vit dans une molle & profonde indolence à l'appui d'un riche bénéfice. Une douairiere immobile paroît inſenſible à tout ce qui ſe paſſe autour d'elle. Ici l'on voit des viſages étourdis; là des fronts ſoucieux. L'un vient pour ſe repoſer, l'autre pour ſe diſtraire d'un ſombre déſeſpoir.

On s'entaſſe quelquefois dans la partie la plus déſagréable du jardin, & là les grouppes tumultueux qui vous piétinent ſans miſéricorde obligent le convaleſcent & le goutteux à ſe réfugier dans des allées écartées & ſolitaires.

Depuis peu, des filles publiques & bien vêtues ſe rangent en plein jour ſur des chaiſes au coin d'un arbre, & de-là raccrochent les paſſans, non avec le bras, mais avec un regard

regard qui vous fait baiſſer la vue. Elles attendent vers le midi que quelqu'un leur offre à dîner. Rarement manquent-elles leur coup ; il y a toujours quelques officiers en ſemeſtre, quelques libertins déſœuvrés qui s'en emparent : elles ſe rallient entr'elles & ſe prêtent la main pour embaucher les dupes & les imprudens, & former ce qu'on appelle *parties quarrées*.

Cette impudence ſi viſible qu'éclaire encore l'œil du ſoleil, au milieu d'un jardin où l'honnête bourgeoiſie eſt obligée de détourner les regards ; ce mépris non voilé des bienſéances eſt ce qui révolte le plus le partiſan de la décence publique.

Il devroit être enjoint à ces créatures d'attendre du moins l'ombre & les ténebres, comme elles faiſoient ci-devant, afin que le déſordre n'eût point ce front ſcandaleux qui déshonore un jardin royal, & qui force la mere de famille à ſortir précipitamment de telle allée & à n'oſer aller s'aſſeoir ſur tel banc. La jeune fille à ſes côtés, qui tient l'aiguille toute la ſemaine, n'oſe lever les yeux ; elle n'apperçoit que la chauſſure de l'altiere courtiſanne, & cette chauſſure ſuffit pour lui inſpirer des envies qu'elle n'avoit pas. Où eſt donc la récompenſe de la vertu, ſe dit-elle à elle-même ?

CHAPITRE CCCCXIX.

Hauteur des Panaches.

Il n'y a pas long-tems que les hautes coëffures, les plumes, panaches, &c. étoient ſur toutes les têtes de femmes. Et au ſpectacle, une rangée de femmes, placées à l'orcheſtre, bouchoit la vue à tout un parterre ; la même choſe à l'amphithéatre & dans les loges. C'étoit un vrai déſeſpoir pour les ſpectateurs : on murmuroit tout haut ; mais les femmes en rioient, & la politeſſe pariſienne ſe contentoit de gronder, mais n'alloit point au-delà.

Il n'y eut qu'un ſeul homme, Suiſſe de nation & fort impatienté, qui, tirant une longue paire de ciſeaux, fit mine dans une loge de vouloir couper l'excédent qui l'empêchoit de voir ; alors pour s'y ſouſtraire, la dame fut obligée de ſe mettre derriere & de laiſſer paſſer à ſa place l'homme qui y conſentit très-bien. Ce n'eſt donc plus le tems où le parterre crioit *place aux dames*, & où l'on ne pouvoit être ſûr d'avoir une place au ſpectacle tant qu'il pouvoit y arriver une femme, fût-elle douairiere ou borgne.

Autrefois l'on ne pouvoit voir ; aujourd'hui l'on ne ſauroit entendre ; le caquet de

ces mêmes femmes à panache ne diſcontinue pas pendant toute la piece. On entend ſortir des petites loges des voix bruyantes, des éclats de rire ; c'eſt un babil qui oblige celui qui veut entendre d'aller ailleurs ; on en fait la remarque tout haut ; les cauſeuſes l'entendent très-bien ; elles ſe taiſent, & puis recommencent de plus belle trois minutes après. Elles ſentent que la colere des hommes ſe bornera à quelque réflexion maligne & qui tournera même à leur avantage ; car pendant la petite diatribe on les conſidere, & le grondeur déſarmé finit par rire le premier de ſon accès de mauvaiſe humeur. Oh ! les femmes à Paris ne redoutent dans aucune circonſtance le courroux des hommes.

CHAPITRE CCCCXX.

Déménagemens.

Les déménagemens ordinaires ont quatre termes : vous voyez tous les trois mois, depuis le 8 juſqu'au 20, des charrettes ſurchargées de meubles qui circulent peſamment dans tous les quartiers. Ce ſont des mutations éternelles ; tel fauteuil délabré, décelant ſon ancien ſervice, va du fauxbourg Saint-Germain au fauxbourg Saint-Antoine

On le promene ainſi depuis dix années qu'il ſuit ſon maître errant ; & il faut que toute la ville, bon gré malgré, voie la chaiſe percée qui voyage. La ducheſſe qui paſſe n'en eſt pas exempte.

Il y a des gens qui déménagent auſſi fréquemment que les *filles de joie*, parce que faiſant de nouvelles connoiſſances, ils tranſportent autant de fois leur mobilier dans le voiſinage qui leur convient. L'un fuit un déſagrément de location, & tombe dans un autre pire encore qu'il ne ſoupçonnoit pas. Tel garçon, dans l'eſpace de quatre années, a déménagé quinze fois, & ne ſe trouve pas bien encore ; il faut le ſuivre à la piſte ; il a ſauté de rue en rue, ainſi que fait l'oiſeau ſur les branches de l'arbre.

On n'entend que plaintes réciproques entre le principal locataire & les ſous-locataires. C'eſt une ſous-diviſion qu'il eſt difficile quelquefois en juſtice de débrouiller. Le même pallier a juſqu'à quatre locataires différens, qui tiennent des baux les uns des autres.

En donnant congé ſix ſemaines d'avance, le propriétaire ou le principal locataire a le droit de vous faire vuider le plancher. Le terme le plus dur & le plus déſagréable pour ces mutations eſt celui de noël.

Déménager le 8 ou le 15 Janvier, tranſporter ſes meubles parmi les brouillards, la neige & les glaces, dans l'eſpace d'un jour

très-court, c'eſt une rude pénitence impoſée aux locataires. Malade ou moribond il faut néanmoins décamper avec ſon lit ; le propriétaire auroit le pouvoir de mettre tous vos meubles ſur le carreau.

Ne pourroit-on pas interdire ce *terme de noël*, à cauſe de la rigueur de la ſaiſon, & rendre une ordonnance de police, qui remettroit tous les déménagemens forcés au printems ? Les rues de Paris ſeroient moins embarraſſées dans ce mois d'allées, de venues, de viſites, & l'on ne verroit pas les meubles ambulans du petit peuple couverts de neige, & auxquels il faudra plus de ſix ſemaines pour perdre leur malfaiſante humidité.

Le petit peuple eſt plus pauvre le 8 Janvier que dans tout autre tems de l'année, & c'eſt à cette époque que les hôpitaux ſe rempliſſent.

Un pauvre manœuvre s'eſt enrichi ſingulièrement il y a quelques années. Paſſant par une rue, une vieille femme l'arrête, le fait monter à un quatrieme étage, & lui ordonne de ſceller dans le mur un pot de grès aſſez peſant. Dix-huit mois après, paſſant dans la même rue, il apperçut un de ces écritaux branlans, qui pendant à preſque toutes les boutiques : *Chambre à louer préſentement.* Il entra dans la maiſon & demanda quelle chambre étoit vacante. Celle du quatrieme, lui répondit-on ; une pauvre femme qui l'oc-

cupoit *s'eſt laiſſée mourir* (1) il y a trois ou quatre jours. On a vendu ſon lit pour l'enterrer. Le manœuvre dit : cette chambre me conviendra, & il donna des arrhes, y tranſporta quelques meubles, & là tout à ſon aiſe il détacha de la muraille le pot de grès où la femme avare avoit entaſſé ſon or.

Moraliſtes, juriſconſultes, philoſophes, la ſucceſſion étoit-elle légitime ? répondez. Je ſais bien que vous allez tous dire ſur le papier, *non* ; & vous ferez tous bien de le dire.

Mais pourquoi n'y a-t-il pas une loi qui dans un cas pareil adjugeroit à l'homme integre une portion de la ſomme qu'il auroit rendue, pouvant la détourner entiérement à ſon profit & à l'inſu de tout le monde ? La loi n'accordant rien, j'ai peur que tous les maçons préſens & futurs ne s'emparent du tout.

---

(1) Expreſſion populaire fort uſitée à Paris.

CHAPITRE CCCCXXI.

Courſes de Chevaux.

Nous les avons copiées des Anglois ; c'eſt la bête qui remporte le prix : on fait jeûner le jockei qui doit conduire afin qu'il peſe moins. Les paris s'ouvrent, & il ſe perd beaucoup d'argent.

C'étoit auſſi la manie des Grecs : ce peuple attacha à la vîteſſe des chevaux un honneur qui rendoit leur maître célebre. Qu'on eût couronné celui qui conduiſoit le char, il avoit montré une certaine fermeté & de l'adreſſe ; mais le vainqueur parmi nous, n'eſt-il pas un peu ridicule lorſqu'il ſe vante d'avoir ſu acheter une cavale plus légere que celle de ſon adverſaire ?

Euripide autrefois ſe moqua complétement de ce ſingulier vainqueur dans une ode même à ſa louange. Il lui dit en propres termes : *O fils de Clinias, la plus belle des victoires eſt celle dont les dieux n'ont favoriſé que vous ; on vous a vu remporter les trois premiers prix, être proclamé vainqueur au milieu des applaudiſſemens, ſans avoir pris la moindre peine.*

Sans avoir pris la moindre peine ? Qui

ſe ſeroit attendu à une pareille chûte ?

Il eſt dommage que nous ne ſoyons pas originaux dans ce ridicule que nous avons adopté ; mais auſſi nous avons voulu placer une gloire d'éclat dans le mérite de nos jockeis.

On ne parle donc plus que *du cheval barbe*, *du petit duc ;* & le goût des chevaux qui courent a ſuccédé à l'eſprit de la chevalerie entiérement éteint. On ſe tranſporte dans la pleine des Sablons pour voir courir des animaux efflanqués, qui paſſent comme un trait, tous couverts de ſueur au bout de ſix minutes ; & nous mettons enſuite dans les diſcuſſions qui réſultent de ces courſes, un air de profondeur & une importance qui ont quelque choſe de burleſque.

Cette ſingerie de nos voiſins n'a pas rétabli comme chez eux, ainſi qu'on l'eut d'abord imaginé, la perfection des races ; c'eſt que l'on n'a permis ces jeux olympiques qu'aux princes & aux grands ſeigneurs. Ils euſſent été néanmoins plus utiles dans des rangs moins élevés.

On a fait une petite comédie, dont le ſujet eſt une femme qu'on diſpute & qu'on gagne à la courſe, & ce ſujet n'a point paru ſortir des bornes de la vraiſemblance. Un interlocuteur, homme d'*un très-bon ton*, y dit : *Veux-tu recourir la comteſſe ?* Et comme telle eſt la maniere de ces *hommes qu'on connoît*, cela a paru délicieux, unique.

CHAPITRE CCCCXXII.

Rats.

La quantité de rats qui ſont dans Paris, (je ne parle pas de ceux qui logent dans les cervelles) ſurpaſſe l'imagination. Cachés pendant l'hiver le long des quais dans des piles de bois, ils deſcendent en été au bord de la riviere : là ils ſont d'une groſſeur démeſurée. Des peuplades entieres vivent dans ces ſouterrains & y forment des excavations remarquables ; ils entrent dans les caves quand la riviere hauſſe, & y rongent tout ce qu'ils trouvent. Auſſi dans ces quartiers voiſins de l'eau faut-il une armée de chats pour combattre cette armée de rats. Ceux-ci ſont d'une telle ſtature qu'ils ne tremblent plus devant le plus fier rominagrobis, & le combat ſe livre à forces preſqu'égales.

Les ſervantes ſont obligées d'accumuler les ratieres, & de redoubler de ſoins pour dérober la proviſion de chandelle & les alimens à la dent vorace de ces animaux : ils pullulent au point que pluſieurs maiſons en ſont incommodées, & de maniere à redouter le ſort de l'ancienne Egypte.

En vain un grand homme ſe promene

dans les rues avec une longue perche garnie de rats morts que le poiſon a gonflés ; le remede eſt pire que le mal. L'arſenic ou la *mort-aux-rats* indiſcrétement répandus dans des caves preſque bannales, occaſionne trop d'accidens pour qu'on n'en revienne pas à l'animal hypocrite dont *Montcrif* fut l'*hiſtoriographe*. Auſſi tandis que le bas des maiſons eſt habité par une eſpece rongeante, les toîts regorgent de chats & de chates, qui par leurs miaulemens interrompent votre ſommeil. Quelquefois dans le jour, au milieu de leurs ébats amoureux, ils tombent dans les cours, & vous recevez ſur le dos un matou vaincu, que ſon fort & heureux rival a précipité d'une gouttiere.

L'hiſtoire des *chats perdus* eſt infiniment intéreſſante. Dans pluſieurs maiſons on rappelle les déſerteurs, & il ſeroit contre le droit des gens de les retenir par force ou par ruſe ; il eſt défendu même de les amadouer. On affiche de tous tems les *chiens perdus ;* une dévote a donné l'exemple d'afficher *ſon chat perdu*, lequel avoit au col un ruban couleur de roſe, & l'on voyoit au bas de cette affiche : *Permis d'imprimer & d'afficher. Le Noir.*

Quelquefois dans le cimetiere des Innocens, où cinquante mille têtes de morts ſont rangées en amphithéatre, il apparoît un prodige ; c'eſt une tête de mort qui remue ou

qui roule toute ſeule, & le peuple d'accourir. C'eſt un rat qui s'eſt logé dans le crâne, & qui ne peut en ſortir auſſi facilement qu'il y eſt entré. Sous ces charniers, dont le coup-d'œil eſt le plus effrayant qui ſoit dans l'univers, les rats vivent parmi les oſſemens humains, les dérangent, les ſoulevent, & ſemblent animer ce peuple de morts, qui montre à la génération préſente la place qu'elle occupera ſur ces gradins, où les débris de l'humanité ſont placés, non plus ſelon les rangs qu'ils occupoient autrefois, mais d'après leur grandeur phyſique. Ils vont tous former la même terre calcaire. *Oui, terre contre terre*, pourroit dire le plus ſuperbe potentat, en donnant la main à l'homme de la derniere claſſe. Mais où m'ont conduit les *rats?*

CHAPITRE CCCCXXIII.

Portes des Couvens.

L'évangile l'a dit : *Mangez votre pain avec les pauvres.* Les moines étoient autrefois les pauvres ; mais devenus riches, ils font à leur tour des charités. Or voici comme ils mangent leur pain avec les pauvres.

Un tas de gueux s'aſſemblent le matin à

la porte du couvent. Ils ſont déguenillés. Le moine ouvre ; il ne les fait pas entrer chez lui, mais il jete dans chaque écuelle un peu de potage, & ces malheureux ſe chamaillent à qui obtiendra une plus grande portion de cette ſoupe.

Eſt-ce là manger ſon pain avec les pauvres ſelon l'intention de l'évangile ?

Je voudrois qu'on fît entrer ces malheureux ; qu'on les fît manger au réfectoire, qu'on les traita charitablement ; car ce n'eſt pas manger ſon pain avec les pauvres, que de leur jeter dans des cibilles de bois de vieilles croûtes détrempées dans la lavure des aſſiettes du couvent.

CHAPITRE CCCCXXIV.

Surfaire.

Tout petit marchand vous ſurfait ſa marchandiſe de près du double ; c'eſt une choſe ſcandaleuſe ! Qu'arrive-t-il ? L'acheteur méſoffre. La plus petite vétille eſt ſujette à une longue diſcuſſion. Le marchand offriroit ſa marchandiſe à moitié de ſa valeur ; qu'on lui feroit encore une offre inférieure, parce que les petits marchands ont la réputation de ſurfaire outre meſure. Comment parvenir,

dans le débat, au prix juſte? Celui qui marchande a toujours peur d'être pris au mot; il temporiſe, & ſouvent il ſe ſauve ſans avoir fait l'offre la plus légere.

Ne faudroit-il pas que les marchands s'impoſaſſent entr'eux la loi inviolable de mettre un prix fixe ſur leurs marchandiſes? Le tarif une fois arrêté, la confiance reſpective renaîtroit.

Paſſez devant une petite boutique, vous entendrez entre l'acheteur & le vendeur les mots *ſur ma conſcience, ſur mon honneur;* ils ſont prodigués pour la vente d'une canne ou d'un cordon de montre; les geſtes répondent aux paroles, & l'on ſe parjure pour quelques ſols. Voilà le négoce d'une infinité de miſérables détailleurs qui uſurpent les noms de marchands & même de commerçans.

Les garçons de boutique s'appellent *courtauts*, parce que le maître les envoie précipitamment après l'acheteur qui, ayant offert un prix, s'eſt en allé. Le boutiquier attend pour voir s'il reviendra; & quand il ne revient point ſur ſes pas, il dit à ſon garçon: *Cours-tôt après lui.*

CHAPITRE CCCCXXV.

Proceſſion des Huiſſiers.

Cavalcade aſſez plaiſante. Le lendemain de la Trinité, les huiſſiers à cheval & à verge, & les huiſſiers priſeurs montent à cheval, couverts de leurs robes noires. Ils ont mauvaiſe grace, & tout le peuple rit de voir ces ſuppôts de la juſtice caracoller, garder mal leurs rangs, & au moindre choc ſaiſir le crin des chevaux. Cette main qui griffonne & faite pour l'écritoire, conduit mal la bride. Leur ſtyle de grimoire eſt empreint ſur leur phyſionomie; ils vont ſaluer les principaux magiſtrats. On dit que les particuliers qui auroient à ſe plaindre de quelque mauvaiſe manœuvre, pourroient dénoncer le coupable ſubalterne; mais les chefs les puniſſent ſi rarement, que ſur cent plaintes une à peine eſt admiſe.

Comme il faut que la maſſe du papier timbré ſe débite, toutes ces mains qui le noirciſſent ſeront toujours encouragées à en vuider les magaſins; & ſi on leur fait quelque réprimande, le plus ſouvent c'eſt pour la forme, & ſix mois après ils recommencent avec plus d'intrépidité que jamais. Sans ces

plumes actives, que deviendroit le riche produit de la ferme ?

CHAPITRE CCCCXXVI.

Débiteurs du Bon Ton.

Un débiteur qui veut être inacceſſible eſt très-commodément à Paris. Il occupe une maiſon à portier où le créancier eſt conſigné; jamais monſieur ne ſera au logis pour lui. Quand les huiſſiers viendront pour ſaiſir, ils ne paſſeront pas la loge du portier.

Les hommes d'un certain rang ont leurs hommes d'affaires ; c'eſt à lui que s'adreſſent toutes les complaintes. Comme il eſt lui-même intéreſſé à ne point payer, il eſt encore plus inſenſible & plus inexorable que ſon maître.

Malheur à celui qui ne peut faire révoquer un arrêt de ſurſéance ! Il mourra de faim contre la porte repouſſée par le portier, ou bien il ſera éconduit par l'homme d'affaires.

Si l'huiſſier en portant une ſignification oublie de laiſſer au portier la piece de douze ſols, la ſignification eſt miſe au feu, pour lui apprendre une autre fois à connoître l'étiquette.

Rien n'eſt ſi dupe des gens du bon-ton que le marchand & l'ouvrier. Aucune dette n'eſt ſacrée à Paris pour ce qu'on appelle *gens de condition*. S'ils font au bout de quelques années l'effort de donner un à-compte, ils ſemblent faire une grace.

Telle ducheſſe doit à des marchands ſon linge, ſes robes, le drap qui couvre ſes domeſtiques; elle s'en moque, & ce n'eſt qu'en tremblant que ces marchands viendront réclamer leur dû. On fait en leur préſence des rouleaux de louis pour le jeu du ſoir, & on les congédie aſſez impoliment.

Un boulanger, à qui un marquis devoit en mourant une forte ſomme, diſoit naïvement en parlant à l'homme d'affaires: *Hélas! ce grand ſeigneur, quand j'allois lui demander de l'argent, il me faiſoit aſſeoir du moins à côté de lui. A préſent on ne paie pas davantage, mais on n'eſt plus ſi honnête.*

CHAPITRE CCCCXXVII.

Muſique des Gardes Françoiſes.

Muſique militaire que l'on emploie depuis peu dans pluſieurs cérémonies publiques. Le colonel permet que ſes ſoldats muſiciens

exercent leurs talens dans toutes les maiſons honnêtes où ils ſont deſirés.

Dans les beaux jours de l'été la muſique des Gardes donne des ſérénades ſur le boulevard; le peuple accourt, les équipages ſe preſſent & tout le monde ſe retire très-ſatisfait. Cette muſique imprime au régiment une diſtinction qui le fait chérir. Autrefois ce régiment étoit comme avili par ſon indiſcipline & ſa mauvaiſe conduite; aujourd'hui il eſt conſidéré. Son colonel l'a totalement métamorphoſé, & ces mêmes ſoldats qui commettoient une infinité de déſordres ſont devenus honnêtes & utiles.

Rien n'eſt plus propre à attacher le ſoldat à ſon métier qu'une muſique militaire.

On a trop négligé parmi nous la muſique militaire; nous n'avions pas, il y a vingt-cinq ans, un ſeul trompette qui ſonnât juſte, pas un ſeul tambour qui battît en meſure, pas une clarinette qui ne fut fauſſe.

Auſſi durant les dernieres guerres, les payſans de Boheme, d'Autriche & de Baviere, tous muſiciens nés, ne pouvant croire que des troupes réglées euſſent des inſtrumens ſi faux & ſi diſcordans, prirent tous nos vieux corps pour de nouvelles troupes qu'ils mépriſerent; & l'on ne ſauroit calculer à combien de braves gens des inſtrumens faux & des muſiciens ignares ont coûté la vie. Tant il eſt vrai que dans l'appareil de la

guerre, il ne faut rien négliger de ce qui frappe les ſens.

Et ſi, comme le dit l'abbé Raynal, le roi de Pruſſe a dû quelques-uns de ſes ſuccès à la célébrité de ſes marches, il en doit auſſi pluſieurs à ſa muſique vraiment guerriere.

CHAPITRE CCCCXXVIII.

Louvre.

Le Louvre ſemble condamné à ne jamais être fini; c'en eſt fait. La deſtinée de ce ſuperbe monument ſera de reſter inachevé, comme pour immortaliſer à jamais l'eſprit des François, ſi par haſard l'Europe vouloit revenir un jour de ſes premieres idées.

Devant cette ſuperbe colonnade, une multitude de petits frippiers étalent en plein air ſur la place, des guenilles, des haillons: ce contraſte dit encore quelque choſe à l'œil obſervateur; c'eſt l'image de tout le reſte: grandeur & miſere, côte-à-côte.

Les trois académies (ſans compter celle d'architecture) ſont logées dans ce Louvre qu'on diroit avoir été battu en ruine, ou avoir échappé à la fureur d'un peuple barbare.

Quelques académiciens & quelques particuliers y ont obtenu un logement ; mais il faut bâtir une eſpece de maiſon en charpente dans ces vaſtes enclos. On trafique de ces logemens qui ſont peu commodes, ſur-tout par les eſcaliers qui ne répondent point à la majeſté de l'édifice.

Pluſieurs peintres de l'académie y ont leurs atteliers, & une multitude de rats leur domicile ; c'eſt le cortege ordinaire des talens.

Celui qui vient à décéder dans les logemens du Louvre, ne peut faire attacher à ſa porte une aune de tenture noire. Il faut qu'il déloge ſans cérémonie ; on enleve le corps ſans qu'il ſoit expoſé, & il eſt interdit aux murailles de porter les marques lugubres de la douleur de ſa famille.

Du Freny diſoit à Louis XIV : Je ne regarde jamais le Louvre ſans m'écrier : *Superbe monument de la puiſſance de nos plus grands rois, vous ſeriez achevé, ſi l'on vous avoit donné à l'un des ordres mendians pour y tenir ſon chapitre & loger ſon général !*

C'étoit un ſi beau plan que ce Louvre ! Le château de Verſailles l'a fait abandonner ; l'état des finances, le laps de tems, & peut-être même la politique empêcheront toujours que ce premier plan ne reçoive ſa pleine & entiere exécution. Les rois de Fran-

ce, ſelon toute apparence, n'habiteront plus la capitale; & ce palais qui ne convient qu'à un monarque, n'offrira dans les ſiecles qui vont ſuivre qu'une demi-ſplendeur & des travaux interrompus.

CHAPITRE CCCCXXIX.

Bréviaire.

Un prêtre régulier a toujours ſon bréviaire en poche ou ſous le bras; il le porte à la promenade & même en voyage; il affecte quelquefois de le lire avec attention, & rachete l'ennui que cette lecture lui cauſe en donnant à cette pratique une ſorte d'oſtentation.

Depuis que l'on en rit, cette manie de prier devant le monde eſt diminuée. Eh! n'eſt-il pas ridicule de voir dans un carroſe public, un prêtre qui marmote du mauvais latin pour mendier des aſſiſtans une certaine vénération?

Si cette lecture du bréviaire eſt faite pour ſe ſanctifier, c'eſt dans la retraite & ſeul que le prêtre doit méditer ce qu'il lit, & non prendre le tems de la promenade ou d'une aſſemblée pour ſe faire remarquer.

Cette infructueuſe momerie n'eſt plus en

uſage que chez les prêtres ſtupides ou hypocrites. Ceux qui ſe reſpectent, ne livrent plus au coup-d'œil des railleurs leurs lèvres mouvantes, leurs ſignes de croix & leurs coups-d'œil vers les cieux. Qu'un prêtre diſe journellement ſon bréviaire, qu'il ſe pénetre de ſes charmes touchans, rien ne l'en empêche; mais qu'il ſe tienne à l'écart ou dans ſa maiſon.

Il faut bien quatre ou cinq heures de tems par jour pour dire le bréviaire du dioceſe de Paris. Quiconque a un bénéfice ne doit pas y manquer ſous peine de pécher. Les évêques & les abbés commendataires le diſent en dormant.

Si vous ne dites pas votre bréviaire, il faudra vous en confeſſer, diſoit-on à un prélat. — *Sans doute, & c'eſt bien mon deſſein; car j'ai plutôt fais de confeſſer que je ne le dis pas, que de le dire tout entier.* A l'exemple du prélat, certaines jeunes Pariſiennes (quoiqu'elles ne diſent jamais tout) ont opiné que les plaiſirs de toute une année pouvoient fort bien être achetés par un quart-d'heure de confeſſion. Elles ſe confeſſent donc dans la quinzaine de Pâques, & jouiſſent enſuite de leurs amans onze mois & demi. Que dites-vous de ce calcul?

CHAPITRE CCCCXXX.

Viande en Carême.

Les boucheries ſont ouvertes en plein carême, tant à l'uſage des proteſtans & des malades, que de tous ceux enfin qui veulent faire gras. Il eſt vrai que le bigot, en paſſant, y jette des yeux courroucés, & qu'en rentrant chez lui, il crie contre ce ſcandale; mais heureuſement que l'adminiſtration a ſenti qu'il convenoit de laiſſer à chaque eſtomac & à chaque conſcience, la liberté du gras ou du maigre. Les curés des paroiſſes ſe prêtent eux-mêmes facilement à la diſpenſe. On remplace l'abſtinence par une légere aumône, & tout le monde s'en trouve mieux.

Où eſt le tems où l'on étoit obligé, lorſqu'on vouloit envoyer un bouillon à un malade, de le cacher dans une boëte à perruque ? Dans ma jeuneſſe, j'ai vu arrêter le dîner du prince de Condé, qu'on lui portoit de ſon hôtel au jeu-de-paume de la rue Mazarine. Les eſtafiers de je ne ſais quelle juriſdiction, avoient ſaiſi le potage & les poulardes de Son Alteſſe Séréniſſime. Ces puérilités ont pris fin : mais quelques

ſots gémiſſent encore ſur l'abolition de l'ancienne rigueur qui plaçoit dans les rues des emporteurs de tous les dînés accommodés au gras.

CHAPITRE CCCCXXXI.

Attrapes.

Une des bêtiſes du peuple de Paris, c'eſt ce qu'on appelle *attrape* en carnaval. On vous attrape de toutes parts. On applique aux mantelets noirs des vieilles femmes qui ſortent pour aller aux prieres de quarante heures (1) des plaques blanches qui ont la forme de rats; on leur attache des torchons, on ſeme des fers brûlans & des pieces d'argent clouées au pavé; enfin ce qu'on peut imaginer de plus ignoble divertit infiniment la populace.

Pendant tout le carnaval, elle ne parle que d'ordures, & enfante ſur ce chapitre mille groſſieres équivoques, alors elle rit aux éclats. Un *maſque* ſe promene dans

(1) Prieres publiques, où l'égliſe expoſe le Saint-Sacrement, comme pour contrebalancer par des adorations les excès que le gouvernement tolere.

tous les beaux quartiers, ſous les fenêtres des dames & des demoiſelles, ayant l'air d'être en chemiſe & ſans culottes; le derriere de cette chemiſe eſt chargé de moutarde; d'autres maſques qui ſuivent, s'empreſſent avec des morceaux de boudin d'aller au moutardier ambulant, & le peuple de percer la nue en applaudiſſant à ces dégoûtantes plaiſanteries.

C'eſt cependant au milieu de cette capitale, centre du goût & des lumieres, que cent mille individus ſuivent en foule ces farces qui font vomir, & qu'on reproche enſuite à l'auteur du *Miſantrope* (qui fut obligé, comme directeur de troupe, de travailler pour le peuple), qu'on lui reproche encore la *proceſſion des ſeringues* dans *Pourceaugnac*. Les comédiens François, ces jours-là, ne manquent point de donner *dom Japhet d'Arménie* (1) & autres *ſcaronades*, & les ſpectateurs s'amuſent fort d'un pot-de-chambre vuidé ſur la ſcene d'un apothicaire en attitude, & d'un malade dé-

(1) Piece de Scaron, d'une bouffonnerie aſſez indécente. La veuve de ce poëte burleſque a épouſé Louis XIV; Louis le Grand, ſucceſſeur de Scaron! Jamais l'auteur de *l'Énéide traveſtie* n'eut une idée plus groteſque. Oh, comme il en auroit ri!

voyé

voyé qui court à la garderobe avec les grimaces du moment.

La canaille rit dans les carrefours, & le beau monde ſur les banquettes de velours de l'orcheſtre & de l'amphithéatre. Préville, comédien du roi, joue la dégoûtante maſcarade, tout auſſi bien & avec autant de feu que le poliſſon des rues, & leurs geſtes licencieux ſont à peu près les mêmes.

Parmi ces déteſtables plaiſanteries, une m'a paru plus mauvaiſe encore. On fagote un enfant poſtiche ; il a le dos tourné, le corps baiſſé, il ſemble vouloir ramaſſer à terre une pomme tombée de ſa main ; vous paſſez, & ſouffrant de ſon attitude, vous ramaſſez la pomme & la préſentez à l'enfant. Auſſi-tôt la canaille vous hue ; mais n'eſt-ce point là huer une bonne action ? Cela ne me ſemble pas indifférent.

Je ne ſais ce qui ſe paſſoit aux *bacchanales* du peuple Romain ; perſonne n'a fait le *tableau de Rome :* mais dans aucune ville du monde ancien, on ne retrouvera, je crois, les amuſemens vils & groſſiers de la populace pariſienne. Les vendeurs d'eſtampes n'affichent alors que des figures de garderobe, les colporteurs qui vendent les billets de loterie, vous en offrent d'imprimés (je ne ſais ſi c'eſt avec approbation) où il y a deſſus ; *loterie d'étrons*, *gros lot*, 100000 liv. Signé, *Gobetout.* La populace fait

vraiment pitié dans ces trois jours de carnaval ; tous ſes divertiſſemens ont une empreinte de ſottiſe & de vilenie qui rapproche leur goût de celui des pourceaux. Il paroît que ce pauvre peuple ne ſonge point à recourir déſormais à de plus ingénieuſes inventions ; peut-être l'entretient-on exprès dans ces ineptes orgies.

Oh Grecs ! Grecs ! ſi ſouvent & ſi mal à propos cités par nos pédans, puiſqu'on compare inceſſamment Paris à Athenes, dites, vos bouquetieres & vos artiſans, du tems de Démoſthenes & d'Alcibiade, admettoient-ils dans leurs plaiſirs ce mêlange honteux ? Non : & pourquoi ? Parce qu'il y avoit à Athenes une tribune & des orateurs publics, qui euſſent fait rougir les vendeuſes de poiſſon, ſi..... Mais où vais-je m'embarquer ?

Au nouvel an, on voit auſſi des *attrapes* chez les confiſeurs de la rue des Lombards : celles-ci n'ont qu'un caractere enfantin. On donne aux boëtes à *bon-bon* toutes ſortes de forme ; *artichaud*, *tiſon-brûlé*, *bout de tabac*, *bottes d'aſperges*, & les boëtes dans leur figure variée & bizarre indiquent quelquefois un rapport avec les événemens du jour. Un de ces confiſeurs ne s'étoit-il pas aviſé, il y a dix ans, de placer une petite tête de Louis XV en ſucre ſur un baril de

paſtilles ? La police n'eut que le tems de déménager la boutique ſucrée.

Puis vous voyez au premier étage le *ſiege de la Grenade*, décoration de deſſert. Bombes, mortiers, canons, fuſils, murailles, drapeaux, ſoldats, général, tout eſt à croquer ; le même deſſinateur préparoit déjà le *ſiege de Gibraltar*, & comptoit l'expoſer à l'admiration des curieux ; mais il faudra qu'il refonde ce rocher imprenable.

CHAPITRE CCCCXXXII.

Mets hideux.

Au détour de cette rue, dans cette étroite échoppe, qu'apperçois-je ſur ces aſſiettes mutilées ? Quels ſont ces reſtes où la moiſiſſure a déjà dépoſé ſa premiere empreinte ? Ces reſtes, rebut des valets, après avoir touché la bouche d'un évêque qui s'eſt arrêté par réflexion pour donner la préférence à un autre morceau, ont été dédaignés des marmitons ; ils ſont deſtinés à deſcendre dans l'eſtomac des pauvres, auſſi maigres que les marmitons ſont gras. Ceux-ci les ont ramaſſés pêle-mêle, & les ont vendus à des regratiers qui les expoſent à l'air. Hélas ! qui en ſera friand ? Voyons : *ventre affamé n'a*

point d'oreilles ; mais il a des yeux. Sur le ſoir, un indigent enveloppé d'une redingotte, deſcend de ſon grenier, & vient acheter ces reſtes dégoûtans, ſur leſquels la valetaille a bavé ; il les cache & les emporte. C'eſt un honnête homme que des revers ont précipité dans un état obſcur ; il eſt bien moins nourri, moins bien couché, moins heureux enfin qu'un laquais.

L'homme charitable, mais qui craint de mal placer ſon aumône, devroit ſe faire l'honorable eſpion de ces échoppes ; il pourroit veiller à côté de ces plats froids & livides, qui ne peuvent tenter que la famine en perſonne. A coup ſûr, ce ſont de vrais infortunés que ceux qui vont là pour y chercher leur triſte nourriture ; à coup ſûr, ces acheteurs ſont dans le beſoin, & dans un beſoin réel. Ces graillons, dont la vue offenſe notre délicateſſe, perdroient de leur vileté, & deviendroient la pierre de touche qui ſerviroit à diſtinguer l'homme ſouffrant de la faim. Donner à propos, eſt le vrai ſynonyme de libéralité. Que d'argent dépenſé ſur le pavé de Paris ! Et parmi tant de riches prodigues, combien diſtingue-t-on de perſonnes libérales ? Qu'elles ſe mettent en embuſcade près de ce regrat que la miſère ſilencieuſe vient enlever à l'approche des ténebres, & elles auront bientôt lieu d'être émues & attendries.

A Verſailles, le regrat n'a point cet aſpect révoltant. Ce qui ſort de deſſus la table du roi & de celle des princes eſt en entier, & le bourgeois ne rougit point de s'en nourrir ; puis ce qui a été ſur la table des princes, eſt toujours réputé un morceau ſain & délicieux. Le quart de Verſailles ſe nourrit donc des plats ſervis ſur les tables royales, & les cuiſiniers de Sa Majeſté ont apprêté les viandes pour des eſtomacs vulgaires, auxquels ces mets, chefs-d'œuvre de leur art, n'étoient pas deſtinés. Des poiſſons immenſes, auxquels on n'a pas touché, n'ont fait qu'un ſaut de la table de monſeigneur le comte d'Artois ſur celle d'un chapelier, & vont régaler ſa petite famille. Elle ſe nourrit de mets ſucculens, & n'a plus beſoin de faire une cuiſine particuliere.

Ce regrat de Verſailles n'eſt donc point déſert en plein jour comme celui de Paris ; au contraire, tel y entre l'épée au côté & fait l'emplette d'un turbot, d'une hure de ſaumon, morceau fin & rare, qu'il n'auroit pu trouver ailleurs ſans dépenſer beaucoup d'argent ; il ſe vante d'avoir été *au regrat de Verſailles*. S'il parloit des *aſſiettes publiques* de la capitale, il ſouleveroit le cœur. Et voilà de ces diſtinctions qu'il eſt de mon emploi d'apprendre aux étrangers ; car tout a ſes nuances & a l'infini ; nuances inſtructives, & qui peuvent jeter du jour

ſur les ouvrages des légiſlateurs & des moraliſtes. Oui, ils doivent lire ce chapitre avec attention.

Ainſi donc dans la ville qu'habite le roi, tel officier décoré de la croix, avant que d'aller chez le miniſtre, ſe munit d'un poulet rôti, qu'il enveloppe proprement dans un mouchoir. S'il eſt invité à dîner, tant mieux, ſon poulet lui ſervira pour ſon ſouper. Il y a à ce ſujet une anecdote connue & que je ne rapporterai pas ici, parce que le journaliſte de Neuchatel ne veut pas abſolument que je raconte des anecdotes, quoique lui-meme n'en ſache aucune de ce genre.

Mais malgré lui, je dirai encore ce qui ſe paſſe au bout du Pont-Neuf. C'eſt une faiſeuſe de *beignets* qui, plaçant ſa poële à frire ſur un rechaud expoſé en plein air, & dont en paſſant vous recevez la fumée au nez, emploie, au lieu de beurre, d'huile ou de ſain-doux, un *cambouis*, un *vieux-oing*, qu'elle ſemble avoir dérobé aux cochers qui graiſſent les roues des carroſſes. Des poliſſons déguenillés attendent que le beignet gluant & viſqueux ſoit ſorti de la poële, & le dévorent encore chaud & brûlant à la face du public. Le paſſant étonné, s'arrête & dit : *il a le gozier pavé.* Au reſte, on diſtingue par-tout le Pariſien en ce qu'il mange ſa ſoupe preſque bouillante.

Dois-je auſſi parler des *vendeuſes de ma-*

rons & de chataignes, qui, tout à côté, les font rôtir ou bouillir ? Elles glapiſſent du matin au ſoir, criant : *Tout chauds, tout brûlans.* On dit qu'attendu que les fermiers-généraux nous vendent le ſel treize ſols la livre, (falſifié encore) elles verſent, par économie, dans la chaudiere aux marrons un ſel qui leur eſt propre, qui ne vient ni de l'océan ni des mines, & n'eſt pas encore aſſujetti à aucun droit.

Vous conduirai-je enfin, lecteur, dans ces gargottes de fauxbourg, obſcures & enfumées, où les maçons tenant ſous le bras leur morceau de pain enduit de plâtre, ainſi que leurs perſonnes, vont le plonger dans un chaudron banal ; ce qui s'appelle, *tremper ſa ſoupe.* Il leur en coûte trois ſols pour cette immerſion. Quel chaudron ! quelle ſoupe ! Mais j'apperçois que j'offenſerois votre délicateſſe ſi j'allois plus loin. Raſſurez-vous, délicats ſybarites, je ne vous dirai plus rien. Il importera ſans doute à d'autres de ſavoir comment le peuple qui travaille le plus vit & ſe nourrit.

Paſſez enſuite devant la porte d'un hôtel ; on ſent de loin une odeur agréable qui anime l'appétit. On ſe nourriroit preſque à la fumée épaiſſe que la cuiſine exhale par les barreaux qui donnent ſur la rue. Avancez la tête, trente caſſeroles ſont ſur des braſiers ; des cuiſiniers en veſtes blanches,

les agitent avec grace ; chaque ſauce eſt interrogée dix fois ; toutes ſortes de mets vont couvrir une table où s'aſſeyeront cinq ou ſix épicuriens qui toucheront à vingt plats d'une dent dédaigneuſe, & qui ne ſongeront ſeulement pas s'il exiſte des hommes à qui le néceſſaire manque, à raiſon du haut prix où les riches qui accaparent tout, ont fait monter toutes les denrées.

CHAPITRE CCCCXXXIII.

S'écrire aux Portes.

Le beau monde conſacre quatre ou cinq heures, deux ou trois fois la ſemaine, à faire des viſites. Les équipages courent toutes les rues de la ville & des fauxbourgs. Après bien des reculades, on s'arrête à vingt portes pour s'y *faire écrire ;* on paroît un quart-d'heure dans une demi-douzaine de maiſons ; c'eſt le jour de la marechale, de la préſidente, de la ducheſſe ; il faut paroître au ſallon, ſaluer, s'aſſeoir tour-à-tour ſur le fauteuil vuide, & l'on croit ſérieuſement pouvoir cultiver la connoiſſance de cent ſoixante à quatre-vingt perſonnes.

Ces allées & venues dans Paris diſtinguent un homme du monde ; il fait tous

les jours dix visites, cinq réelles & cinq en blanc ; & lorsqu'il a mené cette vie ambulante & oisive, il dit avoir rempli les plus importans devoirs de la société.

En entrant dans ces différens sallons on y entend les mêmes futilités ; répétitions uniformes, point de franchise ; toutes les opinions sont masquées, & ce n'est jamais au sallon que l'on s'explique. La nouvelle du jour se recommence à chaque visite ; on conte huit fois de suite la même histoire, & la politesse ordonne d'écouter tout ce que le bavard importun, qui s'est emparé de la conversation, se hasarde à dire.

Le sallon s'ouvre & se ferme soixante fois ; les noms entrent ; les robes & les habits s'examinent ; on garde le silence ; on s'esquive, on remonte en voiture pour aller trouver des personnes tout aussi indifférentes, & écouter dans un nouveau cercle ce qu'on sait déja, & ce qu'on a appris sans intérêt.

Cette vie ambulante & oisive, suite du désœuvrement, annonce le vuide profond du cœur & de l'esprit ; & c'est ainsi que se passe la vie des gens à équipage. Est-ce la peine d'être pourvu des avantages de la naissance & de la fortune, pour prodiguer ainsi son existence ? Et ces personnes affecteront encore du dédain pour des sociétés qu'elles ne connoissent pas : & pourquoi ? Parce qu'elles

dédaignent réellement les ſociétés qu'elles connoiſſent.

Quand le jour tombe dans le *ſallon*, le notaire & le gros commis diſent aux valets, *des bougies;* les maîtres des requêtes & les préſidens diſent, *des lumieres;* mais les grands ſeigneurs & les princes diſent, *apportez des chandelles:* & pourquoi ? c'eſt que le roi dit toujours, *des chandelles.*

Je ne doute pas que, profitant de cette remarque, quelque gentillâtre ne diſe bientôt en province dans ſon châtel démantelé, *des chandelles.* Et j'aurai occaſionné un trait comique, tant mieux, il fera rire.

Il y a d'autres extravagances dans ces coutumes du beau monde. Un laquais va régulièrement tous les matins ſavoir comment ſe porte madame une telle; mais il eſt de ſon devoir de ne jamais rendre compte à ſa maîtreſſe de ſa miſſion. On s'envoie des ſalutations, des complimens réciproques, & l'on demeure porte à porte.

D'autres femmes ont l'affectation de s'écrire tous les jours de la vie. Ce ſont des amitiés exceſſives, des tranſports; on ne ſauroit vivre l'une ſans l'autre; on déclare ſon intimité ſentimentale à la face de l'univers. Au bout de ſix mois on devient de la plus belle indifférence, & ces femmes ſi affolées ne ſe reconnoiſſent plus.

Depuis long-tems on ne fait plus ces in-

commodes visites du jour de l'an ; il n'y a plus que les commis de bureau qui vont offrir leurs hommages à leurs supérieurs qui les attendent ce jour-là, & les reçoivent avec toute la dignité d'un protecteur.

Ceux qui ne reçoivent pas de gages ne font aucune visite. On s'envoie réciproquement des cartes par des domestiques.

La petite poste se charge aussi des visites. Le porte-claquette met un habit noir, l'épée au côté, & souleve le marteau des portes cocheres ; elles bâillent & se referment quand la carte est glissée. Rien n'est plus aisé, personne n'est visible ; chacun a eu l'honnêteté de fermer sa porte. Le porte-claquette prend par-tout le nom de celui dont il est le commettant.

On se rejette le surlendemain dans la société, & on laisse le cordonnier & le tailleur se donner l'accolade vraie ou fausse, qui étoit encore familiere au beau monde il y a quarante ans. Voilà comme on a détruit insensiblement ces gênes futiles qui nous tyrannisoient à des époques renaissantes.

CHAPITRE CCCCXXXIV.

Sœurs Griſes.

Ainſi nommées de la couleur de leur habillement, attachées à différentes paroiſſes. Elles ſoignent les pauvres malades, & ſe répandent par-tout où leurs ſoins ſont néceſſaires. Ces ſœurs de la charité mettent dans un jour touchant le triomphe de la religion. L'humanité ſouffrante, miſérable, dénuée, trouve par leur miniſtere des ſecours, des remedes, des conſolations. Eh, quelle différence d'une ſœur, livrée à ces honorables & utiles fonctions, à celles qui, dans une retraite inacceſſible, paſſent une vie entiere à chanter au chœur des cantiques ſtériles & inintelligibles à elles-mêmes!

L'eſprit de zele & de charité qui les anime, me pénetre de reſpect, & me fait deſirer que ce vénérable inſtitut ſe propage.

Au moment univerſellement plus deſiré & peu éloigné ſans doute, que l'on détruira les vierges folles, (qu'on n'appellera alors plus religieuſes) on reſpectera l'établiſſement des ſœurs griſes; & l'exercice pénible & aſſidu de leurs fonctions, leur méritera conſtamment la reconnoiſſance publique.

Si dans les hôpitaux les sœurs qui environnent les lits de souffrance, au milieu de tant de jeunes chirurgiens, pharmaciens, médecins, presqu'emprisonnées dans des salles où les atomes subtils, les corpuscules actifs abondent, & soulevant à chaque minute des corps nus, ont contracté le goût trop vif du plaisir & de la volupté, leurs jouissances ne sont-elles pas un foible dédommagement de leurs veilles, de leurs travaux, de leurs soins renaissans & pénibles ? Le rigorisme le plus outré peut-il s'empêcher lui-même de placer la *charité* à la tête des autres vertus ? Ces sœurs hospitalieres n'en sont que plus compâtissantes lorsqu'elles s'attendrissent. Elles entendroient moins l'accent de la douleur, si leur ame étoit fermée à la voix du plaisir. La charité qu'elles exercent avec un courage infatigable, doit suffisamment expier des foiblesses que le lieu, l'âge, les fonctions, la solitude, l'occasion rendent presqu'inévitables.

Elles vivent sous les rideaux, tantôt d'un jeune homme pâle qui souffre & qui reprend bientôt ses couleurs, graces à leurs soins, tantôt près d'un vieillard qui leur rappelle un pere chéri. Elles voient tour-à-tour les scenes touchantes de la maladie, de la convalescence & de la mort. L'éclair fugitif de la vie semble leur en enseigner l'emploi. Leur sensibilité si fréquemment exercée, s'ar-

rêteroit-elle lorſque la préſence des douleurs & des infirmités humaines prête encore un nouvel attrait à des plaiſirs devenus néceſſaires pour contre-balancer l'aſpect perpétuel des ſouffrances, & qui ſeuls ſans doute font ſupporter des devoirs devant leſquels les trois quarts des hommes frémiſſent & reculent.

Qui m'expliquera pourquoi toutes les perſonnes appliquées ſpécialement à guérir les plaies, à ſoigner les maladies, & qui vivent avec les êtres ſouffrans, ont pour les plaiſirs des ſens, un penchant beaucoup plus vif que celui qui anime les autres hommes?

CHAPITRE CCCCXXXV.

Financieres.

Si un auteur comique a le deſſein de faire une piece intitulée l'*Impertinente*, qu'il aille de ce pas viſiter deux ou trois financieres. Les femmes de qualité ont de la nobleſſe, de l'eſprit & du tact. Leurs mots piquans ſont aſſaiſonnés d'une certaine grace qui en adoucit la pointe; mais les financieres ſont hautaines & dures, par inſtinct & par réflexion. L'état de leurs maris, quoiqu'elles affectent de le mépriſer, a paſſé dans leurs cœurs; & jamais elles n'auront le tour facile & le lan-

gage aiſé des femmes de qualité ; l'or ſemble pervertir les caracteres.

La financiere qui craint le reproche fait tout ce qu'il faut pour le juſtifier. Les femmes de robe ont des ridicules petits ; la financiere a des tons qui décelent la ſuprême impertinence, l'impertinence raiſonnée.

La comédie de *George-Dandin* n'a point guéri les roturiers de la ſottiſe d'épouſer des filles de condition. Telle, ſouſtraite à la miſere par un mariage fortuné, a cru honorer un bon financier en lui donnant la main. Elle ſe diſtingue de ſon mari, & le croit uniquement fait pour lui gagner des millions. Dans les grands ſoupers qu'elle donne à de petits ſeigneurs, elle rougit preſque de le voir à table. Elle ne permet pas à ſon époux de traiter ſes enfans comme s'il étoit leur pere, parce qu'alors ces enfans ne ſeroient plus de qualité. Tous les défauts qu'elle remarque en eux (elle le dit preſqu'ouvertement) procedent du levain vicieux de leur pere. Tout ce qui n'eſt pas de qualité la fait tomber en ſyncope. Elle ne ſait comment elle a pu venir habiter l'hôtel magnifique de ſon époux calculateur. Son nom lui cauſe le plus grand chagrin, & pour lui faire plaiſir, il faut en lui parlant la nommer par ſon nom de fille. Tous les jours elle ſoupire ſur l'opulente roture de ſon mari. Elle l'écarte autant qu'il lui eſt poſſible, non pas par antipathie,

mais par mépris pour cette ineffaçable roture qui lui revient toujours en mémoire. Il ſeroit trop au-deſſous d'elle de demander de l'argent à ſon mari ; elle lui donne des *mandats* qu'il paie comme un banquier.

Qu'a donc produit la comédie de *George-Dandin ?* Rien pour le tems actuel, où la finance ayant pris les connoiſſances & les mœurs du ſiecle, n'a plus trop de diſcordance avec le ton de la nobleſſe : les dehors rebutans ont diſparu, mais le fond eſt demeuré le même. Il faudroit donc refaire ce ſujet, ne plus offrir un imbécille qu'on fait mettre à genoux devant ſa femme, mais un homme foible que les vieux préjugés dominent encore, qui ſe proſterne en eſprit devant les aïeux de ſa femme, & qui ſemble demander grace à ſes parens d'oſer coucher avec elle, tant il eſt la dupe de ces impoſantes expreſſions, *condition*, *famille*, *maiſon*, *naiſſance*, qu'on fait inceſſamment réſonner à ſes oreilles pour faire couler ſon or ſur les derniers rejetons d'un arbre généalogique entiérement deſſéché.

Cette extravagance de vouloir épouſer une femme qui n'a que des titres, & qui vaine & fiere a l'eſprit gâté par ſes parens qui lui enſeignent à dédaigner l'autorité maritale, eſt encore aſſez commune pour être peinte & rajeunie ſous des touches nouvelles, analogues au ton, au langage & aux manieres

du jour. Il paroît que l'idiome de notre comédie doit ſubir tous les trente ans une entiere métamorphoſe. Le fond du tableau a beau être vrai, il n'y a que les nuances, & il y en a à l'infini, qui déterminent l'exacte reſſemblance. Aucun perſonnage de Moliere n'a plus parmi nous ſa phyſionomie complette.

CHAPITRE CCCCXXXVI.

Domeſtiques de Louage.

Vous arrivez à Paris ſans domeſtiques ; vous en trouvez un ou pluſieurs pour 40 ſols par jour. Ils s'emparent volontiers des étrangers qui ne connoiſſant pas la ville, leur remettent le ſoin des marchés & des emplettes.

Que font ces domeſtiques de louage ? Ils vont chez le marchand & lui impoſent la loi du partage de bénéfice. Le marchand hauſſe le prix, & l'étranger achete l'objet au deſſus de ſa valeur. Ces domeſtiques mettent à contribution juſqu'au traiteur ; ils ſe font payer par le loueur de remiſe (1) juſqu'à

(1) Carroſſe de louage qui tient le milieu entre le fiacre & la voiture diſtinguée.

vingt sols par jour : ce profit est passé en usage.

Ces domestiques par l'habitude où ils sont d'avoir affaire aux étrangers, les servent beaucoup mieux que ne feroient d'autres. Ils connoissent toutes les différentes allures des différentes maisons de la capitale ; ils savent où sont placés les serrails, ce qui les meuble & leurs taux respectifs. S'ils vous volent un peu d'un côté, en revanche ils empêchent de l'autre que vous ne le soyez outre mesure. Il y a parmi cette engeance plus d'un vrai Gil-Blas : & les valets de l'ancienne comédie ne se retrouvent plus que dans cette classe. Habiles, adroits, intelligens, ils iront au devant de tous vos desirs ; ils connoissent les banquiers, les escompteurs, les usuriers, les avanceurs ; ils vous offrent chez les marchands un crédit immense. Ils ne manqueront pas sans doute d'espionner vos actions ; c'est un surcroît d'honoraire qu'ils touchent ; mais que ce soit eux ou de maussades serviteurs, que vous importe.

Les autres domestiques sont des machines en comparaison de ces valets actifs & prompts de la langue, de la main & du pied. Aussi dédaignent-ils d'entrer dans les maisons ordinaires.

Ils attendent les colonies qui partent des quatre coins de l'Europe, sachant bien que Paris, comme centre, les recevra infaillible-

ment. Ils ſoupirent ardemment après la paix, tems de leurs triomphes & de leurs conquêtes.

Ils en font. Pluſieurs accompagnent les maîtres qu'ils ont ſervis par haſard, & montrent au nord étonné toute l'aſcendance d'un eſprit gaſcon ou d'un génie languedocien, qui après avoir paſſé ſon cours en Dauphiné, eſt venu l'achever à Paris. Ils ont vu autant d'hommes que de pays.

Tout vu, tout conſidéré, il vaut mieux encore qu'un étranger ſe laiſſe conduire par un domeſtique de cette eſpece, que de tomber entre les mains de ces abbés ſouples, & de ces égréfins ſubtils, qui ſont à la piſte des nouveaux débarqués, & qui les conduiſent dans des maiſons, ſoi-diſant honnêtes, où la maîtreſſe & les filles du logis complotent vertueuſement contre leur bourſe, & ſe moquent enſuite de celui qu'elles ont dépouillé.

CHAPITRE CCCCXXXVII.

Enlevemens.

Je marche tranquillement dans la rue; un jeune homme aſſez bien mis me précede. Tout-à-coup quatre eſtafiers ſautent ſur lui, le tiennent à la gorge, l'entraînent, le preſ-

ſent contre la muraille ; l'inſtinct naturel m'ordonne d'aller à ſon ſecours, un tranquille me dit froidement : *Laiſſez, ce n'eſt rien, monſieur, c'eſt un enlevement de police.* On met les menottes au jeune homme, & il diſparoît.

Je veux entrer dans une petite rue, un homme du guet eſt en ſentinelle. J'apperçois un ramas de populace qui regarde aux fenêtres. Qu'eſt-ce cela, monſieur? *Rien*, répond-il, *c'eſt une trentaine de filles publiques qu'on enleve d'un coup de filet ;* & les filles en fontanges de toutes couleurs défilent, conduites par des ſoldats du guet qui les tiennent galamment par la main, le fuſil baiſſé.

Il eſt onze heures du ſoir ou cinq heures du matin ; on frappe à votre porte, votre domeſtique ouvre, votre chambre ſe remplit d'une eſcouade de ſatellites, l'ordre eſt précis, la réſiſtance eſt ſuperflue ; on écarte de vous tout ce qui pourroit vous ſervir d'armes, & l'exempt qui n'en vantera pas moins ſa bravoure prend votre écritoire pour un piſtolet. Le lendemain un voiſin qui a entendu du bruit dans la maiſon demande ce que ce pouvoit être : *Rien, c'eſt un homme que la police a fait enlever.* --- *Qu'avoit-il fait?* --- *On n'en ſait rien; il a peut-être aſſaſſiné ou vendu une brochure ſuſpecte.* --- *Mais, Monſieur, il y a quelque différence*

entre ces deux délits. — Cela ſe peut ; mais il eſt enlevé.

On vous a arrêté ; mais on ne vous a point montré l'ordre ; on vous a mis dans une voiture fermée, vous ignorez le lieu où l'on va vous conduire ; vous irez viſiter les murs & les cachots, ou de la Baſtille, ou de Charenton, ou de Pierre-en-Ciſe, ou du Château-du-Ham, ou de Saumur, ou de Lourdes.

D'où part l'arrêt de proſcription ? Vous ne pouvez le deviner au juſte.

Il n'eſt pas néceſſaire de faire un gros volume contre les lettres de cachet. Quand on a dit, *c'eſt un acte arbitraire*, on en peut tirer ſans peine toutes les conſéquences poſſibles. Mais tous les enlevemens ne ſont pas également injuſtes ; il eſt une multitude de délits ſecrets & dangereux qu'il ſeroit impoſſible au cours ordinaire des loix de connoître, d'arrêter & de punir. Quand le miniſtre n'eſt ni ſéduit ni trompé, qu'il n'obéit pas à des paſſions particulieres, à une prévention aveugle, à une ſévérité déplacée, il a pour but ſouvent d'éloigner un perturbateur, un citoyen turbulent ; & la police, telle que la machine eſt montée, ne ſauroit marcher aujourd'hui ſans cette force prompte, active & réprimante.

Il ſeroit ſeulement à deſirer qu'il y eût enſuite un tribunal particulier, qui peſât dans

une balance exacte les motifs de chaque enlevement, afin qu'on ne confondit pas l'imprudence & le crime, la plume & le ſtilet, le livre & le libelle.

Les inſpecteurs de police déterminent pour leur part beaucoup d'enlevemens ſubalternes, en ce qu'ils ſont crus ordinairement ſur parole ; & que ne frappant, d'ailleurs, que la derniere claſſe du peuple, on leur concede facilement les détails de cette autorité.

Quelques-uns obéiſſent à leur humeur, à leurs caprices ; mais qui ſait ſi la cupidité n'entre pas auſſi dans leurs démarches, & s'ils ne favoriſent pas ſouvent celui qui paie aux dépens de celui qui ne paie pas ? Ainſi la liberté des miſérables & derniers citoyens auroit un tarif, & l'on greveroit de cette étrange impoſition la portion nombreuſe des *proſtituées*, des *joueurs de profeſſion*, des *empyriques*, des *colporteurs* des *eſcrocs*, des *chevaliers d'induſtrie*, &c. tous gens qui font le mal & qu'il faut punir ; mais qui en font encore davantage quand ils ſont obligés de payer & d'acheter pendant un certain tems le privilege de leurs déſordres.

Pourquoi telle malheureuſe ſe vante-t-elle hautement d'avoir la protection de *monſieur l'inſpecteur de police?* Pourquoi marche-t-elle, tête levée, au deſſus de ſes compagnes en les menaçant même de ſon crédit ? Elle ſe tairoit ſi l'expérience ne lui avoit pas appris, ainſi

qu'au *joueur*, à l'*escroc*, que la balance de *monsieur l'inspecteur* a plusieurs poids & mesures, & qu'on faisoit adroitement tomber l'*exemple nécessaire* sur son voisin, quand on avoit su le détourner de dessus sa tête en faisant à *monsieur l'inspecteur* un petit présent ou une petite délation particuliere ; car il se contente de cette derniere monnoie quand il ne peut tirer autre chose : & comme c'est la lime qui ronge le fer, de même c'est la canaille qui sert à dévoiler & à réprimer les turpitudes, les excès, les violences sourdes de la canaille.

Nous avons pris aux Anglois leur Wauxhall, leur Ranelag, leur Wisk, leur punch, leurs chapeaux, leurs courses de chevaux, leurs jockeis, leurs gageures ; quand leur prendrons-nous quelque chose de plus important à saisir, comme par exemple la loi *habeas corpus ?*

CHAPITRE CCCCXXXVIII.

Trotoirs.

Absolument inconnus jusqu'à ce jour dans les rues de la capitale, malgré l'exemple de Londres, l'on vient enfin d'en commencer un des deux côtés de la nouvelle route du

théatre François ; mais la faute que l'on a commiſe, c'eſt d'y avoir mis mal à propos des bornes qui empêchent les cochers de faire filer les roues de leurs voitures le long du trotoir. Ils les évitent ſoigneuſement, crainte d'accrocher ; ce qui fait qu'au lieu du paſſage aiſé de trois voitures, il n'en peut filer que deux.

On a fait la même faute il y a long-tems, dans l'endroit le plus étranglé du quai de l'Horloge-du-Palais. Deux voitures à cauſe des bornes y paſſent à peine ; la borne retrécit la voie. Quoi de plus viſible ? & comment répete-t-on une erreur auſſi capitale ?

Les trotoirs de Londres ſont très-bas, & tous ſont ſans bornes. Jamais les cochers ne font monter leurs roues deſſus : le petit parapet ſuffit pour les en empêcher.

L'on a mis des bornes barrées aux deux côtés de la belle rue de Tournon. Des trotoirs de ſix pouces de haut, & bordés de fer, auroient tout auſſi-bien callé les roues, & auroient été plus commodes pour les piétons.

La pauvre infanterie demande depuis long-tems cette retraite, pour marcher plus paiſiblement dans les rues de cette turbulente ville. Il eſt poſſible d'en établir dans pluſieurs ; il en eſt d'aſſez ſpacieuſes pour cela ; mais c'eſt en dalle de pierre, & non en pavé qu'il les faudroit.

Ces

Ces trotoirs seroient sur-tout nécessaires aux approches de cette capitale. Dans les mauvais tems, les chemins à côté de la grande route pavée ne sont pas praticables. Si l'on marche sur la chaussée, l'on risque d'être écrasé; on est donc réduit à cheminer sur la terre fangeuse & glissante : l'homme qui porte des fardeaux tombe & se blesse.

Il est sur-tout un mur, funeste qui regne depuis *la barriere Saint-Denis* jusqu'à *la Chapelle*. Toutes les hottes à denrées arrivent par-là : plusieurs femmes s'y sont cassées bras & jambes, & cela n'arrive que trop fréquemment.

Les religieux de Saint-Lazare devroient bien faire construire, à leurs frais, le long de ce mur, un trotoir praticable. Ce présent fait à cette foule de porteurs & de porteuses qui nous amenent les légumes de toute espece, seroit digne de leur bienfaisance, & leur terrein en acquéreroit une nouvelle valeur ; car, prenez-y garde, tout bien fait au public est ordinairement récompensé.

CHAPITRE CCCCXXXIX.

Echoppes.

On vient d'en établir une longue file ſur les quais, à raiſon du profit qu'elles rapportent; mais elles ne ſont pas toutes avantageuſement ſituées. Celles qui ſont ſur le *quai de la Ferraille* & à la deſcente du Pont-Neuf, maſquent le coup-d'œil. Ces échoppes ont uſurpé la place qu'occupoient deux fois la ſemaine les jardiniers fleuriſtes; de ſorte que les jours de marché, ils viennent encore dépoſer devant ces échoppes, leurs pots à fleurs & arbres de toute eſpece. Ce quai déjà étroit, ſe trouve donc fort embarraſſé, & la confuſion devient ſi grande, qu'on n'y marche qu'avec peine. Une fois jeté dans cette route, il faut pourſuivre juſqu'au bout; car il n'y a point de rues de dégagement, ni pour les voitures ni pour les hommes à cheval. Les filoux & les voleurs le ſoir ont beau jeu. Ils s'eſquivent par l'*Arche-Marion;* & comme le guet ne peut y faire paſſer ſes chevaux, ce quai eſt dangereux la nuit.

Ces échoppes ſont d'une grande incommodité ſur le quai le plus paſſager de Paris; mais ſi ces petites boutiques retréciſſent in-

décemment la voie publique, elles gonflent en récompenſe la bourſe de ceux qui en retirent les loyers. Or, le lucre des fondateurs ne doit-il pas paſſer avant la ſûreté & la commodité publique ?

C'eſt toujours ſur le *quai de la Ferraille* ou de la *Mégiſſerie* que ſe promene le recruteur, nourricier des armées royales. N'aguere garçon perruquier, il reparoît ſur cette arene en uniforme, la tête haute & couronnée d'une aigrette, ayant une longue épée ſur la hanche; il bat le pavé, précédé d'un tambour, vante à chaque homme de taille les avantages du ſervice, cajole la jeuneſſe, fait rougir le payſan, le vigneron, le laboureur de leur état, & cherche à les dégoûter de leurs travaux.

Un de ces officiers en uniforme arrêtant un jour un campagnard par les lambeaux de ſon habit, celui-ci le regarda froidement & lui dit : *Allons, c'eſt aſſez, n'achevez pas de me déchirer.*

Ces petits détailleurs entravés dans leurs échoppes, violent de tout leur pouvoir l'obſervance du dimanche. Il ſe fait ce jour-là, entre les défenſeurs de la loi & les infracteurs, une guerre de fripperie qui n'eſt pas étrangere à nos crayons.

Une eſcouade de guet à pied ſe promene d'heure en heure pour ſaiſir les quincailleries & les vieilles culottes qui apparoiſſent en

forme d'enſeignes ; mais devant l'eſcouade marche un vigilant précurſeur ſoudoyé par les détailleurs, & qui avertit de proche en proche de l'arrivée de la garde. L'étalage alors rentre dans la petite boutique ; mais il reparoît ſoudain quand les fuſiliers ont paſſé.

C'eſt le jour cependant où l'ouvrier qui a reçu ſa paie le ſamedi ſoir ou le dimanche matin, achete des boucles, des ſouliers, des chemiſes, une veſte, un marteau ; il n'a que ce jour-là pour faire ſes preſſantes emplettes. On eſſaie les culottes dans les allées, & le marché eſt interrompu par les filles de la maiſon qui deſcendent les eſcaliers pour aller à la grand'meſſe, & auſſi par la garde ſoupçonneuſe qui pouſſe les portes à demi-fermées.

Ce quai eſt une vraie foire curieuſe, à l'uſage des déguenillés ; on y fait troc d'habillemens. Tel entre dans l'échoppe noir comme un corbeau, & en ſort verd comme un perroquet. Parmi ces échanges de friperies, une multitude de femmes tournant & retournant l'étoffe en tous ſens, préſident à des marchés qu'on ne ſauroit appeller tacites ni clandeſtins. Elles aident d'une main officieuſe aux vêtemens trop étroits & même aux boutons indociles qui ne rejoignent pas exactement la boutonniere ; elles ſont entendues en fait de culottes de peaux, parlent de goût comme des académiciens, & de la

grace collante que le chamois doit avoir. Elles habillent de pied en cap le chaland, & pendant l'entretien, elles se ménagent habilement pour le soir un goûter aux Porcherons.

Les soldats du guet marchent complaisamment à pas lents, parce qu'ils ont leurs femmes, leurs enfans, leurs amis, leurs parens dans ces échoppes, & qu'eux-mêmes font le commerce quand ils ne sont pas de garde.

O loi antique du sabbat, que d'atteintes ces marchandes empressées à revêtir leur prochain, ne portent-elles pas à tes réglemens! Mais avant tout, la pudeur publique doit être respectée; & c'est bien ici le cas de dire: *Nécessité n'a point de loi.*

Voilà comme rien n'est perdu à Paris, ainsi que dans le système éternel de la nature. L'atome, la chemise usée, la culotte trouée & le soulier déformé ne périssent point encore: rien ne s'anéantit; non, rien; il se trouve toujours des individus qui entrent avec justesse dans ces moules tout prêts. Ces culottes suspendues invitent les passans, & la tentation est égale au besoin.

Archevêques & magistrats, permettez donc à un manœuvre de s'enfermer le saint jour du dimanche dans un moule réparé à neuf. Adam avoit les feuilles du figuier, & son petit-fils, pêcheur comme lui, supplée à sa nudité le long du quai de la Mégisserie.

CHAPITRE CCCCXL.

Dépouilleuſes d'Enfans.

Je viens de parler de certaines allées ; en voici d'autres où les femmes dont j'ai à faire le portrait n'y habillent point ceux qui ſont nus, ou qui attendent un vêtement pour aller à vêpres & de-là à la Courtille. Au contraire, ces femmes dépouillent des enfans pour s'emparer de leurs habits.

Pluſieurs allées longues, ténébreuſes (& où tous ceux qui entrent ſemblent à l'œil des paſſans être de la maiſon) ne favoriſent que trop dans l'enceinte tortueuſe de Paris & dans une ſi grande population un vol auſſi atroce que bizarre.

Ces femmes ont des dragées & des habits d'enfans tout préparés, mais d'une mince valeur : elles épient ceux qui ſont les mieux habillés ; & en un tour de main elles s'emparent du bon drap, de la ſoie, des boucles d'argent, & y ſubſtituent une ſouquenille groſſiere.

Les enfans amadoués ou ſe laiſſent faire, ou pleurent, ou crient : une complice prend le ton & les manieres d'une gouvernante, les gourmande ; & les paſſans de dire :

Ah, le petit mutin, il faut lui donner le fouet! Que dit le pere quand il revoit son pauvre enfant sous un accoutrement étranger, deux fois trop large, & où la vermine est logée! Ainsi disoit le vieil Isaac : *C'est la voix de Jacob, mais ce n'est point sa robe.*

Ce brigandage ne pouvoit s'exercer que dans une ville immense & populeuse. Les plaintes réitérées de quelques parens ont fait poursuivre un délit, qui sembloit ne devoir pas se trouver dans la liste des crimes. Une sentence du Châtelet a été confirmée par arrêt du parlement du 8 Juin 1779. Elle condamne une raccommodeuse de dentelles à être fouettée & marquée, & renfermée à l'hôpital de la Salpétriere pendant neuf ans, préalablement mise au carcan avec un écriteau devant & derriere, portant ces mots : *Dépouilleuse d'enfans.*

CHAPITRE CCCCXLI.

Directeur.

Un directeur, il y a cinquante ans, formoit encore le personnage le plus important de la société. Diriger les consciences des femmes de qualité, dégrossir une confession, tel étoit son emploi.

Ils sont devenus rares, & n'existent plus que chez quelques femmes du second ordre; les femmes de qualité n'en connoissent guere que le nom. Il faut aller les chercher chez quelques vieilles présidentes ou conseilleres, confinées dans un fauxbourg solitaire.

Là, sous le titre de voisin ou d'ami, vit le beau exilé de la ville. On lui a confié l'instruction chrétienne de quelques nieces à marier, & que leur peu de fortune oblige à vivre chez la tante.

Sa physionomie, quoiqu'austere, est fleurie, sa soutanne bien étoffée; il retrousse avec grace un long manteau; ses souliers sont lices; il a presque la contenance & la dignité d'un prélat. Les mots de vertus, de probité, de piété, sont incessamment dans sa bouche; il étudie les caracteres, les flatte sans affectation, & prend peu à peu l'ascendant auquel il aspire. Bientôt il décide de tout dans la maison, & c'est à son tribunal que se portent les questions les plus difficultueuses.

Les nieces craignent de le mettre contre elles, & le ménagent; puis il devine tous leurs petits secrets; il a soin de vanter la discrétion, & il en tire un parti assez adroit; il ne répond que quand on le consulte; mais il fait si bien qu'on le consulte toujours. Aussi n'y a-t-il plus rien à repliquer dès qu'il a prononcé.

Il assigne les confesseurs qu'il faut prendre,

les prédicateurs qu'il faut entendre, les égliſes qu'on doit fréquenter par préférence, mais il écarte tout eccléſiaſtique de l'hôtel; lui ſeul doit regner, & l'on a ſoin de ne pas lui faire entrevoir le rabat d'un rival.

A table les meilleurs morceaux ſont pour lui, les domeſtiques le ſervent avec attention; il aime le café, les liqueurs, & il les ſavoure d'un air réfléchi. Si les propos deviennent un peu libres, il paroît ne rien entendre, & ſa phyſionomie qui prend un caractere de gravité, manifeſte ſeule qu'on profere des paroles inconſidérées; il eſt civil plus que poli, & l'on voit qu'il a pris ſon parti ſur pluſieurs objets. Si l'on prononce devant lui le nom de *Tartuffe*, on diroit que ce mot lui eſt étranger.

Il a toujours l'air de marier les niéces; mais il a le mot de la tante, il n'en fait rien: & comme on croit aiſément ce qu'on deſire, les nieces s'imaginent toujours qu'il s'occupe d'elles; il les tient ainſi en haleine avec une préſence d'eſprit incompatable.

Cette eſpece d'hommes, qui occupoit les premieres maiſons, deſcend de jour en jour, & reflue vers la bourgeoiſie.

Ils n'ont plus aujourd'hui le ton grondeur qu'ils avoient dans le ſiecle dernier; leur parole eſt humble & careſſante; ils n'oſent éconduire ceux qui leur déplaiſent ils; font

ſeulement remarquer leur modération, leur amour de la paix & la victoire remportée ſur leur humeur. Rien ne les choque, & mettant de côté le zele trop ardent qui dévoroit leurs dévanciers, ils écoutent, ſans une ſurpriſe trop caractériſée, les réflexions & les propos de la philoſophie moderne.

Les curés ſont un peu jaloux de ces indépendans qui vont ſur leurs briſées; mais comme ils ſentent que leurs habitués n'ont pas aſſez de monde pour vivre parmi les perſonnes d'un certain rang, ils aiment encore mieux voir chez elles un directeur que de n'y appercevoir aucun eccléſiaſtique.

CHAPITRE CCCCXLII.

Saccoches.

Longs ſacs de toile forte propres à loger les membres épars de *Seigneur-million* (1), & dont ſe ſervent les porteurs d'argent, qui, hélas! n'en ſont pas plus riches.

(1) Quand un million repoſe majeſtueuſement étendu ſur le carreau de la ferme, dans pluſieurs ſacs & ſaccoches de différentes groſſeurs, l'avare croit lui voir des bras, des jambes, des cuiſſes, des doigts; & pénétré de reſpect & d'amour, peu s'en faut qu'il ne perſonnifie ſon idole.

On les rencontroit tous chargés & suant à grosses gouttes sous le fardeau précieux. Les billets de la *caisse d'escompte* ont diminué tout ce déménagement & remuement perpétuel de sacs pesans & matériels qui alloient de coffre en coffre. A cette marque lourde de la richesse, on a substitué le *porte-feuille*.

Cette *caisse d'escompte* est toujours comme une pierre d'attente sur laquelle on examine si le public voudra bâtir de lui-même un édifice de confiance. Il faut en effet que cet édifice devienne l'ouvrage de la nation ; elle a beaucoup de peine à recevoir des idées de *banque* ; elle n'attache aucun sens aux mots *crédit*, *circulation* ; elle craint toujours qu'un second Terrai ne vienne avec sa main de fer tout briser, tout prendre. La défiance presqu'universelle empêche qu'un établissement utile ne reçoive les dimensions qui le rendroient favorable dans un tems sur-tout où la disette d'especes monnoyées se fait sentir, & où les capitalistes paroissent vouloir thésauriser, pour voir, ainsi qu'ils le disent, *ce que tout cela deviendra*.

Le peuple de Paris ne comprendra jamais ce qu'on appelle *banque*, qu'on ne lui en montre le jeu, non en théorie, mais en pratique. *Paie-t-on à l'hôtel-de-ville ? Oui, quoique un peu lentement. — Eh bien, nous reporterons notre argent au tréſor royal.* Voilà les

deux extrêmités du coup-d'œil dont il embraſſe la *circulation & le crédit*.

Dites à ce peuple que la richeſſe doit réſider plutôt dans la tête des citoyens que dans leurs coffres, ainſi que le pouvoir n'agit que parce que chaque tête en ſon particulier le croit réel, il ne pourra vous entendre : il donnera tout ſon argent pour des *parchemins-contrats*, mais il n'échangera point une obole contre un *papier fin*, un *papier-monnoie* qu'on roule, & qui s'appellera *billet de banque*. Il faudra donc changer les noms ſi l'on veut lui être utile malgré ſon aveugle oppoſition.

CHAPITRE CCCCXLIII.

Fantaiſies.

C'eſt ce qui deſſeche, ruine & conſume les groſſes fortunes ; c'eſt ce qui rend dur & avare ; ce qui empêche d'être compatiſſant, ſouvent même d'être juſte. Un pavillon bizarre, un jardin ennuyeux, un ſalon doré & mauſſade, abſorbent l'argent qui auroit donné des jouiſſances réelles.

Telle femme a des fantaiſies de robes, de bagues, de dentelles qui ſurpaſſent toutes ſes autres dépenſes. La fantaiſie devient paſſion.

A peine satisfaite, la femme capricieuse en appelle encore une autre plus extravagante. On veut jouir pour l'œil d'autrui. Ces miseres détournent l'homme des devoirs & des plaisirs rendus plus doux l'un par l'autre, & qui lui étoient propres.

Tel est le fléau des riches; ils sont presque tous fantasques; & comme les fantasques font des projets qui n'ont ni base ni terme, ils éprouvent dans leurs rêves le tourment des Danaïdes; ils ne jouissent point, & ils ont fermé la source de la consolante bienfaisance, pour se livrer à de courtes sensations fausses & illusoires.

CHAPITRE CCCCXLIV.

L'air de Cour.

La cour est le centre de la politesse, parce qu'elle y donne le ton des usages & des manieres. L'air de cour s'imprime dans un garçon de la chambre, dans un petit contrôleur; & à l'instar des grands seigneurs, ils affectent une contenance modeste, puis reparoissent fiers & superbes. Les valets prennent un ton qui par-tout ailleurs seroit l'excès du ridicule.

On marche des épaules à la cour. Le courtisan salue légérement, interroge sans re-

garder, gliſſe ſur le parquet avec une légéreté incomparable, parle d'un ton élevé, préſide aux cercles juſqu'à ce qu'il paroiſſe un nom qui le réduiſe au ton général.

La politeſſe de la cour eſt-elle ſi renommée, parce qu'elle vient du centre de la puiſſance, ou parce qu'elle provient d'un goût réellement plus raffiné ?

Le langage y eſt plus élégant, le maintien plus noble & plus ſimple, les maximes plus aiſées, le ton & la plaiſanterie y ont quelque choſe de plus fin ; mais le jugement y a peu de juſteſſe, les ſentimens du cœur y ſont nuls ; c'eſt une ambition oiſive, un orgueil prêt à faire des baſſeſſes, un deſir immodéré de la fortune ſans travail, une crainte ſervile de la vérité.

Là on redoute la vertu du prince ; on lui ſouhaiteroit des vices, on n'eſpere qu'en ſes foibleſſes ; & ce vernis ſéduiſant qui maſque l'attitude & orne la parole, cache la flatterie & l'effronterie d'un cœur corrompu.

Parmi le nombre des courtiſans ſe mêlent des aventuriers qui ſe lancent dans la foule, ſont par-tout, publient les nouvelles indifférentes. Voyez leurs courſes précipitées ; ils vont, viennent ; que veulent-ils ? que demandent-ils ? On n'en ſait rien ; ils mourront ſans rien obtenir.

Le courtiſan qui vous a ſalué dans la rue, ne vous reconnoît plus au lever ou à la meſſe.

Que de gens ont broyé inutilement le pavé de la route de Verſailles ! Plus d'un courtiſan meurt éthique devant l'objet qu'il pourſuit & qu'il adore.

Ces courtiſans oiſifs, que l'intérêt dévore,
Vont en poſte à Verſailles eſſuyer des mépris,
Qu'ils reviennent ſoudain rendre en poſte à Paris.
VOLT.

Le jour que l'on nomme un miniſtre : c'eſt le plus grand génie qui ait jamais exiſté ; rien n'égale ſa pénétration, ſon déſintéreſſement ; l'éloge eſt outré ; il ne peut l'entendre ſans rougir, tout retentit de ſes louanges. A quelque tems de là il chancelle ; le dédain, le blâme, l'aigreur attaquent ſa perſonne & ſes opérations. On n'a plus rien à attendre de lui, on le déchire avec fureur.

Le miniſtre le lendemain de ſa nomination ſe trouve des parens qu'il n'a jamais vus, & des amis qu'il ne connoît pas.

On démêle ſur toutes ces phyſionomies de cour, l'inquiétude que tout l'apprêt du viſage ne déguiſe pas parfaitement ; le ris n'eſt pas vrai & les carreſſes ſont contrefaites. Le courtiſan s'exerce en tout tems à nuire à la réputation de ceux qu'il ne connoît pas, pour ſavoir mieux nuire à la fortune de ceux qu'il connoît.

CHAPITRE CCCCXLV.

Liſeurs de Gazettes.

Voyez-les aſſis ſur un banc aux Tuileries, au Palais-Royal, à l'Arſenal, ſur le quai des Auguſtins & ailleurs. Trois fois la ſemaine ils ſont aſſidus à cette lecture, & la curioſité des nouvelles politiques ſaiſit tous les âges & tous les états.

Mais tous ces lecteurs ardens & bénévoles ne ſavent pas que ces nouvelles ſont mutilées, tronquées avant de circuler dans Paris; qu'un cenſeur bien payé a ſur ces papiers politiques une inquiſition illimitée. Ils ne ſe doutent pas qu'un *bureau*, ſuprême inſpecteur des gazettes, prépare celles qui nourriſſent leur crédule ſimplicité. C'eſt-là qu'on déchire la page de vérité; qu'on ordonne de déguiſer, de ſupprimer; que les événemens ſortent tout arrangés par les mains des *redacteurs* & des *reviſeurs*, qui taillent & habillent les nouvelles ſelon le ſyſtême & les idées du jour. Auſſi la verſion du lendemain ne ſera pas celle de la veille. Le *bureau* aura ordonné des *incidens*, aura effacé, puis réabilité la même phraſe, ſans trop ſavoir ce qu'il doit permettre ou empêcher. Un cour-

rier fera vingt voyages pour la ſtructure d'une période ; mais à coup ſûr on prendra toujours le parti de rayer ; car c'eſt le plus court. Oh, comme l'on craint le tocſin d'une période indocile !

Mille fois trompé, le bourgeois de Paris le ſera encore le lendemain. Il eſt tellement né pour l'erreur qu'on lui apprête, qu'il ne s'appercevra pas que chaque ordinaire le remet préciſément au même point, & que tous ces faits qu'il prend pour certains, deviennent équivoques quelques jours après, parce qu'on a donné des dimenſions étranges à un peu de vérité, & que tout le reſte a reçu les couleurs ingénieuſes du menſonge.

Ne diroit-on pas à chaque *Mercure* nouveau, que l'Angleterre eſt abymée, qu'elle n'a plus ni flottes, ni commerce, ni banque? On entend dans les cafés des gens qui, la *gazette de France* en main, au plus léger avantage, affirment que le peuple Anglois eſt aux abois ; que dans trois mois il n'en ſera plus queſtion. C'eſt un épicier du coin qui ſpécule ſur le ſuere & le café, qui fait ces belles prophéties ; il le dira le ſoir à ſa femme qui hait les Anglois, parce qu'ils ſont hérétiques.

Cependant on a paſſé ſous ſilence, pendant ſix années conſécutives, les opérations de ce peuple énergique, valeureux & fier, qui crée & qui ſent ſes forces, & dont la

situation politique n'eſt jamais voilée ; car dans une feuille véridique, le gouvernement annonce avec franchiſe les revers & les ſuccès de la guerre, & l'Anglois, après avoir dit tout haut ſa façon de penſer (1), donne volontairement une partie de ſa fortune pour les beſoins de la patrie. Et pourquoi ? C'eſt qu'il a pu avoir un avis & le produire en citoyen à ſes concitoyens.

Jamais on ne vit chez aucune nation plus de reſſources, plus d'intrépidité, plus de nerf, plus de génie. Ses flottes ſorties de ſes ports comme par enchantement, tiennent du prodige, & la poſtérité aura peine à croire ce que l'hiſtoire lui racontera, tant le grand reſſort de la liberté eſt fait pour opérer les choſes les plus extraordinaires. Et comment ne pas s'intéreſſer aux deſtinées de ce peuple qui offre l'homme ſous ſa plus noble attitude ? Sa bravoure, ſes vertus patriotiques ſont dues à ſon gouvernement. L'Angleterre un bras en écharpe, a combattu la France, l'Eſpagne, la Hollande, l'immobilité de quelques alliés ſecrets. Seule elle a contre-

(1) Au commencement de la guerre contre l'Amérique, un citoyen de Londres, qui ne l'approuvoit pas, publia un pamphlet ayant pour titre : *Shall j go to war againſt my brethren in America.*

balancé trois puiſſances voiſines. Voilà ce que fait un peuple qui a ſon génie en propre. Le bras eſt toujours ferme quand notre penſée entiere eſt à nous. Légiſlateurs, étudiez donc enfin cette réaction, & connoiſſez ce viſible rapport.

Lorſqu'un pamphlet véridique vient par haſard à ſe gliſſer dans la capitale, le *bureau* frémit, prétend qu'il faut garder un *tacet abſolu* ſur les événemens qui agitent l'Europe, comme devant nous être étrangers à nous, pauvre peuple, aſſis aux derniers rangs; qu'il n'eſt pas néceſſaire que nous ayons une autre feuille que la *gazette de France*, parce que c'eſt là que ſont les idées complettes, les faits dans toute leur intégrité; & que s'il y a par fois quelques omiſſions, c'eſt pour ne point trop chagriner les bons citoyens, les rentiers paiſibles, & ne point inquiéter leur ſenſible patriotiſme.

Si vous payez au *bureau*, vous aurez peut-être le privilege de faire venir du dehors des nouvelles politiques; mais elles ſeront revues & corrigées. Jamais la vérité nue n'obtiendra ſon paſſeport.

Oh! que ce *Renaudot* qui, dans le ſiecle paſſé, preſſentit le beſoin de l'oiſiveté, de la vieilleſſe & de l'eſprit d'obſervation ſi rare, (mais pourtant caché quelque part dans les murailles de Paris) ouvrit une mine féconde à l'avidité de nos *bureaux modernes!* Tous

les commis ont juré de vivre sur ces gazettes & autres feuilles périodiques ; & ils vivront à leur aise, car la curiosité du public qui s'imagine toujours qu'on cessera de l'abuser, est un fond intarissable.

Mais qu'arrive-t-il aussi de tout cet étalage de mensonges?

Un bon mot dit à propos renverse en un instant tout l'édifice de ces gazettes privilégiées. *Comment va le siege de Gibraltar ? Assez bien, il commence à se lever.* Ce mot passe de bouche en bouche ; on le répete au café, au parterre ; tout le monde rit jusqu'à l'épicier, & le public tout-à-coup éclairé sait enfin à quoi s'en tenir.

Quel nom méprisable que celui de *gazetier*, quand on vend le mensonge à la face de l'Europe ; que l'on trahit d'une maniere aussi vile les intérêts de la génération présente, & qu'on s'abandonne au mépris de la postérité qui s'avance, & qui va flétrir bientôt le soudoyé & celui qui le soudoie !

Ces détails si bien vendus, dont on est si avide aujourd'hui, deviendront dans quinze jours d'une indifférence absolue. A la paix, toutes ces trompettes confuses se tairont ; ces chroniques journalieres tomberont dans le plus profond oubli ; l'historien n'y trouvera que des dates, & cherchera ailleurs des mémoires que la pusillanimité, la passion & l'ignorance n'auront point altérés.

Que l'hiſtorien ſera ſur-tout embarraſſé, quand il lui faudra peindre l'eſprit des citadins au milieu de ces grands mouvemens qui exprimoient le ſang des nations, & quel degré d'intérêt prenoit l'habitant des villes à ces chocs épouvantables ! Comment tout Paris étoit-il inſurgent, ſans trop ſavoir pourquoi ? ou du moins ſans avoir ſu tirer la moindre conſéquence de ſa gratuite opinion ?

Les noms des généraux Américains, & les lieux de la guerre, ſans ceſſe eſtropiés par un peuple ignorant ; le grand mot de la *liberté des mers* dans la bouche de nos dames ; nos élégans confondant les mâts & les cordages d'un vaiſſeau, comme s'ils l'euſſent monté ; l'Europe tout-à-coup tranſplantée en Amérique, & le globe couvert d'un pôle à l'autre de républiques naiſſantes, trouvant chacune leur *Francklin* avec la deviſe : *Eripuit cœlo fulmen ſceptrumque tyrannis* ; toutes ces créations délirantes faites à un ſouper libertin par des hommes qu'un exempt ſubitement entré auroit fait pâlir, oh, quel chapitre groteſque à tracer !

A la nouvelle du déſaſtre que notre eſcadre éprouva ſous les ordres du *comte de Graſſe*, le Pariſien jeta un cri de douleur & d'indignation ; il ne ſe fit pas à l'idée de voir entrer le ſuperbe vaiſſeau *la Ville de Paris* dans les eaux de la Tamiſe. On eût

dit que cette commotion alloit imprimer aux esprits un caractere absolument nouveau ; mais le Parisien, après les plaintes & les clameurs les plus hautes, retomba tout-à-coup dans le silence qui lui est ordonné.

Depuis sept à huit mois seulement, le fretin des nouvellistes, à certaines heures, compose des groupes devant les cafés & autres endroits où se lisent les gazettes. Un orateur prépose par la police endoctrine la troupe écoutante ; il est rarement contredit. Osez combattre le harangueur & les leçons dictées qu'il distribue ; l'espion averti aura bientôt son oreille à votre bouche.

Ces groupes (que le fusil du guet auroit dispersés autrefois) ont reçu la permission de déraisonner sur le pavé, le pied dans le ruisseau, au bruit des carrosses qui passent & qui interrompent le zele & l'éloquence de l'orateur ; car la roue écraseroit tout comme un autre ce Démosthene nouveau.

Ce qui étonne le plus, c'est de voir de pauvres diables tout déguenillés se passionner pour une nouvelle récente, & s'en rassasier comme si c'étoit du pain.

Plusieurs se font aides-de-camp & servent à la correspondance des nouvelles qui circulent parmi ces groupes ardens à se nourrir de bavardage, & qui oublient l'heure du souper & leur famille, pour se livrer à la singuliere manie d'écouter & de dire des sottises en plein air.

La police ne leur conteſte pas ce rare plaiſir ; & c'en eſt un bien vif pour l'obſervateur, que d'examiner ces figures groteſques, & d'entendre les réflexions baroques qui enchériſſent encore ſur les préventions & les erreurs des gazettes les plus anti-anglicanes.

CHAPITRE CCCCXLVI.

Entreſols.

Les architectes, dans la conſtruction de leurs hauts & modernes bâtimens qui frappent la vue de tous côtés & dans les rues les plus dédaignées, ont jugé que celui qui occuperoit la boutique ne devoit avoir au-deſſus qu'un cachot pour y ſéjourner.

Tous ces entreſols ſont une eſpece de cave baſſe & voûtée, & le plancher eſt ſi peu élevé, que la tête de l'homme de la taille ordinaire y touche preſque.

Celui qui eſt obligé de vivre là-dedans en ménage, riſque ſa ſanté par le peu d'air qui y circule, ſur-tout pendant la nuit lorſque tout eſt clos. Comment relever d'une maladie dans un eſpace auſſi étroit ? Comment une femme y peut-elle accoucher & faire ſes couches ?

Tandis que l'architecte a affecté de donner aux premiers étages une hauteur fastueuse, il a écrasé l'entresol. Passé le troisième étage, à mesure qu'il s'est élevé, il a diminué l'air insensiblement, & le septième redevient aussi resserré que l'entresol.

Architectes inhumains! vous avez péché; vous avez adopté l'esprit du riche; vous avez calculé comme eux : tout d'un côté, rien de l'autre; vous avez pesé l'air dans une balance avare; vous avez dit avec cruauté : il ne faut pas plus de place pour un lit. Un homme de six pieds pourra à la rigueur se mouvoir & s'étendre dans ce cachot. Vous avez fait des loges, & non des chambres. Barbares! pourquoi vous êtes vous ainsi prêtés à l'avidité des propriétaires? Complices de leur dureté insultante, vous avez avili votre art; il consistoit à donner à chaque case de la ruche humaine des dimensions à peu-près égales. Voyez l'abeille; construit-elle ici des alvéoles très-larges, là des alvéoles excessivement resserrés? Non : son ouvrage est régulier; & pourquoi ne pas imiter dans vos travaux cet insecte admirable? Que ne corrigiez-vous les idées basses & mesquines du bâtisseur?

Architectes! vous direz tous, *il n'est pas permis de fabriquer ni de vendre des poignards;* & au bout de votre compas, après une lente réflexion, vous avez voûté à dix pieds des ruisseaux infects les cages insalubres

bres où vous saviez que vos semblables devoient naître, respirer, croître & vivre.

Vous n'êtes pas aussi coupables que le fondeur qui jeta en moule son taureau pour complaire à la tyrannie; mais vous avez manqué d'entrailles, de prévoyance, de dignité; & vous méritez qu'on vous condamne à occuper toute votre vie ces entresols, où vous n'avez fait entrer que tant de rayons de lumiere, & tant de pouces de cubes d'air.

Je déclare quiconque aura tracé ces dessins chiches, & livré ces plans sordides pour l'élévation de ces nouveaux bâtimens, indigne & incapable à jamais de travailler à un temple, à un théatre, à un hôpital; enfin à tout édifice vaste & majestueux, fait par son utilité ou par sa grandeur, pour inspirer l'admiration à la génération présente ou future.

CHAPITRE CCCCXLVII.

Vendeur de Tisanne.

Il porte une fontaine de fer-blanc sur son dos; il a un bonnet garni de plaques & de plumes de héron; il est ceint d'un tablier blanc; il se place dans un passage public, toujours debout; il crie incessamment & in-

terrogativement : *A la fraîche, qui veut boire ?*

Deux gobelets d'argent ſont enchaînés à ſa ceinture, de peur, ſans doute, que le buveur ne les emporte & ne ſe cache après dans la foule; mais la chaîne longue & courbée pend encore juſqu'à terre. Celui qui boit n'eſt pas ſûr d'avaler juſqu'à la derniere goutte. Un paſſant bruſque marche ſur la chaîne qu'il n'apperçoit pas, fait danſer le gobelet & la liqueur ; tout le groupe environnant eſt mouillé de l'eau de régliſſe qui a échappé aux levres avides & trompées du nouveau Tantale.

L'eau de régliſſe a été bien battue dans la fontaine éternellement ambulante; auſſi mouſſe-t-elle d'elle-même; les enfans, les bonnes, les garçons tailleurs, les écoliers s'attroupent en été autour du vendeur de tiſanne; il ne fait qu'ouvrir & fermer le robinet avec une préciſion adroite, & tous boivent dans le même vaſe. Le rincer ſeroit choſe longue & ſuperflue; les buveurs preſſés de la ſoif n'en donnent pas le tems; on en fait néanmoins le ſemblant.

Vous ſeriez ſur une échelle de dix pieds de hauteur, que le gobelet enchaîné pourroit encore monter juſqu'à vos levres. Si vous buvez lentement, ce qui n'eſt pas permis, le vendeur tire la chaîne à lui, & vous avertit de cette maniere que d'autres atten-

dent : *Avalez*, vous crie-t-il, *c'eſt du vin de Condrieux, vin de Canarie !*

On donnoit autrefois deux coups à boire pour un liard : mais c'étoit dans le bon tems. Depuis que tout eſt enchéri, on ne donne plus qu'un coup à boire pour trois deniers ; ce qui fait que quelques bourgeoiſes économes partagent le gobelet en deux ; moyen adroit pour alléger l'écot.

Pourquoi boit-on à cette petite fontaine, dira l'étranger, au lieu de boire largement aux fontaines publiques ? Il en parle bien à ſon aiſe lui ! On ne boit pas aux fontaines publiques de Paris ; c'eſt là choſe impoſſible ; point de baſſin, un robinet très-bas, le plus ſouvent à ſec, en voulant boire on ſe caſſeroit les dents contre le gouleau.

Ces vendeurs de tiſanne arpentent le dimanche les Champs-Eliſées & les boulevards, arroſant les bouches qui ſuffoquent de pouſſiere. Ils vuident leurs fontaines juſqu'à douze ou quinze fos de ſuite, & gagnent par jour juſqu'à ſept francs dans les mois de l'été.

L'immobile paquet de réglisſe n'abandonne jamais le fond de cette fontaine ; tourmenté par un choc perpétuel, il faut qu'il rende tous ſes ſucs. Ceux qui veulent avoir la vogue y ajoutent quelques tranches de citron. Ceux-là on les diſtingue de loin ; ils ſont plus fiers que les autres, & la plume de coq plus élevée voltige ſur leur tête ; on

les invite & ils font la ſourde oreille.

Si le vendeur ment en criant *à la fraîche*, ce n'eſt pas de ſa faute ; il marche le long du mur tant qu'il peut ; mais il y a loin de la riviere aux promenades publiques, & ſi les rayons du ſoleil ont fait bouillir l'eau de réglisſe, il n'en peut mais. N'a-t-il pas ombragé ſa tête d'un panache, comme pour mettre à l'ombre la boiſſon publique ? Peut-il affoiblir l'œil du jour, commander à la fraîcheur, donner une boiſſon à la glace pour trois deniers ?

En hiver il criera *à la chaude*, mais le métier ne vaudra plus rien, & le vendeur de tiſanne appellant en vain le public ſans ſoif, ſe fera dans ſon déſeſpoir rapeur de tabac.

Cet abreuveur de populace altérée eſt quelquefois bel-eſprit. Tandis que ſa main diſtribue l'eau mouſſeuſe, ſa langue débite une infinité de *rebus* populaires qui réjouiſſent le buveur ; il s'interrompt pour rire d'une bouche large au nez de celui qui le déſaltere & qui l'amuſe : le tout pour un liard.

Anatomiſtes, dites-le moi, comment ſon gosier docile peut-il ſouffrir à crier ſans interruption, à chanter ſa marchandiſe, avec des roulades, des paſſages & des tons qui me ſurprennent véritablement ? Le larynx de ces hommes-là eſt bien remarquable, &

leur glotte de perroquet doit avoir, ſi je ne me trompe, une configuration toute particuliere. C'eſt une voix enfin comme il n'y en a pas dans le reſte du monde.

Muſique, bons mots, régliſſe, ils prodiguent tout; mais auſſi faiſant certaines pauſes, ils diſparoiſſent & vont au cabaret métamorphoſer promptement en vin l'eau fade de leurs fontaines; en cela, ils reſſemblent aſſez aux vendeurs de morale, qui la crient volontiers en tous lieux, mais qui laiſſent à d'autres le ſoin de la ſavourer.

CHAPITRE CCCCXLVIII.

La Curioſité.

Vous avez vu des fontaines portatives qui voyagent. Eh bien, voici un *opera ſur roulette, & qu'on porte à dos d'hommes* (1). C'eſt une caſſette où ſont adaptés ces verres d'optique qui groſſiſſent les objets. Là vous voyez Conſtantinople, Pékin, Londres, Madrid, la bataille de Fontenoy, gagnée en perſonne par Louis XV, un combat ſur mer, avec la fumée des canons, où le François

(1) Vers heureux de M. Lemiere.

eſt vainqueur; les images paſſent ſucceſſivement & l'explication va toujours ſon train; elle ne cadre point exactement avec l'objet qui paroît; la parole va plus vîte que le carton coloré. Mais le directeur eſt preſſé, il faut qu'il donne douze repréſentations par heure. Tudieu, quel chef-d'œuvre!

Un rideau couvre les curieux; il eſt bombé par le dos ſenſible des ſpectateurs. Aux beaux endroits, leur ſatisfaction perce & le rideau eſt ému.

L'impatience ſaiſit ceux qui attendent; ils prennent une moitié de lunette; le fil de l'admirable hiſtoire eſt interrompu pour celui qu'on a diſtrait, & voilà qu'il en commettra toute ſa vie une erreur contre la géographie.

Le Pariſien a voyagé ſans grande dépenſe & ſans accident; il a vu au fond de la boëte merveilleuſe tous les pays qu'il ne verra jamais autrement; il ſe ſent plus inſtruit; il a une idée de l'océan, d'un vaiſſeau vogant à pleines voiles ſur la mer tranquille ou orageuſe; & la jeune fille, curieuſe & reſervée, que les vaiſſeaux de haut-bord intéreſſent moins, a demandé quand paſſeroit le *ſerrail du grand-ſeigneur*; il paſſe, elle s'en retourne avec la confiance qu'il ne reſſemble pas tout-à-fait au couvent où l'on retient ſa couſine.

C'eſt ce qu'elle deſiroit de ſavoir; mais

l'*eunuque blanc* l'embarraſſe encore. Elle l'a vu près de la ſultane favorite, & elle n'en devine pas davantage. Le groſſier explicateur a paſſé là deſſus ſi rapidement, & c'étoit-là ſur-tout ce qu'elle auroit voulu connoître à fond dans la curioſité.

On jouit des miracles de cette curioſité pour ſix deniers par dos, égalité de places; il n'y a ni premieres loges ni parterre, & jamais il n'y eut dans ce ſpectacle de déſobéiſſance formelle à la voix du directeur. Pendant l'intervalle des repréſentations & des ſcenes, il joue d'un inſtrument qui repréſente tout un orcheſtre. Il n'y a ni muſiciens, ni acteurs, ni receveurs de billets à ſoudoyer, il eſt tout lui ſeul; maître du phyſique comme du moral, on voit qu'il a compoſé l'*explication* ou le *commentaire* de la décoration changeante; il a pardeſſus le marché les épaules aſſez robuſtes pour emporter ſon théatre, & le promener dans les différens quartiers où il ſuppoſe que le goût regne encore.

CHAPITRE CCCCXLIX.

Sallon de Peinture.

Ce ſallon eſt peut-être la piece la plus réguliérement vaſte qui exiſte dans aucun palais de l'Europe. Il n'eſt ouvert que tous les deux ans. La poéſie & la muſique n'obtiennent pas un auſſi grand nombre d'amateurs; on y accourt en foule, les flots du peuple, pendant ſix ſemaines entieres, ne tariſſent point du matin au ſoir; il y a des heures où l'on étouffe.

On y voit des tableaux de dix-huit pieds de long qui montent dans la voûte ſpacieuſe, & des miniatures larges comme le pouce, à hauteur d'appui. Le ſacré, le profane, le pathétique, le groteſque, tous les ſujets hiſtoriques & fabuleux y ſont traités & pêle-mêle arrangés; c'eſt la confuſion même. Les ſpectateurs ne ſont pas plus bigarrés que les objets qu'ils contemplent.

Un badaud prend un perſonnage de la fable pour un ſaint du paradis; *Typhon* pour *Gargantua*, *Carron* pour *St. Pierre*, un *ſatyre* pour un *démon*; & comme le dit l'auteur du poëme *des Faſtes*, l'*arche de Noé* pour le *coche d'Auxerre*. Eh bien! ce peu-

ple qui n'a aucune connoiſſance en peinture, va par inſtinct au tableau le plus frappant, le plus vrai ; il ne le manque pas. C'eſt qu'il eſt juge de la vérité, du trait naturel, & tous ces tableaux ſont faits pour être jugés en dernier reſſort par l'œil du public.

Ce qui fatigue & quelquefois révolte, c'eſt de trouver là une foule de buſtes, de portraits d'hommes ſans nom, ou le plus ſouvent exerçant des emplois antipopulaires. Que nous fait la figure de ces financiers, de ces traitans, de ces premiers ou ſeconds commis, de ces dolentes marquiſes, de ces inconnues comteſſes, de ces préſidentes nulles, qui ont les joues enluminées ; car il faut peindre les femmes avec leur rouge ; il faut de plus les faire rire. De ſorte que le ſallon a l'air d'une aſſemblée de foux, groteſquement habillés, qui ſe rient aux nez & ſe moquent les uns des autres. Puis ces viſages ſemblent dire : j'ai payé par orgueil pour être ici ſur la toile ou en marbre. Toutes ces phyſionomies, que rien ne fait ſortir du cercle vulgaire, méritent-elles cette diſtinction ? Elle ne devroit être accordée qu'aux perſonnes diſtinguées par leurs vertus, leurs talens ou par des ſervices rendus à la patrie.

Que le pinceau ſe vende à l'oiſive opulence, à la coquetterie minaudiere, à la fatuité hautaine, le portrait peut demeurer dans la ſalle ou dans le boudoir, mais qu'il

ne vienne jamais affronter les regards du public dans un lieu que la nation accourt visiter ? Peut-on voir ſur la même ligne le buſte d'un guerrier illuſtre, d'un homme de génie & celui d'un garde-note ?

Pendant l'ouverture du ſallon, il paroît une multitude de brochures que tracent tour-à-tour l'envieux, l'ignorant & l'amateur. Chacun alors a la manie de ſe connoître en peinture, & les gens de lettres en général ne s'y connoiſſent pas, quoiqu'ils affectent aujourd'hui de faire entrer dans leur ſtyle beaucoup de termes de cet art. Ce déluge de pamphlets n'empêche pas la foule de ſe porter aux tableaux critiqués ; & l'enfant qui ſourit à la peinture parlante, détruit toutes les objections de l'écrivain prévenu ou difficile.

Quand la jalouſie s'allume une fois entre les peintres, elle ſurpaſſe encore celle des poëtes.

Les peintres d'hiſtoire ſe placent au deſſus des autres peintres, qu'ils appellent peintres de *genre*.

La peinture dans le ſiecle dernier ſembloit n'appartenir qu'à l'égliſe & aux rois ; elle ne travailloit que pour les temples & les palais ; voilà pourquoi les peintres d'hiſtoire ſont encore orgueilleux & veulent tenir le premier rang. Il leur eſt dû toutefois, quand ils ont marié à la belle exécution le choix d'un ſujet noble & intéreſſant.

Si dans notre malheureuſe tragédie il y a toujours un roi ; ſi ce roi eſt toujours un tyran, & s'il s'agit toujours de le poignarder, de lui ôter *la vie & la couronne*, de même, la peinture, comme la tragédie amoureuſe de caraſtrophes ſanglantes, a eu la ſombre & longue manie des compoſitions repréſentant des martyrs, des ſupplices, des bûchers, des corps mutilés ou brûlés. Entrez dans une égliſe, vous ne voyez dans les voûtes que des mines de bourreaux & des ſaints patiens que l'on torture à loiſir.

Le pinceau long-tems conduit par l'eſprit fanatique des moines, ou dévoué à l'adulation la plus caractériſée, eſt revenu enfin à des compoſitions douces, agréables & touchantes.

Les ſujets ſont mieux choiſis ; ils appartiennent à la morale, au ſiecle paſtoral ou au patriotiſme ; & l'œil n'eſt plus révolté par ces images de tyrannie & de cruauté, qui teignent de ſang les murailles de nos temples, dans l'idée d'honorer ainſi les victimes de la religion ; mais ſi elles jouiſſent d'un bonheur ineffable, pourquoi tranſmettre aux regards la figure atroce de leurs bourreaux, & en épouvanter l'âme timide & compatiſſante qui vient adorer & prier.

Les mœurs actuelles nuiſent beaucoup aux jeunes peintres. Ils ſont devenus moins laborieux que leurs prédéceſſeurs. La trop

grande diſſipation dans laquelle ils vivent, abſorbe le tems néceſſaire pour les grands travaux ; puis le libertinage dégrade auſſi quelquefois l'artiſte & ſon génie. Il étoit fait pour s'élever au ſublime ; il amollit ſon pinceau, le dénature, le rabaiſſe à des ſcenes communes. Tel qui étoit né pour retracer les faits immortels de notre hiſtoire, fera une *bambochade*, où deux petits amours ſeront grouppés près du fémur d'une nymphe.

On voit au ſallon que les peintres François ont été fort embarraſſés pour peindre nos têtes poudrées & nos joues enluminées ; mais quand il faut que leur pinceau rende un *conſeiller en robe*, alors c'eſt bien autre choſe. Quoi de plus ridicule en peinture, qu'un homme affublé d'une étoffe noire, ayant lui-même le viſage baſané, une perruque vaſte & d'une blancheur éclatante ? Il n'y a rien de ſi diſcordant en couleur ; la nature n'a rien fait de ſemblable. Il ne faut qu'une pareille figure pour tuer un tableau, fût-il parfait d'ailleurs. Je ne connois rien au monde de plus groteſque, de plus bizarre, que ces tableaux de l'hôtel-de-ville & de Sainte-Genevieve, où l'on voit de pied en cap les prévôts des marchands & les échevins avec leurs robes traînantes, leurs perruques ébouriffées, leurs manchettes, &c. L'imagination dans ſa bizarrerie ne ſauroit rien créer au-delà de ces encolures. Prenez

le coſtume de tous les peuples de la terre, je vous défie de rencontrer quelque choſe de plus riſible. Raphaël, le Titien, Rubens auroient pris ces coëffures moutonnées pour une charge extravagante, une fantaiſie inconcevable.

Que le peintre s'abſtienne donc déſormais de peindre des perruques poudrées & des robes noires. L'habillement des Hottentots ſeroit cent fois moins étranger au pinceau, & ne le repouſſeroit pas d'une maniere auſſi dure, auſſi diſcordante.

Le ciel de Paris, dans ſa teinte demi-ſombre, eſt peu favorable à la couleur. Les peintres qui arrivent de Rome avec une touche fraîche & brillante, la perdent inſenſiblement; & l'on diſtinguera toujours l'école du Louvre à ſon coloris, en général inférieur à celui des autres écoles.

CHAPITRE CCCCL.

Boueurs.

Ils enlevent les immondices que le balai domeſtique pouſſe dans le coin des bornes; mais ce balai eſt mou & inſuffiſant; les boueurs écument la ville. Il faut de l'adreſſe pour paſſer vîte entre leur pelle & leur tom-

bereau. Si vous ne prenez pas bien votre tems, ſi votre élan manque de juſteſſe, la pelle du boueur ſe verſe dans votre poche: Il faut avoir l'œil preſte & le pied sûr: car les boueurs en ſouquenilles, ennemis nés des habits propres, n'interrompent jamais leurs fonctions. Ne ſoyez point diſtrait en paſſant à côté d'eux; ils ne vous voient pas, ils ne ſongent point à vous, ils flanquent la boue épaiſſe comme de l'eau bénite; & s'ils nettoient les rues, ils n'ont point ordre de ne pas faire jaillir ſur les paſſans de larges éclaboufſures.

Le tombereau voiture une boue liquide & noirâtre, dont les ondulations font peur à la vue; elle s'échappe, & le tombereau entr'ouvert diſtribue en détail ce qu'il a reçu en gros. La pelle, le balai, l'homme, la voiture, les chevaux, tout eſt de la même couleur, & l'on diroit qu'ils aſpirent à imprimer la même teinte ſur tous ceux qui paſſent. Le danger eſt ſur-tout du côté où le boueur n'eſt pas; vous longez avec confiance une roue immobile, une pelletée d'ordures vous deſcend ſur la tête.

La putridité morale accompagne, pour ainſi dire, l'infection des ruiſſeaux. Oh! ſi la pelle du boueur pouvoit mettre dans le même tombereau toutes ces ames de boue qui infeſtent la ſociété, & les charier hors de la ville, quelle heureuſe découverte, & com-

bien elle ſeroit précieuſe à la police !

Les inſpecteurs ſont au moral ce que les boueurs ſont au phyſique. Mais ils n'enlevent pas tout ; il eſt impoſſible de vivre dans cette grande ville ſans être maculé par la pelle du boueur, ou par la langue de la baſſeſſe ; il faut recevoir le coup de la méchanceté comme le coup du balai, ſe laver & ſe taire.

Paris, depuis quelques années, m'a paru plus mal-propre qu'il ne l'étoit ci-devant. D'où vient cette négligence ? Le bourgeois tenu de balayer ſa porte, ne la balaie pas ou la balaie lâchement. La police avoit établi des balayeurs, à charge de faire payer à chaque maiſon une légere contribution ; mais le bourgeois qui redoute la plus petite taxe, parce qu'il ſait, par expérience, qu'elle ne fait que *croître & embellir*, s'eſt refuſé au paiement. On attend ſans doute que le bourgeois récalcitrant en air juſques aux oreilles & qu'il crie. Alors il ſe ſoumettra de bonne grace à la regle des balayeurs, qui me ſemblent de toute néceſſité. Les ſervantes & les valets s'acquittent très-mal de cet emploi devant la façade des maiſons ; & puis le balai ne va point juſqu'au ruiſſeau du milieu, parce qu'à Paris, plus qu'ailleurs, chacun eſt pour ſoi, & qu'on s'y inquiete peu de l'intérêt général.

En attendant que ce procès entre la bourgeoiſie & la police ſoit vuidé, le riche qui va en carroſſe s'en moque, & la boue ferru-

gineuſe vole ſur celui qui ne veut pas payer & ſur celui qui paieroit bien volontiers. Les dégraiſſeurs y gagnent ; mais ſouvent leur art diſparoît devant certaines taches indélébiles, tant les ſouillures, au phyſique comme au moral, ont dans cette double fange une empreinte corroſive qui brûle & noircit l'étoffe.

CHAPITRE CCCCLI.

Charrettes.

Elles ſont toujours trop chargées & au-de-là de ce qu'il eſt poſſible à des chevaux de traîner. Si le pavé eſt gliſſant & qu'il faille monter un pont ou une rue un peu élevée, c'eſt un train d'enfer ; rien n'égale la brutalité, la ſtupidité & la barbarie du charretier. Toujours fouettant & jurant, le pavé étincele ſous les nerfs tendus & impuiſſans des malheureux chevaux qui ne peuvent dompter la réſiſtance du fardeau. Les coups de fouets déchirans qui retentiſſent tandis que les pieds des chevaux frappent & briſent le grès des pavés, font des rues de Paris une arene de tourmens pour le plus utile de tous les animaux.

Il n'y a point d'Anglois qui ne treſſaille

d'effroi & qui ne ſoit ſaiſi de douleur, en les voyant traiter ſi inhumainement. Les charretiers lui paroiſſent fort au-deſſous des chevaux qu'ils accablent de coups. Leur dureté eſt ce qui retarde leur courſe; les mieux nourrir, les charger moins, voilà ce qui rendroit leur ſervice plus prompt & plus durable.

Une ordonnance de police, favorable aux chevaux, ſeroit-elle déplacée?

CHAPITRE CCCCLII.

Turgottines.

Voitures publiques, ainſi nommées lors du changement que fit M. Turgot dans toutes les meſſageries du royaume, à l'aide d'un privilege excluſif.

La gêne qu'on y éprouve pourroit un jour faire naître l'idée fauſſe d'un miniſtre exacteur. La caiſſe de ces carroſſe eſt étroite, & les places y deviennent ſi preſſées, que chacun redemande ſa jambe ou ſon bras à ſon voiſin lorſqu'il s'agit de deſcendre. Le marche-pied trop haut eſt incommode & impraticable pour les femmes.

Si malheureuſement il ſe préſente un voyageur avec un gros ventre ou de larges épau-

les, tout le monde eſt ſupplicié, il faut gémir ou déſerter.

On fait partir les voyageurs à deux heures du matin en hiver, afin de dépenſer le tems dans des bureaux vers les quatre heures du ſoir, & ce, pour la viſite de quantité de ballots qui ne les regardent pas. Il y a des bureaux où l'on vous tient la caroſſée en plein minuit à la belle étoile, dans une cour venteuſe, durant tout le tems de la décharge immenſe des marchandiſes; & quand on ſe plaint, on vous répond que *telle eſt la volonté du roi.* Le commis inſolent ſe moque du citoyen, en lui fermant la bouche avec ce grand mot, que d'ailleurs le miniſtre & le rat-de-cave mettent en France à *toutes ſauces.*

On attele de maigres chevaux de poſte, ſouvent écorchés, à cette machine monſtrueuſe, chargée de monde & ſurchargée de coffres & de valiſes. Il n'y avoit que des foux qui puſſent imaginer de faire courir la poſte à des voitures ſi lourdes; mais les inventeurs ſe ſont fort peu embarraſſés de faire crever des chevaux & pâtir des hommes: le gain, voilà, ce qui a fait rouler la machine dans leur imagination, & puis il a fallu, bon gré mal gré, qu'elle roulât ſur les chemins. Mais pourquoi s'en étonner? On a bien vu les grilles de Chanteloup aller en poſte.

Ces voitures privilégiées ont de ſi beaux

réglemens, que l'intérêt de la marchandiſe paſſe toujours avant l'intérêt du voyageur. Les femmes enceintes, les convaleſcens, les perſonnes d'une conſtitution délicate trouvent les ſoupentes ſi rudes, les places ſi ſerrées, les deſcentes ſi dangereuſes, qu'elles regardent comme un tourment d'y entrer, & comme un bonheur d'en ſortir.

Ainſi, tandis que les méchaniciens s'exercent à Londres à conſtruire des voitures plus légeres, quoiqu'avec la même ſolidité, afin d'épargner la fatigue aux chevaux, nous avons augmenté la groſſiere peſanteur des nôtres; & ce n'eſt plus une voiture, c'eſt un globe qui ſe meut.

Son paſſage devient effrayant; un bruit tumultueux le précede & l'annonce. S'il deſcend avec rapidité, il riſque de ſe renverſer; quelquefois l'accident arrive, l'énorme carroſſe tombe, & vous avez beau demander au directeur le prix de vos bras, il vous montre froidement ſon privilege, & regarde votre perſonne comme un ballot de plus, dont il ne doit pas ſupporter les accidens, vu la loi éternelle du choc des corps & celle des frottemens.

Si quelqu'un s'aviſoit de vous fournir une voiture commode, bien ſuſpendue, qui vous laiſsât les heures du ſommeil, les adminiſtrateurs s'empareroient de la voiture, & ruineroient à coup sûr cet homme officieux. Tout

voyageur malade ou en ſanté doit être gêné, foulé, briſé, livré pendant quatre jours à l'inſomnie, parce qu'une compagnie excluſive aura donné de l'argent au roi ; & qui fera rentrer cet argent à la compagnie avec le gros intérêt ? C'eſt toujours toi, pauvre public ! paie & de ta bourſe & de ton ſommeil ; paie chaque jour davantage & tais-toi : ainſi le veut le privilege excluſif.

CHAPITRE CCCCLIII.

Grandes Routes.

Rien de plus magnifique aux environs de Paris que ces chauſſées à perte de vue & en ligne droite, bordées de chaque côté d'allées d'arbres. Non-ſeulement elles ſont multipliées, mais encore leur largeur eſt conſidérable ; on voit qu'on n'a pas épargné le terrein. Un philoſophe étranger & inſtruit, qui arriveroit les yeux bandés, pourroit s'écrier : *Oui, j'y ſuis ; c'eſt ici la maiſon d'un monarque ; il a dit : que ce terrein ſoit coupé comme un damier ; point de ſinuoſités ;* & le terrein docile a obéi ; les champs ſe ſont ouverts, les héritages ont été traverſés, & pour quelques pertes particulieres, il en a réſulté un très-grand bien, un bien qui ſera durable.

Mais la chauſſée du milieu, c'eſt-à-dire, le pavé, porte un caractere meſquin, & l'on n'a pas eu l'attention de le faire aſſez large pour que deux voitures puiſſent y paſſer de front commodément. Il faut toujours qu'une roue porte ſur le bord du pavé, qu'elle enfonce & dégrade; elle retombe ſur une terre molle; la voiture, gliſſant ſur le pavé qui eſt en dos d'âne, ſouffre de la pente, & ſur-tout de l'enfoncement de la terre argilleuſe.

On ne voit ſur les routes que de pauvres rouliers, effrayés par le bruit tonnant des *turgottines*, chercher à en éviter le choc en faiſant pencher précipitamment leurs voitures, & ſouvent au riſque d'être briſées toutes deux.

Point de péages, il eſt vrai; point de barrieres établies de diſtance en diſtance; on a fait ces routes comme à plaiſir; on les a recommencées autant de fois que l'on a voulu. Les routes en Angleterre ſe détournent plutôt que d'écorner la chaumiere d'un payſan; ici le payſan lui-même a été envoyé à la corvée. Vous paſſez ſur le terrein qui fut ſa grange, & qu'il a arroſé de ſes ſueurs, pour planter les cailloux quarrés qui vous portent, & vous vous ne lui donnez en paſſant ni un regret ni une obole.

Le mal eſt fait. En politique le bien ſort du mal. Réparons le mal en donnant au bien toute l'étendue dont il eſt ſuſceptible. Que ces grandes routes, après ces vexa-

tions, ne ſervent qu'à un commerce libre, & n'aboutiſſent plus à ces douanes repouſſantes, qui devroient être jettées à l'extrémité du royaume, comme la griffe chez les animaux eſt éloignée du cœur.

CHAPITRE CCCCLIV.

Huiſſiers-Priſeurs.

La charge d'*huiſſier-priſeur* (car tout eſt charge : qu'eſt-ce que les rois n'ont pas vendu) ? devient de jour en jour plus lucrative. Plus il y a de luxe, plus il y a de néceſſiteux. Le combat ſourd de l'aiſance & de la pauvreté occaſionne une multitude de ventes & d'achats. Les pertes, les banqueroutes, les décès, tout eſt favorable aux *huiſſiers-priſeurs*, en ce que les revers, les variations de fortune, les changemens de lieu & d'état ſe terminent toujours par des ventes forcées ou volontaires.

Les *huiſſiers-priſeurs* gagnent donc à tous les événemens qui agitent la vie humaine. L'immenſité des beſoins qui tourmentent la moitié de la capitale, l'oblige à troquer inceſſamment toute marchandiſe quelconque contre de l'argent, l'argent devient enſuite marchandiſe comme tout le reſte ; & l'huiſſier-priſeur le ſait encore.

Ainſi que les tems ſoient proſperes ou défavorables, dès que l'on vend ou que l'on achete, l'*huiſſier-priſeur* trouve ſon compte dans tous les beſoins ou les profits du commerce ; & lui & la *bourſe* de la communauté prélevent avant tout leur dû. L'objet a beau baiſſer de prix ; quelque vil qu'il ſoit, il a une valeur ſûre pour la *bourſe* de communauté.

Il y a enſuite les petites ruſes du métier. Tel *huiſſier-priſeur* eſt ſouvent marchand tacite ou bien aſſocié avec des marchands ; & dans les adjudications, il ſçait conſéquemment *couper la broche* à propos, c'eſt-à-dire, adjuger ſuivant qu'il lui plaît, d'après ſes vues ſecretes ou celles de ſes commettans cachés.

L'adjudication eſt un *prononcé* irrévocable ; mais que de clameurs avant le *mot* définitif ! L'*huiſſier-priſeur* eſt obligé d'avoir un crieur à gages, un *ſtentor*. On n'entend que cette répétition éternelle des acheteurs, *un ſol, un ſol*, tandis que l'huiſſier, de ſon côté, crie *une fois, deux fois, trois fois*. On diroit que l'objet crié va être adjugé ſur le champ ; car l'huiſſier dit toujours, *pour la derniere fois, en voulez-vous, n'en voulez-vous pas ? Un ſol, un ſol*, répete l'aſſemblée ; & voilà l'objet qui de ſol en ſol remonte ſubitement à mille livres au-deſſus du premier prix. Un ſol a fait pencher la

balance ; un ſol la fixe invariablement.

L'huiſſier en habit noir, avec ſa voix flûtée, & le crieur déguenillé, mais gorgé d'eau-de-vie, dont le timbre fait trembler les vitres, uſent leurs poumons à *parler en public*, comme le dit le poëte Rouſſeau dans ſa plaiſante épigramme: l'oreille eſt fatiguée par cette répétition continuelle & aſſommante. Les *paix-là* du *ſtentor* enroué ſurmontent à peine le bruit confus de la multitude qui ſe paſſe de main en main les objets, les regardant, les dédaignant, ſelon l'envie ou le beſoin.

Quand vous avez aſſiſté à l'une de ces ventes tumultueuſes, vous en avez les cris monotones & le bourdonnement dans l'oreille pendant quinze jours.

On adjuge de cette maniere, depuis un tableau de Rubens juſqu'à un vieux juſte-au-corps percé par les coudes. La valeur intrinſeque des objets apparoît là dans ſon évidence philoſophique; & d'après leur utilité, les chemiſes, les matelas, les chaiſes, les redingottes, &c., trouvent beaucoup plus de partiſans que les diamans, les bijoux, les livres, &c.

Dans les ventes après décès, les chauderonniers en cheveux plats ouvrent toujours la ſéance; car on commence ordinairement par la batterie de cuiſine, le mort n'en ayant plus beſoin. Ils ſe trouvent dans la

ſalle

ſalle du défunt avec ceux qui viennent pour acheter ſes diamans, ſes meubles de *Boulle*, & ſes dentelles. Toutes les nippes du mort, depuis ſa tabatiere juſqu'à ſa ſeringue, paſſent ſous les regards attentifs du public acheteur. Il apprend quels étoient les goûts particuliers du décédé, & la révélation de ſes obſcures fantaiſies ſe fait après ſon enterrement. On ne le connoît bien qu'alors : une réflexion qui échappe compoſe ſon oraiſon funebre ; elle n'eſt pas étudiée, elle naît de ce qui s'offre à la vue.

Les livres licencieux & les eſtampes obſcenes ſont mis à côté par l'*huiſſier-priſeur*, & ne ſe vendent pas publiquement ; mais les héritiers ſe les partagent, & vendent ſans ſcrupule le lit, les chemiſes & les habits de leur pere. On écarte d'abord tout ce qui tenoit à lui, tout ce qui le touchoit ; mais quant aux objets de ſes caprices, ils ſemblent devoir être conſervés, comme plus ſacrés.

On trouve de tout dans les inventaires à la levée des ſcellés ; les différentes manies des hommes paroiſſent au grand jour, & la confeſſion du défunt ſe trouve viſiblement écrite dans ſes armoires.

Le public acheteur fait tout haut ſes libres commentaires dans le foyer même que le décédé habitoit, & tout homme peut ſe dire de ſon vivant : *Ces bronzes, ces ta-*

bleaux qui m'ont tant coûté, & que je dérobe à l'œil du curieux, ſeront témoins, après mon trépas, du jugement que l'on portera de mes goûts. Oh, que ne peut-il entendre d'avance ce qu'on en dira! Il métamorphoſeroit ces ſuperfluités... Mais que fais-je? L'*huiſſier-priſeur* entend-il la morale?

Tout l'homme eſt donc alors à découvert; vices cachés, manie, goûts bizarres; le jugement univerſel n'en annoncera guere plus un jour. Il ſe trouve quelquefois des objets ſi fantaſques, ſi inconnus, qu'il n'y a que l'*huiſſier-priſeur*, au fait des caprices de l'imagination humaine, qui puiſſe en deviner l'emploi. Ces objets n'ont point de mots dans notre langue.

Les collections les plus rares & dont s'énorgueilliſſoit le poſſeſſeur, ſont diſperſées dans un inſtant; & le fils, qui ne veut que de l'argent dont il a chomé, mépriſant la paſſion de ſon pere, voit partir avec une dédaigneuſe indifférence les objets dont l'aſſemblage lui avoit coûté une vie entiere de recherches laborieuſes. Les cabinets coûteux ſe fondent, & il n'en reſte aucune trace. Voilà où aboutit la ſcience ou l'engouement.

Les *huiſſiers-priſeurs* ſont ſujets à gagner des fluxions de poitrine; l'air étouffé d'une ſalle pleine de chaudronniers, de reven-

deurs, de revendeuſes, &c., leur infecte les poumons.

Plus heureux, dans un miniſtere de rigueur, lorſqu'en plein air, ſur la place *Saint-Michel*, ils vendent les meubles ſaiſis d'un pauvre débiteur, qui regarde en ſoupirant le lit où il ne couchera plus. L'inexorable huiſſier l'adjuge au profit des créanciers du même ton qu'il adjugea la veille les bronzes, les diamans, les vins exquis du traitant, de l'évêque & de la ducheſſe, morts de trop d'opulence.

Au décès de l'homme de lettres, l'*huiſſier-priſeur* n'a qu'une ſeule vacation; il n'a pas beſoin du ſecours de ſon crieur; la foule empreſſée ne ſe raſſemble pas; l'appartement eſt déſert, ou peu s'en faut; les affiches n'ont annoncé ni dentelles, ni diamans, ni même batterie de cuiſine. Des portraits d'anciens philoſophes, eſtampes enfumées, quelques livres latins étalés ſur des ais, & des manuſcrits que la critique reſpectera; voilà ſon héritage. Le libraire, d'un pas furtif, vient & examine; rien chez lui ne tentera le déſir des vulgaires mortels; mais ſi le bureau même de l'auteur eſt dédaigné, l'amitié le pleurera, & la gloire conſervera ſon nom.

Il m'eſt venu, en aſſiſtant à ces ventes, une réflexion qu'un profeſſeur de l'univerſité auroit dû faire à ma place; c'eſt qu'il ſeroit

impoſſible au plus fameux latiniſte des colleges de plein exercice, de traduire dans la langue de *Virgile*, de *Cicéron*, de *Térence* & même de *Plaute*, l'*inventaire* ou le *procès-verbal* d'un *huiſſier-priſeur*. Je ne parle point du Grec; car qui le ſçait ?

CHAPITRE CCCCLV.

Décrotteurs.

On ſait que Paris ſe nommoit jadis *Lutetia, ville de boue*; mais on ne ſait pas au juſte à quelle époque l'induſtrie enfanta l'*art du décrotteur*, ſi néceſſaire de nos jours dans cette ſale & grande ville. On a beau marcher ſur la pointe du pied, l'adreſſe & la vigilance ne garantiſſent point des éclabouſſures. Souvent même le balaie qui nettoie le pavé fait jaillir des mouches ſur un bas blanc. L'utile décrotteur vous tend au coin de chaque rue une broſſe officieuſe, une main prompte; il vous met en état de vous préſenter chez les hommes en place & chez les dames; car on paſſera bien avec l'habit un peu rapé, le linge commun, le mince accommodage; mais il ne faut pas arriver, crotté, fût-on poëte.

C'eſt ſur le Pont-Neuf qu'eſt la grande

manufacture ; on y eſt mieux décrotté ; on y eſt plus à ſon aiſe, & les voitures qui défilent ſans ceſſe, n'interrompent point l'ouvrage. La célérité, la propreté diſtinguent ces décrotteurs-là ; ils ſont réputés maîtres ; ailleurs vous riſquez de rencontrer un apprentif ignare, à qui vous confiez votre jambe, & qui, prenant le poliſſoir au lieu de la vergette, étend ſur un bas de ſoie blanc, une cire noire & gluante que la plus habile blanchiſſeuſe ne pourra effacer. Quel déſaſtre pour celui qui n'a que cette paire de bas de ſoie blancs, & qui eſt invité à dîner chez une ducheſſe, pour lui lire enſuite une petite comédie ou un poëme érotique !

Auteurs, qui craignez ce revers, ne vous adreſſez qu'aux maîtres-décrotteurs du Pont-Neuf. S'il pleut, ou ſi le ſoleil eſt ardent, on vous mettra un paraſol en main, & vous conſerverez votre friſure poudrée, agrément que vous préférez encore à la chauſſure.

Les décrotteurs ſont libres ; ils ne paient rien au roi. Dès qu'ils ont acheté une ſellete & deux broſſes, ils peuvent exercer par-tout leur talent, qui leur appartient en propre : avantage très-rare à Paris.

Souvent celui qui ſait parler & écrire, ne peut ni écrire ni parler au bareau : des uſages tyranniques enchaînent le talent. Point de *ſtage* chez les décrotteurs ; ils ne demeurent

point les bras croisés à voir travailler leurs camarades ; ils prennent la brosse & ils disent comme ce peintre célebre : *& moi je décrotte aussi.*

Point de jalousie parmi eux ; vous appellez un décrotteur, quatre ou cinq accourent la sellette à la main, & dans leur zele la poussent un peu rudement contre votre jambe. Vous faites un choix, & les autres s'en vont gaiement & sans murmurer. Le fort ne bat pas le foible ; l'habile ne cherche pas à détruire ou à ridiculiser son confrere. Voit-on la même égalité dans les illustres académies & autres synodes du royaume ?

Les honoraires de la brosse sont fixés ; & plût à Dieu que ceux des secrétaires de rapporteurs le fussent aussi. Point de fraude, point de monopole chez ces Savoyards vaguans. De tems immémorial, dans toutes les saisons, à la porte des spectacles ou ailleurs, quelles que soient les variations des comestibles ou le haussement des monnoies, on paie invariablement *deux liards* pour se faire ôter la crotte des bas & des souliers.

Ces décrotteurs sont bons citoyens ; leur empressement à crier *vive le roi*, met souvent en train le peuple qui étoit froid & distrait ; & ils ne se servent jamais de *cire anglaise*, à cause de l'épithete. Ils aiment mieux délayer de la suie de cheminée dans de l'huile ; ce qui fait que de jolies dames, mon-

tant en voiture avec des décrottés de cette eſpece, ont leurs jupons blancs tout tachés & d'une maniere ineffaçable. Les femmes qui ne ſe mêlent guère d'inimitiés nationales, devroient recommander à tous leurs ſuivans la *cire angloiſe* qui ne tache point.

A la convaleſcence de Louis XV, lorſque tout Paris, dans la convulſion de la joie, remercioit le ciel de lui avoir rendu ſon précieux monarque, un décrotteur voulant partager l'allégreſſe publique, acheta une chandelle, la coupa en quatre & en illumina les quatre coins de ſa ſellette, *le ſeul eſpace qui fût à lui.* Un autre décrotta *gratis* lorſque les comédiens donnoient *gratis* une repréſentation de Cinna, & que l'hôtel-de-ville, dans ſa magnificence, jetoit des pains *gratis* à la tête du peuple.

Chaſſé, acteur de l'opéra, ſe faiſant un jour décrotter, (car les acteurs de l'opéra n'ont point de voiture, cela appartient ſeulement aux actrices) la beſogne faite, le décrotteur ne voulut rien recevoir. *Pourquoi donc?* lui dit Chaſſé.— *Entre confrere, il ne faut rien prendre; je fais les monſtres à l'opéra comme vous faites les rois.* Voyez ce drôle qui mettoit ſur la même ligne ſon rôle de *monſtres* avec le rôle d'un *Agamemnon!*

Si les décrotteurs animent les *monſtres*, ils font auſſi les *dieux* voltigeans & deſcen-

dans de l'olympe. Quand un dieu ailé doit franchir l'eſpace des airs, & que l'on craint que le célebre acteur ne ſe rompe le col, on habille un décrotteur, on lui donne un vêtement ſemblable à celui du dieu ; il traverſe le théatre ſur la corde horizontalement tendue ; l'œil eſt trompé, & l'acteur ſort de la couliſſe ſans avoir expoſé au jeu d'une poulie ſon exiſtence chantante.

Enfin, les décrotteurs, toujours modeſtes & toujours utiles, ont, ſans le ſavoir, rendu depuis peu un ſervice eſſentiel au public. Lors de la conſtruction de la nouvelle ſalle de l'opéra ſur les boulevards, il s'agiſſoit de conſtater ſa ſolidité. Pour en faire l'eſſai, on invita tous les décrotteurs & Savoyards de Paris, qui avertirent leurs connoiſſances. Ils remplirent les loges, l'orcheſtre, l'amphithéatre ; ils foulerent les eſcaliers, les foyers, les couliſſes, les corridors, d'un pied non léger ; c'eſt ce qu'on vouloit. Quand on vit que la ſalle tenoit bon, le lendemain le beau monde, paré, parfumé, vint s'y aſſeoir avec ſécurité.

On appelle cela *eſſayer une ſalle.* Or, ſans les décrotteurs, vous qui l'aviez bâtie, & vous ſi conſommés en prudence, ſi intelligens en moyens, dites comment auriez-vous fait pour raſſurer le beau monde ſur la chûte problématique de l'édifice ? Mais les décrotteurs aiment à viſiter *gratis* une

ſalle d'opéra, ſur-tout quand elle eſt neuve. Vous leur en avez ouvert les portes ſans les faire payer, & Dieu voulut que leur admiration ne leur coûtât rien ce jour-là. Que diriez-vous, races futures, de la profonde invention de notre ſiecle, pour prouver à la cour & à la ville qu'une ſalle ne culbutera point ?

CHAPITRE CCCCLVI.

Gouvernante.

Se marier, n'eſt pas choſe aiſée à Paris, ſur-tout pour un homme entre deux âges & d'une fortune médiocre. Sans parler de l'indépendance à laquelle toutes les femmes prétendent, il en coûte infiniment pour entretenir une femme & fournir aux beſoins, aux fantaiſies que la mode amene chaque jour. Ceux qui ne ſont pas aſſez riches, ou qui ſont économes, ou qui veulent conſerver leur liberté, prennent une gouvernante, c'eſt-à-dire, une concubine, qui ne paroît point ou très-peu, & qui, bornée aux travaux domeſtiques, prend ſoin de la table & du ménage, & mange avec le maître lorſqu'il eſt ſeul.

Rien de plus commun à Paris que cet

arrangement, depuis que les femmes ont contracté le goût effréné de la parure & de la diſſipation. On en voit dans l'ordre de la bourgeoiſie dédaigner les ſoins de l'intérieur de la maiſon, les abandonner à des valets, frémir au ſeul nom de cuiſine, & dire à leurs maris qu'elles ne leur ont pas apporté *quarante mille francs* pour avoir ſoin du linge. Or, vous ſaurez que cette dot de quarante mille francs rend une petite bourgeoiſie impertinente, & fait qu'elle compte avec ſa marchande de mode, mais jamais avec ſon boucher.

L'épouſe d'un maréchal de France, d'un premier préſident, peuvent fort bien être leur compagne. Mais il faut néceſſairement que celle d'un marchand, d'un commis, d'un artiſan ſoit un peu la ſervante de ſon mari.

Fiere de ſa dot, la bourgeoiſe faiſant dreſſer ſon contrat de mariage ſur le même modele que celui d'un prince ou d'un duc, & apprenant que les princeſſes & ducheſſes n'obéiſſoient pas toujours à leurs auguſtes époux, n'a pas voulu de la ſoumiſſion. Le contrat rend exigeante & hautaine celle qui étant fille tenoit les yeux baiſſés & parloit d'un ton doux ; la diſcorde & le déſordre s'établiſſent au lieu où la ſubordination auroit dû regner ; & comme le nœud eſt in-

diſſoluble, le mal eſt ſans remede (1).

Quand les hommes ont vu ce renverſement de l'ordre naturel, ils ont redouté le mariage, comme un lien qui n'enchaînoit, pour ainſi dire, qu'eux ſeuls. Ils ont cherché des femmes qui ſuſſent obéir & ſe charger des détails domeſtiques pour leſquels elles ſont faites. Celui qui a trouvé une gouvernante intelligente & d'une humeur douce, vit en paix. Ce qui conſtitue le bien-être & la douceur de la vie, c'eſt un aſſemblage de petits ſoins toujours renouvellés, qui, pris en particulier, ne ſont rien, & qui, raſſemblés, forment une ſuite d'agrémens. Ces légers offices entrent pour beaucoup dans le bonheur dont la baſe eſt le calme & le repos. Voilà pourquoi telle femme qui paroît laide & faſtidieuſe fait la félicité complete d'un homme qui la préfere à toute autre, parce que, à chaque heure, il voit naître un petit ſervice qui produit un petit plaiſir : or, les petits plaiſirs n'ont pas l'inconvénient des grands qui épuiſent; ils délectent & ne fatiguent pas.

L'homme de lettres valétudinaire, l'homme du monde qui ſe trouve ſeul, l'eccléſiaſ-

(1) En 1769, la Tournelle criminelle du parlement de Paris prononça ſur vingt-neuf procès pour crime de poiſon ou d'aſſaſſinats entre maris & femmes. Aucune concubine ne fut accuſée de pareilles atrocités.

tique que ſon état iſolé, ſe remettent entre les mains d'une gouvernante. Celle-ci, d'ordinaire, ſouple & adroite, prend de l'aſcendant ſur l'eſprit de ſon maître, qui paie par ſa complaiſance les bons offices qu'il en reçoit. Quelques-unes abuſant de leurs droits ont amené leurs maîtres à les épouſer ; d'autres ont dicté le teſtament, & ce n'eſt pas peu de choſe que d'être la gouvernante d'un vieillard riche ; les neveux qui la déteſtent & la craignent lui font la cour, chacun d'eux ſollicite ſes recommandations ; l'oncle meurt, elle ſe retire avec une bonne rente & ſes épargnes, & les laiſſe ſe diſputer l'héritage.

Quand les loix ne peuvent plus ſervir de frein aux mœurs, elles doivent les ſuivre & changer peu à peu comme elles. Il y avoit autrefois des concubines qui formoient un état mixte ; il a été ſupprimé mal-à-propos ; il renaît, parce qu'il eſt néceſſairement lié à une grande population. Il eſt impoſſible que le même contrat ſoit fait également pour tous les états, pour toutes les conditions. L'indiſſolubilité du mariage entraîne des inconvéniens ſans nombre, & la ſéparation que les tribunaux établiſſent eſt plus dangereuſe que le divorce, en ce qu'elle laiſſe deux êtres iſolés. Tout enfin néceſſite un changement dans cette partie de notre légiſlation, pour l'intérêt de la religion & de

l'état. Il ne dépend que du ſouverain de modifier à cet égard nos loix politiques.

En attendant, jugeons avec équité : ſi ces femmes n'ont point de rang dans la ſociété, le mépris ne doit pas être leur partage. Gardons ce ſentiment pour les femmes livrées au vice, & accordons notre pitié & notre indulgence à celles que les circonſtances ont amenées à un état qu'il eſt encore poſſible à elles d'ennoblir. Il ne faut point careſſer le vice ; mais il ne faut pas decourager la foibleſſe, ni la traiter comme le crime. Ne vaut-il pas mieux lui montrer qu'elle peut encore prétendre à l'eſtime des hommes & à l'eſtime d'elle-même, en effaçant ſa faute par des vertus ? car la foibleſſe n'étouffe pas les qualités de l'ame.

Plus d'une gouvernante a ſu ſe rendre eſtimable dans ſon emploi ; celle de Jean-Jacques Rouſſeau, devenue enſuite la femme de ce grand homme, avoit acheté le ſingulier aſcendant qu'elle avoit ſur lui par des ſoins infatigables, & une patience à toute épreuve. Seroit-ce donc que les hommes qui ont le génie en partage, ſont deſtinés à être gouvernés par des femmes qui ſemblent n'avoir rien de commun avec eux ?

CHAPITRE CCCCLVII.

Peintres en Portraits.

Ils ſont les plus occupés ; car l'amour-propre le veut ainſi. Après s'être regardé au miroir, on veut ſe voir ſur la toile. Qui ſe voit même au miroir tel qu'il eſt ? qui ne s'embellit pas dans un coup-d'œil particulier à lui-même ? La phyſionomie du ſot n'eſt pas ſotte à ſes propres yeux. Il pourra faire l'aveu de ſa ſottiſe ; jamais il ne dira, j'ai les yeux bêtes. Ils peignent en miniature, en émail ; ils prodiguent toujours des coups de graces en faveur des femmes ; les hommes même aiment à être flattés.

Les femmes ſe font peindre fréquemment ; elles vont chez leurs peintres ; & l'épouſe de l'artiſte qui fait vivre, ſait qui doit ſe trouver là pour donner des conſeils & diriger le pinceau qui éterniſera la beauté. Quand l'œil du peintre ne peut pas tout détailler, il faut un appréciateur. Il ne manque jamais de donner ſon avis, parce que le vrai jour de la beauté, dit-il, dépend encore de l'œil qui ſait apprécier.

Le peintre avoue qu'il n'a pas le coup-d'œil auſſi fin que l'appréciateur ; il adopte

toutes ſes remarques avec une attentive complaiſance. Telle femme eſt trois mois à ſe faire peindre. Mais on aime tellement les beaux-arts, qu'on ne peut ſe détacher de l'attelier où brille le ſavant pinceau. D'ailleurs, les appartemens voiſins ſont meublés avec un goût & un art infini; aucun dégagement n'y manque. L'appréciateur entre & ſort à propos. Le peintre eſt homme d'eſprit encore, & ſa femme eſt charmante. Le moyen qu'une femme qui aime la peinture à la folie, ne prolonge, ne multiplie les ſéances, juſqu'à ce que le portrait ſoit aſſez reſſemblant, pour qu'il puiſſe être offert à ſon époux. Oh, que la phyſionomie doit être animée & ſatisfaite!

Une femme, en faiſant ce don, s'écria avec une naïveté très-remarquable: *En vérité, mon cher, ce n'eſt point la copie que je vous donne.*

Pour le commun bourgeois, il fait venir le peintre chez lui; il appelle le premier qu'on lui enſeigne. Il ne manque pas d'être préſent, lorſque le pinceau vulgaire défigure ſa femme à bon marché: il lui ſourit niaiſement pour mettre en jeu toutes ſes graces. La femme minaude, & le peintre la fait plus laide & plus grimaciere qu'elle ne l'eſt réellement.

Le portrait achevé, le mari prend la place de ſa femme à ſa recommandation,

& fait peindre ſon large viſage avec ſa plus belle perruque. Cette rare figure doit orner un braſſelet que ſa femme portera toute ſa vie. Rien de plus mal peint ; la gaucherie du pinceau ſurpaſſe encore celle de l'époux. Les deux portraits manqués, quoiqu'ils ne ſoient pas exempts de reſſemblance, n'en ſeront pas moins offerts à l'admiration de toute la famille & de tous ceux qui fréquentent la maiſon ; & ces burleſques effigies ſeront l'époque du plus haut degré de l'affection martiale. Le peintre eſt quelquefois témoin du tranſport que ſon ouvrage excite, & il s'en applaudit : on mouille de larmes ſa peinture chargée & enluminée, que le couple attendri baiſe & prend pour un chef-d'œuvre. La femme grimace ſur la boëte du mari, & le mari fait la moue ſur le riche braſſelet de ſa femme. Il eſt des inſtans dans le ménage où la reſſemblance devient exacte.

Une foule de barbouilleurs vivent de leurs pinceaux ignares, mais qui ſont aſſortis à une claſſe nombreuſe ; ils peignent comme certains perruquiers coëffent. Mais tout cela paſſe, & la tête mal peinte & mal coëffée n'en ſera pas moins tranſmiſe aux générations futures ; car chez la bourgeoiſie, le mauvais pinceau peut encore prétendre aux honneurs de l'immortalité.

CHAPITRE CCCCLVIII.

Joueurs d'Inſtrumens.

Louis XIII eut toutes les peines du monde à compoſer un médiocre orcheſtre. Un violon étoit alors un être rare. Il ne faiſoit pas néanmoins aller une ſymphonie à coups de nerf de bœuf, ainſi que le pratiquoit le czar Pierre : mais celui qui battoit la meſure, avertiſſoit tous les ſymphoniſtes de l'arrivée de l'*ut*. Aujourd'hui les muſiciens ſont par-tout. Des chanteurs & des cantatrices montés ſur des tréteaux, chantent dans les cafés des ariettes burleſques, & des airs de l'opéra-comique ; on y exécute facilement de bonnes ſymphonies. Un garçon tailleur, en prenant ſon verre de liqueur, y jouit d'un concert que n'ont point eu ſoixante rois de France.

Les talens pour la muſique ſont devenus ſi communs, que la même main qui tient l'archet vous vend une taſſe ſuppliante ; on y jette quelques pieces de monnoie ; la cantatrice, après avoir prodigué les charmes de ſa voix, devient quéteuſe ; l'art eſt un peu avili par ces quêtes publiques ; c'eſt que nos yeux n'y étoient pas encore accoutumés.

il n'eſt pas juſte néanmoins qu'on vous donne un joli concert pour rien ; tout ſe paie à Paris, juſqu'au ſon qui s'envole des inſtrumens.

Tel oiſif auditeur en profite ; il n'a pas le ſol dans ſa poche, & il s'aſſied dans ce café, s'y chauffe, entend de la muſique toute l'après-dînée, & ne ſort de cet aſyle qu'à onze heures du ſoir, quand le garçon l'avertit qu'on n'y couche point. Jamais le maître de ces maiſons vitrées ne lui reprochera d'y venir occuper une place éternellement gratuite : il ſera toute l'année régalé de muſique & chauffé, ſans rien débourſer ; ſon oreille jouira plus que ſon eſtomac, & la ſymphonie lui tiendra lieu de ſouper. Tout cafetier des boulevards fait *un don gratuit* de ſon poële, de ſes chaiſes & de ſon orcheſtre à une infinité de gens qui, ſoit pareſſe, ſoit déſœuvrement, végetent dans une oiſiveté abſolue.

L'habitude confirme encore cette vie inactive, & l'on voit diſtinctement, en parcourant les cafés, combien il y a d'hommes qui ont le travail en horreur, & pour qui les jours ſont d'une longueur aſſommante. Ils ſemblent tous, dans cette inertie, préluder au calme du trépas, & chérir le repos encore plus que la vie. Quand ils expirent, ces gens-là ne ſemblent pas mourir, mais ceſſer ſeulement d'aller au café.

CHAPITRE CCCCLIX.

Curés.

Ils ont une réputation de probité qui, en général, eſt bien fondée. Ils ſont toujours plus éclairés & moins fanatiques que les prêtres qu'ils ont ſous leurs ordres. Leur ambition eſt à peu-près ſatisfaite par la place inamovible qu'ils ont obtenue ; conſéquemment ils deviennent calmes & modérés. On peut les conſidérer chacun dans leur paroiſſe, comme de petis évêques, ſur-tout quand elles ſont conſidérables.

Mais il y a une très-grande inégalité, & dans l'étendue & dans la rétribution. Le vaſte fauxbourg Saint-Antoine n'a qu'une paroiſſe, ainſi que le fauxbourg Saint-Germain ; & dans la cité, quatre ou cinq paroiſſes ſont adoſſées l'une à l'autre, & telle maiſon appartient à deux patrons différens.

Le clergé des grandes paroiſſes me paroît trop nombreux ; c'eſt un régiment en ſurplis. Que ſont tous ces prêtres ? Ils portent des cierges aux convois ; ils figurent dans les grand-meſſes ; ils alongent les proceſſions. Il y a trop de prêtres pour ces cérémonies, d'ailleurs ſuperflues, ainſi qu'il y a trop de

commis dans les bureaux. On pourroit réduire au quart le clergé de ces paroiſſes ; mais comme il forme une eſpece de cour auprès du paſteur, & que celui-ci eſt flatté de ſe voir environné de cette milice ſacerdotale, il ne ſera jamais d'avis qu'on la diminue.

Tous ces prêtres habitués vivent comme des ſéculiers. Ils habitent des maiſons bourgeoiſes peuplées de femmes & de filles ; ils les confeſſent, les diſpoſent à la premiere communion, à la confirmation. Ils ſe gliſſent dans les ſociétés, & point de maiſon qui ne voie le ſoir le prêtre de paroiſſe faire ſa partie de quadrille avec ceux qui ont entendu ſa meſſe le matin.

Le curé ſait une infinité de choſes ſecretes par le moyen de ſes prêtres courtiſans, qui ont toujours l'œil ouvert & l'oreille attentive, pour ſervir les intérêts de l'égliſe.

Les aumônes que la charité répand ſur l'indigence, paſſent ordinairement par leurs mains, & leur préſence eſt un ſignal de joie pour les malheureux.

Sur les grandes paroiſſes, c'eſt un prêtre ſubalterne qui eſt chargé de ces fonctions auguſtes ; mais il ne s'en acquitte point avec la douceur, la compaſſion & la grace qu'y mettroit le paſteur lui-même.

Depuis l'affaire du refus de ſacremens,

maintenant à peu-près aſſoupie, les curés de Paris ſe ſont comportés avec beaucoup de prudence & de circonſpection.

Comme toutes les cures ſont à la nomination de l'archevêque, jugez de l'empire que celui-ci a ſur tous les vicaires, ſous-vicaires, &c. Ils feignent d'adopter ſes ſentimens; ils s'agitent, ils poſtulent; ils intriguent charitablement; c'eſt à qui viendra révéler un fait myſtérieux. Une fois nommé, le curé affermi dans ſa place qui ne peut lui être ôtée, reprend ſon avis & barre celui de l'archevêque tant qu'il lui plaît.

Un curé nommé *Chapeau*, tenant la place inamovible, tourna ſubitement caſaque à feu Chriſtophe de Beaumont, qui l'avoit regardé comme ſon bras droit; ce qui fit dire aux plaiſans, que l'archevêque avoit perdu ſon chapeau. Feu Chriſtophe de Beaumont n'admettoit point à ſa table les curés de Paris, afin d'établir entr'eux & lui une certaine diſtance.

Un homme vertueux peut faire beaucoup de bien dans cette place quand il le veut, & pluſieurs veulent le bien; ils n'ont qu'à demander avec perſévérance, & ils obtiennent. Languet, curé de Saint-Sulpice, obtint des ſommes conſidérables & ſans peine, pour la conſtruction de ſon égliſe. Il ſupplioit, & perſonne n'oſoit le refuſer.

Dans un ſiècle où l'on a ſecoué le joug

de pluſieurs pratiques religieuſes, ils doivent être plus embarraſſés que ne l'étoient leurs devanciers ; ils ont beſoin de beaucoup plus d'art pour ménager les eſprits. Il ſe trouve des cas difficiles, où il faut ſavoir paſſer à côté de l'incrédule ſans le heurter & ſans choquer la dévotion des ames foibles.

Ils diſſimulent leur mécontentement, & ſe renferment dans un ſilence prudent. Ils ſont même les premiers à étouffer les ſcandales, au lieu d'en pourſuivre la punition. Auſſi tranquilles qu'ils étoient turbulens du tems de la ligue, ils ont adopté des idées de paix : la douceur caractériſe leurs actions, & l'amertume n'eſt plus ſur leurs levres. Ils n'ont pas la hauteur des évêques ; & plus populaires, ils ſavent à la fois conſoler & ſecourir leurs paroiſſiens. Ils verſent le baume ſur pluſieurs plaies ſecretes qu'eux ſeuls connoiſſent. Ils tolerent des abus qu'ils ne peuvent plus empêcher, & entrent dans les idées de la police, parce qu'ils ſentent que les préceptes religieux ne peuvent pas s'oppoſer à la tolérance civile.

La concorde n'eſt jamais parfaite entre le curé & les marguilliers ; la fabrique le contredit toujours un peu ; mais cette diſcorde inteſtine entretient les droits reſpectifs, & empêche que le curé & ſon clergé ne prennent une trop grande prépondérance,

dont plusieurs parties de l'administration auroient peut-être à souffrir.

CHAPITRE CCCCLX.

Émeutes.

Une émeute qui dégénéreroit en sédition, est devenue moralement impossible. La surveillance de la police, les régimens des Gardes Suisses & Françoises, cazernés & tout prêts à marcher ; la Maison du Roi, les villes de guerre dont Paris est environné, sans compter un nombre immense d'hommes attachés aux intérêts de la cour, tout semble propre à réprimer à jamais l'apparence d'un soulevement sérieux.

Dans l'espace de plus de cinquante années, on n'a vu à Paris que deux émeutes promptement dissipées. La ville a été généralement tranquille depuis le tems de la Fronde. Les maréchaussées répandues de toutes parts, les troupes qui cerclent l'Isle-de-France, l'impossibilité du ralliement pour les séditieux, tout maintiendra un calme qui devient d'autant plus assuré qu'il dure depuis long-tems.

Il est défendu aux payſans de s'assembler en nombre ; & où iroient-ils ? que feroient-

ils, en les ſuppoſant furieux ? La maréchauſſée les environne ; après la maréchauſſée ſont les régimens ; après les régimens arriveroient les armées.

Si le Pariſien, qui a des momens d'effervescence, ſe mutinoit, on le fermeroit bientôt dans la cage immenſe qu'il habite ; on lui refuſeroit du grain, & quand il n'y auroit plus rien dans la mangeoire, il ſeroit bientôt réduit à demander pardon & miſéricorde.

Le chancelier Meaupou a marché avec une foible eſcorte au palais de la juſtice, pour y établir un parlement de ſa façon, ſur les débris de l'ancien parlement. Il ſavoit bien que perſonne ne bougeroit : ce ne fut qu'un ſpectacle, malgré l'étonnement & l'indignation publique, & il s'en retourna calme & triomphant.

Une eſcouade du guet diſſipe, ſouvent ſans peine, des pelottons de cinq à ſix cens hommes, qui paroiſſent d'abord fort échauffés, mais qui ſe fondent en un clin-d'œil, quand les ſoldats ont diſtribué quelques bourrades ou gantelé deux ou trois mutins.

Le principe d'une ſédition, en la ſuppoſant univerſelle, ſeroit bientôt connu & étouffé, & Paris eſt à l'abri de l'alarme & de la terreur que George Gordon jeta dans Londres dernièrement.

Au ſpectacle même, lorſque les flots du parterre

parterre ſe paſſionnent vivement pour ou contre tel hémiſtiche, qu'on en veut aux geſtes de tel acteur, la garde fait taire la bruyante aſſemblée, prend le parti du mauvais poëte ou du plat comédien, & après quelques clameurs, la raiſon du fuſil devient la meilleure.

La ſédition excitée à Londres par lord Gordon, a donc paru comme un rêve aux Pariſiens; & quand ils ont appris que dans ce déſordre il y avoit encore une eſpece de retenue, qu'on brûloit telle maiſon, & qu'on épargnoit la maiſon voiſine, ils s'étonnoient encore plus; car s'ils franchiſſoient eux certaines bornes, ils ſeroient capables de plus grands excès.

L'habitant de Londres, dans une ſédition, garde encore ſon ſang-froid, commande à ſa fureur, & la dirige ſur tel ou tel point, ne paſſant point la ligne qu'il s'eſt preſcrite, & dont il peut ſe rendre compte à lui-même.

Mais ſi l'on abandonnoit le peuple de Paris à ſon premier tranſport, s'il ne ſentoit plus derriere lui le guet à pied & à cheval, le commiſſaire & l'exempt, il ne mettroit aucune meſure dans ſon déſordre; la populace délivrée du frein auquel elle eſt accoutumée, s'abandonneroit à des violences d'autant plus cruelles, qu'elle ne ſauroit elle-même où s'arrêter.

C'eſt peut être parce que les emeutes ſont rares à Paris, qu'une émeute ſérieuſe (ſi toutefois elle pouvoit avoir lieu) deviendroit d'une conſéquence alarmante.

Si néanmoins elle arrivoit, une grande prudence dans le premier moment, une modération abſolue, éviter de répandre une goutte de ſang, & je ſoutiens que la chaleur de la populace s'évaporeroit d'elle-même. C'eſt ce qu'ont ſenti les magiſtrats dans les deux dernieres émeutes; & cette impaſſibilité, très-bien raiſonnée, a empêché que la commotion ne s'étendît plus loin.

Cette liberté dont jouit le peuple de Londres, qui ſe ſouleve preſque à volonté, eſt importune & dangereuſe; mais de ce peuple turbulent & qui démolit les maiſons, on tire des ſoldats & des matelots intrépides, accoutumés à ne rien craindre. Endormez ce peuple ſous la férule d'une police chatouilleuſe, il ne ſaura plus ſe battre; & l'Angleterre perdra ce nerf & cette énergie qui tiennent à des idées de licence.

Il ſera toujours difficile d'avoir tout à la fois un peuple très-aguerri dans les combats, & très-ſoumis dans l'enceinte des villes.

Lui laiſſer cette portion d'audace qui releve ſon caractere, ſans qu'il puiſſe ſe porter à des excès attentatoires à l'autorité, voilà le chef-d'œuvre de la politique. Nous

n'avons pas encore ſu mettre dans la balance ce que valoit quelquefois, & dans des criſes importantes, l'inſolence ou la fierté du peuple. Et quelle diſtance entre une émeute & une rebellion ?

Chaque génération, politiquement parlant, pourroit avoir ſes fêtes ſaturnales, & ſans un grand danger. Le courage national tient peut-être à quelques vitres caſſées de tems en tems, à quelques exempts fuſtigés, à quelques pommes cuites, jetées à la tête d'hommes en robe ; mais qui a étudié certaines relations inviſibles ? qui a calculé combien une police trop inquiete & trop réprimante abâtardiſſoit une foule d'eſprits & de caracteres ?

CHAPITRE CCCCLXL

Le Diacre Pâris.

Pendant ſon vivant il ne ſe douta guere du genre de célébrité qu'il obtiendroit après ſa mort. Le parti des Janſéniſtes voulut à toute force en faire un ſaint, & ils allerent en foule grimacer & convulſionner ſur ſon tombeau. L'enthouſiaſme communiqué au peuple auroit eu des ſuites, ſans l'aurore de la philoſophie qui diſſipa ces extravagances,

ridiculiſa les novateurs & le thaumaturge, & ſervit le gouvernement aſſez inquiet ſur cette épidémie morale. Les eſprits échauffés, avec les noms de religion & de miracle, auroient pu aller loin, tant le délire devenoit univerſel. Une princeſſe douairiere, que l'âge avoit rendue aveugle, acheta pour mille écus les vieilles culottes du diacre, pour s'en frotter les yeux; mais il y eut quelque choſe de plus étonnant encore; ce fut un gros livre in-4°, avec figures, contenant le recueil des miracles prétendues de l'abbé Pâris. Ce livre d'un M. de Mongeron, eſt excellent en ſon eſpece; c'eſt-à-dire, pour humilier l'eſprit humain, & l'avertir des écarts dans leſquels il eſt toujours prêt à tomber.

Les mêmes enthouſiaſtes ont continué leurs convulſions clandeſtinement; ils ont eu recours à des preſtiges fort étonnans, il faut l'avouer, & ſi la raiſon n'étoit pas toujours au-deſſus du rapport trompeur des ſens, on ſeroit tenté de croire qu'il y avoit quelque choſe de ſurnaturel dans ces épreuves; mais ces épreuves avoient un caractere bizarre: recevoir des coups de bûche, des coups d'épée, rôtir à la broche, ſe pendre en croix, c'étoit ainſi que ces illuminés annonçoient leur miſſion. Pluſieurs crurent, ne pouvant combattre ce qu'ils avoient vu: mais quelle ſecte n'a pas eu ſes prodiges ou preſtiges fondés

sur des secrets particuliers, ou sur la force extrême de l'imagination ?

Pascal eût-il deviné que la secte dont il avoit embrassé les idées, finiroit par donner un spectacle de convulsionnaires ? Mais si je ne me trompe, il avoit un peu de leur physionomie.

Pascal étoit un bon écrivain, précis & nerveux ; il avoit du génie pour les mathématiques : mais c'étoit, d'ailleurs, un des ces foux sérieux, un de ces maniaques qui poussent leurs raisonnemens à l'extrême. Il se félicitoit d'être malade parce qu'il connoissoit, disoit-il, les dangers de la santé, & parce que la maladie étoit l'état naturel d'un chrétien ; & qu'on étoit là comme on devroit toujours être exempt de toutes les passions qui travaillent l'homme qui se porte bien. Il avoit un soin très-grand (dans la vue de renoncer à tous plaisirs) de ne point goûter ce qu'il mangeoit. Il portoit une ceinture de fer, pleine de pointes ; & quand il prenoit quelque plaisir à la conversation, alors il pressoit sa ceinture, & redoubloit la violence des piquures, afin de détourner son ame de ce qui pouvoit lui être agréable. Il se mettoit dans une grande colere quand on lui disoit qu'on avoit rencontré une belle femme : ce seul mot faisoit pécher, disoit-il. Jamais, par humilité, il n'a prononcé, *j'ai dit*, *j'ai fait*. Il attestoit que résister

à l'ordre du roi (quel qu'il fût) c'étoit réſiſter viſiblement à l'ordre de Dieu, & la puiſſance du monarque étoit *une participation de la puiſſance divine.* Pour cette derniere extravagance, elle étoit plus que bizarre. Il n'avoit nulle attache pour ceux qu'il aimoit, parce qu'un cœur ne devoit être qu'à Dieul ſeul, & que c'étoit lui faire un larcin que de montrer quelqu'attachement pour autrui : par conſéquent, il ne vouloit point qu'on l'aimât. Après de telles idées, l n'eſt pas étonnant qu'il apperçut un abyme à ſes côtés. Ainſi, la folie touche au génie : une tenſion trop forte dans quelques fibres du cerveau brouille les images, & les raiſonnemens s'en reſſentent ; ils deviennent des objets de dériſion pour une tête bien moins pénétrante, mais auſſi beaucoup plus ſaine.

CHAPITRE CCCCLXII.

Roué.

C'eſt un mot créé par *l'extrêmement* bonne compagnie, ainſi qu'elle s'intitule elle-même. Mais comment a-t-elle pu adopter une expreſſion qui réveille une idée de crime & de ſupplice, & l'appliquer ſi légérement ? On va juſqu'à dire un aimable

roué. Q'eſt-ce donc qu'un *roué aimable ?* demandera un étranger qui croit ſavoir la langue françoiſe. C'eſt un homme du monde, qui n'a ni vertus ni principes ; mais qui donne à ſes vices des dehors ſéduiſans, qui les ennoblit à force de grace & d'eſprit. Voilà donc une idée complexe qui a donné lieu à un terme nouveau : *Tous les roués*, dit-on, *ne ſont pas ſur la roue.*

On dit d'un homme en place qui ſe permet tout, *c'eſt un grand roué :* ſon effronterie, ſon audace, juſtifieront ſes vices & ſon ambition : s'il triomphe, s'il abat ſes rivaux, il porte l'épithete honorable ; s'il ſuccombe, on la lui retranche.

Si les étrangers s'étonnent qu'un pareil mot ait pu ſe naturaliſer dans notre langue, qu'ils apprennent que de déteſtables plaiſanteries, des plaiſanteries de bourreaux ont circulé long-tems, & circulent encore dans toutes les bouches.

Un abbé fut pendu, il y a trente ans, pour de faux billets de banque : le malheureux, au pied de la potence, s'accrochoit à l'échelle ; le bourreau lui dit : *Allons ; montez donc, Monſieur l'abbé ; vous faites l'enfant.* Tout Paris a répété ce mot affreux.

Un ivrogne ſort d'un cabaret, place de Greve. On avoit fait une exécution ; il étoit nuit ; le patient hurloit ſur la roue, la douleur lui arrachoit des juremens & des impréca-

tions ; l'ivrogne levant la tête vers l'échafaud, prend pour lui ces injures, & dit tout haut, *ce n'eſt pas tout que d'être roué, il faut encore être poli.* Paris s'amouracha de ce mot inſenſé ; il fit fortune dans tous les cercles.

Lors du ſupplice de Damiens, un académicien fendit la preſſe avec beaucoup d'efforts, pour voir de plus près les tortures ingénieuſes des bourreaux ; le maître exécuteur, dit des hautes-œuvres, l'apperçut ; il dit : *Laiſſez paſſer Monſieur, c'eſt un amateur.* Encore un mot qu'on cite en riant, & à tous propos.

Madame du Châtelet voyant M. de Voltaire triſte, & ne diſant mot depuis pluſieurs jours, dit à la compagnie, qui lui demandoit ce qu'il pouvoit avoir : *Vous ne le devinerez pas, mais je le ſais. Depuis trois ſemaines on ne s'entretient dans Paris que de l'exécution de ce fameux voleur, mort avec tant de fermeté ; cela ennuie M. de Voltaire, à qui l'on ne parle plus de ſa tragédie ; il eſt jaloux du roué.*

Il faudra donc que l'académie françoiſe admette ce mot dans ſon dictionnaire, comme un des termes les plus familiers à cette bonne compagnie, qui veut donner le ton à toute l'Europe : c'eſt une gentilleſſe que l'on ſe prête & que l'on ſe rend. Les mots *traître*, *perfide*, *méchant*, ont pâli ;

on n'oſe point dire de prime-abord, c'eſt un ſcélérat; le terme paroît trop fort: on dit, *c'eſt un roué*; chacun apperçoit les vices brillans & les vices voilés de celui dont on parle.

O peuple François, ſi ces preux & loyaux chevaliers vos ancêtres revenoient au monde, que diroient-ils en voyant leurs petits-fils employer ce langage?

Ainſi les expreſſions deviennent outrées à meſure que la ſenſibilité s'émouſſe. Mais comment nos voiſins, qui n'ont pas ces brillantes idées, traduiront-ils ce mot?

Que diront-ils encore, lorſqu'ils apprendront que l'on cite comme un trait unique, une naïveté, le trait ſuivant. Une femme eſt accuſée d'avoir empoiſonné ſon mari qui dépériſſoit de langueur; elle s'écria: *Qu'on l'ouvre, on verra que rien n'eſt plus faux.*

Le ſupplice de *Damiens*, & les atrocités de *Deſrues* reviennent fréquemment dans les converſations, avec les réflexions analogues; le caractere, les paroles des fameux aſſaſſins ſont analyſés; & comme on s'occupe, au ſortir de l'opéra, de la réforme de la juriſprudence criminelle, on parle des *roués* en place de Greve, comme des *roués* de cour. Depuis que les hommes ſe paſſent mutuellement de leur eſtime, ils s'offenſent moins des termes par leſquels on les caractéri-

ſe. On à dit de l'auteur des *Liaiſons dangereuſes*, c'eſt la plume d'un *roué* ; il n'aura pas pris cette épithete en mauvaiſe part. Le voilà aſſimilé à gens de l'*extrémement* bonne compagnie ; & l'on peint ainſi d'un ſeul mot l'immortalité.

CHAPITRE CCCCLXIII.

Chanteurs publics.

Il y en a de deux ſortes ; les uns lamentent de ſaints cantiques, les autres débitent des chanſons gaillardes ; ſouvent ils ne ſont qu'à quarante pas l'un de l'autre. L'un vous offre un ſcapulaire béni qui chaſſe le diable, peint en habit rouge dans ſon tableau avec la queue qui paſſe ; l'autre célebre la fameuſe victoire remportée ; tout cela eſt mis au rang des miracles ; & les auditeurs debout, ont l'oreille partagée entre le ſacré & le profane. On écoute & les tentations du diable (lequel s'eſt métamorphoſé pour ſéduire un pauvre homme avec de l'or) & la chanſon ſur la valeur héroïque de tel général qui s'eſt battu *en perſonne*. Celui qui parle en faveur des *choſes ſaintes* a les cheveux plats & l'air niais ; celui qui chante les batailles a l'air d'un luron, ſa trogne

eſt enluminée ; le grouppe eſt plus nombreux près de ce dernier, & ce contraſte repréſente aſſez bien le petit nombre des élus & la foule des réprouvés.

La chanſon joyeuſe fait déſerter l'auditoire du vendeur de ſcapulaires ; il reſte ſeul ſur ſon eſcabelle, montrant en vain avec ſa baguette les cornes du démon tentateur, l'ennemi du genre humain. Chacun oublie le ſalut qu'il promet, pour courir à la chanſon damnable. Le chanteur des réprouvés annonce le vin, la bonne chere & l'amour, célebre les attraits de Margot ; & la piece de deux ſols qui balançoit entre le cantique & le vaudeville, hélas ! va tomber dans la poche du chantre mondain.

Tous deux crient à tue-tête, & affichent ſur leurs tableaux, *Par permiſſion de monſeigneur le lieutenant-général de police* ; car tout charlatan le *monſeigneuriſe*. Toutes ces permiſſions en ſon nom, gravées en groſſes lettres, font croire au petit peuple que le *lieutenant-général de police* eſt le maître abſolu de la ville, & que ſa ſeule volonté y fait tout : il n'apperçoit que ce miniſtre qui tient la verge, & les autres adminiſtrateurs n'exiſtent pas pour lui ; il n'a point d'idée d'un miniſtre où l'exempt & l'inſpecteur ne ſont plus rien.

Ces cantiques, ces chanſons, ces vaudevilles ſont tous préalablement *lus & ap-*

prouvés par le cenſeur S***, qui fait lui-même des *chanſons* & des *couplets ;* mais point auſſi naïfs, auſſi rians, auſſi faciles que ceux que l'on chante quelquefois dans les rues : le cenſeur eſt inférieur au poëte.

Il y a encore les complaintes ſur les pendus & les roués, que le peuple écoute la larme à l'œil, & qu'il achete avec empreſſement. Quand, par bonheur pour le poëte du Pont-Neuf, quelque perſonnage illuſtre monte ſur l'échafaud, ſa mort eſt rimée & chantée avec le violon. Ainſi à Paris tout eſt matiere à chanſon; & quiconque, maréchal de France ou pendu, n'a pas été chanſonné, a beau faire, il demeurera inconnu au peuple. Je ſoutiens ici que Deſrues dans les carrefours de la capitale eſt plus illuſtre que Voltaire.

CHAPITRE CCCCLXIV.

Lait d'Aneſſe.

L'uſage du lait d'âneſſe eſt recommandé plus que jamais par tous les médecins. Il répare les tempéramens affoiblis par l'incontinence & la débauche. Dans les fauxbourgs, il eſt des troupeaux d'âneſſes, & l'on mene chaque matin la nourrice à l'hôtel

du monſieur dont la poitrine eſt délabrée. Un élégant a pour frere de lait un ânon; il en rit, & l'on en rit auſſi. La marquiſe parle très-affectueuſement de la chere ânesſe qui rétablira ſa ſanté. Après ce bienfait inſigne, elle ſera généreuſe; elle doit l'envoyer dans une de ſes terres, où la pauvre bête alors ne fera que paître & gambader, ſans être aſſujettie à aucun travail. Ce projet de bienfaiſance eſt arrêté dans ſon ame ſenſible & reconnoiſſante; elle en a pris l'engagement devant une nombreuſe aſſemblée avec une ſorte d'oſtentation qui fait ſourire, & qu'on ne ſe laſſe point d'admirer.

CHAPITRE CCCCLXV.

Anon.

Après avoir parlé de la mere, parlons du fils. Mon pinceau n'a point d'orgueil; il veut crayonner auſſi le frere de lait du jeune ſeigneur. M. de Buffon dit qu'il eſt joli; mais l'a-t-il vu comme moi, lorſqu'il porte, mieux que des reliques, des paniers remplis de fleurs; lorſqu'il eſt conduit par une fraîche jardiniere, ſe promenant avec lui aux premiers jours du printems; l'atti-

rail forme un grouppe qui plait à l'œil ; le gentil animal paſſe auprès du cheval preſſé par le fouet & mordant ſon frein. Il devance la pauvre haridelle écorchée & défigurée qui traîne le fiacre ; il rencontre le chien croté, le bœuf qui va ſe faire aſſommer : mais pour lui, propre & ſvelte, ſans crainte du boucher, averti par la baguette & non frappé, il réjouit la vue & l'odorat. Leſte comme ſa conductrice, il a marché ſur le pavé fangeux plus légérement encore que le petit-maître en équilibre ; aucune tache ne défigure ſon ſabot. Il dépoſe aux portes les fleurs dont il eſt paré plutôt que chargé, & revole enſuite à la campagne. Le plus fortuné Pariſien n'y va que le ſamedi au ſoir ; mais lui, il ne couche jamais à la ville ; il part avec l'aurore qui l'égaie. Quand le ſoleil ſe couche, il a déjà pâturé abondamment autour de la cabane champêtre, & il s'endort, comme la jardiniere aux joues de roſes, ſans trouble & ſans ſouci, après avoir été flatté de ſa belle main.

La courſe ſur le dos des ânes a eu ſon tems. Les princeſſes montoient le paiſible animal que Buffon s'eſt plu à venger de nos dédains. Il ne ſoupçonnoit pas l'honneur qu'on lui faiſoit ; il n'étoit pas plus orgueilli de porter une reine qu'une vendeuſe de fleurs ; il ne ſentoit pas la différence qu'il y a entre une majeſté & une villageoiſe : c'étoit

toujours une cuiſſe féminine que preſſoit doucement ſes flancs. Une foule de plaiſanteries naquirent de ces cavalcades ; & quand la matiere fut épuiſée, les courſes de cette eſpece prirent fin. Il en eſt ainſi de tous les plaiſirs de ce monde ; les plus vifs deviennent enfin les plus faſtidieux : ſans quelques couplets de chanſon que la mémoire ſe rappelle, le troimphe des ânes à la cour de France ſeroit déjà tombé dans l'oubli.

CHAPITRE CCCCLXVI.

Accouchée.

Etendue, à demi-couchée ſur une chaiſe longue, enveloppée dans le plus beau linge, elle ſe perd dans une infinité d'oreillers grands & petits. On ne voit que dentelles artiſtement pliſſées & de groſſes touffes de rubans. Elle attend ſur ce trône les viſites de tout le monde ; elle a tout préparé pour qu'on admire juſqu'à ſon couvre-pied.

Une garde ſe tient aſſiſe près de la porte, & flaire tous ceux qui arrivent. Elle répete inceſſamment, *n'avez-vous point d'odeurs ?* Une femme de qualité s'écrie en paſſant, *non, je dois ſentir la graiſſe.* Elle entre ; une athmoſphere de parfums l'environne & remplit toute la chambre.

Il eſt dit qu'on ne doit pas parler à l'accouchée ; mais l'intérêt qu'on prend aux douleurs qu'elle a ſoufferte eſt ſi grand, qu'on ne peut s'empêcher de lui dire qu'on n'en a pas dormi toute la nuit. Ce compliment eſt renouvellé par toutes les femmes qui arrivent. Après qu'on a loué le courage de l'accouchée, on fait l'éloge de ſes dentelles, & de la façon dont elle eſt miſe. On dit à chaque inſtant, *parlons bas ;* & celle qui vient de donner le conſeil, eſt la premiere à élever la voix fort haut.

Les hommes n'entroient pas autrefois ; aujourd'hui ils ſont du cercle ; ce n'eſt que dans ces circonſtances que les hommes diſent encore des douceurs. L'accouchée reçoit mille complimens ſur ſon teint, dont les roſes n'ont fait que pâlir. Sa langueur la rend plus belle ; mais quand le mari vient à a entrer, il ſourit d'une façon ſi particuliere, il a un air toujours ſi étrange, que malgré toutes les minauderies de l'accouchée, il ne ſauroit ſoutenir les regards de l'aſſemblée, & s'y dérobe promptement.

Chaque fois que l'accouchée porte la main à ſon front, une femme décampe. Chacun défile pour attraper encore quelques fragmens de l'opéra, & l'on ſe plaint dehors d'être victime des bienſéances.

Il manque à l'accouchée de la capitale le charme le plus intéreſſant, & qui donneroit

à ſon état un air plus reſpectable, & l'enfant dans ſon berceau & attendant du ſein maternel ſa premiere nourriture. Pendant un tems, les femmes ont nourri elles-mêmes ; mais ce n'étoit qu'une mode, elle a paſſé. La vie de Paris ſera toujours un obſtacle à l'accompliſſement de ce devoir ſacré. J'ai remarqué que perſonne n'oſoit parler du nouveau né ni au pere ni à la mere.

Quand une femme ſe porteroit aſſez bien pour être relevée de couches au bout du douzieme jour, elle attendroit juſqu'au vingt-unieme pour reparoître. Juſqu'alors elle doit, quand il entre quelqu'un, retomber ſur ſa chaiſe longue, jouer la langueur & l'abattement, recevoir trente viſites, au lieu de ſe promener dans un jardin, & d'y jouir des douces influences de l'air.

Il eſt encore dit aujourd'hui qu'une femme malade doit recevoir du monde juſqu'au moment qu'elle expire. On ne laiſſe entrer, il eſt vrai, que les amis de la malade ; mais elle en a tant que l'appartement eſt toujours plein.

Le protocole d'un mourant eſt de n'être jamais ſeul ; & c'eſt un devoir d'étiquette, que d'aller chez lui en foule.

Il faut être entouré de parens & d'amis, dans toutes les criſes d'une fievre ; on vient juſques ſous vos rideaux. Il faut que les têtes ſoient devenues beaucoup plus fortes, puiſ-

qu'autrefois nos peres, lorſqu'ils étoient malades, ſe trouvoient incommodés ſeulement par le mouvement indiſpenſable du ſervice.

Ceux qui ne viſitent pas, envoient deux fois par jour demander des nouvelles, & ſurtout le nom du médecin. Il devient un pronoſtic, & les gens du monde ſavent combien de jours une ducheſſe pourra réſiſter ſous les ordonnances de tel docteur. Il eſt des maladies où le médecin expédie ſon malade infailliblement; & le cocher lui-même ſait qu'au bout de huit jours il n'aura plus beſoin d'arrêter les chevaux à la porte de l'hôtel: auſſi s'informe-t-il du genre de la maladie. Alors il ſecoue la tête & prédit l'événement.

CHAPITRE CCCCLXVII.

Bacchantes.

On nomme ainſi les femmes qui, tout récemment, ont affecté du déſordre dans leur coëffure & dans leur habillement; il paſſe dans leur maintien & dans leurs diſcours. On ſe coëffe ainſi pour les tables de jeu, où les paſſions ſont en mouvement; & alors il eſt permis de lever vers le ciel de beaux yeux courroucés. On ſort avec fureur de la ſalle; & ſi l'on ſe permet quelques

horribles ſermens, ils ne ſont qu'analogues au ton & à l'habit. Les hommes au jeu ſe piquent de ſtoïciſme ; froids & immobiles, ils reçoivent la réputation de beaux joueurs. Les femmes défigurent leur charmant viſage tant qu'elles veulent, ſans rien perdre de leur renommée.

Une bacchante marche comme un dragon, en a le geſte & le regard, fait aſſaut de paroles avec tout ce qui ſe rencontre, commande aux hommes, mange à table avec une voracité feinte, boit du vin. Enfin un homme qui, après avoir paſſé vingt ans dans ſon château, reviendroit à Paris, demanderoit à l'oreille de ſon voiſin : dans quelle piece eſt le rôle que joue madame ? voilà une ſinguliere folie qui l'agite !

Elle eſt réjouiſſante ; mais elle n'a pas pris univerſellement ; c'eſt bien dommage. Les hommes ne buvant plus que de l'eau, affectant la plus grande modération dans leur maintien & dans leurs diſcours, le tour étoit venu aux femmes de figurer le ſexe hardi & fier ; elles avoient des diſpoſitions admirables, & n'auroient pas mieux réuſſi, quand c'eût été pour célébrer l'abolition de la vieille loi Salique.

CHAPITRE CCCCLXVIII.

Cachets.

Se donne qui veut des armoiries ſur le quai de l'Horloge, s'empare qui veut des armes des plus illuſtres maiſons. On demande à un graveur de déployer toutes les richeſſes du blaſon, & il va en gratifier les armes particulieres que vous inventerez à loiſir avec lui. Le graveur payé imprime ſur votre cachet le *champ*, les *pieces honorables*, les *figures*, &c. Perſonne ne vous dit mot, euſſiez-vous épuiſé tout l'art héraldique pour mentir journellement avec l'empreinte fugitive de la cire.

Ainſi firent, après la guerre des Croiſades, les écuyers, les pages des chefs de pluſieurs maiſons anciennes; ils heriterent des écuſſons de ceux qui, après avoir vendu leurs terres, alloient ſe faire tuer par les Sarraſins. Ils apporterent triomphalement les étendards du mort, ſe les approprierent, & les tranſmirent à leurs deſcendans qui, quoique fils de ces *varlets* uſurpateurs, ont fait remonter leur origine à une ſouche antique. Ces honneurs volés lors des fameux voyages d'outre-mer, n'étant point conteſ-

tés, ont paru légitimes à l'aide du tems.

Notre vanité eſt bien riſible ; mais elle ne l'eſt jamais tant, que lorſqu'on cherche à ſe créer des aïeux imaginaires, & qu'après s'être nourri de pareilles billeverſées, on vient à s'enfler d'un orgueil égal à ſa crédulité. De toutes les petiteſſes dont l'eſprit humain eſt capable, celle-ci me paroît la plus miſérable & la plus ridicule.

Sur cent lettres, dont le cachet eſt gravé en armoiries, quatre-vingt-dix-neuf portent un cachet impoſteur. Il y a des hommes aſſez ridiculement vains, pour vous faire admirer leurs cachets armoriés, tandis que vous avez connu leur pere, horloger, maçon, ou chapelier : mais ils ſe flattent qu'il en ſera un jour comme du tems des Croiſades, que la poſſeſſion avec le tems deviendra un titre inconteſtable. Tel barbier entretient ſon fils dans cette ſuperbe eſpérance, & lui recommande de bien payer les graveurs du quai de l'Horloge.

Ils ſont là tout prêts à graver le menſonge ſur tous métaux. Il n'en coûte pas plus pour un trophée héroïque, que pour un trophée d'amour ; les caſques & les lances, ou les fleches & le flambeau de Cupidon, ſont au choix de l'amateur. Le burin tranchant eſt tout taillé pour donner les armes de tous les nobles de l'Europe aux premiers faquins qui voudront les pendre aux cordons de leurs montres.

Il n'y a que Paris pour receler cette foule de beaux petits meſſieurs qui, le plumet ſous le bras, le diamant au col, le cachet à la montre, jouent le rôle de gentilshommes, tandis que leur mere ou leur oncle eſt dans un coin, à ſolliciter le paiement d'une penſion accordée à des ſervices que rejette & que dédaigne le ſecond ordre de la nobleſſe.

CHAPITRE CCCCLXIX.

L'Ours.

Né dans les Alpes, deſcendu des montagnes neigeuſes, arraché au magnifique amphithéatre qui domine l'Europe, on le ſaiſit, on le charge de chaînes, on le conduit à Paris. Cet emblême de la liberté helvétique, révéré par toute la Suiſſe, que Berne éleve & nourrit dans ſes remparts, danſe ignominieuſement ſur le Pont-Neuf; & né pour vivre à côté d'hommes libres, amuſe les badauds de ſa figure étrangere.

Il ſemble regretter le ſéjour des frimats, les forêts de ſapins où il erroit librement; il gémit en faiſant ſon menuet ſous le bâton: ſon air ſérieux tient du pays où il eſt né.

Que diriez-vous, valeureux Bernois, &

vous, Suiſſes des douze autres cantons, que diriez-vous en voyant votre animal chéri, humilié, dégradé, ſa robe faite pour les âpres hivers, ſalie de la boue pariſienne, & lui tournoyer peſamment, au milieu des éclats de rire de la populace réjouie par la danſe lourde de l'animal républicain ?

Le fier léopard n'a point reçu cette humiliation; il déchireroit de ſes griffes, conducteurs & ſpectateurs. L'ours helvétique monte à l'échelle, tend le chapeau du maître qui reçoit la vile monnoie que l'on offre par pitié à ſes pas cadencés. Il graviſſoit, le nez à l'air, les ſommets du mont Jura; muſelé, il poſe ſa lourde patte ſur l'échelon, on le frappe avec la chaîne qui le guide. Et pourquoi le traiter ainſi ? Il ne s'eſt pas vendu.

On a vu les conducteurs d'ours, voleurs de grands chemins, ſe ſervir de ces animaux pour dépouiller les paſſans; on les avoit dreſſés à ce coupable uſage. Ils ont attiré l'attention du gouvernement.

On nomme le gouvernement d'un ſot de qualité, d'un jeune Allemand, d'un Hollandois, qui fait voyager ſon éleve pour le décraſſer, *un meneur d'ours*. Les Suiſſes font volontiers ce métier-là.

CHAPITRE CCCCLXX.

Hôtel des Invalides.

L'établiſſement le plus juſte d'un ſiecle de grandeur. On ne voit plus les ſoldats, comme le dit Young, *étendant le bras qui leur reſte, mendier leur pain le long des royaumes que leur valeur a ſauvés.*

Ce qu'il y a de touchant, c'eſt de voir ceux qui ne peuvent plus porter des alimens à leur bouche, être ſervis par des mains officieuſes & journalieres. Ces triſtes reſtes de la fureur inſenſée des batailles ; ces corps, ſelon l'expreſſion d'un poëte, *dont le tombeau poſſede la moitié*, ne peuvent plus accuſer la patrie d'une criminelle indifférence.

Un gouvernement doux a effacé les rigueurs d'une diſcipline trop auſtere ; car, puiſque cet hôtel eſt un aſyle de paix & de repos, puiſqu'il eſt une récompenſe, il faut en éloigner les ordonnances triſtes & ſéveres qui conviennent aux ſoldats guerroyans & campés ſous la tente.

Ce vaſte bâtiment eſt en pierres ; le vieux ſoldat eſt enfermé dans des murailles épaiſſes. Ces voûtes où le ſoleil ne pénetre pas même

même en été, paroiſſent rendre ce grand lieu bien froid, bien ſombre, bien ennuyeux pour la vieilleſſe. De longs corps de bâtimens, des eſcaliers noirs, des corridors glaçans, impriment à ce grand édifice quelque choſe de triſte.

Les ſoldats y ſont logés pêle-mêle, & la propreté n'a pu s'établir dans ces ſalles ſpacieuſes. Mais les officiers y ſont bien en comparaiſon du ſoldat; les officiers m'ont tous paru aſſez contens de leur ſort, & cet aveu peut tenir lieu d'une louange complete.

« Il n'y regne pas la même fraternité que dans les camps. Chacun s'iſole, & l'indifférence la plus abſolue regne entre ces êtres jadis ſi unis. C'eſt qu'il n'y a plus de danger des batailles, ni la ſociété d'armes, ni le poids des fatigues à ſoutenir; les régimens mêlés, les ſoldats ne ſe reconnoiſſent plus. De-là peu d'échanges de bienfaits; l'eſprit militaire ne s'y manifeſte plus que par des rêveries ſur la gloire; cette retraite n'ouvrant plus de moyens à une ſorte d'avancement, chacun ne vit plus que pour le préſent, & ne ſe repaît plus que des fantômes du paſſé.

Les vieillards ont des infirmités & de l'humeur : il faut donc adoucir leur état; c'eſt ce qu'on a fait depuis quelques années. Une adminiſtration qui n'a rien de rigoureux, leur a laiſſé nombres de petites libertés innocentes, qui font que chacun s'ar-

range à ſa guiſe & eſt content : avantage particulier que des loix générales & exigeantes ne pouvoient embraſſer. Rediſons-le ; puiſqu'il s'agit de ſe repoſer, il faut à ces ſoldats du repos dans toute ſon étendue ; & c'eſt là leur principale récompenſe.

Le dôme eſt ſuperbe, & fait l'objet de la curioſité & de l'admiration des étrangers.

La cuiſine eſt remarquable par ſes immenſes chaudieres, par ſes broches nombreuſes, par la diſtribution prompte & égale des plats. Le ſervice du vin dans les chopines de plomb, a quelque choſe de rapide & de particulier, qui étonne l'œil.

Les hommes ſont ſi ennemis des regles aſſujettiſſantes, que ces invalides ne paroiſſent guere au réfectoire que pour emporter leur portion congrue. Ils la troquent enſuite, la partagent comme bon leur ſemble ; & cette liberté qui ſatisfait tous les goûts, prévient mille plaintes. L'expérience a prouvé que les petites jouiſſances ſans gêne plaiſoient à tous les hommes, & qu'ils les préféroient aux jouiſſances qu'on leur apprêtoit avec une ſorte de régularité.

Louis XIV laiſſa par teſtament ſon cœur aux Jéſuites de la maiſon profeſſe, qui l'ont placé dans leur égliſe, comme un monument de ſon affection royale pour leur ſociété.

Aujourd'hui qu'ils ne ſont plus, ſeroit-ce

aller contre l'intention du feu roi, que de le transporter à l'hôtel des Invalides? Et où ce dépôt peut-il être plus dignement placé que dans ce temple superbe?

Louvois avoit destiné les magnifiques souterreins placés sous l'église à la sépulture de nos rois, & comptoit y faire transférer les tombeaux de Saint-Denis.

Le cardinal de Bouillon, ambassadeur à Rome, fit faire par les plus habiles artistes un mausolée au maréchal de Turenne, son neveu. Ce monument, propre à perpétuer la gloire & les exploits de ce grand homme, devoit être élevé dans le sein de la France sa patrie: mais la disgrace du cardinal suspendit ce projet; l'ouvrage fut déposé dans les granges de l'abbaye de Cluni, où il est encore dans les caisses qui l'ont apporté de Rome.

Ne seroit-il pas convenable de l'en tirer, & de le placer à l'hôtel des Invalides, où il seroit d'une maniere plus décente & plus conforme aux vœux des braves militaires qui l'habitent? C'est là qu'est la postérité de ce grand général.

Il y a des bouches à feu contre les petits fossés des Invalides. Ces canons se font entendre au passage de Leurs Majestés. A ce bruit, toutes les oreilles parisiennes sont aux écoutes; le nouvelliste descend, & croit déjà apprendre la nouvelle d'un avantage pour le-

quel il a parié. On lui dit que c'eſt le roi qui paſſe pour aller à la chaſſe tuer des lievres ; alors il remonte tout honteux ; peſtant contre le canon qui ne publie pas la victoire qu'il avoit annoncée.

CHAPITRE CCCCLXXI.

Châtelet.

Juriſdiction qui embraſſe le civil, la police & le criminel. Le prévôt de Paris eſt chef du Châtelet, & n'y paroît jamais ; il a encore le droit d'aſſiſter aux états-généraux, comme *premier juge ordinaire & politique de la capitale du royaume* ; mais perſonne, comme on le ſait, n'eſt moins occupé que lui.

Ses trois lieutenans font tout ; ils ont un crédit & une autorité dont le prévôt n'a pas l'ombre. Ils agiſſent tous trois ſous ſon nom à peu-près comme les maires du palais agiſſoient jadis ſous le regne des rois fainéans.

La charge de *lieutenant-général de police* a été démembrée de la charge de *lieutenant-civil* ; & la branche eſt devenue beaucoup plus importante que le tronc, puiſqu'elle s'étend aujourd'hui à toutes les parties de l'adminiſtration, où le lieutenant-civil & mê-

me le prévôt de Paris ne voient goutte, & où même il ne leur eſt pas permis de voir.

Les procès ſe ſont amoncelés dans cette juriſdiction, au point que l'on n'en voit plus le terme. Quelle main opérera la débacle? La chicane a tant multiplié les détours, & les délais onéreux s'obtiennent ſi facilement, que rien ne finit; & l'on peut aſſurer qu'il y a impoſſibilité que tout finiſſe, dans l'état où ſont les choſes; c'eſt un déſordre ſérieux, auquel il faudra dans peu remédier; ſans quoi cette juſtice n'en aura plus que le nom, & ſera vaine & illuſoire.

Le lieutenant-civil, quand il remplit ſes devoirs, n'a pas de moment à lui. Toutes ſes heures ſont déterminées par des fonctions urgentes, qui ſans ceſſe ſe renouvellent. C'eſt la charge la plus triſte, la plus ennuyeuſe, la plus monotone dont un magiſtrat puiſſe être revêtu. Celle de *lieutenant-général de police*, par comparaiſon, eſt amuſante; elle appelle du moins des circonſtances rares, curieuſes, des faits étranges & particuliers, qui ſoutiennent le magiſtrat dans ſon travail, donnent à ſa pénétration de quoi s'exercer, & peuvent occuper & intéreſſer tout à la fois ſa tête & ſon cœur. Le lieutenant civil n'a qu'un travail ſec, rebutant, épineux. Il eſt ſans ceſſe tyranniſé par de petites formes juridiques. On appelle encore de ſes ſentences. Son bon ſens & ſa miſéricorde ne lui

appartiennent pas en propre ; il eſt ſubjugé par la loi, & la loi le plus ſouvent eſt bizarre. On lui adreſſe tout le papier timbré qui ſe barbouille dans Paris : *ſcellés*, *inventaires*, *référés*, *affaires de mineurs*, *curatelles*, *teſtamens*, *contrats d'atermoyemens*, ſi fréquens de nos jours ; *aſſemblées de parens*, *interdictions*, *ſaiſies*, *ſéparations*, *priſes de corps* ; & il faut qu'il réponde à tout. Mais il faudroit auſſi que les jours euſſent pour ce magiſtrat ſoixante & douze heures.

Il fut un jour, après le dernier exil du parlement, où le lieutenant-civil tint ſeul en échec la cour, le chancelier & les miniſtres. Son refus auroit pu avoir une influence prodigieuſe en levant le ſiege. Les notaires, les greffiers, les procureurs, les huiſſiers, &c. tout reſtoit dans une immobilité fort embarraſſante. On ſentit que le petit poids pouvoit faire pencher la balance en équilibre ; on fut intimidé, on eut recours aux ſupplications. Qu'eſt-ce donc que la machine de tel gouvernement, où un mince rouage, juſqu'alors non apperçu, arrête tout-à-coup ou facilite le jeu des autres reſſorts ?

Que l'on entaſſe enſuite les mots de deſpotiſme, de monarchie, d'ariſtocratie, d'olygarchie ; mots ſans idées nettes. Tous les gouvernemens ſont mixtes, & admettent dans leur ſein des élémens oppoſés : ce que

l'expérience confirme encore plus que le raisonnement.

On a vu dernièrement les juges du Châtelet faire les inquisiteurs, & vouloir juger un livre de physique & de morale, qu'à coup sûr ils ne savoient pas lire. On dit qu'ils renouvellent tous les cinquante ans cette prérogative : le tout pour soutenir quelque vieille prétention ignorée. Le ridicule dont ils se sont couverts en voulant toucher à ces hautes matieres, les fera rentrer sans doute dans les discussions qui sont de leur ressort.

CHAPITRE CCCCLXXII.

Armoiries de la Ville.

C'est un vaisseau flottant. Ah, plût à Dieu que ces armoiries fussent parlantes, & que Paris fût une ville maritime !

On s'est jeté dans de longues discussions pour trouver l'origine de ces armoiries. Rien de plus simple. Un peintre aura métamorphosé un misérable bateau en vaisseau de haut-bord, & le batelet sera devenu un navire.

Une erreur de peintre n'est pas dange-

reuſe ; mais tel qui ne connoiſſoit pas la conſtruction ni la marche de la galiotte de Saint-Cloud, a entrepris de diriger la marine royale. C'eſt que beaucoup de François, à l'imitation des marquis de Moliere, ſavent tout à merveille, & ſur-tout ce qu'ils n'ont jamais appris.

Paris, malgré le vaiſſeau qui figure dans ſes armes, ne fournit point de matelots à l'état. On y mange de la marée ; mais les trois quarts de ſes habitans ignorent ce que c'eſt que le flux & le reflux de l'Océan. Des bateliers moteurs de la navigation ſemblent plutôt traîner que conduire de longs bateaux qui s'engravent perpétuellement.

Des coches d'eau qui montent & qui deſcendent, qui partent majeſtueuſement du quai de Saint-Paul ou de la Tournelle, voilà toute la marine qui juſtifie les armoiries de la capitale. Quand la Seine ſe gonfle, les flottes ſont en grand danger. Le vaiſſeau voguant à peines voiles, n'en reſtera pas moins ſur la façade de l'hôtel-de-ville, & cet aſpect ne laiſſe pas que d'être facétieux pour l'œil d'un Anglois, habitant de Londres.

CHAPITRE CCCCLXXIII.

Démolition du Petit-Châtelet.

Enfin, ce vieil édifice qui avoit quelque choſe de hideux, barbare monument du ſiecle de Dagobert, conſtruction monſtrueuſe au milieu de tant d'ouvrages de goût, où le conſeil des Seize fit arrêter & prendre Briſſon, Larché & Pardif, ce gothique & lourd bâtiment dont on avoit fait une priſon, vient de tomber & de céder ſon terrein à la voie publique.

J'ai paſſé ſur ſes débris : mais quel aſpect ! Les voûtes entr'ouvertes, des cachots ſouterreins, qui recevoient l'air pour la premiere fois depuis tant d'années, ſembloient révéler aux yeux effrayés des paſſans les victimes englouties dans leurs ténebres. Un frémiſſement involontaire vous ſaiſiſſoit en plongeant la vue dans ces antres profonds, & l'on ſe diſoit : eſt-ce donc dans un pareil lieu, au fond de la terre, dans un trou à mettre les morts, qu'on a logé des hommes vivans ?

Ces cachots vont ſervir déſormais de cave aux maiſons qu'on va bâtir ſur leurs fondemens. Mais les murs y doivent être encore imprégnés des ſoupirs du déſeſpoir. Qui oſera

placer là ſon tonneau de vin ? qui pourra le boire ſans ſe rappeller les malheureux qui ont gémi entre ces murailles, dans les tourmens du corps & les angoiſſes de l'ame, plus terribles encore ?

Puiſſent les dernieres traces de la barbarie s'effacer ainſi ſous la main vigilante d'un gouvernement ſage !

CHAPITRE CCCCLXXIV.

L'Arcade Saint-Jean.

Attenant l'hôtel-de-ville, eſt une arcade auſſi triſte que dangereuſe, & par où cependant doit défiler tout ce qui deſcend de la belle rue Saint-Antoine. Ce paſſage eſt extrêmement incommode, & vous jette dans une rue tortueuſe & inégale, juſques vis-à-vis le beau portail Saint-Gervais, que l'on n'apperçoit qu'à moitié.

Il ſeroit à propos de percer une rue qui aboutiroit à la rue Saint-Antoine. Il faudroit du moins un trotoir pour les gens de pied ſous cette mauſſade arcade, où il n'y a aucun refuge contre les voitures.

Cet endroit, quoique voiſin de la Greve, eſt favorable aux voleurs qui attendent ſous cette voûte ſolitaire.

Un voleur y arrêta vers minuit un particulier, en lui mettant sous la gorge un pistolet & lui demandant *la bourse*. La main du voleur, qui sans doute en étoit à son apprentissage, étoit tremblante. Le particulier qui craignoit que le mouvement de la peur ne fit partir la détente, lui dit avec le plus grand sang-froid : *Ne tremblez pas, monsieur, je vous donnerai.* —

CHAPITRE CCCCLXXV.

Saints défigurés.

Le portail des église offre nombre de figures gothiques; mais à présent si noires & si hideuses, qu'on les prendroit plutôt pour des objets de reprobation, que pour des élus ayant en paradis la couronne de gloire.

Il manque à ces saints antiques un nez, une oreille, un bras. Les anges & les chérubins ont perdu leurs ailes; l'archange du jugement dernier souffle encore & n'a plus de trompette. Ces visages célestes, criblés par les injures du tems, font des mines affreuses. Pourquoi donc ajouter encore à leur noirceur, en couvrant ces statues enfumées d'une couronne de fleurs fraichement cueillies ? Ce contraste afflige l'œil. Le saint prend la phy-

ſionomie d'un démon ſous ces roſes éclatantes. L'on ne ſauroit pardonner à la piété ſon extrême mauvais goût ; il fait tort à l'image qu'on ſe propoſe d'honorer.

Le portrait de Notre-Dame offre un enſemble ſi bizarre, que chacun y trouve ce qu'il veut y trouver en théologie, en cabale, en chymie. Un adepte m'a aſſuré que le ſecret de la pierre philoſophale étoit écrit dans toutes ces groſſieres figures ; mais le tout, ſelon lui, ſeroit de ſavoir déchiffrer ces emblêmes énigmatiques.

CHAPITRE CCCCLXXVI.

Samaritaine.

Petit, vilain bâtiment quarré, adoſſé au Pont-Neuf, dreſſé ſur pilotis, & qui rompt de toutes parts un ſuperbe coup-d'œil. Cette maſure eſt un *gouvernement*.

Le fameux gouverneur de ce *gouvernement* a dans toutes ſes immenſes parties la fonction de faire entretenir l'horloge, & l'horloge ne va point. Ce cadran vu & interrogé par tant de paſſans, eſt des mois entiers ſans marquer les heures. Le carrillon eſt auſſi défectueux que l'horloge ; il déraiſonne publiquement : mais du moins on a le droit de s'en moquer.

Il ſonne dans toutes les cérémonies publiques, ſur-tout quand le roi paſſe. Le roi peut entendre le morceau de muſique qui réjouiſſoit ſon triſaïeul ; & ſi la figure de Henri IV, qui eſt tout à côté, avoit des oreilles, elle pourroit achever l'air.

Vu la réputation dont la *Samaritaine* jouit dans toute l'Europe, on devroit bien moins négliger ſon carrillon & ſon horloge ; mais c'eſt un *gouvernement* ; c'eſt tout dire : les clochettes n'y ſeront jamais d'accord.

Quand fera-t-on diſparoître ce bâtiment ſans goût, qui s'offre à l'œil avec le quai du Louvre & le quai des Théatins, qui gâte l'enſemble des deux rives, & qui ne ſert qu'à élever l'eau pour quelque baſſins qui n'en ſont pas moins à ſec les trois quarts de l'année ?

CHAPITRE CCCCLXXVII.

A trois pour un liard les Anglois.

Un Anglois qui arrive à Paris pour la premiere fois, & qui entend au bout du Pont-Neuf & dans les carrefours crier de toutes parts nombre de femmes qui s'accordent dans un concert très-diſcordant, pour chanter du matin au ſoir : *A trois pour un liard les*

anglois, ne devine point ce que cela veut dire.

Ce cri du Pont-Neuf a pris faveur pendant la guerre préſente. Ces femmes vendent ſur un éventaire des petites poires qu'on nomme d'Angleterre ; & elles ont trouvé qu'il ſeroit plaiſant & patriotique d'étourdir les paſſans & tout le quartier de leurs éternels, *à trois pour un liard les anglois.* Les ſarcaſmes de nos voiſins, en général, ſont plus durs ; mais plus ingénieux.

CHAPITRE CCCCLXXVIII.

Monter à Cheval.

Le Pariſien apprendra de bonne heure à ſe tenir en équilibre ſur un pavé gliſſant, à éviter le pas des chevax, à ſe faufiler entre des roues mobiles & des voitures roulantes ; il ſaura eſcamoter ſon ventre, s'applatir comme un Gaſcon ; il ſaura franchir d'un pied leſte les larges ruiſſeaux ; il ſaura monter un eſcalier de ſept étages ſans reprendre haleine, le deſcendre ſans lumiere ; mais il ne ſaura pas monter ni ſe tenir à cheval.

L'eſpace lui manque pour cet exercice. Les académies ſont très-coûteuſes & en petit nombre ; elles ont encore des privileges ex-

cluſifs pour enſeigner à monter à cheval. Oui, des privileges royaux : de ſorte que, dans cette grande ville, le bourgeois ne peut faire aucun uſage du cheval. On prend des fiacres pour la plus petite promenade, & le Pariſien eſt & ſera conſtamment l'homme le plus étranger à l'équitation.

CHAPITRE CCCCLXXIX.

Chaiſe-à-Porteur.

Porter quelqu'un dans les rues fangeuſes & embarraſſées de la capitale, n'eſt pas choſe facile. Auſſi les chaiſes ne peuvent-elles circuler que le matin & dans quelques quartiers paiſibles. Les douairieres vont ainſi à la meſſe, & le laquais ſuit portant *les heures* dans un ſac de velours rouge brodé. La vieille préſidente veut qu'on remarque le ſac ſur lequel elle s'agenouillera, pour demander pardon à Dieu, *des petits péchés de ſa jeuneſſe*. Ailleurs les chevaux diſputent les pas à l'homme.

Deux robuſtes mercenaires, tout en ſueur & s'arcboutant ſur leurs larges ſouliers ferrés, portent l'homme que l'embonpoint & la goutte empêchent de marcher. Au détour d'une rue, ils ſe trouvent au milieu d'un

troupeau de bœufs effarés & menaçans. Une corne saisit le brancard & renverse la boëte : le gros individu qui l'emplit de sa rotondité, reste là jusqu'à ce que le troupeau ait défilé. Les têtes de bœufs en passant le saluent à la portiere ; il se rencogne : jamais corne ne l'a tant effrayé ; il faut retourner la boëte pour lui ouvrir la porte. La colere que cet accident lui cause, a gonflé ses veines ; on a peine à le dégager. Il veut battre avec sa canne les porteurs qui se sont déjà sauvés ; & dans sa fureur, il ne s'apperçoit pas qu'il a perdu sa perruque.

La brouette qui a deux roues tombe rarement sur le côté ; mais aussi quand elle se renverse les brancards en-haut, & qu'une demoiselle parée, ajustée se trouve dans cette voiture, jugez de l'attitude ! Elle est obligée, en conscience, de se pâmer pour voiler son désordre, & ne point entendre ce que disent les spectateurs.

CHAPITRE CCCCLXXX.

Fouette Cocher.

C'est le mot que dit encore le provincial en montant dans un *remise*. Oui, oui, *fouette cocher ;* tu crois d'arriver comme

cela mon bel ami. As-tu calculé les embarras qui arrêteront le pas de tes chevaux ? Ici les boueurs barent la rue & reſtent deux heures à relever les ordures ; là eſt une charrette chargée d'une pierre ſi lourde, que les chevaux ne font que la retenir ; le limonier en arrête ſeul tout l'effort : c'eſt à chaque pas un vrai miracle. Les voitures à tonneaux d'eau, dont le nombre eſt conſidérable, obſtruent le paſſage. Elles ſe rangent de travers pour donner de l'eau dans les maiſons. Pluſieurs charrettes couvertes, (1) dans leſquelles les conducteurs ſont enſevelis, & où ils ne peuvent ni voir ni entendre, s'oppoſent au défilé. Le bois des chantiers, de longues pieces de charpenterie menacent dans leurs mouvemens de crever les panneaux des voitures & le flanc des chevaux.

Quand arrivera la débacle ? c'eſt le chaos à débrouiller. On croit appercevoir un débouché ; mais les pierres à bâtir, qui reſtent des mois entiers irrégulièrement rangées dans des rues déjà étroites, interceptent le paſſage.

Cependant les cochers ſerrent le plus qu'ils peuvent, gênent par leur impatience mal-

(1) Ces miſérables charrettes ſont encore plus dangereuſes que les cabriolets, parce que c'eſt un manan aveugle & brutal qui les conduit.

adroite la libre circulation ; c'eſt à qui obtiendra un pouce de terrein.

Tu veux paſſer avec ton équipage, & le malheureux piéton ne doit qu'à ſon ventre plat & rentrant le bonheur d'échapper à l'eſſieu du payſan, qui excede quelquefois d'un pied. Il ne faut que la voiture d'une blanchiſſeuſe, qui reſte là plantée pendant trois heures, faiſant ſon compte dans la maiſon, pour arrêter quatre cents équipages. Mais voici qu'un cabriolet ſcélérat, profitant d'un jour ouvert, raſant de près la borne, s'échappe de la bagarre. C'eſt la foudre qui part d'un nuage orageux : ſauve qui peut. Le pervers conducteur veut regagner le tems perdu, en paſſant ſur le corps de ſes concitoyens. Et où court cet écervelé, ce méchant ? car il faut l'être pour braver ainſi les clameurs de la multitude, comme ſi c'étoit un amas d'inſectes. Il court au logis d'une catin. Il porte déjà ſur ſon front l'empreinte livide de la débauche, & dans trois ſemaines il va tomber en lambeaux entre les mains de l'impuiſſante chirurgie.

C'étoit bien la peine d'ajouter à une vie oiſive & corrompue un nouveau forfait, & de montrer publiquement ſur ſon front le mêlange du vil libertinage & de la férocité barbare ! Voilà comme l'un conduit preſque toujours à l'autre.

Pauvre provincial, prends patience dans ta

voiture! Tu as calculé la distance, mais non le tems qu'il falloit pour la franchir, & tu arriveras trop tard pour la visite importante ou frivole que tu vas faire.

CHAPITRE CCCCLXXXI.

Peaux de Lapins.

Profit des servantes, & que le maître le plus avare ne leur dispute pas. L'Auvergne fournit à Paris ces crieurs de peaux de lapins, qui ne les achetent en détail que pour les revendre en gros aux chapeliers; mais ce crieur en est surchargé de maniere qu'on cherche sa tête & ses bras. On le sent avant que d'entendre sa voix; il vit dans l'exhalaison infecte de ces peaux; il y résiste. Son cri est extrêmement dur. Les chats fuient à son aspect; car il est homme à prendre leur robe, & les chats semblent deviner qu'il en veut à toutes les fourrures des quadrupedes.

Il a de plus dans sa poche un coûteau toujours prêt à châtrer les matous. Il n'entre pas dans une maison, que les chattes ne se sauvent sur les gouttieres, en exprimant par des miaulemens plaintifs, combien la figure de ce barbare leur est désagréable.

Le cri, *peaux de lapins*, contraste avec

le cri, *vieux chapeaux*. Ce dernier plus aigu ſort d'un goſier féminin. Telle eſt la deſtinée d'un feutre : il commence encore en poil à être annoncé par le crieur, *peaux de lapins ;* & après avoir orné une tête de ſavant, il finira tout craſſeux ſur les épaules d'une crieuſe de *vieux chapeaux*, qui l'abandonnera à un manœuvre ignorant, pour qui toute érudition eſt perdue. Si l'on pouvoit écrire l'hiſtoire des chapeaux, elle reſſembleroit fort à celle des têtes humaines : viciſſitude éternelle !

CHAPITRE CCCCLXXXII.

Porcs.

Il ſe conſomme chaque année à Paris près de trente mille porcs. Les charcutiers métamorphoſent le porc en cent manieres différentes ; & ce qu'on appelle *jauciſſes*, *boudins*, *cervelats*, *langues*, *andouilles*, &c. y eſt d'un goût excellent, qu'on n'attrappe point ailleurs. Les charcutieres, la fourchette en main, diſtribuent les morceaux de petit ſalé, renfort journalier des dîners & ſoupers des demi-bourgeois. Sans la tourte de quinze ſols & le morceau de petit ſalé, les repas de la petite claſſe bourgeoiſe manqueroient les trois quarts du tems.

Mais tandis que les bouchers ont de l'embonpoint, un teint frais & vermeil, les charcutieres ſont pâles & d'une carnation moins belle. C'eſt que l'exhalaiſon des viandes chaudes n'eſt favorable ni à la beauté ni à la ſanté.

Le fils de Louis le Gros traverſant Paris, un cochon s'embarraſſa dans les jambes de ſon cheval qui s'abattit, & ce jeune prince mourut de la chûte.

Les fils de France aujourd'hui traverſent rapidement la ville en carroſſe attelé de huit chevaux; les troupeaux de bœufs, de moutons, de porcs & d'hommes ne retardent point leur courſe.

CHAPITRE CCCCLXXXIII.

Placards.

Autrefois il étoit aſſez ordinaire de trouver quelques placards critiques ſur les affaires du jour. On a mis tant de ſurveillance dans la pourſuite des afficheurs, que cet uſage eſt devenu impraticable. Paris n'a point de ſtatue mutilée de Rome où l'on attache des *paſquinades*. Le railleur le plus déterminé ſent exprimer ſes bons-mots, lorſqu'il s'agit d'avoir un débat avec la police, qui empriſonne ou

qui exile, avec un petit avertiſſement. Les bons mots & les ſatyres circulent de bouche en bouche, ſe copient même, mais ne s'affichent plus.

Dans le tems que la police étoit moins vigilante ou moins étendue, voici l'expédient dont on s'étoit ſervi pour appoſer les placards au coin des rues.

Un homme chargé d'une grande hotte, en la repoſant s'arrêtoit ſur une borne, contre laquelle il reſtoit appuyé, la hotte toujours ſur le dos & l'air fatigué. Pendant ce tems, un petit garçon, accroupi dans le fond de la hotte, n'avoit qu'à paſſer les deux mains pour plaquer contre la muraille l'affiche enduite de colle. Il étoit maſqué par les deux rebords. Il ſe refonçoit bien vîte en ſe voilant la tête; & l'homme de partir à pas lents, laiſſant l'écrit à la vue des curieux.

Les caricatures de ce genre ne s'appliquent plus aux murailles; elles ont paſſé dans des brochures ſubtilement diſtribuées.

Mais un placard aujourd'hui ne ſignifieroit rien pour le peuple, occupé de ſes beſoins preſſans & de ſa ſubſiſtance journaliere: il eſt étranger à tout ce qui ſe fait; il a perdu depuis long-tems le fil des événemens publics: il ne ſait plus qui mene les affaires; il ne s'en embarraſſe point. Que lui importe qui tient le gouvernail? Le ſillage du vaiſſeau eſt toujours le même pour lui. Enfin il n'a plus envie de rire.

On trouve de tems en tems quelqu'emblême relatif à l'adminiſtration de ſa police, qui n'eſt point parfaite. Le chef en homme d'eſprit ne fait qu'en rire. Eh ! qu'importent à l'adroit écuyer les henniſſemens de ſon courſier, morigéné par ſon frein, dès qu'il peut, à l'aide d'une légere houſſine, regler tous ſes mouvemens.

Plus de traits ſatyriques que dans les brochures ; le beau monde s'en amuſe, ſans trop y ajouter foi ; mais l'épigramme vraie ou fauſſe arrive ordinairement une année révolue après la ſottiſe. Or l'épigramme eſt comme la correction des colleges, quand elle eſt tardive elle eſt moins efficace.

Ces petites vengeances contre les hommes en place ne troublent plus leur tranquillité ; ils acheveront leur paiſible carriere ſans être moleſtés dans leurs fonctions. L'hiſtoire ne les ſaiſira qu'à la mort ; & ils n'auront pas entendu de leur vivant, dans le cri de la licence, l'accent de la vérité, qu'on y démêle toujours, parce qu'il y eſt ordinairement caché.

Cependant les pauvres auteurs ne peuvent faire une faute que trente critiques ne les aboient ; ſouvent même on leur dit des injures lorſqu'ils ont bien fait. Le gouvernement protégera ces petites feuilles ſatyriques qui ne nuiſent qu'à la réputation & à la fortune des écrivains ; mais en récompenſe l'ouvrage politique de tout homme en place n'admettra

ni examen ni réprimande. Oh ! c'eſt un beau droit.

Les papes ont laiſſé *Paſquin* & *Marforio* ſe parler & ſe répondre. Des railleries, des lardons amuſent le peuple & l'aſſoupiſſement. Ne vaut-il pas mieux encore que la ſatyre ſoit dans la bouche de la ſtatue, que de reſter concentrée dans le cœur où elle fermente & s'aigrit ? La mauvaiſe humeur d'un peuple s'évapore ainſi, & jamais le bras ne ſe leve, quand la langue a pu ſe ſoulager pleinement.

CHAPITRE CCCCLXXXIV

Afficheurs.

Ils ſont quarante, ainſi qu'à l'académie françoiſe ; & pour une plus grande ſimilitude, aucun afficheur ne peut être reçu s'il ne ſait lire & écrire. On diſpenſe l'afficheur de tout autre talent, ainſi qu'il arrive quelquefois dans l'illuſtre compagnie créée par le miniſtre deſpotique & verſificateur.

Ils ont à leur boutonniere une plaque de cuivre ; ils portent une petite échelle, un tablier, un pot à colle, une broſſe. Ils affichent ; mais ils ne s'affichent point. Les quarante immortels n'ont pas toujours cette ſage modeſtie.

Un afficheur eſt l'emblême de l'indifférence. Il affiche d'un viſage égal le ſacré, le profane, le juridique, l'arrêt de mort, le chien perdu; il ne lit jamais de ce qu'il plaque contre les murailles que la permiſſion du magiſtrat. Dès qu'il voit ce nom, il afficheroit ſa propre ſentence.

Tel qui a affiché la comédie & l'opéra pendant trente ans, n'y a jamais mis le pied. Quand ils ont mis la lettre du côté de la rue, & qu'elle eſt bien droite, ils la contemplent d'un air de ſatisfaction & s'en vont.

Il leur eſt défendu de mettre aux portes & ſur les murs des égliſes & monaſteres, des affiches de comédies, romans & livres profanes; mais le titre eſt quelquefois équivoque, & les colonnes des temples ſont tolérantes; elles reçoivent paiſiblement ce que l'afficheur leur applique.

Il n'eſt pas prudent de lire une affiche, haute ou baſſe, au coin d'une borne; c'eſt un appât qui a ſon péril. Plus d'un lecteur eſt obligé d'interrompre précipitamment ſa lecture, & de ſe ſauver au milieu d'une phraſe inſtructive: ce qui nuit à la réflexion qu'on doit à toute lecture, même à celle des affiches.

On ſe croit quelquefois en ſûreté derriere une borne. Là on ſemble braver le danger & lire en paix; mais la plupart des bornes ont été creuſées par le petit eſſieu à ſa hau-

teur. Tandis que vous vous inſtruiſez, il paſſe par le creux formé, & vous emporte le gras de la jambe.

CHAPITRE CCCCLXXXV.

Eſtampes Licencieuſes.

Elles ſe ſont multipliées le long des quais & ſur les boulevards. On n'y voit que nudités capables d'alarmer la pudeur, attitudes & poſtures laſcives, qui inſpirent à la jeuneſſe le goût de la débauche, & corrompent les regards même de l'enfance.

Il en eſt de ſi licencieuſes, que ma plume ne peut en faire entrevoir ici le ſujet. Il tient quelquefois à un raffinement de corruption qui révolte beaucoup plus que ne feroit le trait immodeſte. On m'entend.

Il eſt ſans doute très-condamnable de laiſſer les filles, gorge découverte, arrêter le ſoir les hommes, & les ſolliciter par de preſſantes invitations; mais qu'en plein jour des eſtampes obſcenes reſtent du matin au ſoir à la vue de l'innocence, pour lui faire naître l'idée du libertinage & en juſtifier la turpitude dans les cœurs à demi-corrompus, c'eſt vouloir qu'une nouvelle race d'hommes achève de s'éteindre dans ſa ſource.

Boucher, après avoir été en peinture le corrupteur de la bonne école, travailla pour les boudoirs des courtisannes. Mais son gendre Baudouin, peintre cynique, l'a surpassé en licence, & n'a presque rien fait qui ne soit contraire aux bonnes mœurs.

Les peintres, pour plaire aux ames blasées, s'étudient à présenter à l'imagination des idées libertines, & quelquefois même dégoûtantes. La *Soirée des Tuileries* est assurément loin du pinceau des graces.

Les estampes nouvelles trop nues pèchent autant contre l'art que contre la morale. Elles n'auront jamais l'intérêt des images nobles & attendrissantes. Ainsi que les livres obscenes sont déclarés bons à *mettre au cabinet*, de même les estampes licencieuses suivront ces volumes déshonorés. Artistes! pourquoi renoncez-vous à la gloire? Pourquoi voulez-vous livrer vos noms à l'infamie? Ce qui est décent, voilà ce qui subsiste, voilà ce que vos enfans pourront avouer.

On a beaucoup sévi contre les livres philosophiques, lus d'un petit nombre d'hommes, & que la multitude n'est point en état de comprendre. La gravure indécente triomphe publiquement. Tout œil en est frappé; celui de l'innocence se trouble, & la pudeur rougit. Il est tems de reléguer sévérement dans les porte-feuilles des marchands ce qu'ils ont l'impudence d'étaler au dehors

même de leurs boutiques. Songez donc que les vierges & les honnêtes femmes paſſent auſſi dans les rues.

CHAPITRE CCCCLXXXVI.

Tapiſſeries.

A la proceſſion de la *Fête-Dieu*, les tapiſſeries des rues offrent, ſur le paſſage du *Saint-Sacrement*, les amours impudiques des dieux & des déeſſes de la mythologie. Jupiter enleve Ganymede, careſſe Junon. Bacchus s'enivre ſur le ſein d'Erigone. Salmacis ſerre dans ſes bras amoureux le jeune homme qui lui réſiſte. Apollon pourſuit Daphné. Vénus ſourit à Adonis. Et voilà les images que la piété déploie pour honorer le *Saint des Saints*.

Les métamorphoſes d'Ovide ſont ſous les yeux des prêtres adorateurs. Le paganiſme fait tous les frais des hommages rendus aux plus redoutables de nos myſteres; & ſi un païen, tout-à-coup ſorti des gouffres de l'enfer où notre religion le plonge, aſſiſtoit à l'une de ces proceſſions, il reverroit de toutes parts ſes dieux & ſes idoles.

Qui l'eût dit que les faſtes de l'idolâtrie triomphante ornéroient le frontiſpice des

maiſons catholiques, & que les prêtres qui portent le Dieu vivant, ſe promeneroient religieuſement au milieu des figures de la théologie païenne !

Les faux dieux de l'antiquité s'avancent juſqu'au pied du repoſoir (1). Jupiter, armé de ſon foudre, y entre ; il ſemble en menacer la *Vierge Marie*. Apollon & les neuf Muſes reçoivent tout à côté la bénédiction que l'on donne au peuple.

Les tapiſſiers n'y entendent point fineſſe. Montés au haut de leurs longues échelles, ils clouent les Bacchantes armées du thyrſe tout au-deſſus de l'autel ; & l'œil, à travers les rayons du ſoleil, apperçoit l'enlevement de Proſerpine.

Quels étoient à Rome les ornemens publics lors de la marche des prêtres de Cybele & de Cérès ? Différoient-ils beaucoup des nôtres ?

Lorſque Louis XV, dans ſa fameuſe convaleſcence, vint rendre graces à Dieu à *Notre-Dame*, le bourgeois tapiſſa les rues, comme pour la fête la plus ſolemnelle du catholiciſme.

On a banni des appartemens ces tapiſſe-

(1) Petite chapelle dreſſée à la hâte dans un carrefour, où le *Saint-Sacrement* ſe repoſe, & que les bourgeois ſe font gloire de bâtir.

ſeries à grands perſonnages que les meubles coupoient déſagréablement, & elles ſont reléguées dans les anti-chambres. Le damas de trois couleurs & à compartemens égaux, a pris la place de ces figures qui, maſſives, dures & incorrectes, ne parloient pas gracieuſement à l'imagination des femmes. Les tapiſſeries deſcendent du galetas pour le jour de la *Fête-Dieu*, & on les envoie auſſi à la campagne pour garnir les manſardes.

Au reſte, il faut voir les tapiſſiers le jour de la *Fête-Dieu* monter & gliſſer le long de leurs échelles. Toutes les portes ſont tapiſſées. La proceſſion défile, & la queue eſt encore dans la rue, que voilà les hommes clouans & les tapiſſeries mythologiques qui dégringolent tout enſemble. Elles ſont ployées, emportées en un clin-d'œil : car elles doivent ſervir ailleurs.

Le miracle eſt qu'à travers tant d'échelles qui courent, droites & hautes, tant de marteaux qui ſont en l'air, tant de paſſans qui heurtent les échelons & leur baſe boiteuſe, il n'y ait pas quelque martyre de la tenture & du pieux empreſſement des tapiſſiers, qui ce jour-là regardent toutes les têtes comme des pavés.

CHAPITRE CCCCLXXXVII.

Jardin du Palais-Royal.

Philippe d'Orléans, régent de France, habita ce palais. Il y gouverna le royaume avec les principes les plus hardis, mépriſant beaucoup les hommes & les jugeant tous auſſi faux, auſſi bas, auſſi cupides que ceux dont il étoit environné. Il ſembloit indigne à ſon génie de gouverner cette maſſe d'individus dont il ſe jouoit avec la ſupériorité de ſon caractere.

Les principes de ſon adminiſtration, qui ſuccéderent à ceux de Louis XIV, forment pour l'hiſtoire une couleur bien tranchante. La nation Françoiſe qui ſe plie à tout, fut modifiée en un ſeul inſtant.

Cette époque infiniment curieuſe a déterminé nos mœurs actuelles, & pour un tems qui paroît devoir être conſidérable. Si la baſe de la morale eſt à demi-renverſée, la régence a occaſionné ce changement rapide dont l'influence n'eſt pas encore à ſon terme.

On ſe raſſemble à midi au cadran du Palais-Royal. Des déſœuvrés, montre en main, mettent l'aiguille ſur onze heures

ſoixante minutes, & s'en vantent toute a journée.

Au *Caveau*, d'autres déſœuvrés agitent ces queſtions oiſeuſes & littéraires, mille fois rebattues, & dont la génération timide de nos jeunes auteurs ne paroît pas vouloir encore ſortir.

Quand le duc de Chartres voulut convertir ſon jardin en bâtimens, chacun cria comme s'il eût été propriétaire du lieu. Malgré le public qui regardoit cette promenade comme une jouiſſance acquiſe, malgré ſes vives clameurs, le duc fit tomber ſous la coignée ces arbres qui, ſous leurs ombrages, avoient vu les marchés clandeſtins des filles d'opéra. Jamais les Hamadryades (ſi elles ſont chaſtes) n'eurent plus à rougir que dans cette fameuſe allée. Mais on pouvoit la regarder comme la plus belle ſalle de bal qui fût en Europe Elle fut détruite en peu d'heures.

Quand le public eut bien crié, & qu'il vit les arbres à bas, il ſe tut. Il paroît, d'après le plan adopté par le prince, que les Pariſiens dans quelques années y auront gagné (ce qui accuſera leur précipitation ordinaire) que cet endroit réunira le brillant, le commode; que métamorphoſé au gré du propriétaire, il offrira pour les agrémens une promenade ſupérieure à la précédente.

O Parisiens, toujours ignares & sottement ennemis des moindres modifications, songez donc que votre ville nageroit dans un cloaque, sans la main qui a rompu vos maussades habitudes ! Laissez les puissans en monnoie modifier votre habitation. Qui l'a fait ce qu'elle est ? Eux seuls. Taisez-vous, plats bourgeois, & laissez les princes vous construire des monumens agréables. Voyez autour de vous, tous sont de leur création. Promenez-vous un peu plus loin, importans nouvellistes, & attendez le don magnifique & riant que votre lourde & ingrate cervelle ne peut pas même appercevoir en idée.

Si vous voulez voir de beaux tableaux, visitez la galerie du Palais-Royal ; si vous voulez voir de jolies femmes dans le costume le plus élégant & le plus nouveau, placez-vous au passage du grand escalier ; si vous voulez manger de bonnes glaces, allez au caveau ; mais si vous voulez avoir les nouveautés piquantes, ne vous adressez pas aux libraires du lieu.

CHAPITRE CCCCLXXXVIII.

Coutume.

On nous parle des Tahuglanks, ſitués au nord du Nouveau-Mexique, vers le deux cent quarante-unieme degré de longitude. On nous en parle comme d'un peuple policé qui a auſſi ſes arts brillans ; mais des coutumes fort extraordinaires.

Un prince du ſang, chez les Tahuglanks, établit ſa chaiſe percée tout au milieu de ſa chambre, en préſence de ſa maiſon & de ceux à qui il donne audience. C'eſt une prérogative dont il ſe montre jaloux. Placé ſur ce trône mobile, le prince conſtipé ou dévoyé fait publiquement, ſans voile & ſans paravent, toutes les grimaces que lui commande ſa ſituation. Un grand valet debout & attentif lui préſente des pattes de coton avec leſquelles le prince s'eſſuie ; le valet les range l'un deſſus l'autre comme des beurrées, & ſous l'œil ouvert des aſſiſtans. On voit les déjections de monſeigneur. L'odorat des courtiſans raſſemblés a beau s'armer de conſtance, il ne peut ſe ſouſtraire aux tourbillons des alkali-volatils.

De belles dames qui viennent faire leur

cour & demander des graces, arrivent quelquefois au milieu de la cérémonie, & ne s'en vont pas; ce ſeroit un manque d'uſage. Elles reſtent & font la converſation de l'air du monde le plus aiſé.

Mais ſi le ſeigneur Tahuglank chie au nez de tous ceux qui entrent chez lui le matin, ſon maître le lui rendra bien le lendemain; il s'aſſeyera encore plus fiérement ſur la chaiſe percée, & embaumera ſon vaſſal. Celui-ci aura beſoin de la ferme contenance qu'il exigeoit la veille; il n'oſera pas détourner la tête; la converſation ira ſon train, comme ſi les parfums les plus ſuaves rempliſſoient l'appartement; il n'offrira qu'un nez impaſſible en ſongeant que c'eſt un prêté-rendu, & qu'à trois jours de là, lorſqu'il prendra médecine, ſa cour particuliere aura le viſage calme & ſerein à l'aſpect des contorſions redoublées, qu'il variera tout à ſon aiſe & dans tout le loiſir poſſible.

Voilà bien le ſujet d'un chapitre pour un nouveau Rabelais; mais je ne ſuis pas aſſez docte pour l'entreprendre. En quel tems a commencé cette coutume? Comment s'eſt-elle perpétuée? Comment regne-t-elle encore chez ce peuple, dont les gazettes nous vantent le goût, la politeſſe & les graces? Eſt-ce une filiation de l'hiſtoire du Grand-Lama, qui fait don de ſes excrémens deſſé-

chés à tous les princes & vaſſaux du Thibet? Mais ils ſont du moins en poudre. Il jouit ſeul de cette glorieuſe prérogative ; & parmi les Tahuglanks, il ne faut avoir qu'une goutte du ſang royal dans les veines, pour inviter tout le monde au ſpectacle des fonctions journalieres de la garderobe avec tous leurs accompagnemens.

Les témoins prétendent que par l'adreſſe & la promptitude des enleveurs de la chaiſe percée, l'évaporation eſt preſqu'inſenſible. D'autres ſoutiennent au contraire que les corpuſcules actifs ſe font ſentir dans toute leur énergie ; & le marc du ſouper d'un prince eſt tout autre que le marc groſſier d'un porte-faix. Que faut-il croire ? Au reſte, celui qui ne ſera pas ſatisfait du récit que ma qualité d'hiſtorien m'a obligé de faire, pourra en achetant une charge honorable, ſe convaincre pleinement par l'expérience que ceci n'eſt point un conte.

CHAPITRE CCCCLXXXIX.

Commiſſaires.

Ils ont des départemens variés & même oppoſés. Quel rapport y a-t-il entre une batterie & l'appoſition d'un ſcellé ; entre la

levée d'un cadavre, & un partage entre héritiers ?

Leurs fonctions principales concernent la police. Le guet leur amène tous ceux qui ont commis quelques désordres. Ils peuvent les envoyer en prison sur-le-champ.

Une multitude de faits particuliers & souvent imprévus sont remis à leur prudence, & exercent leur sagacité. Les disputes, les rixes, les accidens, les injures graves vont d'abord à leur tribunal. Il faut qu'ils écoutent les parties, & qu'ils décident promptement.

Les plaintes pour fait de vols, viols, violences & autres crimes, sont aussi reçues par eux; & d'après la clameur publique, ils interrogent d'office le coupable & le font emprisonner.

Ils font faire ouverture de portes, lors des saisies de meubles en l'absence d'un locataire; lorsqu'un particulier sans secours est décédé dans sa chambre. Enfin, lors des morts promptes ou suspectes, ils accompagnent le chirurgien du Châtelet.

Leurs fonctions sont presque toujours ou tristes ou contraignantes. Si l'on releve un cadavre mutilé, ensanglanté, c'est pour les yeux du commissaire. Il se trouve entre le meurtrier & celui qui a été assassiné. Toutes les blessures que la perfidie, la fureur & le hasard occasionnent, viennent sous leur

regards ; toute affaire criminelle commence dans leur greffe. Leur procès-verbal devient la baſe de la procédure criminelle ; les juges prononceront d'après leur expoſé. Quel emploi ſérieux !

Ils font les interrogatoires des accuſés ; & ceux même qui ſont enlevés par des ordres ſupérieurs ſont encore interrogés par eux.

Mais on choiſit un commiſſaire habile, qui vous fait mille queſtions captieuſes ; & c'eſt un danger de plus que d'être interrogé par un pareil homme qui ordinairement n'eſt pas diſpoſé à vous ſervir.

Il eſt peu d'état qui demande autant de juſteſſe dans l'eſprit, autant de modération, autant de reſſources, autant de connoiſſances particulieres que celui de commiſſaire ; & c'eſt un clerc qui balance entre une étude de notaire, de procureur, ou une charge d'huiſſier-priſeur, qui le plus ſouvent adopte ces fonctions redoutables.

Les uns péchent par la ſévérité, les autres craignent de ſe compromettre ; ils ſont rarement dans le point précis où ils devroient être. Après avoir fait tomber leur rigueur ſur le petit peuple ſans protecteur, ils ſemblent avoir un peu trop de reſpect pour tout ce qui tient aux grands & aux riches ; & cette conduite verſatile, pour ne pas dire plus, leur a ôté cette réputation d'intégrité qu'ils devroient avoir.

Leur ſituation eſt aſſez embarraſſante : ils marchent entre le lieutenant de police, qui les réprimande vertement, & le peuple qui crie. Il faut qu'ils ſatisfaſſent l'un & l'autre ; il faut même qu'ils devinent ce qu'on ne leur dit pas, & qu'ils agiſſent différemment ſelon les tems, les perſonnes & les circonſtances. Ceux qui n'ont point de ſagacité font des fautes (leur petit code à la main) qu'ils s'obſtinent à ne pas reconnoître.

Les commiſſaires ſont chargés de trop de choſes, & trop peu payés. De-là vient que quelques-uns ont commis pluſieurs baſſeſſes.

Trop ſouvent le commiſſaire eſt abſent ; il eſt allé à ſes plaiſirs, ou appoſer des ſcelles : car ils en ſont tous friands. C'eſt au clerc, perſonnage aſſez avili, que vous avez à faire. Le guet promene ſouvent un délinquant avec les menottes de quartier en quartier, faute de rencontrer le commiſſaire chez lui. Le peuple le craint toujours beaucoup plus qu'il ne le reſpecte.

Un commiſſaire emploie un autre commiſſaire pour faire la police dans ſon quartier, de crainte de ſe faire jeter la pierre par ſes voiſins. La plupart abandonnent le balayage des rues, la viſite des marchés, la vérification du poids du pain, comme s'il étoit aviliſſant d'y veiller.

Une fréquentation journaliere & néceſ-

faire avec l'inſpecteur, l'exempt de police, les eſpions, les mouchards, leur a imprimé je ne ſais quelle ſimilitude qui leur a ôté preſqu'entiérement la phyſionomie de juges.

La plainte qu'il faut payer, & les caſuels de leur état, prélevés quelquefois ſur les filles de mauvaiſe vie qu'ils protégent ou qu'ils pourſuivent, ſelon le degré d'attention dont elles ſont pourvues : les préſens offerts & acceptés par les bouchers, boulangers & autres, qui vendent à poids & à meſures, n'ont pas fait de leur place une place auſſi honorable qu'elle devroit l'être.

Voyez un juge de paix à Londres; rappellez-vous celui qui, troublé dans ſes fonctions par le fils du roi, lui ordonna de ſe rendre en priſon, & en fut obéi. Toutes leurs opérations étant de rigueur, précédant les ſaiſies, ordonnant les empriſonnemens, écrivant ſans ceſſe des procès-verbaux; toujours avec des accuſateurs & des accuſés, leur ame en a contracté une ſorte de roideur & d'impaſſibilité, qui paſſe quelquefois ſur leur viſage.

Il n'y a point de farce ſur le boulevard où l'on ne voie arriver un commiſſaire à la ſuite d'une querelle. Il eſt en robe ſale & trouée; on lui arrache ſa perruque; on le bâtonne ſur le théatre aux éclats de rire de la populace. Il en eſt de même à la Rapée, dans une joûte que l'on donne ſur l'eau. Les per-

ſonnages figurent une rixe ; ils ſe battent, le commiſſaire vient, il procéde, il verbaliſe, il interroge : on finit par le jeter à la riviere avec ſa plume, ſon rouleau de papier & ſon écritoire.

Si cependant on prenoit ces farces au pied de la lettre, & qu'on s'avisât de battre réellement cet officier de robe longue, on ſe feroit une affaire grave. Pourquoi donc montrer au peuple des commiſſaires bâtonnés, dont on déchire la robe, ou que l'on jette à l'eau, aux huées univerſelles des ſpectateurs ?

CHAPITRE CCCCXC.

Meſſe de Minuit.

La veille de Noël les égliſes ſe rempliſſent de monde ; mais ce n'eſt pas toujours la dévotion qui y conduit la foule. Les jeunes gens entrent à minuit la tête haute, regardant les femmes & les filles, & il leur paroît plaiſant de les voir chanter & prier, à l'heure où elles ſont ordinairement entre deux draps, occupées à toute autre choſe.

On crut que c'étoit les organiſtes qui attiroient la foule bruyante. On les fit taire ;

mais les ténebres d'un côté, les temples illuminés de l'autre, le renverſement paſſager de la coutume, rendront toujours ces heures de la nuit plus intéreſſantes que celles du jour. C'eſt la ſeule fête nocturne que la religion autoriſe; & la licence qui profite de tout, s'y gliſſe malgré la ſainteté du lieu.

Les cérémonies dans les grandes paroiſſes ſont connues. Mais voulez-vous jouir d'un tableau vraiment curieux? Allez entendre une meſſe de minuit dans un village, à quelques lieues de la capitale.

C'eſt le tour de la fermiere; elle doit préſenter à l'autel l'agneau ſans tache, par les mains de ſon berger. Une députation de douze filles, tant vierges que bergeres, eſt venue pour chercher le pauvre petit animal qui s'ennuie fort d'être étendu dans une manne ornée de pompons & de rubans couleur de roſe.

La cloche ſonne, la proceſſion va commencer: en voici l'ordre & la marche.

Le premier perſonnage qui paroît eſt un bédaud, portant la fameuſe étoile des trois mages, dont l'apparition auroit fort embarraſſé les *la Lande*, les *Caſſini* & *Newton* lui-même, s'ils avoient exiſté alors. Les trois mages ſuivent: l'un d'eux, le mage Maure, a le viſage barbouillé de noir de fumée; c'eſt l'arlequin; mais il eſt ſérieux.

On voit enſuite quatre anges qui ne vo-

lent pas mieux avec leurs ailes de carton, que le ſieur *Blanchard* avec ſon vaiſſeau volant & ſes paraſols. Les vierges folles portent leurs lampes éteintes; les vierges ſages leurs lampes allumées.

Gabriel eſt là, plus beau que les autres; il ſe retourne de tems en tems pour ſaluer Marie qui le regarde tendrement.

Un ſaint Joſeph ſuit d'un air niais: on a choiſi pour ce rôle l'imbécille du village. Sa fonction eſt de garder le pauvre petit agneau qui bêle de toutes ſes forces à la cérémonie. Les bergers s'avancent, enveloppés dans leurs grands manteaux, qu'ils relevent de tems en tems pour faire l'exercice de la houlette.

Enfin, on voit ſe développer, par des évolutions bien exécutées, un joli bataillon de bergeres. Elles ont toujours plus de graces que les garçons.

Leurs vêtemens ſont blancs, coupés d'écharpes & de ceinture de différentes couleurs; & leurs houlettes ornées de rubans. L'une porte l'arbre de Jeſſei; la ſeconde, la verge d'Aaron, retrouvée de nos jours par l'hydroſcope *Bléton*; la troiſieme, la pomme (non celle qui perdit Troyes, mais celle qui perdit tout le genre humain); la quatrieme, le ſerpent qui fit cette belle équipée dans le paradis terreſtre. Les autres n'ont en main que leurs houlettes, ou celles de leurs bergers favoris.

Cette gentille phalange eſt accompagnée d'un orcheſtre ambulant, compoſé de deux violons, d'une clarinette, d'un ſerpent, & de cinq cornemuſes. Le concert de *Rouſſeau* chez M. de *Trétorens* n'approche pas de celui-là. Un chien qui a ſuivi ſon maître à l'égliſe ſans en être apperçu, entendant cette ſuperbe harmonie, ſe met à hurler lamentablement, pour faire ſa partie dans le concert. Bedauds & bergers veulent le chaſſer, & la cacophonie redouble.

Enfin, deux bergeres s'avancent pour chanter des cantiques pieux, décens, & ſurtout très-ſpirituels, ainſi qu'on en peut juger par celui-ci que j'ai retenu :

Gabriel chez Marie
Vint par compaſſion,
Et lui fit œuvre pie
Sans copulation.

Après la meſſe, qui a été entendue avec dévotion & ſimplicité de cœur par ces bonnes gens, le *réveillon* ſe fait. Les cabarets ſe rempliſſent malgré l'ordonnance du bailli; & qui ſait ſi la lampe de quelque vierge ſage ne s'éteint point!

CHAPITRE CCCCXCI.

Boutique de Perruquier.

Imaginez tout ce que la mal-propreté peut aſſembler de plus ſale. Son trône eſt au milieu de cette boutique où vont ſe rendre ceux qui veulent être propres. Les carreaux des fenêtres, enduits de poudre & de pommade, interceptent le jour; l'eau de ſavon a rongé & déchauſſé le pavé. Le plancher & les ſolives ſont imprégnés d'une poudre épaiſſe. Les araignées pendent mortes à leurs longues toiles blanchies, étouffées en l'air par le volcan éternel de la poudriere. N'entrez jamais dans cet antre infect; mais regardez avec moi à travers une vitre caſſée.

Voici un homme ſous la capotte de toile cirée, peignoir banal qui lui enveloppe tout le corps. On vient de mettre une centaine de papillotes à une tête qui n'avoit pas beſoin d'être défigurée par toutes ces cornes hériſſées. Un fer brûlant les applatit, & l'odeur des cheveux brûlés ſe fait ſentir.

Tout à côté, voyez un viſage barbouillé de l'écume du ſavon; plus loin, un peigne à longues dents qui ne peut entrer dans une crinière épaiſſe. On la couvre bientôt de poudre, & voilà un accommodage.

Quatre garçons perruquiers, blêmes & blancs, dont on ne diſtingue plus les traits, prennent tour-à-tour le peigne, le raſoir & la houppe. Un apprentif chirurgien, dit major, ſorti de l'amphithéatre où il vient de plonger ſon bras dans des entrailles humaines, ou dont la main fétide ſent encore l'onguent ſuſpecte, la promene ſur tous ces viſages qui ſollicitent leur tour; car le manant à Paris, pour aller à vêpres & à la Courtille, veut porter le dimanche tête friſée & ſaupoudrée.

Des *treſſeuſes* faiſant rouler des paquets de cheveux entre leurs doigts & à travers des *cardes* ou peignes de fer, ont quelque choſe de plus dégoûtant encore que les garçons perruquiers. Elles ſemblent pommadées ſous leur linge jauni. Leurs jupes ſont craſſeuſes comme leurs mains; elles ſemblent avoir fait un divorce éternel avec la blanchiſſeuſe, & les *merlans* eux-mêmes ne ſe ſoucient point de leurs faveurs.

La matinée de chaque dimanche ſuffit à peine aux gens qui viennent ſe faire plâtrer les cheveux. Le maître a beſoin d'un renfort; les raſoirs ſont émouſſés par le crin des barbes. Soixante livres d'amidon dans chaque boutique paſſent ſur l'occiput des artiſans du quartier. C'eſt un tourbillon qui ſe répand juſques dans la rue. Les poudrés ſortent de deſſous la houppe avec un maſque blanc ſur le viſage. L'habit du perruquier peſe le tri-

ple. Battez-le ; je parie pour ſix livres de poudre : il en a bien avalé quatre onces dans ſes fonctions, d'autant plus qu'il aime à babiller.

Eh bien, le dimanche, à quatre heures du ſoir, ce même perruquier, laſſé de ſa blanche pouſſiere, monte dans une chambre, ſe met nu de la tête aux pieds, ſe lave, s'eſſuie, & paſſe dans une ſeconde chambre voiſine & ſéparée, où il s'habille proprement en noir. Il n'oſe lui-même repaſſer par ſa farineuſe boutique ; il ſort auſſi propre qu'un conſeiller.

Où va-t-il ? A l'opéra, voir danſer mademoiſelle Guimard, dont il vante les graces. Il ſe trouve à côté de celui qu'il a coëffé le matin. Alors il peut ſe frotter ſans crainte à ſon voiſin, & rouler parmi les flots du peuple extaſié. Ce n'eſt plus un *merlan*, c'eſt un juge en muſique.

Lorſqu'il rentre, il ſe déshabille avec ſoin, range ſon habit propre, met de côté ſa chemiſe à dentelles, & revient dans la chambre graſſe reprendre ſes vêtemens lourds & poudreux, qu'il portera ſix jours de ſuite, ſi une fête ne coupe point la ſemaine pour le ramener au palais magique, où il claquera Veſtris, *le dieu de la danſe*.

Il faut que ce métier ſi ſale ſoit un métier ſacré ; car dès qu'un garçon l'exerce ſans en avoir acheté la charge, le chambrelan eſt

conduit à Bicêtre, comme un coupable digne de toute la vengeance des loix. Il a beau quelquefois n'avoir pas un habit de poudre; un peigne édenté, un vieux raſoir, un bout de pommade, un fer à toupet deviennent la preuve évidente de ſon crime ; & il n'y a que la priſon qui puiſſe expier à un pareil attentat.

Voilà comment, avec des loix mal-entendues, on ſe joue indécemment de la liberté des hommes. On cite encore S. Louis, légiſlateur & patron des perruquiers, dans la vue de conſacrer de ſi reſpectables privileges!

Oui, pour raſer le viſage d'un fort de la halle, poudrer une chevelure de porteur d'eau, peigner un ſavant, papilloter un clerc de procureur, il faut préalablement avoir acheté une charge.

Quelque choſe encore, qui tout-à-la fois attire & repouſſe l'œil dans la boutique d'un perruquier, c'eſt le *pâté de cheveux ſorti du four*. Sa croûte, ſa reſſemblance extérieure avec les bons pâtés de Périgueux, dites, cela ne fait-il pas friſſonner ?

Il n'y a pas plus de cent ans que la perruque étoit un ornement rare & coûteux. Une perruque (frémiſſez, têtes chauves !) ſe vendoit juſqu'à mille écus. Il eſt vrai qu'elle étoit d'un volume énorme, & qu'il falloit dépouiller pluſieurs têtes pour en couvrir une ſeule. Aujourd'hui, ſans ſe ruiner, on couronne ſon chef d'une chevelure artificielle pour quatre

quatre piſtoles ; & cette perruque moins chere eſt mieux faite, mieux plantée, & imite le naturel à s'y méprendre.

Les maîtres d'école des environs de Paris, les vieux chantres, les écrivains publics, les huiſſiers vétérans n'y regardent pas de ſi près. Ils ne veulent pas en impoſer ; ils achetent des perruques de haſard, qui laiſſent un pouce d'intervalle entre la peau & les cheveux factices. Ils vont au grand magaſin établi quai des Morfondus. Là eſt un tas de *tignaſſes ;* mais malgré les revers & les années, les cheveux anciennement treſſés y tiennent encore.

Les têtes humaines, en dehors comme en dedans, quoi qu'on en diſe, ſont à peu près égales. Ce qui en fait la différence ne mérite guere d'être compté. D'ailleurs, cette jauge de l'orgueil diſparoît à une légere diſtance.

Le maître d'école de village a embraſſé ce conſolant ſyſtême ; il ramaſſe, avec le coup-d'œil ſupérieur de la philoſophie, le premier bonnet chevelu qui ne jure pas trop avec ſon poil. Dès qu'il fait heureuſement le tour de la boîte où gît ſa haute penſée, il lui convient, il l'adopte. Son prédéceſſeur raiſonnoit-il mieux que lui ? étoit-il mieux coëffé ? Qui pourra décider affirmativement entre deux têtes & deux coëffures ? Le maître d'école ne met pas une ſi grande diſtance entre génie & génie, perruque & perruque ; il paie trente ſols, & marche ainſi coëffé vers la claſſe

où l'on ne ſe moquera pas plus de ſon bonnet que de ſa tête.

Il n'y a eu à Paris qu'un ſeul vieillard aſſez courageux pour braver l'art des perruquiers, lequel ſoumet tout occiput. Cet homme a oſé dire : *ils n'exiſtent pas pour moi.* On l'a vu paroître en tout lieu & même à la cour ſans perruque. Dès lors, il a paru un grand homme; il n'avoit qu'à ſe coëffer comme le maître d'école, & ce n'auroit plus été qu'un homme ordinaire.

CHAPITRE CCCCXCII.

Femmes-de-Chambre.

Une femme qui ſert une autre femme, a beſoin de bien plus d'art & de ſoupleſſe qu'il n'en faut à un homme dans la même condition. Point de milieu ; les femmes-de-chambre ſont dans la plus grande intimité, ou dans la dépendance la plus humiliante.

Que d'adreſſe il faut à une femme de chambre pour faire valoir, embellir les charmes de ſa maîtreſſe ! Il faut la rendre jolie, ou du moins, lui perſuader qu'elle a des graces infinies. Chaque matin la maîtreſſe la queſtionne ſur ſon viſage. Elle doit avoir une réponſe prête, aller au devant du caprice,

corriger la mauvaiſe humeur, tromper l'amour-propre, enfin avoir l'air de la ſincérité.

On la gronde facilement ; mais il lui eſt permis de montrer un peu de dépit. Le triomphe de la maîtreſſe ne ſeroit pas complet, ſi la femme-de-chambre étoit impaſſible.

Rien de plus curieux que le dialogue qui s'établit quelquefois à la toilette : c'eſt un mêlange de hauteur, de familiarité, de confiance, de mépris, qui a quelque choſe d'indéfiniſſable.

La femme-de-chambre connoît mieux ſa maîtreſſe que le laquais ne connoît ſon maître. Auſſi nombre de ſecrets particuliers ont été révélés par des femmes-de-chambre : c'eſt une bonne fortune quand on peut les enlever à ſes amies, ou du moins à ſes connoiſſances.

La femme-de-chambre ne déroge pas, ainſi que le laquais, parce que la fille qui embraſſe cet état, paroît l'avoir préféré à la perte de ſa vertu.

Elles compoſent le cinquieme de l'ordre domeſtique. Quand leurs maîtreſſes ſont jeunes & belles, elles ſont aſſez dédaignées, & il ne leur appartient pas d'être jolies. Mais à meſure que les femmes avancent en âge, la ſociété d'une femme-de-chambre leur devient plus néceſſaire. Les vieilles qui defi-

rent toujours qu'on les trompe un peu, s'accommodent aſſez de leur langage flatteur: & l'habitude donnant du poids à la liaiſon, elle ne peut plus enfin ſe rompre.

Les femmes-de-chambre, en général, n'ont pas les vices inhérens aux laquais. Elles prennent les manieres des femmes qu'elles ſervent; & quand elles ſe marient enſuite à de petits bourgeois, elles ont un air & un maintien qui en impoſent à cette claſſe, & qui, devant un œil peu exercé, les feroit prendre véritablement pour avoir vu le monde.

Elles ſe mettent, pour l'ordinaire, avec goût. Dans celles qui ſont méchantes, l'envie, la jalouſie, la médiſance, le menſonge, la fauſſeté, la flatterie, l'hypocriſie percent plus difficilement que chez les valets. Ceux-ci ſont toujours taciturnes, & leurs vices parlent hautement. Les femmes-de-chambre ſont fréquemment interrogées, & leurs vices ſont voilés.

Les ſoubrettes de notre comédie ont encore des nuances qui appartiennent à leur état; mais les valets ne ſe voient plus comme on les met ſur la ſcene. On diſtingue la femme-de-chambre qui eſt chez la ducheſſe: ſes façons ſont plus aiſées & plus nobles. Celle qui eſt chez la préſidente a contracté quelque choſe de la morgue de la maiſon; elle met de la préciſion dans tout ce qu'elle dit & ce

qu'elle fait. Celle qui eſt chez la financiere, parle des plus groſſes ſommes comme d'un rien, raconte les dépenſes qu'on fait à l'hôtel; & qui ne ſe font pas ailleurs.

Quelques femmes-de-chambre, au bout d'un certain tems, copient admirablement leur maîtreſſe; & quelques-unes qui ſont bonnes, s'attendriſſent réellement ſur leur ſort, parce qu'elles voient de près les tourmens que l'envie de briller & les caprices de l'imagination leur font ſubir chaque jour.

Si la maîtreſſe traite ſa femme-de-chambre avec indifférence, la paix eſt entre les deux époux; mais ſi une ſorte d'amitié naît entre elles, & que la ligue s'établiſſe, le mari ne pourra jamais devenir d'où part la diſcorde qui trouble ſa maiſon.

Les femmes-de-chambres ne parlent pas préciſément comme les poëtes les font parler ſur la ſcene; mais elles agiſſent avec dextérité dans pluſieurs occaſions, & elles ont encore ſur les caracteres une certaine influence que les valets ont perdue il y a longtems.

Une femme de qualité dit: *où ſont mes femmes?* & ne dit jamais, *mes femmes-de-chambre;* expreſſion réſervée à la bourgeoiſie.

Depuis que le luxe a placé quatre à cinq domeſtiques, enchaînés à la courroie derriere

un carroſſe ; depuis que l'on a tenu ainſi quatre hommes ſerrés l'un contre l'autre, ſautillans ſur la pointe des pieds, obligés de monter & de deſcendre lorſque la voiture eſt en mouvement, & de s'élancer avec célérité au riſque de ſe rompre les jambes, les femmes à leur toilette ont tenu debout trois à quatre femmes uniquement occupées à offrir la boîte à poudre, les épingles, la pâte d'amande, tandis que le coëffeur arrange les cheveux.

Ce vol d'individus, fait aux campagnes, à l'agriculture, n'a pas même été frappée parmi nous d'un impôt propre à punir cet égoïſme révoltant. Et tandis que le galon d'or & d'argent entre dans la livrée de la ſervitude, le ſarrau de toile couvre à peine le laboureur & le vigneron. La claſſe travaillante voit les valets en habit de drap galonné, & les femmes-de-chambre en robe de ſoie, même avec quelques petits diamans. Cette malheureuſe claſſe commence à s'eſtimer elle-même fort au deſſous de l'ordre domeſtique.

CHAPITRE CCCCXCIII.

Comédie Clandeſtine.

Je ne parlerai pas ici de ces farces irréligieuſes où une jeuneſſe indévote ſe permet des gaietés très-indiſcretes ; où l'on voit le prêtre diſant la meſſe, qui va cherchant l'hoſtie que la ſouris a emporté pendant le *Dominus vobiſcum*, & déjà à demi-croqué. Je ne répéterai point le dialogue de l'abbeſſe ſe confeſſant au cordelier ; il faut laiſſer ces bouffonneries ſous le voile qui les couvre.

Je dois parler de certaines petites pieces libres & voluptueuſes qu'on vient d'accueillir en ſecret, comme infiniment propres à débarraſſer les femmes de ce reſte de pudeur qui les fatigue.

Là, Thalie, comme on l'a tant de fois reproché aux dramatiſtes, n'eſt plus une régente, le théatre n'eſt plus une école : on en a chaſſé toute morale ; ce n'eſt point l'eſprit aſſommant de Dorat ; ce n'eſt point le jargon quinteſſencié de la comédie moderne, c'eſt la peinture aiſée d'un riant & facile libertinage ; ce ſont les caracteres à la mode, le goût du jour, le ton nouveau d'une débauche raiſonnée, & qu'on appelle *décente*.

Un abbé ſe plaint de la facilité d'avoir des femmes, & de la difficulté d'avoir des abbayes. Les ſoubrettes chantent des couplets qui font hauſſer l'éventail, mais pleins de vérités. Des équivoques, des plaiſanteries, une corruption bien profonde, le vice orné de toute la gaieté poſſible, voilà ce qui diſtingue ces mono-drames qui atteſtent notre eſprit, & la ſinguliere licence de nos mœurs.

Les romans de Crébillon fils ſont chaſtes, en comparaiſon de ces petites pieces, où la dériſion de la vertu & l'oubli des principes ſont affichés au point que l'auteur, quoi qu'il imagine, ne ſcandaliſe jamais l'auditoire. Il eſt toujours plus dépravé que le poëte.

Ces mono-drames font ſortir le talent pittoreſque de nos bouffons. Ainſi tous les moyens de l'ancienne comédie ſont tombés, elle n'eſt plus que décrépite & froide, auprès de cette muſe moderne à l'œil vif & hardi, au ton décidé, au geſte libertin, qui a réponſe à tout, qui voit tout avec le ſourire dominant d'une malice ſpirituelle.

Notez que toutes ces femmes dont on peint l'eſprit & la dépravation, ſont toutes ou comteſſes, ou marquiſes, ou préſidentes, ou ducheſſes; & les hommes à l'avenant. Il n'y a pas une ſeule bourgeoiſe perſonnifiée dans ces pieces. Il n'appartient pas à la bourgeoiſie d'avoir ces vices diſtingués,

le libertinage roturier eſt loin d'un idiôme auſſi fin, auſſi délicat; il n'eſt pas digne des pinceaux qui célebrent les mœurs ingénieuſes des femmes de qualité.

On joue auſſi dans des ſallons privilégiés des *proverbes* qui tiennent à des aventures récentes & connues. On a beſoin de la cauſticité pour ſortir de l'atonie. La ſimple médiſance ne frapperoit pas aſſez profondément la victime; il faut qu'elle expire ſous les pointes les plus acérées, & le tout par amuſement.

Voilà donc les *atellanes* naturaliſées parmi nous; elles ne ſe préſentent point ſur les théatres publics. Tout-à-la-fois licencieuſes & impudentes, elles ne ſont dans l'ombre que pour exciter plus vivement la curioſité. Les loix ne peuvent les interdire; c'eſt une jouiſſance pour ces êtres blaſés, qui croient aviver ainſi leur ame abâtardie. Mais, malgré tant d'efforts, le rire du libertinage, ou celui de la méchanceté, ne ſera jamais le bon rire. J'en préviens les auteurs & les auditeurs.

CHAPITRE CCCCXCIV.

La Fête des Rois.

La fête des rois & le tirage du gâteau ſubſiſtent toujours. Cette très-ancienne coutume ſe tranſmet de pere en fils. Les incrédules & les impies, qui ſe moquent de l'étoile des trois mages, célebrent néanmoins cette fête comme les autres. Les feſtins ne rencontrent point de négatifs. C'eſt une branche de commerce pour la pâtiſſerie, dont la vente eſt conſidérable ce jour-là.

On eſt curieux du ſort: on joue avec l'enfant qui tire le gâteau; on veut être roi. Cependant ici le roi paie ſa royauté, & ne leve aucun tribut ſur ſon peuple.

Le ſavetier en famille eſt toujours roi; car il eſt plus obéi dans ſa maiſon, que le préſident ne l'eſt dans la ſienne. Mais, ce jour-là, il parodie la majeſté: il croit fermement, ainſi que tous ſes confreres, que les ſouverains & les princes ne s'occupent dans leurs palais qu'à boire, manger & ſe réjouir. Il ne leur attribue aucune peine, aucun ſouci, aucun travail, parce que leur table eſt toujours bien ſervie.

C'eſt auſſi le jour où, dans tout Paris,

le peuple fait les réflexions les plus bizarres sur la royauté. On voit qu'il ne la considere que sous les plus faux rapports, & que toutes ses idées retrécies sont, pour ainsi dire, des idées asiatiques. Oh! qu'il est loin de concevoir ce qu'il devroit entendre !

Fontenelle, tout philosophe qu'il étoit, tira un jour le *gâteau des rois*. La feve lui échut. *Vous êtes roi*, lui dit son voisin; *serez-vous despotique? — Belle demande*, reprit-il.

Diderot a fait une piece de vers sur cette royauté de table, laquelle ne ressemble point aux vers niais que tant de sots monarques de la feve ont publiés dans plusieurs recueils fastidieux.

Tous les gens de bouche sont fort occupés pendant cette huitaine; & l'on voit que toute fête fondée sur la bâfre, sera & doit être immortelle.

Les protestans, hors de la France, ont poussé la réformation jusqu'à bannir toutes les fêtes, même celles qui donne lieu aux festins. En arrachant le galon de l'habit, ils ont, comme dit le docteur Swift, déchiré l'étoffe.

CHAPITRE CCCCXCV.

Almanach des Muſes.

C'eſt une corbeille de fleurs poétiques, que *Frere-Quêteur* au Parnaſſe offre tous les ans au public. On appelle ainſi le rédacteur, parce que pendant toute l'année il ſollicite les faveurs des enfans d'Apollon, qui contribuent de leurs travaux à former ſon recueil & ſon patrimoine. Il vit de ſa quête.

Frere-Quêteur prend & entaſſe au haſard toutes ces fleurs, ſans aſſortir les couleurs; il en compoſe un énorme bouquet, à peu près comme le fait un payſan mal-droit à la fête de ſon bailli, puis il le jette au nez du public la veille du jour de l'an. Les fleurs vives, les fleurs pâles, les fleurs inodores, les fleurs odoriférantes, les orties même y ſont mêlées indiſtinctement. Mais qu'importe au *rédacteur?* Son bouquet n'eſt-il pas fait?

On s'occupe de ce recueil les quinze premiers jours du mois de Janvier; puis, ſemblables à certains inſectes éphémeres, il pâlit & diſparoît.

Rien ne prouve mieux combien il y a

de petits talens à Paris que cette foule prodigieuſe de petits vers. Pluſieurs petites réputations ſe contentent d'y briller une fois l'an ; & comme ces auteurs ont de l'eſprit pour le premier Janvier, ils perſuadent facilement leurs petites coteries qu'ils en ont ou peuvent en avoir toute l'année.

Il y a des tics littéraires qu'il eſt ſi facile d'imiter, qu'ils deviennent épidémiques. C'eſt ce qu'on remarque en liſant cet almanach, compoſé par tant de plumes différentes ; c'eſt une couleur, un ton uniformes. Vous jurerez que la moitié du livret eſt de la même main. On y apperçoit le même tour, la même maniere, la même prétention à l'eſprit ; & juſqu'au choix des mots & des images, tout vous répete l'accent du perſifflage à la mode.

Tout auteur veut y paroître libertin, léger, quoique ſouvent il ne ſoit ni l'un ni l'autre. Ces poëtes parlent des ris, des jeux & des graces, qu'ils n'enchaînent que dans leurs hémiſtiches. Ils vous entretiennent de leurs fêtes & de leurs plaiſirs, ſans vous donner envie d'y aſſiſter ; car tout en diſant aux autres, allons, mes amis, rions, chantons, abandonnons la gloire pour les beaux yeux de nos maîtreſſes, leur viſage s'alonge & fait la moue.

On pourroit dire à ces muſes grimacieres ce qu'un homme diſoit à une femme qui

faiſoit des mines : *trompeuſe, tu me fais au rire.*

Quand on lit les vers de Chapelle, de Chaulieu, de Coulanges, de Panard, de Collé, on prend part à leurs douces orgies; on eſt à table avec eux; on ſent que leurs plaiſirs n'étoient pas une illuſion; & on les voit auſſi francs dans leur abandon, que nos poëtes modernes ſont contraints, gênés, en alambiquant leur eſprit pour chanter leurs jouiſſances; & ce qu'on voit de mieux dans leurs vers, c'eſt que celles de l'orgueil leur ſont conſtamment les plus cheres.

Un jour, aſſis au pied des Alpes & me repoſant, je trouvai par haſard dans mon porte-manteau un volume ſéparé de ces petits vers. Je voulus les lire; mais ils me parurent ſi petits, ſi meſquins, ſi triſtes devant ces magnifiques amphithéatres qui élevent l'ame & lui donnent de fortes conceptions, que le livre puérile me tomba des mains; je le laiſſai au bas de ces majeſtueuſes montagnes, où il pourrit encore. Mais quand je me retrouvai à Paris, rue Saint-Honoré, je le relus. Or, pourquoi cela, lecteur? Les livres dépendroient-ils du tems & des lieux?

Ce recueil annuel & inégal eſt ſuivi de petites notices ſur les ouvrages de poéſie &

de théatre, bien tranchantes, bien courtes, & toujours vuides d'eſprit.

Ce rédacteur eſt, de plus, compilateur de ſon métier, n'importe de quoi. Il va louant ſa plume à tout journaliſte preſſé, ainſi qu'un manœuvre va cherchant un maître maçon. C'eſt l'emploi de ces écrivailleurs qui, bientôt déſeſpérés de leur radicale impuiſſance, ſe font *jugeurs*. Métier arrogant & tranquille; car on ne finiroit pas, s'il falloit établir la réviſion des arrêts des folliculaires. Ils uſent du privilege du mépris où ils ſont tombés. Ils prononcent ſur tout, & comprennent peu de choſe. Auſſi point de replique; ce ſeroit un procès interminable; tout ſe perdroit dans les menſtrues périodiques.

CHAPITRE CCCCXCVI.

Bagarre.

Il y en eut une affreuſe, inouie, inconcevable. Ce fut le 30 Mai 1770; j'y étois. A la ſuite d'un miſérable feu d'artifice tiré ſur la place Louis XV, un peuple innombrable (car il ne reſta pas ce jour-là un tiers de la ville dans les maiſons) ſe porta en foule dans une rue qui conduiſoit aux bou-

levards, pour y voir la plus triſte des illuminations. On pourroit la comparer aux flambeaux funéraires d'un long convoi, rangés ſur deux files. Elle ſembloit annoncer la cataſtrophe la plus déſaſtreuſe. De gros nuages noirs, je me le rappelle, planoient ſur la triſte cité.

Cette rue fort large en apparence, ſe terminoit comme un entonnoir. Des rigoles, des trous, des pierres de taille, pluſieurs équipages, rendirent le paſſage étroit & dangereux.

Tout-à-coup je me ſentis horriblement preſſé. Je perdis la liberté de reſpirer, & je fus porté en l'air près de quatre minutes, par les flots tumultueux d'un peuple qui avoit à la lettre l'impétuoſité d'un torrent.

Jeté dans l'angle d'un mur qui me ſauva la vie, j'eus le bonheur, après de longs efforts, de rétrograder, malgré des avis contraires; mais je me rappellai à propos que le matin j'avois vu des pierres de taille dans cette rue ſpacieuſe, & cette réflexion me détermina à revenir ſur mes pas. Une charpente brûloit près du feu d'artifice tiré, & le ſingulier effet de cet incendie m'entraîna encore d'un côté oppoſé à la mort.

Sorti à peine de cet horrible tumulte, j'entendis les cris déchirans des hommes, des femmes, des enfans ſuffoqués; mais, quoique ſaiſi d'effroi, je ne ſoupçonnois pas

encore l'amas d'horreurs que cette nuit épouvantable devoit raſſembler. Je regagnai mon logis ; je n'appris le déſaſtre que le lendemain, quand l'amitié-tendre & inquiete accourut & vint m'embraſſer avec la joie de me revoir au nombre des vivans.

J'appris alors que nombre de mes compatriotes avoient péri dans cette affreuſe bagarre ; que des ſcenes cruelles avoient encore ajouté à l'horreur du trépas. Le pied du fils fouloit involontairement les flancs de la mere ; le pere avoit beau ſe débattre, il paſſoit ſur le corps de ſon fils. On voyoit périr à ſes côtés l'objet le plus cher ; on devenoit, malgré ſoi, l'inſtrument de ſa mort. On portoit ſur ſon ſein le corps ſans vie, juſqu'à ce qu'il tombât pour être foulé ſous les pieds de la rage & du déſeſpoir. Les cris, les hurlemens étouffoient les prieres du ſexe foible ; l'enfance & la beauté avoient perdu leur charme & leur pouvoir.

Un grand nombre de cadavres reſterent ſur la place, & aucun d'eux (ce qui eſt ſurprenant) n'avoit une fracture. Ils avoient tous été étouffés, & le froiſſement les avoit déshabillés en partie d'une maniere tout-à-la fois déplorable & bizarre.

J'ai vu pluſieurs perſonnes languir pendant trente mois des ſuites de cette preſſe épouvantable, porter ſur leur corps l'empreinte forte des objets qui les avoient comprimés.

D'autres ont achevé de mourir au bout de dix années. Cette preſſe coûta la vie à plus de douze cents infortunés, & je n'exagere point.

Une famille entiere diſparut. Point de maiſon qui n'eût à pleurer un parent ou un ami!

On n'a point ſu à quelle cauſe attribuer cet étonnant déſaſtre. Le lieu paroiſſoit ſpacieux, & perſonne ne prévit le danger.

Aucun adminiſtrateur ne fut recherché; tout fut mis ſur le compte de la fatalité. Elle y entra pour beaucoup, il faut l'avouer; mais cela ne juſtifie point encore le peu d'ordre qui regna dans cette fête, & qui troubla toutes les imaginations ſuperſtitieuſes, par l'idée d'un redoutable avenir. Les craintes vulgaires ne ſe ſont pas réaliſées.

Cet exemple fatal a du moins ſervi à établir par la ſuite, dans les fêtes publiques, l'ordre le plus exact; mais on a paſſé ſubitement à une autre extrêmité. On a depuis invité le peuple à des fêtes, à condition qu'il n'y aſſiſteroit pas. On a fait un déſert de l'emplacement qui lui étoit deſtiné; on lui a diſtribué encore plus de bourrades que de petits pains. De ſorte qu'aux fêtes de la naiſſance du Dauphin, lorſque le roi & la reine ſe ſont préſentés aux fenêtres de l'hôtel-de-ville, pour être ſalués par les acclamations & les bénédictions du peuple, il n'y avoit point de peuple.

On n'eſt pas encore venu à bout à Paris de donner des réjouiſſances où le peuple ne fût ni foulé, ni maltraité, ni renvoyé. Peut-être enfin tant d'hommes de génie, ramaſſant leur intelligence, parviendront à nous montrer une fête digne de la capitale & des ſommes énormes que l'on dépenſe pour mécontenter ordinairement tout le monde, & accorder à la ſoldateſque le plaiſir de bourrer la multitude. L'argent, le goût & les idées ne manquent point. Qui empêche donc qu'on ne voie une fête populaire que l'on puiſſe citer aux nations voiſines?

CHAPITRE CCCCXCVII.

Rêves Politiques.

Vous ſouvenez-vous de cet homme qui voulut faire gagner à Louis XIV, quatre cent millions par an, mettant toutes les côtes de France en fameux ports de mer? Vous riez! Eh bien, on fait tous les jours des projets de cette force-là. L'un veut enſeigner au roi l'art d'enrichir ſes ſujets; l'autre trouve que le roi n'eſt pas aſſez riche pour le titre qu'il porte, il veut doubler ſes revenus. Ces fous raiſonnant, calculant,

arrangent des mots & des chiffres, qui font ſur le papier un effet merveilleux.

Je crois qu'il y a encore en France plus de têtes qui ſe fatiguent pour l'art du *gouvernement* que pour l'art de la *poéſie*. On démontre à un rimailleur inepte, que ſon vers eſt vicieux, qu'il péche contre les regles; mais comment prouver à un rêveur que ſon raiſonnement politique eſt d'un ſot. Son ſyſtême exiſte dans ſa tête; il veut abſolument qu'il exiſte dans l'état : il ne voit aucun poids, aucun rouage, aucun frottement, aucune réſiſtance; comment lui donner les premieres notions qu'il n'a pas?

Le cardinal de Fleury rioit de tous les projets qui lui étoient offerts; & voilà tout ce qu'il pouvoit répondre.

Depuis le projet de *mettre en ports de mer toutes les côtes du royaume*, juſqu'à celui de mettre *une capitation ſur les chiens*, tous les faiſeurs ont raiſonné ſérieuſement ces plans inconcevables, & les ont regardés comme des efforts de génie & de patriotiſme.

Ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que les détails de ces projets inſenſés ſont ordinairement bien enchaînés, bien ſuivis, bien raiſonnés, & que la folie ne gît que dans le principe.

Le gouvernement, dit-on, a commandé une comédie propre à ridiculiſer cette eſpece

d'hommes. Mais il n'eſt peut-être pas adroit de traiter ces rêveurs ſérieux en adverſaires. La diſcuſſion s'établira ; une épigramme aujourd'hui ne tient plus lieu de raiſonnement. Le gouvernement devroit laiſſer dire, à condition qu'on le laiſsât faire. Pourquoi jeter le gant ? Il n'y a plus de ſecte dans un état, dès que le gouvernement dédaigne de l'appercevoir. Il ne doit jamais entrer ouvertement dans aucune diſcuſſion politique : il doit agir, il a le bras ; qu'il laiſſe la langue ſe remuer. Point de débats, point d'adoption de ſatyres publiques ; il y auroit réaction : c'eſt ce que la gravité d'un gouvernement doit ſur-tout éviter. Comme il ne ſauroit rien gagner à la replique, il faut qu'il évite une guerre de mots.

Ces rêves politiques abondent & paſſent dans des brochures, *ægri ſomnia*. Comme dans les romans les perſonnages ne mangent point, ne boivent point, (ce qui ſeroit ignoble à dire) ne ſont malades que d'amour, & vivent au moyen d'une caſſette toujours ſous-entendue, qui voyage avec eux à l'abri de tout accident, & toujours remplie par des banquiers fideles ; de même ceux qui font des romans politiques ne s'embarraſſent jamais du terrein cultivé d'un royaume. Ils ordonnent à la terre de produire ; ils vous peuplent un empire, ſans ſonger ſi les habitans pourront ſatisfaire aux beſoins de premiere

& de ſeconde néceſſité. Rien ne les arrête; ils enrichiſſent le monarque, lui donnent quatre cents mille hommes de troupes & cent vaiſſeaux de ligne. Ils font ſur le papier une nation floriſſante, victorieuſe, riche, donnant la loi à toutes les autres; & ils oublient de lui donner du pain.

Ces auteurs ſont ſemblables à cet architecte qui avoit bâti une maiſon magnifique, où l'on admiroit les colonnes & les belles proportions qui ornoient la façade; mais lorſqu'on voulut monter au premier étage, il ſe trouva qu'il n'y avoit point d'eſcalier.

Il y a au dépôt des affaires étrangeres une chambre où l'on a jeté tous les papiers que les eſprits à ſyſtême ont envoyés aux miniſtres. On a écrit au-deſſus de la porte: *Projets des têtes fêlées.* Tous ces projets diſent en ſubſtance: *Si l'on ne fait pas ce que je dis, la France eſt perdue.*

D'autres ne ſont pas ſuſceptibles de la moindre alarme: ils vont répétant que les reſſources de la France ſont inépuiſables; qu'on ne ſauroit la ruiner, quoi qu'on faſſe. On renouvelle ces axiomes miniſtériels qui ont regné véritablement; & il eſt vrai que le tempérament robuſte & vigoureux de l'état a réſiſté juſqu'ici aux poiſons de tous les pharmaciens. Il paroît doué d'une de ces heureuſes conſtitutions propres à ſe moquer éternellement des médecins. C'eſt ce qu'il fait; & les

médecins ſcandaliſés voudroient le voir ſérieuſement malade, pour l'honneur de leur pronoſtic.

CHAPITRE CCCCXCVIII.

Toilette.

Une jolie femme fait réguliérement chaque matin deux toilettes. La premiere eſt fort ſecrete, & jamais les amans n'y ſont admis; ils n'entrent qu'à l'heure indiquée. On peut tromper les femmes; mais on ne doit jamais les ſurprendre: voilà la regle. L'amant le plus favoriſé, le plus libéral même, n'oſe l'enfreindre.

C'eſt là que le myſtere met en uſage tous les coſmétiques qui embelliſſent la peau, ainſi que les autres préparations qui chez les femmes forment une ſcience à part, oſerai-je dire? une encyclopédie.

La ſeconde toilette n'eſt qu'un jeu inventé par la coquetterie. Alors, ſi l'on grimace devant un miroir, c'eſt avec une grace étudiée. On ne ſe contemple plus, on s'admire. Si l'on treſſe de longs cheveux flottans, ils ont déjà leur pli & reçu leurs parfums. Les boucles ſont bientôt formées; elles naiſſent ſous une main légere, qui ſemble à peine y tou-

cher. Si l'on plonge un bras d'albâtre dans une eau odoriférante, on ne peut rien ajouter à ſon poli comme à ſa blancheur.

Cette toilette n'eſt qu'un rôle qui favoriſe le développement de mille attraits cachés ou non encore apperçus. Un peignoir qui ſe dérange, une jambe demi-nue qu'on laiſſe entrevoir, une mule légere qui échappe du pied mignon qu'elle renferme à peine, un déshabillé voluptueux où la taille paroît plus riche & plus élégante, donnent mille inſtans flatteurs à la vanité des femmes. Tout, juſqu'au babil interrompu & coupé qui imite le déſordre & le négligé du moment, prête un jour aux ſaillies vagabondes de l'imagination.

Les femmes à Paris ont l'imagination plus ſouple & plus vive que les hommes. Elles ont le talent de narrer mieux qu'eux. Les liaiſons dans leurs diſcours ſont imperceptibles. Leurs tranſitions délicates, ſont toutes liées par le ſentiment. On peut dire qu'elles écrivent leurs lettres par inſtinct; & j'ai toujours admiré le tour heureux de leur élocution, ſans pouvoir comprendre ni ſaiſir leur ſecret. Les billets du matin s'écrivent à la toilette : ils ont une expreſſion locale ; ils ſont plus aiſés que ceux du ſoir.

C'eſt là que l'on voit ſur-tout que les femmes ont l'art de réparer une imperfection par une grace, & que chaque agrément qu'elles

qu'elles ſe font cache un petit défaut.

Pope a très-bien peint une toilette. Je le traduis, ne pouvant mieux faire. Elle approche, dans un vêtement blanc, d'un autel où pluſieurs vaſes d'or & de cryſtal ſont myſtérieuſement rangés. La tête nue, elle adreſſe ſes vœux aux dieux brillans de la parure, à ces rois immortels du monde. Voilà qu'une image raviſſante reſpire au fond d'un miroir. Ses yeux s'attachent ſur les ſiens & y demeurent fixés. Elle ſourit amoureuſement à l'adorable déeſſe, unique objet de ſon admiration, de ſes ſoins, de ſon reſpect. A côté de cet autel, où regne le ſilence attentif, une humble prêtreſſe, les yeux baiſſés, prépare les pures eſſences qui doivent embaumer ſa flottante chevelure.

Les cérémonies commencent. On ouvre le dépôt des tréſors cachés, où la beauté puiſe encore des attraits nouveaux. Du fond de mille petits coffres élégans, ſortent mille graces particulieres. Les perles, les diamans, enfans du ſoleil, prêtent leur vif ornement. Le doux eſprit des fleurs s'échappe des flacons d'or ; l'air eſt embaumé des parfums de l'Arabie. L'écaille de la tortue rampante, l'ivoire des dents de l'éléphant ſe trouvent unis & métamorphoſés pour le même uſage. Plus loin ſont confondus la poudre, les brochures, les rubans nuancés de mille couleurs,

le rouge ; les billets doux, les épigrammes du jour, & une armée d'épingles.

La beauté devient plus belle ; ſon front reçoit une nuance plus vive & plus touchante ; ſes yeux brillent d'un rayon plus animé ; ſon ſourire enfin eſt plus doux. Je ne ſçais quelle grace accomplie ſe répand inſenſiblement ſur toute ſa perſonne. Quel éclat ! quelle fraîcheur !

Eh ! que n'eût point dit Pope, s'il eût vu cette toilette d'or, qui n'étoit cependant pas deſtinée à une reine ; ce miroir célebre, ſurmonté de deux petits amours tenant une couronne qui figuroit celle du pouvoir. Le fini, le précieux de tous ces ornemens auroit été digne de ſes vers ; mais auroient-ils pu atteindre à la deſcription de tant de richeſſes ? Pope eût été auſſi embarraſſé que l'auteur qui voudroit décrire le nouveau pavillon de *Lucienne*, où tout ce qu'a pu imaginer la fantaiſie raffinée du luxe eſt raſſemblé au premier degré.

Ah ! ſi l'on pouvoit devenir un des Sylphes dont parle le poëte Anglois, & aſſiſter inviſiblement à telle toilette ! On en ſauroit plus en une heure, que n'en diſent toutes les anecdotes, que n'en font entrevoir toutes les conjectures.

Un ſeul témoin vaut mieux que cent gazettes,
Dieux ! faites parler les toilettes,
Et nous ſaurons le ſecret des états.

CHAPITRE CCCCXCIX.

Pots de Fleurs.

L'amour de la campagne & de l'agriculture, commun à tous les hommes, ſe manifeſte encore dans l'immenſe tas de pierres qu'habite le Pariſien. Il éleve en l'air un petit jardin de trois pieds de long; il place ſur ſes fenêtres un pot de fleurs; c'eſt un petit tribut qu'il envoie de loin à la nature. Un arbre à fruit végete dans l'enceinte étroite d'une croiſée. Le citadin qui ne voit plus la campagne, arroſe ce nain arbuſte matin & ſoir. Il cultive dans une caiſſe l'œillet & la roſe. Six pouces de verdure le conſolent de la perte des tapis émaillés, & remplacent l'aſpect des bois épais & fleuris.

Malgré les défenſes de police, le citadin caſanier tient à ſon pot de fleurs, à ſa caiſſe de terre. Il la cache quand l'inſpecteur paſſe; il la replace quand il eſt paſſé. Mais au moment qu'on y penſe le moins, la maſſe s'échappe, tombe du cinquieme étage. Heureux celui qui n'en eſt pas touché! L'arbuſte & les fleurs ſont emportés par le ruiſſeau, & les débris de ces jardins ſuſpendus atteſtent ſur le pavé qu'il n'auroit pas fallu ſe trouver à leur deſcente.

L'hommage offert à Pomone & à Flore, exilées de la ville, ſe manifeſte à chaque rue au ſein de la triſte priſon où le travail & la néceſſité renferment l'artiſan livré à des métiers ſédentaires. Telle femme nourrit quatre poules, ſix lapins, éleve huit ſerins, & ſur les rebords de ſa fenêtre fait croître un groſeiller, un prunier. Le goût de la campagne perce, & vient expirer ſur les balcons où les rayons du ſoleil, interceptés par la hauteur des cheminées, ne frappent qu'une heure dans toute la journée. La femme qui ne quitte pas la chambre, épie cette heure fortunée, & ſourit de joie quand le calice d'une fleur iſolée vient à s'ouvrir à l'aſtre du jour. Elle appelle ſa voiſine pour contempler avec elle ce phénomene.

CHAPITRE D.

Les Accords.

Le pinceau ſatyrique de Hogarth, peintre Anglois, a repréſenté le ſeigneur ruiné épouſant la riche bourgeoiſe. Greuze a fait un tableau dont le ſujet eſt l'accordée de village; mais il a peint d'honnêtes gens de la campagne, ſimples dans leurs mœurs, & dont

les paſſions n'alterent ni les traits du viſage ni le caractere.

Un tableau différent & plus moral ſeroit celui qui offriroit les accords dans la claſſe que j'ai ſous les yeux. Voyez la figure du futur époux, lorſqu'il traite les articles qu'il a fait ſoigneuſement ſtipuler d'avance. A travers l'air paſſionné qu'il s'efforce de prendre, remarquez le coup-d'œil qui s'échappe ſur la dot! L'accordée, de ſon côté, lorgnant d'une maniere imperceptible ces ſacs accumulés, n'a-t-elle pas l'air de dire: j'aurai ſoin que cet argent ſe métamorphoſe en plaiſirs & ſerve ſur-tout à mes jouiſſances particulieres?

Ce n'eſt plus d'un lien qui doit décider du bonheur de la vie qu'il eſt queſtion ici; c'eſt d'un arrangement entre deux familles, où chacune croit trouver de l'avantage. Voyez le pere, la mere, les parens. S'ils ſont tous peints d'après nature, on appercevra des phyſionomies contraintes, avides & diſſimulées. La fille qui ſe marie pour ſortir d'eſclavage, le mari qui y entre, amorcé par la dot; une mere qui ſe débarraſſe de ſoins gênans, un pere qui déjà ſonge à éloigner ſon gendre: tout cet enſemble vous offrira le tableau d'un marché.

Qui le fera, ce tableau? Le notaire le voit tous les jours dans ſon cabinet; mais il y eſt ſi accoutumé, qu'il n'y ſonge plus.

Oppoſez ces figures qui ſignent ainſi, à

un mariage tel qu'il ſe pratiquoit dans un ſiecle paſtoral ; & que ces deux pendans ornent le cabinet de tout notaire. Qu'arrivera-t-il ? Je le ſais bien. La famille calculante n'y verra que le plus ou le moins de talent du peintre, & rien de plus.

CHAPITRE DI.

Saint-Denis en France.

Lieu de la ſépulture des rois de France, princes & princeſſes de leur ſang. Le plus beau ſonge que puiſſe faire un ſouverain, a dit le roi de Pruſſe, c'eſt de rêver qu'il eſt roi de France. Ici finit le ſonge.

On dit que Louis XIV ne voulut pas bâtir à Saint-Germain-en-Laye, emplacement ſuperbe & commode, parce que de ce ſite il découvroit le clocher de Saint-Denis. Il s'enfonça dans [illegible] , où il força la [illegible] que le clocher fa[illegible]

» égalité des morts, ſuppliant, dépouillé de » ſa grandeur paſſée, imploroit ce dernier » aſyle de l'homme & attendoit ſon arrêt. » La nation aſſemblée, repréſentant la poſ» térité, nommoit ſes vertus, ou dénonçoit » ſes vices. La plainte des malheureux qu'il » avoit opprimés, retentiſſoit ſur ſon cer» ceuil, ou bien les larmes de la reconnoiſ» ſance publique l'arroſoient. C'étoit ſur ces » titres ſinceres que ces magiſtrats de l'avenir » prononçoient ſon jugement irrévocable. » S'il avoit abuſé de ſa vie & de ſon peuple, » les reſtes condamnés du ſouverain décédé » étoient détruits, & ſon nom livré à l'im» mortalité de la honte. Mais s'il avoit vécu » le bienfaicteur de ſes ſujets, ils l'accompa» gnoient encore dans cette route ſolitaire; » ils le conduiſoient en triomphe vers ſa » tombe, & la gloire y gravoit à la ſuite de » ſon nom : *ici il continue de regner.* Tel » étoit le premier flatteur qu'entendoit le » nouveau monarque en montant ſur le » trône.

» Ce tribunal n'eſt point anéanti. Indé» pendant de la force & du caprice des » coutumes, il ſubſiſte chez toutes les nations » & dans tous les tems, inviſible & caché. » L'incorruptible, l'immortelle vérité obſerve » en ſilonce les ſouverains du monde, à me» ſure qu'ils paſſent. Dès qu'ils ſont deſcen-

» dus dans la terre, elle apparoît au-deſſus » d'eux, donne un démenti éternel à l'im- » poſture, interroge les peuples; & ſéparant » pour jamais les Titus & les Nérons, elle » charge l'équitable hiſtoire d'annoncer ſon » jugement aux générations futures, de livrer » les mauvais princes à la juſtice des ſiecles, » de recommander les bons rois à la poſté- » rité «.

A la ſuite de ce beau morceau, par M. le Tourneur, & qui ouvre ſon éloge de Charles V, me ſera-t-il permis d'ajouter ces lignes?

Je dirai ce que j'ai vu. On avoit ouvert ces auguſtes ſouterreins où l'on dépoſe avec pompe la dépouille mortelle de nos rois. Un jeune prince, moiſſonné dans la fleur de ſon âge (1), alloit y prendre place près de ſes ancêtres. Là, dans cette cour ſilencieuſe & triſte, les rois ſont ſeuls & ne ſont plus flattés. Chaque pas que je faiſois m'offroit un ſceptre briſé & le néant des grandeurs humaines. Un triple cercueil ſembloit vouloir ſéparer leur orgueilleuſe pouſſiere de celle des autres hommes; mais malgré le ſceau royal, les cendres des enfans de la terre ſont

(1) Le duc de Bourgogne, frere aîné de Louis XVI, actuellement regnant.

toutes égales & doivent ſe confondre un jour. Je traverſois lentement ces voûtes ſépulcrales, où la mort apparoît la véritable ſouveraine de l'univers. Je ſentois là, plus qu'ailleurs, ſon vaſte, univerſel & muet empire. De vains trophées dominoient les tombes des monarques pulvériſées. Ah ! combien l'ami des hommes s'effraie & gémit d'en rencontrer ſi peu dignes de la couronne qu'ils ont portée ! En voulant lire leurs noms, je confondois les dates, les tombeaux & les ſiècles. Leurs noms même étoient à moitié effacés par la main du tems. Que ce tems eſt un ſage, un éloquent, un judicieux, un fidele hiſtorien ! On paſſoit auprès de Louis XIV, & l'on diſoit, voilà Turenne. On s'arrêtoit aux pieds de Charles V & de ſon connétable. On diſtinguoit Louis XII. Mais dès qu'on avoit rencontré le cercueil du héros de la France, on s'arrêtoit, on ne le quittoit plus. J'ai vu une troupe de citoyens environnant ce tombeau, garder un religieux ſilence, s'approcher avec attendriſſement, porter une bouche reſpectueuſe ſur le plomb qui renfermoit ces reſtes précieux. Tous les ſpectateurs, en contemplant d'un regard fixe cette tombe ſacrée, ſembloient attendre un miracle du ciel en faveur de la terre. On eût dit que ce bon roi venoit de mourir. On déteſtoit le parricide comme s'il reſpiroit encore. On s'entretenoit de cet horrible événe-

ment comme d'une calamité récente & générale. On parloit de ſes vertus héroïques, de ſa bonté populaire, des vœux qu'il formoit pour le plus pauvre au moment où il fut aſſaſſiné. Les ſoupirs des aſſiſtans interrompoient leurs éloges, & le regret qui de moment en moment devenoit plus vif, ne permettoit plus qu'au ſilence de ſentiment d'achever la louange.

Les corps des monarques décédés ſont rangés ſous ces voûtes. Mais ſeroit-il permis de loger en idée leurs ames? Où placer celles de Louis XI, de Henri III, de Charles IX?

Je placerai l'ame de Louis XIV au milieu d'une égliſe peuplée de refugiés François. Là il entendroit ce qu'on dit de lui; là il verroit ſes enfans innocens expatriés & à l'aumône des Anglois. Il jugeroit lui-même la proſcription épouvantable qu'il ſigna par erreur. Oh, que l'erreur eſt funeſte!

On a tant parlé du tréſor de Saint-Denis, du ſceptre de Dagobert, de la grande-croix de Charlemagne, de l'oratoire de Philippe-Auguſte, que je ne dirai rien ſur ces objets bons à fondre ou à vendre.

Ce qui m'a plus étonné que le tréſor, ce fut le récit du porte-clef, couvert de la livrée royale, en entrant dans la chapelle de Turenne. *Sur ce marbre noir*, nous dit-il, *étoit une inſcription à la gloire du maré-*

chal ; mais la jalouſie de Louis XIV la fit effacer.

Mânes de Louis le Grand, vous êtiez à dix pas de l'homme qui tenoit ce diſcours ! Il a dû percer votre tombe ; & c'eſt ainſi que la vérité viendra s'aſſeoir près du cercueil de tous les rois.

Je ne ſais ; mais après avoir derniérement viſité ce lieu ſi propre à réfléchir, j'ai écrit le ſoir même le chapitre ſuivant. Je n'ai rien à dire à celui qui n'y trouveroit pas une liaiſon ſecrete avec celui-ci. J'aime tant à me figurer un être au-deſſus des rois, & les jugeant tous. Quoi ! me ſuis-je dit ſur ces tombes, l'auteur du *Syſtéme de la nature* ſeroit-il fondé ? J'ai frémi dans tout mon être, & cette idée m'a pourſuivi ; je ne voyois plus le genre humain que comme un troupeau bélant ſous la main des.... J'ai fui, je me ſuis ſoulagé en écrivant ce qui ſuit.

CHAPITRE DII.

De l'Auteur du Syſtême de la Nature.

On parle très-ſouvent de l'auteur du *Syſtéme de la nature*. On me demande par-tout ſon nom, comme ſi je le connoiſſois. Je ne le connois point (1).

Il s'eſt caché dans d'épaiſſes ténebres, cet auteur violent. Que ſon nom meure à jamais dans l'obſcurité !

Cette immenſité harmonique de l'univers,

(1) Ces titres de *Syſtéme de la nature*, de *Code de la nature*, de *Livre de la nature*, de *Philoſophie de la nature*, de l'*Interprétation de la nature*; enſuite ces noms reſſemblans de *M. de Liſle*, *de M. l'abbé de Lille*, ont formé un chaos dans l'eſprit de pluſieurs provinciaux qui confondent également les noms & les ouvrages. Il faut débrouiller ce chaos.

L'auteur du *Syſtême de la nature*, très-dangereux ouvrage, eſt inconnu; l'auteur du *Code de la nature* eſt anonyme; l'auteur du *Livre de la nature*, eſt M. Robinet; l'auteur enfin de *la Philoſophie de la nature*, eſt M. de Liſle de la Salle, ex-oratorien. Son ouvrage eſt une compilation indigeſte. M. l'abbé de Lille n'a jamais fait que des vers, & il eſt fort innocent du crime de phi-

ce concours de tant d'objets, dépendant d'une ſeule & même cauſe, tout ce poids de ſageſſe, de rapports, de vues & d'intelligence, n'écraſe point l'athée. Il ferme les yeux pour ne pas voir; il durcit ſon cœur pour ne point ſentir. Il défend à ſon ame d'obéir à cette idée douce, conſolante & univerſelle, qui nous porte tous vers un Etre ſuprême. Il ne voit point d'un œil ouvert ſur les actions des hommes; il ſemble craindre que la vertu n'ait ſa récompenſe, & que le tyran, oppreſſeur de ſes ſemblables, ne rencontre bientôt un vengeur.

On diroit qu'il nourrit en lui-même des

---

loſophie. Cependant comme M. l'abbé de Lille étoit beaucoup plus connu pour ſes vers que M. de Liſle pour ſa proſe, les clercs de procureurs, qui n'ont lu que la coutume & qui prennent leurs connoiſſances littéraires à la volée, ſe diſoient entr'eux au parc civil : *Tu ne ſais pas?..... Non, Eh bien!.... On va brûler l'abbé de Lille, pour avoir fait le Syſtême de la nature.* Comme ces ſcribes calomnioient l'abbé verſificateur? Autre diſtinction. M. l'abbé de Lille qui ne fait que des vers, & ſobrement, eſt de l'académie françoiſe; & M. de Liſle qui compile de la proſe philoſophique n'en eſt pas encore.

Les vers corrects & monotones de M. l'abbé de Lille ſont-ils plus amuſans à lire que la compilation de M. de Liſle de la Salle? Prenez & jugez. Pour moi, je ne relirai ni l'un ni l'autre.

motifs ſecrets pour embraſſer le ſyſtême du déſeſpoir & celui du crime.

Tandis que l'adorateur du Dieu juſte & bon regarde avec joie la voûte des cieux, ſi vaſte, ſi brillante, & la contemple comme le palais d'un maître puiſſant & magnifique, dont la grandeur eſt le titre irrévocable de notre félicité, l'athée n'apperçoit que des agens bruts, que des atomes liés dans un monde ſuſpendu quelques inſtans au-deſſus du néant. C'eſt l'abyme qui doit tout recevoir, tout engloutir. Triſte & déplorable ſyſtême! Tout pâlit, tout s'efface : beauté, génie, grandeur, vertu; il n'y a plus ſur la terre que déſordre & confuſion. Quoi donc, la nobleſſe de l'ame, l'héroïque ſenſibilité du cœur, la bonté compatiſſante, les lumieres grandes & généreuſes qui font la félicité des nations, iroient rejoindre le menſonge, la perfidie, la politique verſatile & ténébreuſe, la rage de l'ambition, la ſoif des combats, l'oubli de l'humanité! Néron & Socrate ne formeroient plus qu'une ſeule & même ame! La main qui a nourri un pere infirme ne ſe diſtingueroit plus du bras qui l'a égorgé!

Ah! l'homme ſenſible détournant ſes regards, n'oſe plus ni penſer, ni parler, ni écrire. Et que dire aux autres & à ſoi-même? Que dire aux adminiſtrateurs des peuples, ſi je vis ſous le ſceptre de fer d'une aveugle fatalité; ſi cette puiſſance ténébreuſe m'envi-

ronne ; ſi la vie n'eſt qu'un aſſemblage forcé d'élemens prêts à ſe diſſoudre ; ſi la tombe n'a qu'une profondeur obſcure & muette où je dois m'enſevelir pour jamais ? Eh bien, que j'y tombe plutôt aujourd'hui que demain ; que je quitte un monde où il n'y a plus ni eſpérance, ni conſolation, ni appui ; où le pouvoir qui m'a créé ne m'apperçoit ſeulement pas ; où ma ſenſibilité eſt froiſſée de toutes parts, ſans qu'aucune oreille puiſſe entendre mes cris ni recueillir mes gémiſſemens ; où la force écraſante s'appellera impunément juſtice ; où je ne pourrai même lui conteſter le titre qu'elle uſurpe ! Car que devient l'idée de juſtice, ſans un juge éternel & ſuprême ? Et que dirois-je au tyran qui, me mettant le pied ſur la gorge, me crieroit : *Tu es foible, & je ſuis fort ?*

Ainſi l'athée a renverſé l'ordre qui délectoit mes regards & repoſoit mon cœur. Il a porté ſur la nature, ainſi que ſur lui-même, une main deſtructive & meurtriere. Il a interdit la vertu à ſes ſemblables, comme ne devant conſerver dans les ſiecles aucune marque diſtinctive ; il a tué la grandeur & la générosité qui vivent de ſacrifices ; il a invité les paſſions, déjà ſi terribles, à ne reconnoître aucun frein ; & c'eſt dans le néant qu'il veut faire deſcendre avec lui tous les êtres, comme dans les ténebres favorables, ſans doute, à le cacher aux yeux de tous & à le dérober à lui-même.

L'athée porte-t-il donc un cœur criminel? Et s'il ne l'eſt pas, comment peut-il voir, ſans frémir, le tyran enſanglanté, dormant à côté du paiſible & vertueux monarque? Qu'importeroit alors d'avoir été un Marc-Aurele ou un Caligula, d'avoir ordonné les ſanglantes batailles, ou d'avoir tracé un code humain? Que deviendroit cette affection tendre & pure qui nous porte vers nos ſemblables? Fuyez, gracieuſes émotions qui tendez à ramener l'union & la concorde au milieu des êtres ſenſibles! ils ne ſont plus faits pour s'aimer, puiſque le crime & la vertu n'admettent entr'eux aucune différence.

Mais ce ſyſtême déſeſpérant eſt détruit par l'ordre & l'harmonie de la nature entiere: tandis que tout eſt admirablement lié dans l'univers phyſique, que la feuille a ſon organiſation, que l'atome à ſa tendance, que l'inſecte eſt merveilleux dans la pouſſiere; le monde moral ne ſera point abandonné à une horrible confuſion. Le ſpectacle des cieux eſt fait pour donner de l'audace & de l'élévation à nos idées. Il faut en croire notre ame, qui s'enflamme de joie & d'admiration devant tant de miracles prodigués par une main étendue; il faut repouſſer dans la nuit dont il ſort, ce noir ſyſtême qui ne peut réjouir que le mauvais roi.

Un autre ſyſtême plus pur, plus radieux, plus vaſte, plus conforme à l'immenſité des

objets qui nous environnent, s'offre à nous comme le dogme univerſel de tous les peuples. Il établit une relation heureuſe entre le Créateur & le cœur de l'homme; il ſoumet les monarques à rendre compte de leurs actions. Nous l'embraſſerons avec tranſport ce ſyſtême magnifique, & qui conſéquemment doit exiſter; car tout ce qui eſt grand & ſublime eſt néceſſairement vrai. Et d'où nous viendroit cette idée profonde & claire qui ſubjugue l'entendement? Nous aurions donc créé un ſyſtême plus grand & plus généreux que celui qui exiſte, nous foibles créatures. Oui, il exiſte, ce ſyſtême d'ordre arrangé par une intelligence infinie & prévoyante. Je le vois, je le ſens; je m'y abandonne; j'abdique ma qualité d'homme, & je frémis devant tout être puiſſant, s'il n'eſt qu'un rêve.

Toutes ces planetes enchaînées dans leur orbite, circulant avec une rapidité qui effraie l'imagination, accompliſſant les révolutions céleſtes avec une préciſion qui ſemble obéir au calcul; tous ces globes de feu qui montent, deſcendent, ſe croiſent, & qu'une chaîne inviſible retient dans l'eſpace qu'ils parcourent; ce temple de l'univers avec ſon plan, ſa magnificence, ſa ſuperbe décoration, que feroit-il en effet, ſans l'être né pour connoître, pour admirer ſon auguſte appareil, pour meſurer les diſtances, le rapport, le vol des aſtres, & pour avoir le ſentiment profond

des prodiges qui ſe déploient autour de lui? Ce temple ſeroit inanimé & déſert ſi le prêtre de la Divinité, ſi l'homme n'étoit pas au milieu pour adorer & ſe proſterner devant l'ouvrage de la Sageſſe éternelle.

Sans l'élan d'une ame ſenſible, l'univers eſt froid, mort & ſtérile. L'hommage de ſa penſée, voilà ce qui donne une ame à la nature, en établiſſant un rapport entre l'ouvrier & l'ouvrage.

Que l'homme ſoit donc un moment orgueilleux de ſon origine! C'eſt vraiment pour lui que le monde exiſte. Ces ſoleils immenſes, ils ne ſe connoiſſent pas; & lui il les peſe. Sa penſée s'élance au-delà des limites où pénetrent leurs rayons. Elle a une ſphere d'activité plus grande que la leur; elle paroît le point où tout ce qui eſt créé peut & doit aboutir. Ardent & tranquille contemplateur des merveilles de la création, il en eſt le chef-d'œuvre, puiſque c'eſt ſon ame qui ſent avec tranſport la majeſtueuſe exiſtence de l'Auteur de la nature. Et pourquoi ſe refuſer à la reconnoître? Il eſt bon, parce qu'il eſt grand. Toute idée lumineuſe, tout ſentiment cher, toute image ſublime ou conſolante, viennent du grand Etre. Adorons, aimons, eſpérons.

CHAPITRE DIII.

Tours de Filoux.

Les filoux ayant à combattre une inſpection vigilante, ont eu beſoin de plus de ruſe & de ſoupleſſe. La défenſe eſt devenue auſſi ingénieuſe que l'attaque. Le chef-d'œuvre ſeroit de s'entendre avec les prépoſés; mais comme cela eſt impraticable, il faut qu'ils aient recours à des aſtuces toujours nouvelles.

La main qui ſoutire la tabatiere d'or, la montre, la bourſe, eſt légere & ſouple; mais elle s'eſt exercée ſur un mannequin ſuſpendu. Il faut qu'il ſoit volé ſans qu'il vacille. La main ſubtile ſe forme à la longue, & la cupidité la rend adroite & ſûre; mais la langue du filou qui l'endoctrine ſi bien & ſi à propos, comment a-t-il ſouvent une préſence d'eſprit admirable?

Un homme qui venoit de recevoir un paiement chez un notaire, retournoit chez lui dans un carroſſe de louage. Le cocher ne ſe ſouvenant plus du nom de la rue qu'on lui avoit indiquée, deſcendit de ſon ſiege & ouvrit la portiere pour le redemander. Il trouva notre homme roide mort. A ſa

premiere exclamation le monde s'amaſſa. Un filou qui paſſoit, fend tout-à-coup la preſſe, & d'une voix lamentable & pathétique, il s'écrie : *C'eſt monpere ! malheureux que je ſuis !* Et donnant toutes les marques de la plus vive douleur, pleurant, ſanglottant, il monte dans le carroſſe, embraſſe le viſage du mort. Le peuple fut touché & ſe diſperſa, en diſant : *Le bon fils !* Le filou fit marcher le carroſſe & les ſacs d'argent ; & s'arrêtant à une porte, il dit au cocher qu'il vouloit prévenir ſa ſœur du funeſte accident qui venoit d'arriver. Il deſcend, ferme la portiere, & laiſſe le mort dépouillé de tout ce qu'il avoit ſur lui. Le cocher ayant attendu long-tems, s'informa vainement dans la maiſon, du jeune homme & de ſa ſœur ; on ne connoiſſoit ni elle, ni lui, ni le mort.

Il fut un tems où, à la réquiſition de l'archevêque, on faiſoit la chaſſe aux abbés qui alloient voir des filles. Ces abbés n'ont pour tout caractere que l'habit violet ou marron ; quelquefois le manteau court & le petit collet. C'étoit ſur-tout dans les promenade du ſoir que ces abbés accoſtoient ces filles. Un filou s'étant aviſé de s'habiller en exempt de police, parcouroit les promenades ; & dès qu'il voyoit un de ces abbés parler à des filles, il ne le perdoit point de vue. Lorſque l'abbé ſortoit, il alloit à lui, & mon-

tent invisiblement sur tout, & l'on n'oseroit confier même pendant le jour aucun objet à la foi publique.

CHAPITRE DIV.

Les Rogations.

C'est une fête bien touchante que celle où la religion va trouver le laboureur au milieu des champs ; où les prêtres traversent les guérets, pour demander au Dieu qui nourrit les humains, de fertiliser la terre, de faire descendre la rosée du ciel sur les semences, d'accorder au cultivateur des récoltes propices !

Quoi de plus auguste que ces cantiques offerts sous la voûte des cieux, qui montent vers l'Etre suprême, qui implorent les véritables richesses, le froment nourriture premiere, & les fruits savoureux ! La religion alors se montre comme nourrice de ses nombreux enfans, comme médiatrice entre le ciel & la terre, & semble tout-à-la-fois promettre & appeller l'abondance.

La ville est devenue si grande, que les prêtres ne peuvent plus visiter les champs trop éloignés. Ils font le tour des charniers, ils se promenent sur un pavé sec ou fangeux ; mais dès qu'on ne voit plus flotter les ban-

nieres à côté des épis, cette fête a perdu ce qu'elle avoit d'impoſant.

Il eſt inutile de traverſer des rues bordées de chapeliers & de marchandes de modes, pour rappeller une fête ruſtique, où l'on rendoit hommage au Créateur au milieu du verd naiſſant des prés.

Sans les bleds nouveaux, & qui annoncent une ſeve active, cette cérémonie devient ſeche. L'homme a vu ſes travaux bouleverſés par le caprice des élémens; il a craint, il a levé les mains vers l'Etre qui diſpenſe les rayons du ſoleil. Mais la proceſſion dans les rues pierreuſes de la ville a perdu toute ſa dignité, tout ſon charme, & l'on n'entend plus qu'avec froideur, dans la rue Saint-Honoré, les chants qui dans les ſentiers des haies fleuries auroient fait couler une larme de ferveur & de joie : car l'eſpérance n'eſt que le deſir, & voilà le plus pur tréſor de l'homme.

L'opulent ne voit-il pas le prix du froment avec une ſouveraine différence ? N'eſt-il pas tenté de rire, quand il rencontre la proceſſion qui demande du pain à celui qui fait croître le bled ? Pourquoi donc profaner cette antique & religieuſe cérémonie devant la porte orgueilleuſe de tant d'hommes durs, ingrats & ſans yeux, qui précipiteroient leurs chevaux ſur la foule ſuppliante pour arriver un inſtant plus tôt à la bourſe ?

Allons

Allons voir cette fête à la campagne. L'humble curé du village faisant le tour des champs, est alors plus grand que le pontife de la capitale.

CHAPITRE DV.

Le Landi.

Lorsque le papier n'étoit pas encore en usage, on se servoit de parchemin, & tous les ans on en vendoit pour toute l'année, à *une foire franche*, où le recteur de l'université alloit en procession. Les écoliers & les régens, seuls consommateurs du précieux parchemin, l'accompagnoient à cheval. Dès-lors les écoliers n'ont point oublié la fête du *landi*. Elle arrive au commencement de l'été.

Les écoliers cotisant leurs bourses, dans l'âge où l'on n'a pas encore appris à calculer, courent chez tous les loueurs de chevaux. Malheur aux pauvres animaux efflanqués sur qui tombera le sort ! C'est leur jour de supplice.

L'écolier se leve avant l'aurore. Sorti des murailles de son college, il fait galoper le coursier boiteux. Un autre cheval, compagnon de misere, traîne avec peine le ca-

briolet chargé de disciples & du lourd professeur. Il adoucit sa voix sévere, cache sa férule, & une partie de son empire est perdu pour vingt-quatre heures.

Le jour, quoique long alors, ne l'est pas encore assez. L'imagination embrasse toutes les jouissances; on voudroit les réaliser toutes à la fois. Le festin sera dressé sur l'herbe; le vin que l'on boira ne sera plus gâté par l'eau surabondante; la voix rauque des pédans n'osera plus tonner sur les aimables jeux. Les écoliers braveront dans une ardente liberté les regards des fâcheux pédagogues.

Il n'y a plus de maîtres ce jour-là. Quand le régent rit, tout doit rire dans l'univers. Y a-t-il une autre puissance sur terre? Non: voici la royauté qui s'avance; le hasard a conduit le monarque au milieu d'eux; le monarque est leur camarade; il a l'air riant; ils se familiariseront avec le monarque (1) qui, dans ce jour privilégié, aura daigné se mêler à leurs jeux, à leurs courses, & mettre de côté sa grandeur, à l'exemple du recteur violet qui a fait treve avec la sienne.

(1) Louis XVI rencontrant des écoliers un jour de *landi*, se mit à jouer avec eux aux barres; & les ayant invités ensuite à goûter, ils refusèrent, leur goûter étant plus proche que le goûter royal, & l'appétit l'emportant sur l'honneur.

L'écolier qui connoît peu la distinction des rangs, qui ne suit dans ces heures rapides que la voix du plaisir, pense que tout ce qu'il rencontre doit participer à la vive alégresse. Il n'immolera pas une minute de ses plaisirs; toutes sont comptées. Il s'est enivré trois mois d'avance de l'attente de ce jour unique. Il a secoué la poussiere des bancs, franchi la grille; il faut que rien ne reste du banquet servi sur le frais gazon. On dévore & l'on court; on court & l'on dévore : voilà les fonctions de ce jour fortuné.

On voit à regret le soleil qui déjà penche vers son déclin. Alors on précipite les jeux; l'écolier redouble d'activité; il tourmente de nouveau le coursier qui ne prend pas part à la fête. Hélas ! quand il reviendra le soir, il attestera tout poudreux, les jambes roides & immobiles, qu'il a acquitté avec usure le prix de son louage. Le maître a exigé le double, & sans injustice. L'animal fatigué, tout pensif, semble craindre qu'une pareille fête se renouvelle.

C'est le lendemain, jour nébuleux quand il feroit le plus beau soleil, que l'étude paroîtra triste & pesante, que la voix des professeurs deviendra plus haïssable, & que le rudiment semblera le plus détestable de tous les livres.

CHAPITRE DVI.

Jurés-Crieurs.

Ils ont une ordonnance de Charles V, qui les autorise dans la possession & jouissance de fournir aux obseques & funérailles les manteaux noirs, les draps, velours & tentures, dont on tapisse la maison du mort & le lieu de sa sépulture. Un juré-crieur peut répéter ce vers de la comédie :

Je ne puis être heureux qu'à force de trépas.

Quand il voit passer dans son équipage un être bien vivant, bien portant, il songe à sa pompe funebre, & de quelle maniere il arrangera, avec tout le goût possible, sa chapelle funéraire.

Les curés & fabriques de Paris vouloient fournir aux morts toutes les décorations sépulcrales ; mais les jurés-crieurs sont venus avec une *déclaration* & un *édit* à la main, leur prouver que les ornemens du cercueil les regardoient ; que c'étoit à eux d'embellir le sarcophage, de donner des *pleureuses* aux parens ; que le curé n'avoit que le droit d'entonner le *De profundis*, d'allumer les cier-

ges ; enfin, que *le tarif de leurs droits* leur étoit particulier.

Autrefois le juré-crieur ſe couvroit d'un habillement fort bizarre, pour aſſiſter aux cérémonies funebres. L'héritier qui jouoit la douleur, ne pouvoit s'empêcher de rire, & on le voyoit à travers ſon long crêpe. Les héritiers n'ont plus voulu qu'on ſurprît ainſi le fond de leur ame ; & pour avoir l'air ſérieux, les jurés-crieurs ont pris la robe des avocats.

On diroit que le procès pour la ſucceſſion va commencer ſur la tombe du mort. Mais patience ; après la robe, les avocats viendront. Tout ce qui porte robe noire vit de décès ; & ſi le juré-crieur préleve ſa part immédiatement après le curé, elle ne ſera pas la plus conſidérable.

Quand le défunt a des armes, le juré-crieur eſt obligé de les porter à l'enterrement, peintes en carton, ſur ſa poitrine ; car un mort illuſtre n'abandonne point encore le blaſon dans le dernier rôle qu'il joue aux yeux des vivans.

Les faiſeurs d'oraiſons funebres ne ſont-ils pas des eſpeces de jurés-crieurs, qui proclament les prétendues qualités du mort avec autant d'étalage que ceux-ci expoſent ſes armoiries ?

CHAPITRE DVII.

Confeſſeurs.

Si l'habitude d'aller à confeſſe ſe perd inſenſiblement ; ſi elle eſt totalement éteinte, dans les claſſes ſupérieures, ce n'eſt pas faute de confeſſeurs. Ils ſont en ſurplis dans les confeſſionnaux qui ſont adoſſés aux piliers des égliſes. Leur préſence vous invite à y entrer ; vous n'avez qu'à vous agenouiller.

Le prêtre entend les péchés par une petite fenêtre grillée. Un numéro diſtingue les confeſſionnaux, afin que vous ſachiez à qui vous devez achever votre confeſſion commencée, & que vous n'alliez pas demander l'abſolution à un prêtre qui pourroit vous dire, *Neſcio vos.*

Des deux côtés ſont deux groupes de pécheurs qui attendent leur tour ; c'eſt à qui paſſera, & quelquefois il y a diſpute pour ſavoir à qui ſe plongera dans la boîte. On murmure hautement contre ceux qui occupent le confeſſionnal trop long-tems. La fille qui va à confeſſe avec ſa mère, a ſoin d'abréger, & celle-ci en fait autant de ſon côté : le tout pour prévenir certaines réflexions mentales.

Les confeſſeurs achalandés n'en ſont pas peu fiers ; & quand ils ouvrent leur niche en boiſerie, ils regardent d'un œil ſatisfait le troupeau demi-contrit des pénitens, ayant livre ou chapelet en main.

Il eſt compoſé ordinairement de quelques bourgeoiſes hypocrites ou ſinceres, de pluſieurs vieillards qui ſongent à leur fin, & de beaucoup de ſervantes qui paſſeroient pour voleuſes aux yeux de leurs maîtreſſes, ſi elles ne ſe confeſſoient pas. On y mene de force les écoliers ; & quand le confeſſeur en a entendu un, il fait la confeſſion de toute la bande.

Quelques confeſſeurs ſe plaiſent dans les fonctions ſecretes de leur miniſtere. Ils peuvent faire du bien ; ils peuvent faire du mal ; c'eſt ſelon le caractere de l'homme. Il y en a qui ſe dévouent au ſoin d'écurer les conſciences des crocheteurs, des fiacres & des ſavoyards. De gros péchés bien lourds tombent cruement dans leurs oreilles non épouvantées, tandis qu'à deux pas de là des péchés délicatement voilés, qu'on fait entrevoir plutôt qu'on ne les avoue, friſent légérement ſon nerf auditif ſans le bleſſer.

Une marquiſe, quand elle eſt aux pieds du prêtre, doit-elle ſe confeſſer comme une harangere ? Si l'abſolution eſt la même, le ton du *Confiteor* n'eſt-il pas différent ?

Mais la confeſſion d'une femme de qualité

eſt une bonne fortune qui arrive rarement à un prêtre de paroiſſe. Les confeſſeurs ordinaires ont perdu la carte de leurs péchés ingénieux & mignons ; ils ne ſont bien au fait que des péchés vulgaires, qui ne varient point dans la maſſe du peuple, lequel prévarique plutôt par habitude que par goût.

Souvent on a négligé d'entrer dans un confeſſionnal depuis douze ou quinze années ; mais on devient amoureux, on veut ſe marier. On croit le lendemain aller d'emblée à l'autel, donner la main à ſon amante chérie, & de là entrer au lit nuptial ; mais ſans billet de confeſſion, point de ſacrement, point de jouiſſances conjugales. L'inſtant du bonheur eſt retardé, l'amant s'inquiéte. Son amante lui dit en riant : *Etes-vous confeſſé ? Cela ne me coûte rien à moi, confeſſez-vous.* A qui s'adreſſera-t-il ? Tout eſt prêt, la dot, le feſtin, le banquet, l'épouſée, & il n'aura rien s'il ne ſe confeſſe préalablement.

C'eſt alors que, rodant dans une egliſe, il aviſe du coin de l'œil un confeſſionnal garni de ſon prêtre. Il le lorgne, il y entre furtivement avec une ſorte d'embarras ; mais l'amour qui fait des miracles de toute eſpece, l'oblige à dire à mains jointes le *Confiteor.*

Il l'a oublié : il ſait qu'il eſt amoureux & preſſé ; voilà tout. Sa mémoire, ornée de madrigaux, n'a retenu aucune formule pénitente. Il ne diroit pas mieux ſon *Credo* ni ſon *Pa-*

ter ; c'eſt cependant un bel-eſprit. Mais les confeſſeurs aguerris ſont accoutumés à voir arriver ainſi les épouſeurs la veille de leur mariage. Ils les devinent, & en général ils les traitent honnêtement, ſatisfaits qu'ils ſont de cette ſoumiſſion paſſagere à l'égliſe, & de cet hommage, quoiqu'un peu forcé, rendu à ſon pouvoir.

Ils délivrent de bonne grace le billet de confeſſion, ſans lequel ils ſavent bien que l'on ne pourroit ſerrer le lien dont on attend ſon bonheur.

Le prêtre raiſonne. S'il a la complaiſance de donner le billet, il ſait qu'il ſera ſuivi d'une meſſe, puis d'un baptême, & que l'égliſe en profitera.

Un confeſſeur en ayant ainſi bien uſé envers un épouſeur, celui-ci tenant ſon billet de confeſſion, crut qu'il ſeroit plaiſant de revenir ſur ſes pas & de dire au prêtre : *Je ne ſuis, monſieur, ſi je ſuis bien confeſſé ; vous avez oublié de me donner une pénitence.* Le confeſſeur, homme d'eſprit, repartit : *Ne m'avez-vous pas dit, monſieur, que vous alliez vous marier ?*

On a calomnié les confeſſeurs, en diſant que quelques moines vendoient ces indiſpenſables billets pour un écu de ſix livres & une bouteille de vin. Il n'y a point d'homme qui conſente à déshonorer ſon état, ſa perſonne & ſon couvent, à l'appât d'une ſomme auſſi

modique. Une exception ſcandaleuſe ne doit pas être priſe pour l'uſage.

Il eſt plus décent, au lieu de recourir à ce détour, d'aller trouver un prêtre, de lui dire nettement de quoi il s'agit; & ſur vingt eccléſiaſtiques, dix-neuf vous ſerviront avec une politeſſe noble, & vous n'aurez point à vous plaindre.

Aucun prêtre ne peut confeſſer ſans le pouvoir de ſon archevêque. Les filles de Sainte-Catherine, rue Saint-Denis, ayant refuſé le confeſſeur que feu Chriſtophe de Beaumont leur avoit envoyé, & celui-ci s'obſtinant à ne point lever l'interdiction du prêtre qu'elles demandoient, ces ſaintes filles ont paſſé pluſieurs années ſans ſe confeſſer ni communier. Elles ont attendu ſa mort, & le nouveau archevêque vient de leur rendre le prêtre interdit.

CHAPITRE DVIII.

Docteur de Sorbonne.

On peut en rire, lorſqu'il veut ſoumettre théologiquement toutes les opinions de l'univers à ſes argumens bizarres; mais il faut quelquefois le reſpecter.

Le plus beau rôle que puiſſe jouer un hom-

me ſous la voûte du ciel, appartient à un docteur de Sorbonne, quand il ſerre dans ſes bras un criminel que la terre abandonne, quand il touche ſon cœur endurci, quand il le diſpoſe à ſe jeter dans le ſein du Dieu qu'il a méconnu, à attendre tout de ſa miſéricorde, à recevoir le ſupplice comme une expiation propre à ſatisfaire la juſtice divine. Il ſauve ſon ame du déſeſpoir, plus cruel que les tortures; il allege ſes ſouffrances, il lui montre une autre vie, il l'aide à boire le calice amer. En lui inſpirant la réſignation, il lui donne la force qui combat les tourmens.

Endormir ſes douleurs, élever ſon ame vers l'Être dont l'idée le conſole, quel emploi ſublime!... C'eſt alors qu'un docteur de Sorbonne fait oublier ſon titre, & qu'il ne paroît plus qu'un réconciliateur charitable, un conſolateur auguſte, un ami ſenſible, un héros.

Oui, le triomphe de la religion, c'eſt de voir un prêtre ſe courber ſur un corps écraſé ſous le fer des bourreaux, mêler ſes larmes à ſon ſang, preſſer ſes joues, le convaincre qu'un homme encore lui reſte dans cet abandon univerſel.

Il étouffe dans la bouche du malheureux le cri du déſeſpoir, & peut-être celui du blaſphême. Il lui montre le repos dans le ciel; & l'environnant d'auguſtes promeſſes,

il le livre au Dieu vers lequel l'infortuné s'élance avec d'autant plus de ferveur, qu'il eſt plongé dans un abyme de maux.

Que de courage il faut pour ces momens terribles ! Et quel autre ſentiment que celui de la charité, porteroit un prêtre à monter ſur l'échafaud avec le meurtrier, à ſe mêler à ſes bourreaux, à voir leurs apprêts, à recevoir ſon dernier regard, à aſſiſter à l'horrible exécution, à ſoulever ſa tête pendante & défigurée, quand, les membres caſſés & replies ſur une roue, il n'y a plus que les paroles de la religion pour le ſauver des imprécations, de la rage & du déſeſpoir qu'enfante la douleur !

Le docteur de Sorbonne paroît alors le député ſenſible de l'humanité, qui vient adoucir ce que la loi a d'atroce & d'effrayant.

Le parricide Damiens fut aſſiſté dans ſes longues tortures par deux docteurs de Sorbonne. Le forfait & le ſupplice, également extraordinaires, appellerent deux charitables confeſſeurs qui ſe relayoient.

CHAPITRE DIX.

Bureau qui manque à Paris.

Parmi tant de bureaux qui vous vexent, vous tourmentent, vous pillent, tandis que des quittances de douze ſols ont leur paraphe, que tout s'écrit par cette foule de commis automates, qu'on devroit commander déſormais à l'art des Vaucanſon, il en manque un qui ſeroit infiniment utile. Ce ſeroit un regiſtre où tout homme qui veut travailler, en quelque genre que ce fût, s'offriroit en expoſant ſon âge, ſa demeure & ſes talens. D'un autre côté, un regiſtre ſemblable recevroit toutes les demandes poſſibles. Puis des hommes intelligens, faiſant la comparaiſon, rapprocheroient les demandes & les perſonnes.

N'eſt-ce pas ce qu'on appelle *le haſard*, qui a placé une foule de gens inoccupés, qui leur a donné de l'emploi ? Pourquoi ne pas hâter ce haſard, ou plutôt le faire naître dans une ville où il y a une multitude de beſoins & tant de gens qui cherchent à travailler pour les autres ? Peu d'hommes riches qui n'aient beſoin d'un homme pauvre : peu de pauvres qui n'aient beſoin d'un

homme riche. Le tout consiste à les faire trouver ensemble. Quoi ! voilà un homme qui a des bras ou des talens, & il n'y auroit point de place pour lui dans le monde ?

Les petites affiches sont insuffisantes à cet égard. C'est par une protection particuliere du gazetier que la demande de tel infortuné est rendue publique. Des registres toujours ouverts & que chacun viendroit consulter à toute heure ; des commis habiles à saisir certains rapprochemens ; une bienveillance caractérisée dans cette partie d'administration, feroient disparoître la race des désœuvrés, ou ne leur laisseroit aucune excuse.

Eh ! qui sait si l'on ne pourroit pas étendre ce plan jusqu'aux mariages ? Lorsqu'on songe qu'une simple rencontre a seule déterminé, tantôt une honnête fortune, tantôt une heureuse union, on ne sauroit trop aider à l'inexpérience & à l'aveuglement ; car nous passons tous les uns à côté des autres, sans nous connoître. Qui nous rapprochera ? Qui nous éclaircira sur les rapports de notre situation ?

L'homme qui mérite le plus le titre de bienfaisant, n'est pas celui qui donne de l'or : car l'or se dépense ; mais celui qui prévient l'inaction, dont l'inconvénient est d'engourdir & d'étouffer bientôt toutes les facultés de l'homme.

Que le miniſtere me faſſe directeur d'un pareil bureau, & je m'engage publiquement à en démontrer les bons & ſalutaires effets en moins de quatre années. J'arracherai à l'oiſiveté & au vice une multitude d'hommes. Aucun talent ne demeurera ſtérile; & juſqu'à un ſot, je puis me vanter de ſavoir le placer encore plus facilement qu'un homme d'eſprit.

CHAPITRE DX.

Chartreux.

Les chartreux ſe trouvent enclos dans la ville. Ils ſont ſitués près d'une promenade publique, & pas trop loin de la comédie françoiſe. Que devient donc cette ſolitude qui doit les environner? Comment ſe trouvent-ils placés au centre du tumulte, eux dont la regle eſt d'habiter les lieux ſolitaires & éloignés du ſouffle contagieux des cités?

Les capucins avoiſinent le jardin des Tuileries, & ſont tout près de l'opéra. En rentrant chez eux, ils rencontrent néceſſairement les chanteuſes des chœurs & les danſeuſes au jupon court, qui n'ont pas encore d'équipage.

Ce terrein précieux occupé par des mo-

naſteres, pourroit ſervir aux commodités & à l'avantage du public, & les hermites ſeroient beaucoup mieux placés dans la campagne. Ce ſont des vuides trop effrayans dans une ville populeuſe, où les édifices & les habitans ſont ſerrés.

On a ſenti cet abus ; on a voulu tranſplanter plus loin les chartreux. Oh, que de clameurs & d'obſtacles ! La réſiſtance a été ſérieuſe, & nos anachoretes ont prouvé combien ils tiennent du fond du cœur à ces villes perverſes & corrompues, dont ils ont tant de peine à s'arracher.

Autrefois les princes, les reines fondoient des monaſteres. N'eſt-ce point le tems de faire préciſément le contraire ?

CHAPITRE DXI.

Arſenal.

L'arſenal du roi de France n'eſt point à Paris, ſous les deux magnifiques vers de Nicolas Bourbon, que Santeuil (1) étoit ſi jaloux de n'avoir pas faits :

Ætna hæc Henrico Vulcania tela miniſtrat :
Tela gigantœos debellatura furores.

Malgré ces deux vers, il n'y a point d'artillerie dans l'arſenal. Quelques fuſils rouillés, quelques mortiers hors d'état de ſervir, voilà tout ce qu'on y voit.

Les fonderies qui furent conſtruites par ordre de Henri II, n'ont ſervi qu'à la fonte des ſtatues qui décorent les jardins de Verſailles & de Marly.

Il s'y trouve un magaſin à poudre. Le feu y prit en 1562. Dieu nous préſerve de la répétition.

Au lieu de machines de guerre, on y

(1) Il s'écria dans un enthouſiaſme poétique, qu'il *auroit voulu les avoir faits & être pendu.*

voit, à travers de larges carreaux, une bibliotheque curieuſe, qui appartient à M. de Paulmi. Un jardin en très belle vue offre une promenade aux habitans du Marais, qui ont toujours l'air un peu antique & de plus ennuyé. Ce quartier tranche en tout, même dans la façon de ſe promener, avec le reſte de la ville.

L'arſenal du roi de France n'eſt donc pas ſur le quai des Céleſtins ; il eſt à Strasbourg, à Metz, à Lille, à Toulon, à Breſt. Voilà le miroir impoſant où ſe réfléchit ſa toute-puiſſance. Le fer qui eſt à l'arſenal de Paris n'eſt bon qu'à faire des marmites. Les véritables foudres de la guerre ſont ſur les frontieres, où les diſciples de Mars veillent à la ſûreté du royaume, & ſont tout prêts à recevoir l'ennemi, s'il ſe préſentoit.

CHAPITRE DXII.

Livres de Paroiſſe.

Heures, *Semaine ſainte*, *Offices*, *Quatre-tems de l'année*, &c. On ne les tire qu'à vingt & à trente mille exemplaires. Fameux auteurs, pouvez-vous prétendre, même en idée, aux ſuccès qu'obtiennent les débris du *Bréviaire* romain ou du *Miſſel* pariſien ?

Ces livres ſont en latin ; le peuple n'y entend rien ; mais il achete toujours. Il défigure encore le mauvais jargon emprunté de la ſuperbe langue latine, eſtropie tous les mots, ne ſait ce qu'il dit à Dieu dans un plein-chant paſſablement lourd ; & il appelle cela prier.

Une femme de qualité récitant ſes prieres en latin, diſoit avec naiveté, *je ne ſais ce que je dis.* Son amie lui dit : *eh bien, priez en françois. Oh ! non*, répondit-elle, *j'aurois trop de plaiſir.*

Un cardinal ne récitoit jamais ſon bréviaire, dans la crainte de corrompre ſa belle latinité.

Combien y a-t-il d'évêques, d'abbés commendataires, de chanoines, qui diſent réguliérement leurs bréviaires ? Mais s'ils ne le diſent pas ; ils achetent les *quatre volumes*, bien reliés & dorés ſur tranche. Ils en ont toujours un tome oſtenſible qui repoſe ſur leur cheminée ; & voilà tout ce que demande le libraire de Hanſy, qui fait ſa fortune avec ces volumes latins, leſquels ſe vendront encore plus long-tems que les œuvres de Rouſſeau & de Voltaire.

Que les noms de Luther & de Calvin doivent être en horreur aux libraires qui tiennent en gros magaſin ces *Heures*, *Offices*, *Semaine ſainte*, &c. ! Ces reformateurs ont appris à prier en langue vulgaire.

Si l'on s'aviſoit à Paris de chanter les pſeaumes de David en françois, que deviendroit cet amas énorme de latin qui rapporte un revenu ſûr & ample aux libraires non lettrés, qui n'entendent pas un mot des hymnes qu'ils ont imprimées, mais qui les chantent de grand cœur à l'égliſe avec la foule des fideles ? Que ceux-ci reſtent ignorans, pourvu qu'ils ſoient des acheteurs aſſidus : n'eſt-ce point là le vœu des opulens magaſiniers de verſets & d'antiennes ?

L'égliſe n'a point affermé la vente des livres ſaints, malgré leur produit immenſe ; & le gouvernement a mis en ferme nos autres lectures journalieres, mercures, journaux, gazettes, &c. qui lui rapportent un tribut annuel. La ſainte égliſe heureuſement n'a point adopté les bureaux de librairie & la race avide des commis qui s'en font un revenu, toujours au détriment des pauvres auteurs.

Une dévote fait relier magnifiquement ſon *Euchologe*, & le fait porter en triomphe à l'égliſe par ſon laquais. Elle veut qu'on remarque la reliure dorée.

CHAPITRE DXIII.

Portes des Spectacles.

En arrivant devant une ſalle de ſpectacle, vous appercevez une compagnie de gardes, fuſil ſur l'épaule.

Criſpin & Arlequin ne paroiſſent jamais ſur les planches, que préalablement des grenadiers, avec leur haut bonnet, n'aient occupé l'enceinte du théatre, où vont paroître les ris & les jeux. Ces ſoldats, qui accompagnent les productions de Racine & celles de M. Fiis-Barré, font à quatre heures des évolutions militaires ſur la place, comme s'ils alloient à l'ennemi. On les voit diſtinctement mettre la balle dans le fuſil: voilà le prélude de la comédie. Cela n'eſt pas trop gai, avant une repréſentation du *Bourgeois gentilhomme.*

Si la piece eſt un peu courue, il faut avoir les côtes fort preſſées avant d'obtenir un billet; & tandis que les *parterriens* ſe battent, les comédiens ſont ſur un balcon & s'amuſent du flux & reflux des oppreſſés qui leur apportent de quoi ſouper.

En dedans le fufilier vous range comme des oignons, vous fait aſſeoir, interpelle

l'auditeur ventru, le chicane, veut que telle banquette contienne autant de derrieres, ſans en avoir pris les proportions ; il impoſe ſilence à ceux qu'ils crient qu'ils étouffent. Il faut écouter le bon Moliere ſous la mouſtache d'un grenadier. Riez ou ſanglotez trop fort : le grenadier qui ne rit point, qui ne pleure point, obſerve à quel degré monte votre expanſive ſenſibilité.

Un major peu civil & mal coëffé, de ſeche figure, beaucoup plus ami des comédiens qu'il connoît que du parterre qui s'écoule, ſe courrouce quand on ſiffle ſes amis. Il n'a qu'à faire un geſte, & l'homme de goût, que le mauvais révolte, eſt ſoudain enlevé entre les deux hémiſtiches d'un vers Cornélien.

Il faut que ce major ſoit un grand connoiſſeur en littérature ; car il ne s'éleve pas un murmure qu'il ne prenne parti chaudement. La ſentinelle lettrée, avec des cartouches en poche, eſt toujours de l'avis du major.

Le major examine juſqu'à quel point le ſiffleur qui paie a manqué de reſpect au comédien & à l'auteur. Quand il a bien peſé le délit de leſe-comédie, alors il envoie en priſon le criminel. Le commiſſaire (ceci eſt arrangé) confirme aveuglément le prononcé du docte major.

Et comment ſe fait-il qu'à Londres,

ſans gardes, ſans major, le public s'arrange ſi bien au dehors & au dedans, obſerve un grand ſilence, n'interrompe point mal-à-propos, & qu'on n'y abuſe point de l'extrême liberté ? C'eſt que la police du ſpectacle étant entre les mains du public même, elle n'en eſt que plus juſte & plus reſpectée.

Mais cela ſeroit impoſſible à Paris ; il faut une garde pour les voitures qui accourent audacieuſement, les cochers voulant rompre les rangs ; il en faut une pour l'ordre extérieur & intérieur. Le caractere du peuple l'exige ; il eſt accoutumé à ſentir par-tout le frein & la bride ; il ne ſauroit plus s'en paſſer.

S'il y a un peu de contrainte, le ſpectacle auſſi n'eſt jamais troublé trop indécemment. L'amateur, curieux d'entendre Corneille, & qui ne veut pas être diſtrait par les bourraſques capricieuſes de la multitude, jouit tranquillement, & ſon plaiſir n'eſt pas altéré par des rumeurs déſordonnées. L'inſolence & l'audace ſeroient réprimées ſur le champ. Quand le major de la garde eſt honnête & ſenſé, tout conſidéré, l'on ne peut qu'applaudir à la police des ſpectacles ; elle eſt néceſſaire à Paris, autant qu'elle ſeroit ſuperflue à Londres. Il faut ſavoir ſacrifier ici une portion de ſa liberté, pour jouir plus ſûrement de l'autre.

On commence à enviſager d'un œil plus

tranquille les séditions théatrales, à moins gêner les arrêts du parterre, à lui laisser cette précieuse liberté, la seule qu'il réclame. Il faudroit lui abandonner pleinement & politiquement le droit d'approuver ou d'improuver à haute voix tel auteur & tel comédien. Nous y gagnerions tous, même en lui accordant une certaine licence, plutôt qu'en lui ôtant de sa liberté.

Ah! monsieur le major, vous qui avez fait croiser sur ma poitrine deux fusils, lorsque je m'acheminois tranquillement pour aller prendre ma place au parquet de la comédie, place que j'avois bien acquise (1), laissez, de grace, le parterre & le paradis siffler amplement mes pieces & celles de mes confreres. Vous n'en battrez pas moins vigoureusement les ennemis de l'état, lorsque vous serez en leur présence.

(1) Cette anecdote tient à un procès connu, mais plus curieux dans ses détails ignorés. On en régalera un jour les oisifs qui s'occupent des faites importans du théatre.

CHAPITRE DXIV.

Édits.

Le grand-pere de l'empereur de la Chine actuellement régnant, a rendu un reſcrit unique dans ſon genre. Ayant remarqué dans ſes jardins une eſpece de tige qui donnoit un riz meilleur & plus abondant, il cultiva ſoigneuſement cette tige pendant pluſieurs années; & quand, par l'expérience, il fut certain du ſuccès, c'eſt-à-dire, que ce riz l'emportoit en qualité ſur tout autre, il publia un reſcrit où il l'annonçoit à ſes peuples. Il en fit la deſcription botanique dans le plus grand détail, donna tous les renſeignemens, & offrit à ſes ſujets des graines de cette précieuſe plante.

L'empereur affirma, dans le même reſcrit, qu'il étoit plus glorieux & plus ſatisfait de faire part de cette découverte à ſon peuple, que d'avoir élevé cent tours de porcelaine. Quand on ſonge que l'empereur, auteur de ce reſcrit, étoit à la tête de cent quatre-vingt-douze millions d'hommes, qu'il s'occupoit de ces ſoins paternels, & qu'il s'exprimoit ainſi, l'ame eſt pénétrée de reſpect; car cent quatre-vingt-douze millions d'hom-

mes qui beniſſent leur ſouverain du bienfait particulier d'une bonté attentive, forment le plus majeſtueux & le plus touchant des ſpectacles.

Quand l'adulation poétique a voulu faire un dieu d'un roi, elle auroit pu paroître excuſable, ſi elle avoit enflé l'expreſſion de la reconnoiſſance en faveur de ce ſouverain Chinois, qui cultiva de ſes mains une plante nourriciere, pour l'annoncer avec allégreſſe & la donner à perpétuité aux deſcendans de cent quatre-vingt-douze millions d'hommes. Quel trône! quel monarque! quel pere!

Si l'éclat des victoires, comme le dit Zoroaſtre, *n'eſt que la lueur des incendies*, quel roi de l'Europe, figuré en bronze dans nos places publiques, ne ſeroit pas plus grand en tenant dans ſa main une tige de cette eſpece, que d'être environné de l'appareil de la guerre & d'eſclaves enchaînés?

Oh! ſi l'on ſubſtituoit à toutes ces inſcriptions latines les édits de bienfaiſance de chaque monarque en langue vulgaire, cela ne ſeroit-il pas plus vrai, plus ſimple & plus auguſte? Heureux dans l'avenir le ſouverain qui pourroit en raſſembler un plus grand nombre!

CHAPITRE DXV.

College Royal.

Quand on a parlé d'un professeur, on a parlé de tous ; ils se ressemblent dans leurs stériles fonctions. L'on sait aujourd'hui de quelle mince utilité sont tous ces régens pour les arts ou pour les sciences, qu'ils enseignent à bâtons rompus, & pendant quelques minutes. J'en appelle ici à leur propre conscience, sur les progrès réels de leurs disciples.

Nous sommes loin du siecle de *Ramus*, & l'on nous ramene ces grotesques leçons qui ne nous conviennent plus. Les livres, voilà les vrais précepteurs des hommes raisonnables. Nous avons des livres ; nous n'avons plus besoin de professeurs.

Quoi de plus ridicule que de voir des hommes de vingt-cinq à trente ans aller écouter un régent qui parle incessamment de goût, & qui n'a point de goût ; & son vo fin qui explique sans traduire, ou qui traduit sans expliquer !

Argent mal gagné, tems perdu ; telle devroit être l'inscription véridique du college royal.

On l'a rebâti à neuf : dépense fort inutile ;

c'étoit le dernier édifice de la ville qu'on dût relever.

Au reſte, les profeſſeurs auront bien raiſon d'inſiſter ſur l'utilité de ce college, & encore plus ſur la validité de leurs appointemens; mais ceux qui ſavent ce que ſont ces documens de profeſſeurs, leur futilité, leur vain étalage, & de quelle maniere ils font la *claſſe*, doivent dire aux étrangers: ne faites pas le voyage pour venir entendre, *place Cambray*, celui qui poſſede la chaire de littérature françoiſe.

On ne ſait pas encore ſi ce college tient ou ne tient pas à une univerſité; c'eſt un beau ſujet de diſcorde dans le pays latin. En attendant, le pays eſt plein de ſottiſes & de ſolécifmes. L'un met *in ædibus apud ſanctum Germanum Vetus*, & il ſe fait un ſchiſme dans l'univerſité pour ſoutenir que *vetus* vaut *veterem*. L'autre grave ſur la pierre d'un mauſolée de l'abbé Batteux, afin que cela dure, *uno è noſtris*, au lieu d'*uni*; & puis on raccommode, on met un I dans l'O, & cela fait un Φ.

En vérité, nos profeſſeurs de l'univerſité ne ſavent pas mieux le latin que leur langue maternelle.

Un écolier bâilloit en claſſe. — *Comment*, dit le régent, *vous bâillez lorſque j'explique? Je vois là de la malice.* — *Eh, non, Monſieur, je bâille ſi naturellement!*

Quelle belle langue que la langue des Romains, lorſque Cicéron, Virgile, Tacite, l'écrivirent ! C'étoit un peuple libre & vainqueur qui la mettoit en uſage ; c'étoit dans des climats doux qu'elle ſe prononçoit, & qu'elle réſonnoit à des oreilles ſenſibles à l'harmonie ! Elle avoit de la douceur, de l'aménité, de la force & de l'élégance ; mais lorſque les Barbares eurent renverſé la capitale du monde en féroces vainqueurs, ils porterent leurs attentats juſques ſur la langue. Ils la mutilerent comme les chefs-d'œuvre des autres arts. Cette langue s'abâtardit en paſſant par la bouche d'hommes qui étoient devenus eſclaves ; elle ne fit plus entendre que le murmure d'une captive. Ce peuple ſi fier, tombé au deſſous de l'abaiſſement, ne ſachant plus penſer, ne ſut plus parler.

Le latin ſe réfugia dans les cloîtres, où le monachiſme, en lui prêtant l'obſcurité, le louche, la ſuperſtition de ſes viles & puériles idées, lui fit plus de mal que la rage des Barbares.

Cette langue s'échappa des mains deſſéchantes de deſtructeurs de la raiſon humaine, pour entrer dans l'Allemagne ; mais appréhendée au corps par les juriſconſultes & les cabaliſtes, elle ne fut plus que le fantôme de ce qu'elle avoit été, qu'un mélange monſtrueux de différens idiômes, qu'un compoſé bizarre. C'étoit un cadavre qu'on promenoit, en lui

imprimant des mouvemens forcés. Ce qu'il y eut de plus triſte enfin, c'eſt que pluſieurs langues vivantes furent étouffées dans leur berceau ; on les immola à ce jargon ſcientifique, qui paſſa pour la langue ſavante. Des langues qui avoient de la richeſſe & de l'abondance furent dédaignées, & ſe corrompirent devant une indigne rivale qui, malgré ſa dégradation, prit faveur à l'aide des pédanteſques univerſités.

CHAPITRE DXVI.

Falots.

Porteurs de lanternes numérotées, qui vaguent dans les rues vers les dix heures du ſoir : *Voilà le falot.* Ce cri s'entend après ſouper ; & ces porteurs de lanternes ſe répondent ainſi à toute heure de nuit, aux dépens de ceux qui couchent ſur le devant ; ils s'attroupent aux portes où l'on donne bal, aſſemblée.

Le falot eſt tout-à-la fois une commodité & une ſûreté pour ceux qui rentrent tard chez eux ; le fallot vous conduit dans votre maiſon, dans votre chambre, fût-elle au ſeptieme étage, & vous fournit de la lumiere quand vous n'avez ni domeſtique, ni ſer-

vante, ni allumettes, ni amadou, ni briquet : ce qui n'eſt pas rare chez les garçons, coureurs de ſpectacles & batteurs de boulevards. D'ailleurs, ces clartés ambulantes épouvantent les voleurs & protegent le public preſqu'autant que les eſcouades du guet.

Ces rodeurs, tenant lanterne allumée, ſont attachés à la police, voient tout ce qui ſe paſſe ; & les filoux qui, dans les petites rues voudroient interroger les ſerrures, n'en ont plus le loiſir devant ces lumieres inattendues.

Elles ſe joignent aux réverberes pour éclairer le pavé. Il eſt devenu beaucoup plus sûr depuis qu'on a imaginé de lancer dans tous les quartiers ces phares qu'on apperçoit de loin, qui vous guident dans les ténebres, qui ſuppléent aux accidens & à l'invigilance du luminaire public.

A la ſortie des ſpectacles, ces porte-falots ſont les commettans des fiacres ; ils les font avancer ou reculer, ſelon la piece qu'on leur donne. Comme c'eſt à qui en aura, il faut les payer graſſement, ſans quoi vous ne voyez ni conducteurs ni chevaux. Ces drôles alors s'égaient entr'eux. Quand ils voient ſortir un Gaſçon bien ſec avec ſes bas tout crottés, ils croiſent leurs feux pour éclairer ſa triſte figure, & puis ils lui crient aux oreilles ; *Monſeigneur veut-il ſon équipage ? Comment ſe nomme le cocher de Monſeigneur ?* Ils diſtribuent à tous les fantaſſins dont ils ſe

moquent les titres de *M. le comte*, de *M. le marquis*, de *M. le duc*, de *mylord*. Un *épétier* eſt un colonel ; & un clerc de notaire en appétit, qui file précipitamment en cheveux longs, pour arriver à table avant le deſſert, ces poliſſons le pourſuivent en l'appellant *M. le préſident*.

Le porte-fanal ſe couche très-tard, rend compte le lendemain de tout ce qu'il a apperçu. Rien ne contribue mieux à entretenir l'ordre & à prévenir pluſieurs accidens, que ces fanaux qui circulent de côté & d'autre, empêchent par leur ſubite préſence les délits nocturnes. D'ailleurs, au moindre tumulte, ils courent au guet, & portent témoignage ſur le fait.

Il n'y a que leur cri qui ſoit fatigant ; mais ſi le falot crie la nuit, qui ne crie pas dans le jour ? Le petit peuple eſt naturellement braillard à l'excès ; il pouſſe ſa voix avec une diſcordance choquante. On entend de tous côtés des cris rauques, aigus, ſourds. *Voilà le maquereau qui n'eſt pas mort ; il arrive, il arrive ! Des harengs qui glacent, des harengs nouveaux ! Pommes cuites au four ! Il brûle, il brûle, il brûle !* Ce ſont des gâteaux froids. *Voilà le plaiſir des dames, voilà le plaiſir !* C'eſt du croquet. *A la barque, à la barque, à l'écailler !* Ce ſont des huîtres. *Portugal, Portugal !* Ce ſont des oranges.

Joignez à ces cris les clameurs confuſes des frippiers ambulans, des vendeurs de paraſols, de vieille ferraille, des porteurs-d'eau. Les hommes ont des cris de femmes, & les femmes des cris d'hommes. C'eſt un glapiſſement perpétuel ; & l'on ne ſauroit peindre le ton & l'accent de cette pitoyable criaillerie, lorſque toutes ces voies réunies viennent à ſe croiſer dans un carrefour.

Le ramonneur & la marchande de merlans chantent encore ces cris diſcordans en ſonge quand ils dorment, tant l'habitude leur en fait une loi.

Non, jamais le peuple Pariſien n'a connu la douce *euphonie* ; & ſon oreille, inceſſamment déchirée & non révoltée, eſt la plus étrangere à toute expreſſion muſicale. Auſſi dans les ſpectacles n'a-t-il point le ſentiment de la mélodie, & le plus ſouvent même de l'harmonie. Et puiſque nous ſommes à citer des mots grecs, l'*euthymie* ne lui appartient pas plus que la connoiſſance de la bonne muſique ; mais il rencontre quelquefois l'*eutrapelie*.

Voilà trois phraſes qui ſentent bien le pédant, dira-t-on. Pardonnez, lecteur ; je ſors de converſer avec un traducteur des Grecs, qui vit dans l'ancienne Athenes, & qui ne veut pas connoître mon Paris. Je lui renvoie ſa balle à l'article *Falots*.

CHAPITRE DXVII.

Enthouſiaſme.

On veut plus que jamais ridiculiſer ce mot, & l'on eſt parvenu dans ce ſiecle à décrier ſous ce nom tout mouvement hardi, noble & généreux.

Il n'eſt plus permis aux ames de prendre d'élan ; la jeuneſſe même n'a plus le droit d'être paſſionnée. L'enthouſiaſme, cette émanation céleſte, ce mobile de tant de grandes choſes, ce mouvement qui honore la nature humaine & qui l'agrandit, on le tourne en dériſion dans nos cercles ; on dit que ce n'eſt qu'une effervescence paſſagere & dangereuſe, une fauſſe chaleur, une folie ; enfin, le mot *enthouſiaſte* eſt devenu une injure.

L'enthouſiaſme eſt cependant le créateur des grands hommes ; &, comme dit Montaigne, *l'entrepreneur de miracles*. Mais qui entendra aujourd'hui la valeur de ces mots ?

Tant d'ames froides, petites & concentrées, ont tellement mis le poli du marbre à la place des mouvemens francs & originaux, qu'on ſe trouve obligé aujourd'hui de faire l'apologie de la vertu comme celle

de l'éloquence. On demande ce que ſignifient chaleur, patriotiſme, amour du bien public.

Dans un ſiecle d'inertie, où rien ne peut trancher, & chez une nation où l'on ne peut plus ſortir des routes battues ſans danger, le chevalier de Jaucourt a demandé, avec une apparence de raiſon, ce que le marguillier de Saint-Roch feroit de l'ame de Caton; & un capitaine du guet, de celle de Marius & de Céſar.

On pourroit peut-être lui répondre : le premier en adminiſtreroit plus fidélement les deniers de ſa paroiſſe; il en impoſeroit à ſes confreres; il dévoileroit & réprimeroit de petits abus; il feroit des établiſſemens utiles pour les pauvres de ſon quartier. Le ſecond auroit une activité ſoutenue, tiendroit toujours ſa troupe en haleine, & ſous une ſévere diſcipline, préviendroit les crimes ou pourſuivroit ſi rapidement les coupables, qu'ils ne pourroient lui échapper. Dans un tumulte populaire, ſa préſence d'eſprit, ſa fermeté, la fierté de ſes regards calmeroient & contiendroient la multitude.

Une ame grande, active & forte, eſt bonne à tout. La grande erreur, comme le grand malheur de notre ſiecle, c'eſt de craindre en tout genre, & d'éloigner les ames fortes. Un grand caractere eſt encore plus rare parmi nous qu'un homme de gé-

nie ; & parmi cette foule qui ſe précipite vers les places élevées, il n'y a plus d'hommes qui ſachent voir en grand & juger les objets de deſſus la hauteur. Tous ſe perdent dans des minuties, frappent ſur de petites choſes, & n'apperçoivent pas l'enſemble. L'énergie de l'ame, qui aggrandit l'horizon, manque à leur vue.

CHAPITRE DXVIII.

Économiſtes.

Les économiſtes ont perſuadé quelque tems au gouvernement, à la nation, & même à la partie la plus éclairée de la nation, qu'il étoit utile à la France de donner du réel pour avoir de l'imaginaire ; tandis qu'il faudroit donner de l'imaginaire pour avoir du réel. N'a-t-on pas toujours aſſez d'or & d'argent, quand on a les véritables richeſſes, les biens nourriciers de la terre ? Et quand on auroit de l'or haut comme les tours de Notre-Dame, mange-t-on de l'or ?

Du bled, du vin, des huiles, des fruits, &c., ſe mangent ; & pourquoi les donner à l'étranger, avant de ſavoir ſi le compatriote eſt pourvu ? La richeſſe métallique eſt

donc une fauſſe richeſſe, quand on la préfere à toute autre.

Le ſyſtême des économiſtes étoit purement ſpéculatif, & repoſoit ſur des idées abſtraites. Pluſieurs branches de leur ſyſtême étoient ſaines; l'exportation illimitée des bleds formoit la branche la plus vicieuſe: ce fut celle qu'on adopta.

Ils prêterent au ridicule, en déifiant, pour ainſi dire, le docteur Queſnai, qu'ils appellerent le *maitre*; en créant une foule de mots bizarres & ſans goût, qui, réduits à leur juſte valeur, n'offroient que des idées communes. Ils ſe forgerent un ſtyle dur, prolixe, emphatique, qui n'avoit ni grace, ni clarté, ni facilité, ni couleur. Ce jargon qui reſſembloit à celui des adeptes, prêta beaucoup à la plaiſanterie. Le ſérieux groteſque de leurs aſſemblées chez le marquis de Mirabeau, leurs grands mots, leurs exclamations, l'abus de pluſieurs termes acheverent d'exciter la bonne humeur des plaiſans.

Une eſpece d'intolérance pour ce qui n'étoit pas eux, un dédain trop affecté pour des écrivains admirés, l'annonce faſtueuſe & extravagante d'avoir trouvé ſeuls les véritables principes politiques, & de vouloir tout fondre & tout réformer en un ſeul jour, acheverent de les décréditer. L'oraiſon funebre *du maître*, écrite d'un ſtyle emprunté

des Petites-maiſons, qui fut imprimée, offroit un délire ſi pleinement conditionné, que la ſecte ne s'en releva point.

Linguet, qu'un des ſectaires avoit outragé avec mal-adreſſe, les ſecoua d'une maniere vive & cauſtique. Il avoit beau jeu, en entrant dans leur ſyſtême qui avoit affamé le peuple, & en ridiculiſant leurs expreſſions. Ils eurent beau dire qu'on n'avoit pas ſuivi leurs documens : c'étoit en leurs noms & d'après leurs livres qu'on avoit donné cette grande commotion au commerce des bleds.

Mais ſouvent une ſecte eſt détruite, que ſes principes ſubſiſtent & regnent. Les économiſtes ne ſont plus, & la ſcience des économiſtes dirige encore quelques idées de l'adminiſtration. Ainſi l'on a vu dans les mandemens des évêques Moliniſtes, les idées, les expreſſions & les citations des Janſéniſtes.

Montaigne a dit de l'éloquence, que le rhéteur avoit fait ſouvent de grands ſouliers pour de petits pieds. On en peut dire autant des économiſtes; ils ont déparé quelques vérités utiles & même importantes, par un jargon qui ne devoit pas être connu au dix-huitieme ſiecle. Tous ont joué l'enthouſiaſme; c'eſt comme qui diroit s'enivrer d'eau froide. La morgue & le deſpotiſme de la ſecte ont achevé d'inſpirer de l'averſion.

Leur ſyſtême d'économie politique, qui

eſt bien loin d'être complet, préſente néanmoins un corps de doctrine raiſonné & aſſez bien lié. Quoi qu'ils en diſent, leur principale erreur conſiſte dans la perpétuelle application des principes moraux aux principes politiques. Ceux-ci, variables par leur nature, ne peuvent être ſoumis à cette évidence, leur grand cheval de bataille; l'article de bleds, qui n'étoit qu'une branche de leur ſyſtême, a fait grand tort à l'arbre, parce que cette branche, entée par le monopole & la cupidité, a produit des fruits malheureux & empoiſonnés.

Nous avons cru, en liſant ces livres économiques, que l'*évidence* alloit enfin nous favoriſer de ſes rayons benins; mais le nuage revenoit ſur nos yeux, & le doute dans notre eſprit. Nous appellons de bien bonne foi les ſecours de l'inſtruction; nous invoquons la lumiere : *Fiat lux.*

Ainſi, loin que les auteurs économiques nous aient amenés à la perſuaſion, ils nous ont inſpiré, au contraire, ſur ces objets un doute plus fort que celui que nous avions conçu. L'importance de la matiere doit tenir notre jugement en équilibre plus que jamais; car lorſqu'il s'agit des ſubſiſtances nationales, la moindre erreur devient d'une conſéquence infiniment grave.

Voici deux problêmes d'économie politique que j'ai propoſés au fils d'un économiſte.

Comme la ſolution ne m'en a pas paru ſatiſfaiſante, je les reproduis.

Premier problême. Les économiſtes ont-ils jamais ſongé que l'homme pût ſe donner un pain & un vin artificiels? Il ne faudroit que deux ou trois expériences chymiques pour y parvenir ; & ſi l'on réuſſiſſoit, cette découverte ne renverſeroit-elle pas la plus grande partie de la ſcience économique? Si la nourriture des hommes étoit à leur diſpoſition, à peu près comme l'eau qu'ils boivent, que deviendroient les ſpéculations ſur les bleds? Que deviendroit la ſcience économique?

Second problême. Le papier-monnoie, ſujet à de triſtes abus, il eſt vrai, ne convient-il cependant pas aux états corrompus & ſortis de leurs limites, ainſi que le mercure convient aux vérolés? La France ne feroit-elle pas mieux, puiſque tous les quinze ans elle fait la guerre, d'avoir, au lieu de ces parchemins qui ne ſont que pour les riches, les petites bandes de papier qui font jouir le pauvre? Qu'importe que ce ſoit une illuſion? L'argent n'en eſt-il pas une auſſi? Il n'y a que la derniere génération qui pourra ſe plaindre ; & les métaux ſont plus écraſans que le papier qui vivifie, qui anime la circulation, & ne trompe qu'une fois.

On auroit bien d'autres problêmes à leur propoſer ; mais ils diſent toujours qu'on ne comprend pas : ce qui eſt bien de leur faute.

Et eux ont-ils jamais répondu nettement aux objections qui les terraſſent ?

Le lieutenant criminel de Paris, prononçant un diſcours dans une aſſemblée générale de police, ne balança pas d'attribuer à l'exportation illimitée des grains, les crimes devenus plus nombreux à cette funeſte époque. Comme il interroge tous les malfaiteurs, il eſt, par état, informé de tous les délits.

Si les économiſtes avoient ſu connoître leur ſiecle, apprécier l'eſprit de cupidité, juger & prévoir ſes effets ; s'ils avoient ſu calculer en vrais politiques, au lieu de prêcher en orateurs, ils n'auroient pas jeté avec une telle précipitation leurs premieres idées. Mais ſans s'embarraſſer de la réaction du ſyſtême, du lieu, du tems, de la forme du gouvernement, en vrais étourdis ils ont, avec leurs malheureuſes brochures, frappé le peuple d'une calamité que l'équitable hiſtoire ne manquera pas de leur reprocher ; car c'eſt elle ſur-tout qui doit punir leurs noms.

CHAPITRE DXIX.

Martiniſtes.

Secte toute nouvelle qui, tournant abſolument le dos aux routes ouvertes par la ſaine phyſique, par la ſolide chymie, & faiſant divorce avec tout ce que nous dit l'hiſtoire naturelle, s'eſt précipitée dans un monde inviſible qu'elle ſeule apperçoit.

Les martiniſtes ont adopté les viſions du Suédois Swedenborg, qui a vu les anges, qui leur a parlé, qui nous a décrit de ſang-froid leur logement, leur écriture, leurs habitudes, qui a vu enfin de ſes yeux *les merveilles du ciel & de l'enfer.*

Cette ſecte tire ſon nom de ſon chef, auteur du livre intitulé : *Des erreurs & de la vérité.* Ce livre nous promet, comme tant d'autres, l'évidence & la conviction des vérités, dont la recherche occupe tout l'univers.

La baſe du ſyſtême eſt que l'homme eſt un être dégradé, puni dans un corps matériel pour des fautes antérieures, mais que le rayon divin qu'il porte en ſoi peut encore ramener à un état de grandeur, de force & de lumiere.

Un monde inviſible, un monde d'eſprits

nous environne ; des intelligences douées de diverſes qualités vivent auprès de l'homme, ſont les compagnons aſſidus de ſes actions, les témoins de ſes penſées. L'homme pourroit communiquer avec eux, & étendre par ce commerce la ſphere de ſes connoiſſances, ſi ſa méchanceté & ſes vices ne lui avoient pas fait perdre cet important ſecret.

Les objets que nous voyons ſont autant d'images fantaſtiques & trompeuſes : ce que nous ne voyons pas eſt la réalité. Les expériences phyſiques ſont des erreurs ; tout eſt du reſſort du monde intellectuel ; il n'y a rien de vrai au-delà : nos ſens ſont des ſources éternelles d'impoſture & de folie.

L'homme a perdu le ſéjour de ſa gloire, & il n'y rentrera que quand il aura ſu connoître ce *centre fécond* où gît la vérité, qui eſt une & immuable.

Pour toucher ces hautes vérités, il faut *s'adreſſer mieux qu'à des hommes ;* il faut *converſer avec les eſprits.* Toutes les ſciences qui occupent les académies ſont vaines ; & faute de s'être éloigné du *principe*, tous les obſervateurs ont erré dans les découvertes humaines. Le moindre habitant du monde idéal en ſait plus que Bacon, que Boërhaave, & que tous les prétendus génies dont la terre ſe glorifie.

Certes, le grand Être nous a donné cent raiſons différentes, qui n'ont aucun rapport

entr'elles, puiſque les martiniſtes raiſonnent paiſiblement leurs idées. Ils paroiſſent avoir la conviction de ce qu'ils affirment. Tranquilles, modérés, ces viſionnaires ſont les plus doux des hommes, & n'ont point la chaleur ni l'enthouſiaſme tant reprochés aux autres ſectes.

Le livre de leur chef eſt un galimatias : mais on ſait que les mots ne rendent pas toujours toutes les idées que l'on peut avoir; qu'on peut fort bien s'entendre, ſans ſe faire entendre des autres. Il réſulte de cette lecture, que les martiniſtes adoptent une foule d'idées métaphyſiques; qu'ils ſont diamétralement oppoſés aux matérialiſtes; qu'ils ſont religieux dans toute la force du terme, & qu'ils tendent à élever l'homme autant que d'autres ſe ſont plu à le rabaiſſer.

Eh ! qui ne voudroit avec eux pouvoir converſer avec les habitans de l'autre monde? Comme nos jouiſſances ſeroient doublées! Quelle ſociété! & que ſeroient les ſpectacles de la terre en comparaiſon! Nous paſſerions les jours à redire à nos bons amis de l'autre monde tout ce que nous ſentirions pour nos bien-aimés de la terre; & à nos bien-aimés de la terre, tout ce que nous auroient dit ceux de l'autre monde.

Voilà ce que cherchent les martiniſtes. Ils s'y diſpoſent par l'exercice des vertus? ils parlent de l'Être ſuprême avec une vénéra-

tion & un amour qui saisissent l'ame; & tout ce qu'enseigne le christianisme, ne trouve en eux aucune contradiction formelle. Enfin, ils n'entament aucune question politique.

Qui l'eût dit, qu'après les encyclopédistes viendroient les martinistes? Ceux-ci n'ont aucun trait de la physionomie propre à la hautaine secte philosophique.

Je ne sais comment le clergé, le gouvernement & la littérature s'arrangeront un jour avec eux. La secte qui vit dans un monde intellectuel ne paroît pas vouloir recourir à ce qui choque le hommes. Elle n'ambitionne ni pouvoir, ni richesse, ni renommée; elle rêve, elle cherche la perfection; elle est douce & vertueuse, elle veut parler aux morts & aux esprits. Cela n'est pas dangereux.

Des jeunes gens distingués par l'éducation & la figure, suivent ces idées extraordinaires. Ils laissent à d'autres les plateaux électriques, les creusets, les vases en fermentation, les recherches sur l'air fixe; ils tiennent mieux, à ce qu'ils prétendent; ils acquierent l'évidence physique sur l'origine du bien & du mal, sur l'homme, sur la nature matérielle, la nature immatérielle & la nature sacrée.

Qu'est ce, après cela, que la base des gouvernemens politiques, la justice civile & criminelle, les sciences, les langues & les arts?

Parler aux anges, rappeller ſon ame aux principes univerſels de la ſcience, voilà ce qui fait dédaigner la phyſique & la chymie, qui prenoient une grand faveur.

CHAPITRE DXX.

Para-Tonnerre.

Il eſt plaiſant que de parapluie on ſoit venu à dire *para-tonner*. Mais qu'importent les mots? Qui l'eût dit que l'homme viendroit à bout de ſoutirer le tonnerre, & de lui donner une iſſue? Il falloit le tems & l'expérience, pour révéler à l'homme un pareil ſecret.

Ces grands appareils que la phyſique moderne a imaginés pour préſerver les édifices de la foudre, multipliés dans le ſein de pluſieurs villes de province, ſont rares dans la capitale. Le peuple avoit commencé à dire, comme par-tout ailleurs, que ces conducteurs attiroient la foudre. Bientôt il n'a plus rien dit, faute d'avoir la moindre idée ſur cet objet phyſique. Ne lui ſachons donc pas gré de ſon ſilence.

M. l'abbé Bertholon, profeſſeur de phyſique expérimentale des états-généraux de la province de Languedoc, eſt celui qui a

montré le plus de zele pour oppoſer les armes merveilleuſes de la phyſique aux ſurpriſes de la foudre. Il a dirigé la conſtruction des premiers *para-tonnerres* de Paris ; & cet honneur lui étoit dû après avoir élevé les ſuperbes *para-tonnerres* de Lyon.

On en voit deux, l'un placé ſur l'hôtel de Charoſt, fauxbourg Saint-Honoré. Il a cent quatre-vingt-cinq pieds de longueur ; & la partie qui eſt dans la terre, aboutit à l'eau, a vingt-huit pieds de profondeur. Le ſecond eſt à l'autre extrêmité de Paris, ſur le couvent des religieuſes auguſtines Angloiſes de la rue des Foſſés-Saint-Victor. Il a cent quatre-vingt huit pieds de long ; & la portion enfoncée dans la terre, qui ſe perd enſuite ſous l'eau, eſt de quatre-vingt-dix pieds : profondeur à laquelle nul autre *para-tonnerre* dans ce genre ne peut être comparé.

La jonction de toutes les pieces qui compoſent cet appareil eſt à vis profondes ; & toutes les barres ſemblent, par la préciſion du travail, ne former qu'une ſeule piece. Des communications métalliques, ſavamment ménagées, ſe trouvent dans les endroits où elles ſont néceſſaires ou utiles. Enfin la foudre doit obéir à M. l'abbé Bertholon, & ſuivre la direction qu'il lui a preſcrite.

Le petit peuple ne pourra guere comprendre ni deviner comment on diſſipe le

feu de la foudre ; il n'y croit pas encore, quoique la preuve en ſoit ſous ſes yeux. Et le beau monde lui-même eſt-il mieux inſtruit? ſait-il qu'il y a des *para-tonnerres* aſcendans? en connoît-il l'uſage ?

Sait-il qu'il eſt actuellement bien démontré, par un grand nombre d'obſervations, que la foudre s'éleve ſouvent de terre ? Si l'électricité, vraie cauſe de la foudre, eſt ſurabondante dans les nuages, elle s'élance vers le globe de la terre. Si au contraire elle eſt accumulée dans le ſein de la terre, elle s'en échappe pour ſe répandre à l'équilibre dans l'athmoſphere. Afin qu'un édifice ſoit prémuni contre ces deux dangers, il eſt donc néceſſaire d'établir un *para-tonnerre* contre la foudre qui monte, comme on en a établi un contre celle qui tombe.

Il y a ſouvent des foudres terreſtres ; & ſi les poëtes ont conſtamment fait deſcendre la foudre du ciel dans leurs vers ambitieux, c'eſt qu'ils ont été d'inſignes ignorans ſur les véritables cauſes, l'arrangement des mots étant leur unique affaire.

La plus belle poéſie ne nous préſerveroit pas du malheur d'être tués d'un coup de foudre ; il faut donc revenir aux *para-tonnerres* aſcendans de M. l'abbé Bertholon. Il a garanti de cette maniere un clocher de Lyon, ſur lequel le tonnerre étoit tombé très-ſouvent.

CHAPITRE

CHAPITRE DXXI.

Joûtes.

Autrement dites les *Fêtes plebeïnnes.*

Les Romains avoient leurs naumachies, eſpece de batailles navales, où l'on donnoit au peuple la vue réelle de vaiſſeaux qui s'entre-choquoient. Ce peuple victorieux avoit ſu créé une mer dans un vaſte baſſin. Quel peuple que ces Romains! On ne peut leur reprocher que leurs combats de gladiateurs. Ce peuple étoit grand dans l'amphithéatre comme par-tout ailleurs; & nous, que faiſons-nous? Nous avons bâti, avec l'authentique permiſſion du *prévôt des marchands*, une enceinte de quelques toiſes ſur un bras de la riviere de Seine, en face de la Rapée. Là, les fameux nautonniers de nos majeſtueuſes galiottes s'avancent, une gaule en arrêt, ſur des batelets barbouillés de rouge & de bleu, & luttent intrépidement à qui ſe renverſera dans l'eau. La culbute du vaincu, qui ne nage point, mais qui marche, intéreſſe la ſotte aſſemblée. On voit enſuite ces mêmes hiſtrions aquatiques, déguiſés en abbés, ſe précipiter dans la riviere, pour conduire *le char de Neptune*; & les abbés

en rabats figurent des *marſouins*, ou tels autres animaux amphibies qu'il plaira à votre imagination de créer.

On donnoit le même ſpectacle au Coliſée: ce n'étoit pas là tout-à-fait les jeux du cirque, ſous le regne des empereurs; ce n'étoit pas même les tournois & les courſes de bague de nos ancêtres.

Après avoir vu des bateliers tomber dans une eau ſale & bourbeuſe, on ſuivoit de l'œil quelques fuſées; on entendoit quelques pétards, puis on ſe promenoit dans une vaſte ſolitude ſous des galeries mal peintes, au ſon d'une muſique barroque.

Il eſt fermé ce Coliſée, conſtruit à frais immenſes. Que d'argent perdu!.. Ce n'étoit point là le rendez-vous du peuple; l'intérieur n'avoit rien d'aſſez amuſant; l'ennui planoit ſous les voûtes. Pour qui l'avoit-on bâti? Etoit-ce pour les grands ou pour la bourgeoiſie? Pour les grands? Il n'étoit pas aſſez voluptueux. Pour la bourgeoiſie? Il n'y avoit point de plaiſirs populaires.

Voilà donc les établiſſemens Pariſiens! On dit au public: je vais t'amuſer. Le public accourt, on ne l'amuſe point; & comment ſe fait-il qu'au *Vauxhall*, au *Renelag* de Londres, chacun s'amuſe à ſa guiſe, boit & mange librement, jouit paiſiblement chacun à ſa maniere & que la décence regne en des lieux où, malgré

la foule, il n'y a ni embarras, ni diſputes, ni ſcandales, ni gardes ?

Les adminiſtrateurs de nos plaiſirs ont bien de la peine à nous en donner : c'eſt qu'on veut compoſer nos amuſemens, au lieu de nous les laiſſer créer ; & tous les efforts d'imagination qu'on fait pour nous, n'aboutiſſent qu'à nous ôter la liberté, la gaieté.

Dans un pays où l'on ne vante que l'imagination riante de ſes habitans, où l'on calomnie tous les peuples voiſins ſur le fait de leurs plaiſirs, les divertiſſemens publics ont quelque choſe de triſte & de mélancolique. Il n'y aura jamais de ſenſations vives, tant qu'on voudra ordonner & ſymmétriſer nos jouiſſances. A force de vouloir ſe mêler de tout, on gâte juſqu'aux plaiſirs du dimanche.

CHAPITRE DXXII.

Gluck.

En 1778, tout le monde étoit ou *Gluckiſte*, ou *Lulliſte*, ou *Ramiſte*, ou *Picciniſte* ; ainſi que l'on étoit il y a quarante ans, ou Moliniſte, ou Janſéniſte. J'avoue que j'étois, & que je ſuis encore un décidé *Gluckiſte*

Pourquoi? C'eſt que l'Orphée du Danube me frappe profondément, m'entraîne, m'émeut; & je préfere la mélodie à l'harmonie. Piccini a une harmonie adroite & brillante, une compoſition douce & variée; mais ce genre de beauté laiſſe trop à deſirer du côté de l'expreſſion.

Je n'ai jamais goûté Quinault; & ſelon moi, il n'a jamais pu échauffer Lulli, encore moins Piccini. Tous les héros de Quinault ſont fades & faſtidieux; & M. Marmontel a manqué étonnamment de goût, en s'attachant à ſes miſérables opéras, dont le vuide & la foibleſſe auroient dû frapper un homme de lettre tel que lui. Mais la routine eſt le tyran éternel de tous les littérateurs François, même de ceux qui font de prétendues poétiques.

Nous avons aujourd'hui beſoin d'*écoles de muſique*. Gluck en a ſenti la néceſſité; & tout compoſiteur François & étranger a droit de ſe plaindre parmi nous, que l'exécution ne répond jamais qu'imparfaitement aux créations de leur génie. Serons-nous donc plus fiers que les deſcendans des Romains? Abandonnerons-nous l'art du chant figuré à ces prétendus maîtres de muſique, qui n'ont ni ame ni ſentiment?

Dans l'ancienne patrie des Brutus & des Camilles, on trouve des écoles de muſique comme on y voyoit, dans les derniers ſiecles, des écoles de peinture.

Les Pilocchi à Bologne ; les Brivio, à Milan, les Redi à Florence, les Porpora à Naples, ſont auſſi fameux parmi les amateurs d'ariettes, que le ſont pour les enthouſiaſtes de tableaux Carrache, Michel-Ange, Paul Véroneſe, le Correge & Raphaël.

Ces virtuoſes des deux ſexes, dont la voix a fait les délices des oreilles ſenſibles, l'ornement des théatres italiens, doivent nous cauſer de juſtes regrets, ſur-tout lorſque nous comparons ces modeles à la plupart des nôtres. Ces êtres privilégiés nous manquent ; une école de muſique devient néceſſaire à la perfection des chanteurs, plus livrés à la routine qu'au véritable ſentiment de l'art.

Pourquoi le caractere des voix, leur expreſſion, leurs nuances ne peuvent-ils ſe reproduire ſur le papier, comme le pinceau tranſmet ſur la toile les images, les paſſions, les ſentimens, le goût & la maniere du peintre ? Quelles ſources de jouiſſances pour nos cœurs, ſi dans le ſein paiſible de nos cabinets nous pouvions entendre, après leur mort, ces enchanteurs adorés, dont le ſouvenir fait encore palpiter de plaiſir ceux qui les admirerent autrefois ! Un Porpora dont la voix étoit ſi ſuave, le goût ſi exquis, l'art ſi parfait, qu'il reprenoit ſon ſouffle ſans que jamais on pût s'en appercevoir ; un Ferri, qui montoit & deſcendoit tout d'un haleine deux octaves

par un trill continu, marquant tous les degrés chromatiques avec la plus grande justesse ; une Tesi, dont l'action vive, l'humeur enjouée, la prononciation nette, l'accent volupteux & l'aimable abandon savoient rendre toutes les nuances de la folie & de la gaieté ; & cette Cuzzoni, surnommée *la voix angélique*, parce qu'elle avoit par excellence le secret si rare de conduire son chant, de le renforcer, de le soutenir, de l'éteindre en quelque sorte & le varier par des trills, des mordans, des ondulations, par ces petites grouppes fugaces & ces mouvemens passionnés qui mettoient en vibration toutes les fibres de l'amour & du plaisir.

Ce sont les écoles d'Italie qui ont formé tous ces chefs-d'œuvre. Pourquoi donc n'avons-nous pas tenté de les imiter, nous qui, depuis si long-tems, avons des écoles d'équitations, d'armes & de dessin ?

Une école de chant rempliroit mieux son objet que l'académie royale de musique, établissement qui n'eut jamais rien de royal que son titre, rien d'académique que la morgue & la jalousie de ses chefs, rien de musical qu'une routine aveugle & barbare, que l'on inculquoit ci-devant à de misérables doublures, & de plus misérables filles de chœurs : especes d'automates, dont tout le savoir consistoit à pousser en commun

d'harmonieux hurlemens, au ſignal, non de la meſure, mais du bâton.

Lorſqu'il s'agit de former des chanteurs, les principes ne ſuffiſent point; il faut y joindre l'exemple. Qu'un peintre, qu'un architecte, un poëte, négligent ceux dont l'inſtruction leur eſt confiée, cela peut être ſans conſéquence, parce que leurs diſciples ayant ſous les yeux les chefs-d'œuvre de tous les grands maîtres en peinture, en poéſie, en architecture; ils peuvent, par eux-mêmes, atteindre à la perfection. Mais le jeune muſicien eſt dans une poſition toute différente: il n'a aucun monument pour lui ſervir de modele; car un chanteur célebre ne laiſſe à la poſtérité ni ſes graces, ni ſon enthouſiaſme, ni ſa qualité de voix, ni aucun des agrémens qui faiſoient la magie de ſon art. On pourroit comparer une ariette écrite, à ces ſquélettes humains qu'on trouve dans les cabinets des naturaliſtes. Ces maſſes hideuſes ſont bien une partie eſſentielle de l'homme; mais l'œil ne peut les contempler ſans dégoût, dépouillées de leur peau, de leur coloris, de ces moëlleux contours & de ces formes raviſſantes qui conſtituent la beauté.

Il en eſt de même à l'égard d'une ariette chantée par nos voix ordinaires. Ce ſont des ſquélettes qu'on préſente au ſens de l'ouïe. On ne doit point s'étonner ſi le peuple refuſe de s'extaſier devant ces ſortes de

cadavres; ils ne ſauroient intéreſſer que les connoiſſeurs, dont l'imagination ſupplée à tout ce que le chanteur eſt dans l'impuiſſance de repréſenter.

On peut faire quelques reproches aux chanteurs Italiens; on ne peut le reprendre aſſez vivement de ce que deſſus le théatre ils ſont diſtraits, inattentifs, indifférens, lorſqu'un interlocuteur leur fait quelques récits; froids, lorſqu'ils devroient paroître tout de feu, hébétés, lorſque leur rôle exige un air ſpirituel & réfléchi. Mais parmi nous, n'eſt-ce pas inſulter au public, que de s'amuſer à ſourire aux jolies femmes dans les loges, à ſaluer ſes amis dans le parterre, à répondre même aux colloques des couliſſes? Ne croiroit-on pas, en effet, que ces êtres deſtinés à repréſenter les héros & les dieux, viennent alors dire aux ſpectateurs: Meſſieurs, ne vous y trompez point, nous ne ſommes ni Hercule, ni Jupiter, ni Junon, ni Andromaque; nous ſommes vos très-humbles ſerviteurs & ſervantes, l'innocent ſignor *Petricino*, le grimacier ſignor *Mugnetino*, la modeſte ſignora *Languerini*, la tendre & ſavante dona *Durancini*.

Les modifications forment le grand ſecret de la muſique; ce ſont elles qui lui donnent l'expreſſion, le mouvement & la vie. Mais on n'a jamais connu parmi nous le charme inexprimable des ſons filés; c'eſt-à-dire, l'art

de renforcer & d'adoucir la voix, de la conduire par toutes les nuances, non du grave à l'aigu, mais du ſon le plus remiſſe au plus intenſe, ſur chacun des degrés dont la voix eſt ſuſceptible.

Il eſt vrai que nos chanteurs ne pourroient guere mettre leurs talens en uſage, quand ils auroient perfectionné l'art en ce point; car nos orcheſtres ſont incapables de les ſeconder. Nous n'en avons aucun qui ait l'intelligence & le ſentiment du *forte-piano*. Celui de l'opéra, toujours rebelle aux efforts de l'auteur d'*Iphigénie*, reſſemble encore à un vieux coche traîné par des chevaux étiques, & conduit par un ſourd de naiſſance. Juſqu'ici il a été impoſſible de communiquer à cette lourde maſſe aucune ſorte de flexibilité. Elle reſtera éternellement dans la même inertie, tant que les jeunes artiſtes qui ont des talens & des paſſions inflammables, ſeront ſubordonnés à ces muſiciens en lunettes, que l'âge, la ſatiété, l'habitude ont rendu apathiques.

L'orcheſtre du concert ſpirituel eſt encore en partie infecté de ce vice national. Les chefs de ce ſpectacle ſont parvenus à donner quelque perfection à la ſymphonie, mais plus ſymphoniſtes que muſiciens, ils croient toujours que les voix ſont faites pour accompagner leurs violons & leurs contre-baſſes. En vain le public leur crie qu'il n'entend

point les paroles de leurs motets ; rien ne les guérit de la manie françoiſe, qui veut que toute muſique ſoit bruyante & confuſe. On croiroit qu'on ne peut remuer le cœur ſans briſer le tympan de l'oreille.

Que ne pourroit-on pas encore dire ſur l'articulation uſitée, ſur la proſodie, ſur la manie des petites notes, ſur les vices attachés à toutes les eſpeces d'agrémens dont nos maîtres de chant font un uſage ſi ridicule, & ſur-tout ſur le *récitatif*, genre de muſique entiérement éloigné des regles ordinaires, & qui, mal connu, a fait déraiſonner pour & contre dans tous les journaux !

CHAPITRE DXXIII.

Écrits de Voltaire.

Né à Paris, ſes ouvrages ſemblent tous avoir été faits pour la capitale. Il l'avoit principalement en vue lorſqu'il écrivoit ; en compoſant il regardoit l'académie françoiſe, où étoient ſes prôneurs, le parterre de la comédie, le café de Procope, & un cercle de jeunes mouſquetaires ; il n'a guere eu d'autres points de vue. Les nations étran-

geres n'exiſtoient preſque pas pour lui.

Les écrits de Voltaire ſemblent imbibés de cette roſée qui donne aux fleurs leur émail, & aux fruits leur duvet. Brillant, ingénieux, vif, plaiſant, gracieux, il n'a auſſi aucune ſorte de profondeur ; il ne touche jamais qu'aux ſuperficies. Deux ou trois idées le dominent puiſſamment, & il tourne dans ce cercle ce qui répand une ſeule & même couleur ſur ſes productions. Quand on les lit de ſuite, on s'apperçoit qu'il n'a jamais changé ſon premier point de vue. Il eſt fort inſtruit ; mais il ne ſait pas placer avec fruit cet amas de connoiſſances : la grace, l'eſprit & la malice lui tiennent inceſſamment lieu de génie.

Rarement éloquent, ſi ce n'eſt dans ſes belles tragédies, ailleurs il eſt ſtérile, lorſqu'il parle morale, & très-borné lorſqu'il traite de matieres politiques. C'eſt une philoſophie commune que celle dont il ſe pare ; mais il l'a très-bien ornée.

Toujours poëte, (& c'eſt là ſon grand titre) preſque jamais penſeur, ce n'eſt point la fécondité des idées qui le diſtingue ; c'eſt plutôt la variété infinie des tours, & la magie heureuſe de ſes expreſſions. Ainſi ces généraux habiles qui n'ont qu'une petite troupe, par des évolutions multipliées & adroites, font paſſer & repaſſer tant de fois leurs ſoldats, que l'œil trompé leur attribue

de loin une groſſe & formidable armée.

Les puiſſances de la terre lui en impoſoient au fond de ſon cabinet ; ſa plume molliſſoit ; & les noms de roi, de ſouverain, de miniſtre ſur-tout, lui inſpiroient des idées extraordinairement fauſſes. Tout ce qu'il a écrit dans l'hiſtoire eſt infeſté d'un vice radical, de l'ignorance abſolu où il étoit des grands & véritables principes politiques.

Il n'a guere qu'un ſeul but dans ſon *Hiſtoire univerſelle*, & il immole tout à cette idée ; c'eſt une ſatyre perpétuelle du pouvoir eccléſiaſtique. Conſtamment attaché à ſa proie, les autres idées politiques lui échappent, & même il ne les cherche pas. Il ne voit que l'autel à détruire : ainſi il a donné une empreinte uniforme à preſque tous les ſiecles. Les mêmes réflexions reviennent ſans ceſſe ; & les faits ſous ſa plume ne paroiſſent pas variés, car traitant avec légéreté les matieres les plus ſérieuſes, &, quoique pyrrhonien, prenant un ton déciſif, tantôt avec hauteur, tantôt avec un mépris affecté, il employoit des injures quand il étoit réduit au ſilence ; il manioit alors avec perfidie, mais avec une adreſſe inimitable, l'arme du ridicule.

Il a profité, dit un écrivain, *des derniers attentats du fanatiſme, pour lui arracher les reſtes de ſa puiſſance.* Sous ce rapport il a ſervi réellement l'humanité ; & cette tolérance univerſelle, ſon dogme favori, il

en a montré la majeſté, la juſtice & les avantages.

Doué du genre d'eſprit qui convenoit à ſon ſiecle léger, il avoit bien étudié ſon goût; mais cette légéreté paſſera, & avec elle une partie de la gloire de Voltaire. Qui le croiroit! elle commence déjà à pâlir. Les hommes inſtruits ne s'en étonnent pas, parce qu'il faut avouer qu'on a parlé trop long-tems du même écrivain, & qu'il n'étoit pas aſſez ſubſtantiel pour ſoutenir ce poids immenſe de renommée. Traduit, il perd & paroît nu.

Son goût en littérature étoit ſûr, mais peu étendu. En même tems qu'il admettoit la grace, la fineſſe, l'exactitude, le brillant, il proſcrivoit les beautés mâles & originales, les compoſitions fortes & tranſcendantes. On eût dit qu'il avoit peur du génie. Enfin, il ſembloit vouloir plier à une même meſure tous les talens, & méconnoître la variété féconde & ſublime de la nature dans les différens moyens qu'elle a donnés à ſes favoris pour la peindre & la chanter.

Il n'avoit point d'organes pour la muſique, ni d'yeux pour la peinture : ces deux arts étoient entiérement perdus pour lui; il admiroit des *ponts neufs*, & s'environnoit de *croûtes*. Ce qu'il a écrit ſur les arts ne porte point l'empreinte d'une ame paſſionnée. Sa compoſition étoit beaucoup plus lar-

ge que ſa poétique ſeche, miſérable & meſquine.

Il goûtoit plus Racine & Maſſillon que Shakeſpear, Homere & Tacite. Il ne ſentoit pas La Fontaine; il avoit fort mal lu Monteſquieu; il ne voyoit pas tout ce qui eſt dans Montaigne & dans Rabelais. Son imagination étoit rebelle à ſaiſir ce qui contrarioit ſon goût factice.

Il a dû plaire infiniment aux femmes, aux jeunes gens; & ceux qui ſe ſont amuſés, & qui ont ri, ont cru de bonne foi rencontrer la ſcience & la vérité.

Pour le trouver ſans ceſſe le même dans une carriere ſi longue, il n'y a qu'à le lire de ſuite. Les idées étroites de l'âge de vingt ans le dominoient à ſoixante: il ne travailloit pas ſa penſée, mais ſon ſtyle.

Une ſecte qui s'imagine devoir diſtribuer excluſivement les places, l'avoit choiſi pour chef. Elle vouloit couvrir de ſon nom l'intolérance littéraire, qui eſt devenue ſon attribut diſtinctif; mais après ſa mort il ne s'eſt point trouvé de nom aſſez impoſant pour donner quelque baſe à ce ſingulier & ridicule deſpotiſme. Il eſt tombé; la république des lettres a reparu, & doit flétrir ces miſérables tyrans.

Il a été un vrai poëte, un écrivain élégant; il a terraſſé le fanatiſme & avili la ſuperſtition; il a répandu des maximes de tolé-

rance & d'humanité ; il a défendu l'innocence ou le malheur avec une chaleur active & généreuſe : voilà ſa gloire. Il n'a point travaillé en grand ; il a eu des préjugés petits & bizarres. Il a trop obéi à la vanité ; il a flatté les grands & trop injurié ſes adverſaires. Il s'eſt avili juſqu'à écrire pour les libertins : voilà ſes tâches.

On voit qu'il fut le plus implacable & le plus furieux des hommes, dès que ſa vanité d'auteur étoit offenſée. Il ſembloit porter écrit ſur ſon front : *Adorez-moi, & je vous louerai.*

On l'a appellé, dans un éloge faſtidieuſement louangeur, *le premier des êtres penſans.* C'eſt une ſottiſe imprimée.

On lui fait dire au lit de la mort, lorſque le curé de Saint-Sulpice, faiſant ſa charge avec trop d'ardeur, l'exhortoit à reconnoître la divinité de Jéſus-Chriſt : *Au nom de Dieu, ne m'en parlez pas !...* Il n'a jamais dit ce mot ; mais on a parfaitement ſaiſi ſa maniere.

Il a vécu dans ſes quatre-vingt-quatre années, ſept cents quatre-vingt-trois mille deux cents heures. Voilà bien peu de tems pour tout ce qu'il lui a fallu apprendre & écrire, & pour les audiences qu'il a données.

Ne paſſons pas ſous ſilence le bien qu'il a fait à Fernay. Créateur de cette colonie, il y étoit juſtement reſpecté comme le bien-

faiſeur du lieu par ſes libéralités & par l'emploi de ſon crédit. Cette gloire vaut bien celle d'avoir fait *Alzire*.

Il vuida ſon porte-feuille avant ſa mort, parce qu'il avoit encore, à quatre-vingts ans, l'impatience du jeune écolier.

On n'a aucun ouvrage un peu conſéquent à attendre dans la nouvelle édition de ſes œuvres. Il n'a rien laiſſé d'important à la poſtérité, lui qui lui devoit peut-être une eſpece de teſtament, où il ſe montrât libre & fier après avoir été obligé d'être ſouple & adroit.

Il a écrit une infinité de lettres très-jolies, très-ſpirituelles; mais nous ne verrons pas les plus piquantes. Certaines correſpondances manqueront à la nouvelle édition, parce qu'elles reſteront dans les porte-feuilles, & qu'elles n'en ſortiront que dans un demi-ſiecle.

Il exiſte de lui une lettre écrite de Francfort au roi de Pruſſe, lors de ſa détention, pleine d'une mâle éloquence, d'une énergie précieuſe, qui lui étoit ſi rare; mais cette lettre, qui eſt un chef-d'œuvre d'expreſſion, ne ſera point imprimée dans la collection, ainſi que beaucoup d'autres que l'éditeur n'a pas, n'aura point, & qui ſont les plus intéreſſantes & les plus curieuſes de toutes.

Cette collection, déjà annoncée depuis quatre ans, ſe fait avec un apprêt, un ap-

pareil, une lenteur qui ne répondent pas à l'impatience du public, & qui annoncent de pénibles reſſources dans le génie des entrepreneurs.

Point de mince auteur qui n'écrivît à M. de Voltaire. Il étoit aſſez bon pour répondre à ces lettres, parce qu'elles chatouilloient ſon exceſſif amour-propre. Il diſoit à l'un : *Vous écrivez comme Racine ;* au ſecond : *Vous penſez plus fortement que Corneille ;* au troiſieme : *Vous ſurpaſſez Paſcal & Fontenelle.* La préſomption des auteurs le prenoit au mot, & faiſoit imprimer la lettre comme une patente infaillible. Il écrivoit ſéparément à M. Blin & à M. de la Harpe: *Vous ſerez mon ſucceſſeur ; c'eſt vous qui me remplacerez.* Et ces poëtes crédules, chacun de ſon côté, eſtimerent que leur prodigieux mérite avoit forcé la voix prophétique du vieillard.

Quelqu'un lui dit un jour : comment flattez-vous à ce point de petits talens ? Ces auteurs déjà ſi vains en perdront la tête. *Que voulez-vous que je faſſe ? Je n'ai que ce moyen de me débarraſſer d'eux. Voulez-vous que je leur diſe qu'ils ne ſont que des étourneaux, tandis qu'ils ſe croient des aigles ? Ils ne me croiroient pas, & aiguiſeroient leur plume contre moi. Puiſqu'ils ont la rage de faire des tragédies & des poëmes aſſoupiſſans, qu'ils rimaillent. Pendant qu'ils cultivent cette immortalité dont je les gratifie, je reſpire, & je ſuis tranquille.*

CHAPITRE DXXIV.

Mauſolées.

Quand un prince eſt décédé, on commande le lendemain ſon oraiſon funebre à un évêque ; puis on fait venir un architecte-décorateur, qui bâtit un catafalque au milieu de l'égliſe de Notre-Dame. Le marteau réſonne pendant un mois dans le ſaint lieu ; les cris des ouvriers abſorbent la ſonnette du *lever-Dieu* & les chants des chanoines ; la voix des charpentiers couvre celle des chantres ; on n'entend plus le *Magnificat* ni l'*Oremus fratres*. Les *ſerpens* (1) du chœur & l'orgue de la nef ſont moins de bruit que les hautes clameurs des manœuvres. On diroit que la hache & la ſcie ont tranſpiré pour faire taire l'office divin. Mais ce n'eſt plus un ſcandale ; car il s'agit d'orner le cercueil d'un individu du ſang royal.

L'architecte-décorateur entoure le ſarco-

(1) On ſait que c'eſt un inſtrument à vent ; mais il eſt ſingulier qu'on diſe, *il y a dans cette égliſe un excellent ſerpent*, & qu'on voie *afficher* en groſſes lettres, *concours de ſerpens dans l'égliſe Saint-Benoit*, &c.

phage de ſtatues creuſes, repréſentant les vertus qui préciſément manquerent au défunt.

On fait venir enſuite tous les violons & baſſes de la ville. On brûle dix mille bougies. On étouffe dans cet enclos, qu'on environne prudemment de pompiers; car les parens du mort ne veulent pas être brûlés vifs au milieu de cette charpente légere & dreſſée à la hâte.

C'eſt une maſcarade funebre qui dure quatre heures. Rarement une larme ſincere coule ſur ces tombes faſtueuſes, il ne manque à tous ces emblêmes de deuil qui tapiſſent la hauteur des voûtes, que la douleur publique :

Eh quoi, des os en poudre ont encor des flatteurs !

La famille du mort, qui a ordonné l'oraiſon funebre, eſt venue l'écouter en pompeux cortege. L'orgueil des rangs étale encore ſes prééminences autour de l'autel de la mort; l'orgueil demande des adulations ſur la tombe de celui qui eſt jugé par la voix du peuple; & c'eſt le ſacerdoce qui ſe prête à cette complaiſance.

L'orateur a promis quelquefois de dire la vérité; mais ce nom, terrible à prononcer, le lie à de ſérieux engagemens. La promeſſe eſt un parjure, la vérité demeure au bas de

l'eſcalier de la chair de vérité, & l'orateur y monte ſeul, à front découvert.

Il fait des tours de force pour plâtrer la difformité de ſon idole, ou bien il vous éblouit par des phraſes compaſſées. Il étale des figures de rhétorique auſſi vuides que celles qui ſemblent pleurer ſur le monument. Les feintes larmes de ces menteuſes effigies reſſemblent à la fauſſe éloquence qui va frapper ces paſſageres décorations.

Le ſurlendemain l'édifice tombe; on met en pieces les *vertus de plâtre*; & l'éloquence de l'orateur, toute auſſi fragile, diſparoît devant l'œil moqueur d'un peuple qui en avoit ri d'avance.

C'eſt une inſtitution bien abſurde que celle des oraiſons funebres; mais ce n'eſt là cependant qu'un des moindres abus qu'on rencontre dans l'intérieur des ſoixante-quatre majeſtueuſes barrieres de ſapin qui circonvallent la bonne ville de Paris. La ſtructure coûteuſe de cette chapelle illuminée a du moins fait refluer vers une foule d'ouvriers un peu de cet argent qui ne circule que graces à la folie & à l'oſtentation des princes & des grands.

Pour tout ce que ces cataſalques ont coûté depuis cent cinquante ans, on auroit pu ériger des monumens durables & faire ſortir des chefs-d'œuvres immortels du ciſeau de la ſculpture. Mais on ne voit à Paris que le

mauſolée du cardinal de Richelieu, & celui du cardinal de Fleury; le beau mauſolée du maréchal de Saxe eſt allé orner la ville de Strasbourg.

Point de céramique parmi nous, où l'on rencontre la ſtatue de l'homme de génie ou de l'homme bienfaiſant à côté du ſouverain. Qu'y auroit-il de plus eloquent néanmoins, que de voir les tombeaux joindre les noms que la poſtérité doit unir? Les modeles des vertus patriotiques, frappant tous les regards, échaufferoient toutes les claſſes de citoyens! Voyez dans l'abbaye de Weſtminſter, le peuple qui ſe preſſe en foule, qui lit avec vénération les noms des célebre morts, qui revient avec un vif intérêt ſur leurs grandes actions! Reconnoiſſance publique d'un peuple ſenſible, qui a placé enſemble tous les perſonnages que la gloire a conſacrés, parce qu'après la mort il ne reſte plus qu'elle, & que cette foule de princes & de rois doivent s'enfoncer dans l'oubli, pour laiſſer nu & découvert, aux rayons purs & éclatans de l'immortalité, le buſte en argile de tel homme qui fut leur ſujet.

Le burin du graveur Cochin s'eſt plu à nous tranſmettre la repréſentation de pluſieurs catafalques, ainſi qu'il a repréſenté des bals parés. Les effets de l'ombre & de la lumiere offroient à ſon art des touches pittoreſques. C'eſt tout ce qu'il cherchoit; & c'eſt auſſi tout ce qui reſtera de ces bizarres cérémo-

nies qui n'intéreſſent ni le cœur, ni l'eſprit, qui ne touchent perſonne, & dont la dépenſe devroit s'appliquer à des travaux plus durables & plus utiles.

Le cirier trouvera, ſans doute, cette réflexion fort déplacée; mais brûler tant de bougies en plein jour, au riſque d'incendier des planches noircies & des toiles verniſſées, me paroît un des uſages déraiſonnables que notre ſiecle devroit abolir; car pourquoi répéter les vieilles & abſurdes coutumes des ſiecles paſſés?

CHAPITRE DXXV.

Charades.

Les *calambours* regnoient chez les ſpirituels Pariſiens; les charades ſont venues leur diſputer la prééminence. Après un grand conflit, les charades ont remporté la victoire. Les *bouts-rimés* vouloient reparoître comme troupes auxiliaires; mais également vaincus, l'armée des charades les repouſſant a déployé ſes enſeignes triomphantes dans le Journal de Paris & dans le Mercure de France. L'énigme & le logogriphe ſont abandonnés aux provinciaux déſœuvrés. La charade occupe les eſprits de la capitale; on n'en-

tend plus que *mon premier*, *mon ſecond* & *mon tout*. Les femmes prononcent ce *mon tout* avec une grace particuliere. Etrangers, ouvrez le premier Mercure, & ſi vous l'ignorez, vous verrez ce qu'eſt une charade. Je ne vous l'expliquerai point.

Oui, le calembour eſt terraſſé; mais c'eſt depuis peu. En vain M. de Voltaire avoit dit à madame Du Deffens : *Liguons-nous enſemble, ne ſouffrons pas qu'un tyran ſi bête uſurpe l'empire du grand monde.* Le grand-maître des calembourdiſtes gouvernoit cet empire avant & depuis la mort de ce grand homme; mais il vient enfin d'être détrôné: il a trouvé ſon maître. Humilié, vaincu, tous ſes lauriers ſont flétris. Et qui a battu en ruines cette illuſtre réputation? Qui fait donc que M. L. M. D. B. n'offre plus aujourd'hui qu'une tête découronnée? C'eſt un M. *De Chambre.*

Il rencontre le monarque des calembourdiſtes, étalant cette paiſible dignité que donne une ſouveraineté tranquille. Il l'accueille, il le flatte; il lui demande un jour pour commencer une liaiſon honorable & précieuſe. Le monarque promet; le malin courtiſan s'eſquive auſſi-tôt, rentre chez lui & écrit ce billet au ſouverain, qui étoit loin, hélas! de redouter un pareil coup de foudre :

Empreſſé de vous recevoir, vous m'avez

laiſſé, monſieur, le choix du jour. Je vous invite pour mercredi, & vous prie de vouloir bien accepter la fortune du pot.

DE CHAMBRE.

Ce nouveau Cromwel jouit en paix de ſon forfait médité ; il eſt aſſis au rang d'où il a précipité ſon adverſaire, invaincu juſqu'alors ; & des acclamations univerſelles ſemblent devoir affermir le ſceptre entre ſes mains.

On ne cite plus : *Le roi n'eſt pas un ſujet, j'ai la voie de la pelle, infidele à ma rente*, &c. On a réſervé toutes les louanges pour l'heureux mot, pour le mot triomphant de M. *De Chambre.*

Heureux Pariſiens, vous ſavez rire à peu de frais ! Bon peuple, que tes plaiſirs ſont innocens !

CHAPITRE DXXVI.

Acheteurs de Rentes Viageres.

Que de métiers qui n'avoient aucun nom chez les anciens, & qui étoient même inconnus dans les ſiecles précédens ! Connoiſſoit-on, il y a deux cents ans ſeulement, les *agens de change*, dont les yeux perçans voient tous les coffres forts, comme s'ils étoient

étoient à jour, qui prennent des deux mains, qui dînent tous les ſacs qu'ils remuent, & qui, plongés dans la tourmente éternelle de l'or & de l'argent, s'enrichiſſent en ſe tenant debout à *la bourſe*, & en ſe diſant réciproquement quelques petits mots à l'oreille ?

Ces infatigables négociateurs de papiers, qui augmentent le prix de la *marchandiſe argent*, qu'ils rendent viſible ou inviſible, qui ſervent les avides monopoleurs cachés ſous le maſque, étoient-ils connus chez les Romains, & du tems même que notre Charlemagne donnoit des loix à l'Europe ? Charlemagne, s'il reſſuſcitoit, pourroit-il comprendre ce qu'eſt de nos jours un agent de change, patenté par ſes ſucceſſeurs, & achetant bientôt une charge noble, après avoir long-tems uſé des ſouliers ſur le pavé de la bourſe, ou à courir par la ville après les vendeurs & les acquéreurs, également rançonnés par ſa ſcience abſtruſe ?

Oui, il ne faut que remuer de l'argent pour avoir de l'argent; il ne s'agit que de faire à midi le *pied de grue* ou le *difficile*, rôle preſque toujours équivoque & le plus ſouvent menteur. Mais il eſt autoriſé. Voyez-les rire, crayon en main, aux dépens des ignorans, empreſſés à réaliſer leur papier.

Tel homme encore plus actif achete un procès, ſe fait *ſolliciteur*, dévoue ſa vie à

la chicane, descend dans son labyrinthe tortueux, passe ses jours à tourmenter, à aiguillonner d'impassibles procureurs.

Tel autre cautionne quiconque se présente; & livre sa signature dans une multitude d'affaires; ce qui pourroit faire croire un jour qu'il a possédé des millions. Il n'a pas le sol; mais il fait d'un crédit quelconque, ce qu'un maître d'escrime fait de son fleuret dans une salle d'armes.

La dégradation dans les mœurs, occasionnée par cet agiotage qui a saisi tous les esprits, a fait disparoître ces plans sages & tranquilles, familiers à nos aïeux, & nous a donné les convulsions de la cupidité.

La moitié de la ville est aux emprunts; point de maison qui ne soit chargée d'hypotheques; on ne voit que contrats spéculatifs; on n'attend plus la rentrée paisible des intérêts; on veut anticiper sur l'avenir; on force l'usure, & l'usure punit cette avidité extravagante.

Entendez de tous côtés les plaintes des gens qui regrettent les *tontines*. On ne parle que des personnes qui, pour cent écus, ont joui de quatre-vingt mille livres de rente; c'est à qui accouplera deux écus de six livres, pour leur en faire produire promptement un troisieme.

Mais le plus curieux de ces spéculateurs est celui qui, ayant sans cesse sous les yeux

le calcul des probabilités de la vie humaine & la table des mortalités, s'eſt établi *acquéreur de rentes viageres.*

On ſait que les extraits mortuaires ſervent de quittance au roi, & que dès qu'un homme eſt enterré, il eſt payé, eût-il porté la veille tout ſon argent au tréſor royal. L'acquéreur de rentes viageres (nouveau métier) combine toutes ces chances haſardeuſes, & d'après des calculs fins & particuliers, achete le pain quotidien des rentiers.

Une dame ſe préſente à ſon bureau avec un contrat en main de douze cents livres de trentes annuelles, qu'elle veut échanger contre un capital. D'abord, le ſcrupuleux acheteur l'examine dans un ſilence recueilli; il ne la trouve ni trop graſſe ni trop maigre; indice favorable; & après un nouveau coup-d'œil obſervateur, le dialogue ſuivant s'établit entr'eux.

LA RENTIERE.

Monſieur, je viens pour vous vendre mon contrat viager & en toucher l'argent.

L'ACHETEUR.

L'argent eſt bien rare, madame.

LA RENTIERE.

Je le ſais, monſieur; mais il eſt quelque part. Il ne fait rien dans les coffres; il ne peut avoir ſon prix qu'en circulant.

L'ACHETEUR.

Quel âge avez-vous, madame?

LA RENTIERE.

Quarante-ſept ans, monſieur.

L'ACHETEUR.

Où eſt votre baptiſtaire?

LA RENTIERE.

Le voici, monſieur, en bonne forme.

L'ACHETEUR.

Oui, je vois que vous avez quarante-ſept ans; ſi vous n'en aviez que quarante-deux, madame, je ne pourrois, en conſcience, faire votre affaire.

LA RENTIERE.

Je vous entends, monsieur ; j'ai passé le tems critique, & je puis actuellement me flatter d'une longue vie.

L'ACHETEUR.

Il n'y a rien de si incertain, madame, que la vie de l'homme.

LA RENTIERE.

Mon genre de vie est exact ; je ne soupe point en ville, je me couche de bonne heure, & je passe la moitié de l'année à la campagne.

L'ACHETEUR.

Je sais tout cela, madame ; & voilà pourquoi j'ai consenti à recevoir votre visite. (*Se levant*). Mais permettez, madame, que j'examine de plus près.....

LA RENTIERE.

Approchez, monsieur, je n'ai pas encore de rides sur le front.

L'ACHETEUR.

Je le vois bien, madame; mais ce n'eſt pas cela : permettez que j'examine vos dents.

LA RENTIERE.

Mes dents! Vous avez raiſon, monſieur, les dents ſont le ſymptôme de la ſanté; les miennes ſont blanches, regardez. Eh bien, monſieur, combien me donnez-vous de mes douze cents livres de rente, vu ma parfaite ſanté? J'oubliois de vous dire que j'ai fait quatre enfans : ce n'eſt ni trop ni trop peu; & les femmes qui ont fait des enfans, pourſuivent leur carriere plus loin que les autres.

L'ACHETEUR.

Madame, tout le monde s'adreſſe à moi; c'eſt à qui vendra. Quand on ſeroit ſûr de la fin du monde, on ne pourroit pas être plus âpre à vouloir fondre ſes contrats. Mais je n'ai pas les tréſors du Pérou; il faut que j'aie mes ſûretés; je n'acquiers pas indifféremment de toutes les perſonnes. D'abord, je n'achete point de contrats viagers ſur les hommes; ils ſont aujourd'hui trop adonnés à leurs plaiſirs. Je me ſuis fait une loi de n'acquérir que des rentes placées ſur des tê-

tes de femmes. Les Genevois, habiles calculateurs, m'en ont donné l'exemple; ils ont fait là une opération sûre, excellente, & qui leur rendra beaucoup; mais c'est qu'ils ont choisi des têtes comme j'en voudrois, des têtes qui respirent l'air pur des montagnes; & vous, madame, vous vivez dans Paris.

LA RENTIERE.

Je n'y vis que six mois, monsieur, & pendant l'hiver.

L'ACHETEUR.

C'est justement la saison dangereuse. Je ne sais, il y a toujours dans l'air quelque chose de pestilentiel; entendez-vous la grosse sonnerie?.... On enterre bien fréquemment depuis trois mois.

LA RENTIERE.

C'est une femme de quatre-vingt-dix ans qui est morte. J'espere bien aller jusques là; & comptez alors, monsieur, tous les arrérages que vous aurez touchés.

L'ACHETEUR.

On m'offroit hier, madame, un contrat

de quatre mille livres de rente ; mais j'ai ſu que la dame qui le vendoit alloit ſouvent au bal ; il ne faut qu'un bal pour tuer une femme. Et quelles ſont vos occupations, je vous prie ?

LA RENTIERE.

Regler mon ménage ; le reſte du tems je m'occupe à lire, & tous les jours je me promene une heure ou deux ſur le boulevard. Enfin, monſieur, d'après ma vie rangée, combien me donnerez-vous de mes douze cents livres de rente ?

L'ACHETEUR.

Je vais vous le dire : quatre mille huit cents livres.

LA RENTIERE.

Eh, monſieur, vous n'y penſez pas ! Je me porte à merveille ; que donneriez-vous donc à une femme cacochyme ?

L'ACHETEUR.

Vous pouvez mourir, madame, en deſcendant mon eſcalier.

LA RENTIERE.

Le livre de M. de Buffon me donne au moins quinze années de vie, & j'ai toutes les probabilités pour moi.

L'ACHETEUR.

Je ne calcule point comme M. de Buffon; j'ai là-deſſus des regles qui corrigent les promeſſes magnifiques des livres. Et puis les révolutions; vous m'entendez ?....

LA RENTIERE.

Les révolutions! Il n'y en a point à craindre; je vous proteſte que l'on paiera toujours à l'hôtel-de-ville les rentes viageres, & de préférence à toutes les autres. C'eſt ſacré; jamais le roi....

L'ACHETEUR.

Ah! madame, je me tais, je n'ai rien à dire là-deſſus. Je vous donne quatre mille huit cents livres en eſpeces ſonnantes pour votre parchemin, & je puis recevoir malheureuſement dans huit jours votre billet d'enterrement. Vous me paroiſſez d'une conſtitution un peu délicate. Il y a tant de choſes

qui abregent la vie des femmes; les veilles, la bonne chere, les liqueurs; il faut manger ſobrement; le jeu même altere la ſanté.

L.A RENTIERE.

Je ne joue jamais, monſieur, tous les plaiſirs que vous citez-là me ſont étrangers. Si je vends mon contrat, c'eſt que j'y ſuis obligée pour ſoutenir & pourſuivre un procès de famille.

L'ACHETEUR.

Vous avez un procès, madame? Mais cela donne du chagrin.

LA RENTIERE.

Je le gagnerai, monſieur. Mon procureur, de chez qui je ſors, me l'a promis formellement; puis vous ſavez que le chagrin nous fait vivre. Allons, ſoyez plus raiſonnable; ajoutez à vos quatre mille huit cent livres....

L'ACHETEUR.

Pas une obole, madame. Vous n'avez qu'à perdre votre procès, & puis vous livrer au déſeſpoir.....

LA RENTIERE.

Ah ! monsieur, j'ai des principes, du courage

L'ACHETEUR.

A propos, quel est votre médecin, madame ?

LA RENTIERE.

Je n'ai jamais été malade, monsieur, au point d'appeller un médecin. Je suis sujette à des migraines ; je souffre cruellement pendant vingt-quatre heures, & puis me voilà délivrée de presque tous les autres maux.

L'ACHETEUR.

Et la petite vérole, madame, vous l'avez eue ? Oui, la marque en est presqu'imperceptible.

LA RENTIERE.

Cela suffit, monsieur, pour ne plus l'avoir.

L'ACHETEUR.

Nous allons passer chez le notaire, si vous

voulez, madame; tout ſera conclu dans une heure, & vous toucherez votre argent.

LA RENTIERE.

Mais, monſieur, quatre mille huit cents livres pour douze cents livres de rentes, que vous toucherez pendant vingt-cinq années au moins, je m'en flatte, ſongez donc...

L'ACHETEUR.

En vérité, je ſuis un inſenſé de faire de pareilles acquiſitions. Du parchemin! Et puis l'incertitude de nos jours! Mais, madame, croyez-moi, logez-vous dans le quartier du Luxembourg, près la porte d'Enfer; j'ai là deux ou trois têtes avancées & qui tiennent. Vous y êtes intéreſſée autant que moi.

LA RENTIERE.

Un peu plus, je penſe. Enfin, puiſque vous êtes inexorable, allons chez le notaire. Tout cet argent ſera donc pour des gens de uſtice; mais qu'y faire? il faut dans ce beau oyaume en paſſer par là.

L'ACHETEUR.

Enveloppez-vous bien dans votre peliſſe,

madame. (*A voix baſſe.*) Et quel eſt ce monſieur qui dans ce coin nous a ſi bien écoutés ſans mot dire ?

LA RENTIERE.

C'eſt mon *facloton* ; il n'a pas le ſens d'une oie, il n'entend rien ; il portera les ſacs.....

L'ACHETEUR.

Ah, bon !... Vous ſavez que je n'acquiers pas en mon propre nom ?

LA RENTIERE.

Pierre ou Paul, cela m'eſt indifférent.... Allons, quoique vous ſoyez bien ſuccinct, je veux vivre long-tems pour que vous puiſſiez me dire : j'ai fait une excellente affaire.

CHAPITRE DXXVII.

Vaches.

Elles arrivent aux barrieres, l'échine maigre & le pis deſſéché. Voyez les vaches dans les gras pâturages de la Suiſſe : elles levent fiérement la tête, elles ne ſe dérangent point quand vous paſſez. On diroit qu'elles ſentent que leurs pieds foulent une terre de liberté, que l'impôt onéreux ne grevé pas. Leur robe eſt ſuperbe, leur démarche ſûre ; ce n'eſt plus un animal dégradé. La vache aux flancs arrondis ſemble partager l'aiſance de ſon maître. Io ne fut pas plus belle que ces belles geniſſes.

Les vaches entrant à Paris tête baiſſée, rappellent les vaches maigres & dévorantes du ſonge de Pharaon ; elles ont l'air affamé, & elles viennent pour être mangées.

On les vend pour du bœuf, dont les groſſes maiſons & les couvens ont emporté toutes les fortes pieces ; il ne reſte au petit bourgeois qui achete en détail, que de la vache. Par-tout ailleurs il y a une différence dans le prix des viandes ; ici la vache ſe vend publiquement au même taux que le bœuf : ſurcharge exceſſive pour le pauvre, tort réel à

là nourriture publique. Un nouveau tarif seroit de toute équité ; car pourquoi faut-il que je paie la vache au même prix que le bœuf ? Et pourquoi me livre-t-on de la vache quand je demande du bœuf ? Ce n'est qu'à Paris qu'un pareil abus est, pour ainsi dire, consacré, malgré les plaintes journalieres du peuple.

Point de pays où l'on excelle mieux dans l'art de couper la viande, c'est-à-dire, de la dépecer de maniere que les os ne sont jamais séparés de la chair. On vend pour de la tranche un côté de mâchoire ; & l'indigent qui n'a qu'un pot-au-feu, est étonné de trouver une dent dans un morceau qu'on lui a donné pour de la culotte.

On avoit annoncé avec beaucoup d'emphase une laiterie de vaches Suisses, & tous les bons Parisiens disoient : nous boirons du bon lait de Suisse. Les poitrinaires se regardoient déjà comme guéris ; les tempéramens usés comptoient sur le rétablissement de leurs forces : mais on ne songeoit pas que les entrepreneurs n'avoient pas les épaules assez fortes pour transporter aux Champs-Elizées les montagnes couvertes de sapins, où croissent les végétaux substantiels.

Les vaches maigrirent dans de maigres pâturages, donnerent un lait commun, & finirent par être livrées aux bouchers. L'entreprise échoua, à la grande surprise des ba-

dauds qui demandoient toujours du bon lait des vaches Suiſſes.

Il ne faut qu'un pareil trait pour peindre l'ignorance crédule d'une ville, combien elle réfléchit peu, & avec quelle facilité elle eſt dupe de toutes les promeſſes illuſoires qui lui ſont offertes par des compagnies & des imprimés.

CHAPITRE DXXVIII.

Petits Negres.

Le ſinge, dont les femmes raffoloient, admis à leurs toilettes, appellé ſur leurs genoux, a été relégué dans les anti-chambres. La perruche, la levrette, l'épagneul, l'angora, ont obtenu tour-à-tour un rang auprès de l'abbé, du magiſtrat & de l'officier. Mais ces êtres chéris ont tout-à-coup perdu de leur crédit, & les femmes ont pris de petits Negres.

Ces noirs Africains n'effarouchent plus les regards d'une belle ; ils ſont nés dans le ſein de l'eſclavage. Mais qui n'eſt pas eſclave auprès de la beauté ?

Le petit Negre n'abandonne plus ſa tendre maîtreſſe ; brûlé par le ſoleil, il n'en paroît que plus beau. Il eſcalade les genoux d'une

femme charmante, qui le regarde avec complaisance ; il presse son sein de sa tête laniguineuse, appuie ses levres sur une bouche de rose, & ses mains d'ébene relevent la blancheur d'un col éblouissant.

Un petit Negre aux dents blanches, aux levres épaisses, à la peau satinée, caresse mieux qu'un épagneul & qu'un angora. Aussi a-t-il obtenu la préférence ; il est toujours voisin de ces charmes que sa main enfantine dévoile en folâtrant, comme s'il étoit fait pour en connoître tout le prix.

Tandis que l'enfant noir vit sur les genoux des femmes passionnées pour son visage étranger, son nez applati ; qu'une main douce & caressante punit ses mutineries d'un léger châtiment, bientôt effacé par les plus vives caresses, son pere gémit sous les coups de fouet d'un maître impitoyable ; le pere travaille péniblement ce sucre que le Négrillon boit dans la même tasse avec sa riante maîtresse.

CHAPITRE DXXIX.

Figure équeſtre de Henri IV.

Oh, que le bon roi eſt bien ſur le Pont-Neuf! Il a un front populaire; il ſourit aux paſſans; il n'eſt point environné d'hommes à argent. Les oiſeaux du ciel viennent ſe percher ſur ſa tête royale, & ſa place n'a rien coûté.

Académiciens de province, qui avez demandé l'éloge du *bon roi*, brûlez vos programmes, fondez cette médaille que vous deſtiniez au phraſier, au rhéteur; venez, & arrêtez-vous au pied de cette ſtatue que l'amour a élevée au centre de la capitale! Liſez dans tous les regards combien ſa mémoire eſt adorée; le recueillement de cet homme qui contemple & qui ſe tait; cette mere empreſſée qui montre Henri IV à ſon jeune enfant; cet infortuné, qui leve les mains au ciel, & ſoupire en ſilence. Ce reſpect univerſel d'un peuple attendri devant ce bronze: que dis-je! cet hommage, non moins vif des étrangers, devenus citoyens en ce moment; tout le monde d'accord pour le regretter & le bénir, comme s'il vivoit encore, comme ſi le fil de ſes jours avoit pu s'étendre

juſqu'à nous. Ah! que ce cri unanime eſt touchant, qu'il ſurpaſſe par ſon énergie tout ce que l'éloquence s'efforcera vainement d'exprimer!

Un officier, conduiſant un détachement de ſoldats, & paſſant devant cette ſtatue vénérée, s'arrêta tout-à-coup & cria: *Haut les armes! Saluons celui-ci, mes amis, il en vaut bien un autre.*

On devroit faire de la petite eſplanade qui environne cette ſtatue, un jardin pour les enfans. S'il y a ſur la terre un lieu contraire à l'enfance, c'eſt cette grande ville. Les enfans ne peuvent jouer ſans riſque dans la rue ni dans les carrefours; & s'il y a des gazons devant la place du Louvre & ailleurs, on les repouſſe avec le fuſil: on ne permet pas aux *bonnes* de s'y aſſeoir. A quoi ſert ce gazon, s'il n'eſt pas pour l'enfance? Ah! Monſieur d'Angeviller, je vous préſente ici ma requête; les enfans orneront vos gazons encore mieux que vos ſentinelles.

J'aimerois à voir la ſtatue du bon roi environnée de la génération qui vient de naître; & les enfans, en conſervant le ſouvenir de leurs premiers jeux, auroient appris de bonne heure à bénir ſa mémoire & à redire ſes vertus à la génération ſuivante.

CHAPITRE DXXX.

Dictionnaires.

Pankouke & Vincent les commandent à tout compilateur armé de ſcribes; on bâtit des volumes par alphabet, ainſi que l'on conſtruit un édifice dans l'eſpace de tant de mois. L'œuvre eſt ſûre avec les manœuvres.

On a tout mis en dictionnaires. Les ſavans s'en plaignent; ils ont tort. Ne faut-il pas que la ſcience deſcende dans toutes les conditions? Ne faut-il pas qu'elle ſoit hachée, pour être reçue par le plus grand nombre? Priſe en maſſe, elle effraieroit. Si telle ſcience étoit entiere & parfaite, on auroit tort de la morceler; mais aucune n'a cet avantage: toutes en ſont loin encore. Nous n'avons que des matériaux proprement dits: & les débris de la choſe valent la choſe même.

Tant mieux, ſi l'on a trouvé le ſecret d'inſtruire à peu de frais; ſi l'on a évité les recherches pénibles, laborieuſes. Quant aux erreurs, elles ſe gliſſent par-tout; les gros livres n'en ſont pas plus exempts que les abrégés. Ce qu'il y a de plus important, c'eſt que certaines connoiſſances ſoient à la portée de tout le monde.

Les dictionnaires ne contiennent pas tous les mots usités parmi le peuple ; ils sont insuffisans pour une foule d'expressions qui valent bien celles que les poëtes & les orateurs ont consacrées, & qui tiennent à des pratiques curieuses & journalieres. Un François enseignoit à des mains royales à faire des boutons ; quand le bouton étoit fait, l'artiste disoit : *A présent, Sire, il faut lui donner le fion.* A quelques mois de-là, le mot revint dans la tête du roi ; il se mit à compulser tous les dictionnaires François, Richelet, Trévoux, Furetiere, l'académie françoise, & il n'y trouva pas le mot dont il cherchoit l'explication. Il appella un Neuchatelois qui étoit alors à sa cour, & lui dit : dites-moi ce que c'est que le *fion* dans la langue françoise ? Sire, reprit le Neuchatelois, le *fion* c'est la bonne grace.

Graves auteurs, graves penseurs, naturalistes, politiques, historiens, vous n'êtes pas dispensés de donner le *fion* à vos livres ; sans le *fion*, vous ne ferez pas lus. Le *fion* peut s'imprimer dans une page de métaphysique, comme dans un madrigal à Glycere. Académiciens qui parlez de goût, étudiez le *fion*, & placez ce mot dans votre Dictionnaire qui ne s'acheve point.

CHAPITRE DXXXI.

Muſées.

Etabliſſemens nouveaux, que quelques particuliers s'efforcent de naturaliſer parmi nous. Ils auront beaucoup de peine à réuſſir, parce qu'il y a trop peu de liberté dans notre gouvernement, pour que chacun donne un développement sûr à ſes vues particulieres, & que la capitale a plutôt des goûts & des fantaiſies qu'un amour réel & conſtant pour les ſciences & pour les arts.

Avec quel zele infatigable M. de la Blancherie n'a-t-il pas pourſuivi l'ouverture de ces aſſemblées ! Chaque jour il avoit à combattre quelque nouvel obſtacle. Son muſée s'ouvroit, ſe fermoit, tomboit, ſe relevoit ; il le promenoit dans tous les quartiers ; & jamais il n'a pu recevoir une aſſiette ſolide & fixe, parce que les hommes ne s'aſſembleront jamais pour mêler leurs idées, leurs vues, leurs entrepriſes autre part que dans une république. Il nous manquera toujours un point de réunion pour l'éloquence, pour les belles-lettres, pour la philoſophie ; il faut que ceux qui cultivent ces arts, travaillent iſolés, & ils n'en vaudront que mieux. On tente de le

donner, ce point fixe, aux ſciences exactes, à la phyſique, à la chymie, aux mathématiques. M. Pilatre de Rozier ſera-t-il plus heureux que M. de la Blancherie? Verra-t-on accourir en foule les ſavans, les artiſtes, les amateurs nationaux ou étrangers?

Les proſpectus étalent de ſuperbes promeſſes; les commiſſaires ont prononcé, le gouvernement a accordé ſa protection à l'hôtel où tous les chefs-d'œuvre des arts doivent ſe réunir. Toutes les claſſes de citoyens ſont averties de venir à tel jour & à telle heure puiſer dans le vaſte baſſin des ſciences; mais l'exécution répondra-t-elle à tout ce grand appareil? J'en doute fort, même pour les ſciences qui n'alarment point l'adminiſtration.

Toute aſſemblée publique eſt trop contraire à l'eſprit du gouvernement François, pour qu'elle ait lieu; & toute ſociété qui ne fera pas ſes loix elle-même & qui les recevra, ne pourra ni ſe maintenir, ni pourſuivre, ni chérir ſes travaux. Ces ſortes d'établiſſemens me paroiſſent impraticables, parce qu'il n'y a à Paris que des liaiſons ſuperficielles, & que les prohibitions ſont ſi aiſées, ſi multipliées, qu'il ne faut que le ſot rapport d'un ſubalterne, ou la mauvaiſe humeur d'un homme en place, pour diſſoudre l'aſſemblée d'hommes les plus éclairés & les plus animés du bien public.

CHAPITRE DXXXII.

Bureaux d'Eſprit.

On appelle ainſi toute maiſon où la maîtreſſe affiche ſon goût pour la littérature, fait profeſſion d'en parler, & ſe pique de s'y connoître. On ne voit plus guere aujourd'hui de ces ſocietés que l'on citoit il y a quelque tems. Elles ſont diſſoutes, parce que le goût des lettres eſt répandu par-tout, & que le titre d'académicien ne donne pas plus d'eſprit à l'individu qui le porte, qu'à la maiſon qu'il fréquente. On penſe, on parle, & l'on raiſonne ſans ces directeurs de littérature; elle eſt infiniment connue & cultivée dans toutes les claſſes.

Une femme eſt toujours dupe de vouloir regner autrement que par l'empire des graces ou par celui de la bonté. On peut tout feindre, excepté l'eſprit des lettres. Quand on ne les cultive que par air ou comme une reſſource, les difficultés naiſſent & offrent un écueil dangereux.

Qu'a fait une femme qui veut entrer ſubitement & comme actrice dans le ſanctuaire des muſes & de la philoſophie? Elle a lorgné, perſifflé, minaudé, fait des nœuds & des riens;

riens ; elle a gâté ſon eſprit dans une mer de futilités ; elle n'a fait attention qu'au brillant, & s'eſt toujours arrêtée à la ſuperficie. Elle s'aveugle elle-même ; cependant elle croit pouvoir décider d'un livre comme d'un pompon. La pareſſe de ſon eſprit l'empêche d'examiner ; le peu d'énergie de ſon ame ne lui permet pas de ſaiſir les traits marqués ; ſa légereté repoſe ſur quelques détails, & ne peut embraſſer le plan. Elle prononce comme elle ſent, d'une maniere vague, incertaine & peu ſûre.

Qu'elle ouvre ſa porte à cet eſſaim d'auteurs qui, ſans nom & ſans talens, ſont dix fois plus orgueilleux que les auteurs connus. Ils arrivent pour mettre à contribution ſon ton admiratif. Le ſatyrique vient chercher près d'elle des traits propres à la comédie. Elle ſiege ſur ſon petit tribunal, où en jugeant, elle eſt jugée la premiere. Obligée de louer ceux qui ſont préſens, les derniers venus ſe montrent jaloux. Alors la diviſion ſe met dans la troupe ; elle veut concilier les mécontens, & des jugemens contradictoires ſortent de ſa bouche. L'aigreur devient acharnement ; elle auroit plutôt pacifié les puiſſances belligérantes, que de réunir ces partis oppoſés.

Elle a voulu ſe rendre médiatrice, elle eſt chanſonnée des deux côtés : ce qui eſt fort cruel, après avoir reçu tant de vers à ſa

louange. Elle reſte enfin ſeule, forcée de protéger encore un auteur de la foire ou de l'opéra-comique, qui l'ennuie & qu'elle écoute pour ne pas paroître déſœuvrée.

Les femmes diſtinguées ont renoncé à ce ridicule, encore en vogue, il y a trente années, & l'ont laiſſé à quelques petites femmes d'académiciens, qui ont beſoin de plâtrer la réputation de leurs maris, & qui ſont curieuſes auſſi de juger par elles-mêmes du talent des jeunes auteurs. Les femmes ſenſées, qui ſont étrangeres à toutes les prétentions de la gent académique, ne ſe livrent pas à un engouement particulier; elles ne répétent point le jargon des jugeurs modernes, ne ſe perdent pas dans les pédanteſques diſcuſſions du goût, & n'ont point la fureur de s'éloigner du bon ſens pour courir après l'eſprit.

On trouve donc aujourd'hui l'académie françoiſe dans beaucoup de maiſons. Il n'eſt plus beſoin d'aller au Louvre pour y entendre des vers & de la proſe; on en fait dans le monde tout auſſi-bien que les jurés beaux-eſprits. Ils n'ont de plus que le ridicule de leurs prétentions excluſives.

CHAPITRE DXXXIII.

Monſieur le Public.

Le public exiſte-t-il ? Qu'eſt-ce que le public ? Où eſt-il ? Par quel organe manifeſte-t-il ſa volonté ? Ne s'imagine-t-il pas ſouvent prononcer, quand il dédaigne ou bien quand il s'engoue ? Dites à un homme en place, *le public déſapprouve ;* il répond : *j'ai auſſi mon public, lequel approuve, & je m'en tiens à celui-là.*

Un autre dit : *le public, je le fais parler comme je veux ; il ne tient qu'à moi de lui donner telle ou telle impreſſion.* Et il dit vrai, du moins pour quelque tems.

Qu'eſt-ce donc que ce public, que l'auteur d'*Acajou* a traité avec un ton ſi cavalier ? Il manque d'un point de réunion ; & comme il ne peut jamais former à Paris une ſeule & même voix, c'eſt un compoſé indéfiniſſable.

Un peintre qui voudroit le repréſenter ſous ſes véritables traits, pourroit le peindre ſous la figure d'un perſonnage en cheveux longs & en habit galonné, une calotte ſur la tête & l'épée au côté, portant le manteau court & les talons rouges, tenant en main

une canne à bec-à-corbin, ayant une épaulette, la croix à la boutonniere gauche & l'aumuce ſur le bras droit. Vous voyez que ce *monſieur* doit raiſonner à peu près comme il eſt vêtu.

Je citerai encore l'admirable production, trop peu lue, intitulée : *le Charlatan, ou le docteur Sacroton*, où l'on voit un tableau du public. Il conſiſte en différens mannequins de toutes ſortes de grandeurs & de figures. Le charlatan s'en ſert pour enhardir ſon éleve, qui tremble de débuter ſur le Pont-Neuf. Il lui crie d'enviſager ce public formidable tel qu'il eſt ; & le diſciple, convaincu que le public n'eſt qu'une aſſemblée de mannequins, parle & harangue hardiment.

Il eſt cependant un public ; mais ce n'eſt pas celui qui a la fureur de juger avant de comprendre. Du choc de toutes les opinions, il réſulte un prononcé qui eſt la voix de la vérité, & qui ne s'efface point. Mais ce public eſt peu nombreux ; il n'a ni chaleur, ni eſprit de parti, ni précipitation ; il n'eſt point dans les anti-chambres des hommes en place, & c'eſt de lui que Madame de Sévigné a dit : *Le public n'eſt ni fou ni injuſte* ; ou comme le diſoit une autre femme pleine d'eſprit, *c'eſt que la raiſon finit toujours par avoir raiſon*.

CHAPITRE DXXXIV.

Anecdote.

Un médecin fameux, qui ne fait la médecine que pour les gens riches, fut appellé chez un homme aisé. Il se chargea volontiers de le traiter. Pendant la convalescence du malade, le laquais de ce dernier se trouve indisposé. Le convalescent en reconduisant son médecin, le prie de s'arrêter un moment dans l'entresol, pour donner un conseil à son laquais. Le médecin lui donne le conseil; mais le maître, un mois après, l'ayant fait avertir de passer chez lui, il n'y vint pas.

Etonné de ce procédé, il en demanda la raison au médecin, dans une maison où il le rencontra. Voici la réponse du docteur : *En m'écrivant, Monsieur, vous ne m'avez pas marqué si c'étoit pour vous ou pour votre laquais. Je n'ai point été chez vous; car je suis bien aise de vous prévenir que je ne fais point la médecine pour les laquais.*

CHAPITRE DXXXV.

Pieces de deux Sols.

Les pieces de deux ſols, dont l'empreinte eſt preſqu'effacée, ſont un objet perpétuel de diſputes, & donnent lieu, dans les marchés publics, a de fréquens pugilats. Deux crocheteurs ſe caſſent la mâchoire pour l'intérêt de deux liards; mais tout eſt relatif.

La cour des monnoies a voulu que la piece de deux ſols, marquée ou non marquée, eût ſon cours. Tout vendeur s'étoit obſtiné à vouloir les réduire à ſix liards de ſa pleine autorité. A cet effet, on les rayà d'une croix pour déſigner celles qui étoient uſées. Or, l'arrêt portoit défenſe de rayer ainſi les pieces. Ce débat a occaſionné un nombre infini de gourmades & de clameurs, & l'on s'égoſilloit pendant vingt minutes, avant de pouvoir fixer irrévocablement le taux de la piece.

Il ſeroit facile de ſuivre la méthode uſitée en Eſpagne. Des hommes ſe promenent avec une corbeille pleine de nouvelles pieces, & le public leur apporte les vieilles en échange; car c'eſt le gouvernement qui doit ſupporter en plein le déchet des monnoies. Le peu-

ple à Paris, n'en donneroit pas la raiſon politique ; mais il la ſent par inſtinct, & il crie très-haut quand on veut l'obliger à perdre ſur le ſigne repréſentatif. Il doit être immuable. La piece effacée doit avoir ſon cours comme la piece neuve, & ſans aucune diminution.

CHAPITRE DXXXVI.

Marchandes de Modes.

Aſſiſe dans un comptoir, à la file l'une de l'autre, vous les voyez à travers les vitres. Elles arrangent ces pompons, ces colifichets, ces galans trophées que la mode enfante & varie. Vous les regardez librement, & elles vous regardent de même.

Ces boutiques ſe trouvent dans toutes les rues. A côté d'un armurier qui n'offre que des cuiraſſes & des épées, vous ne voyez que des touffes de gaze, des plumes, des rubans, des fleurs & des bonnets de femmes.

Ces filles, enchaînées au comptoir, l'aiguille à la main, jettent inceſſamment l'œil dans la rue. Aucun paſſant ne leur échappe. La place du comptoir, voiſine de la rue, eſt toujours recherchée comme la plus favorable, parce que les brigades d'hommes qui

paſſent, offrent toujours le coup-d'œil d'un hommage.

Le fille ſe réjouit de tous les regards qu'on lui lance, & s'imagine voir autant d'amans. La multitude des paſſans varie & augmente ſon plaiſir & ſa curioſité. Ainſi ce métier ſédentaire devient ſupportable, quand il s'y joint l'agrément de voir & d'être vue ; mais la plus jolie du comptoir devroit occuper conſtamment la place favorable.

On apperçoit dans ces boutiques des minois charmans à côté de laides figures. L'idée d'un ſerrail ſaiſit involontairement l'imagination ; les unes ſeroient au rang des ſultanes favorites, & les autres en ſeroient les gardiennes.

Pluſieurs vont le matin aux toilettes avec des pompons dans leurs corbeilles. Il faut parer le front des belles, leurs rivales ; il faut qu'elles faſſent taire la ſecrete jalouſie de leur ſexe, & que par état, elles embelliſſent toutes celles qui les paient & qui les traitent avec hauteur. Quelquefois le minois eſt ſi joli, que le front altier de la riche dame en eſt effacé. La petite marchande en robe ſimple ſe trouve à une toilette dont elle n'a pas beſoin : ſes appas triomphent & effacent tout l'art d'une coquette. Le courtiſan de la grande dame devient tout-à-coup infidele ; il ne lorgne plus dans le coin du miroir que la bouche fraîche & les joues merveil-

lès de la petite qui n'a ni Suiſſe ni aïeux.

Plus d'une auſſi ne fait qu'un ſaut du magaſin au fond d'une berline angloiſe. Elle étoit fille de boutique ; elle revient un mois après y faire ſes emplettes, la tête haute, l'air triomphant, & le tout pour faire ſécher d'envie ſon ancienne maîtreſſe & ſes cheres compagnes.

Elle n'eſt plus aſſujettie au comptoir ; elle jouit de tous les dons du bel âge. Elle ne couche plus au ſixieme étage dans un lit ſans rideaux, réduite à attraper en paſſant le ſtérile hommage d'un maigre clerc de procureur. Elle roule avec le plaiſir dans un leſte équipage ; &, d'après cet exemple, toutes les filles, regardant tour-à-tour leur miroir & leur triſte couchette, attendent du deſtin le moment de jeter l'aiguille & de ſortir d'eſclavage.

En paſſant devant ces boutiques, un abbé, un militaire, un jeune ſénateur y entrent pour conſidérer les belles. Les emplettes ne ſont qu'un prétexte ; on regarde la vendeuſe & non la marchandiſe. Un jeune ſénateur achete une bouffante ; un abbé ſémillant demande de la blonde ; il tient l'aune à l'apprentiſſe qui meſure : on lui ſourit, & la curioſité rend le paſſant de tout état acheteur de chiffons.

Quelques boutiques de marchandes de modes ſont montées ſur un ton ſévere, comme

pour contraſter fortement avec les autres. Là toutes les filles ſont recluſes ; c'eſt la main de la chaſteté contrainte qui arrange ces ajuſtemens voluptueux dont ſe parent les courtiſannes. Là on les habille, mais on ne les imite pas ; on ne garde rien pour ſoi des ornemens ſéducteurs que l'on prodigue aux filles d'opéra. On travaille bien pour elles ; mais il n'eſt pas même permis de les voir. Imaginez des cuiſinieres qui ne goûteroient jamais à la ſauce : tel eſt l'état de ces filles gardées & travaillant ſous l'œil de la ſévérité aux attributs de la licence.

Mais la maîtreſſe du magaſin eſt ſi étonnée elle-même de l'ordre miraculeux qu'elle a établi & qu'elle maintient, qu'elle le raconte à tout venant, comme un prodige continuel. On diroit que c'eſt une gageure qu'elle a faite à la face de l'univers, & qu'elle veut faire dire à l'hiſtoire : dans Paris eſt une boutique de marchande de modes, où toutes les filles ſont chaſtes ; & ce phénomene eſt dû à l'exemple de ma vertu & à ma vigilance.

Mais j'oubliois que le travail des modes eſt un art ; art chéri, triomphant, qui dans ce ſiecle a reçu des honneurs, des diſtinctions. Cet art entre dans le palais des rois, y reçoit un accueil flatteur. La marchande de modes paſſe au milieu des gardes, pénetre l'appartement où la haute nobleſſe n'entre pas encore. Là on décide ſur une

robe, on prononce ſur une coëffure, on examine tout le jeu d'un pli heureux. Les graces ajoutant aux dons de la nature, embelliſſent la majeſté.

Mais qui mérite d'obtenir la gloire, ou de la main qui deſſine ces ajuſtemens, ou de celle qui les exécute? Problême difficile à réſoudre. Peut-on dire ici, *inventes, tu vivras*? Qui ſait de quelle tête féminine part la féconde idée qui va changer tous les bonnets de l'Europe, & ſoumettre encore des portions de l'Amérique & de l'Aſie à nos collets montés?

La rivalité entre deux marchandes de modes a éclaté derniérement, comme entre deux grands poëtes. Mais l'on a reconnu que le génie ne dépendoit pas des longues études faites chez Mademoiſelle Alexandre, ou chez M. Baulard. Une petite marchande de modes de l'humble quai de Geſvres, bravant toutes les poétiques antécédentes, rejetant les documens des vieilles boutiques, s'élance, prend un coup-d'œil ſupérieur, renverſe tout l'édifice de la ſcience de ſes rivales. Elle fait révolution, ſon génie brillant domine, & la voilà admiſe auprès du trône.

Auſſi quand le cortege royal s'avance dans la capitale, que le pavé étincele ſous le fer des courſiers que monte une noble élite de guerriers, que tout le monde eſt aux fenê-

tres, que tous les regards plongent au fond du char étincelant, la reine, en paſſant, leve les yeux & honore d'un ſourire ſa marchande de modes.

Sa rivale en ſeche de jalouſie, murmure de ſes ſuccès, cherche à les rabaiſſer, ainſi que fait un journaliſte dans ſes feuilles contre un auteur applaudi. Mais la reine eſt l'arbitre des modes; ſon goût fait loi, & ſa loi eſt toujours gracieuſe.

Les marchandes de modes ont couvert de leurs induſtrieux chiffons la France entiere & les nations voiſines. Tout ce qui concerne la parure a été adopté avec une eſpece de fureur par toutes les femmes de l'Europe. C'eſt une contrefaçon univerſelle; mais ces robes, ces garnitures, ces rubans, ces gazes, ces bonnets, ces plumes, ces blondes, ces chapeaux font aujourd'hui que quinze cents mille demoiſelles nubiles ne ſe marieront pas.

Tout mari a peur de la marchande de modes, & ne l'enviſage qu'avec effroi. Le célibataire, dès qu'il voit ces coëffures, ces ajuſtemens, ces panaches dont les femmes ſont idolâtres, réfléchit, calcule & reſte garçon. Mais les demoiſelles vous diront qu'elles aiment autant des poufs & des bonnets hiſtoriés que des maris. Soit.

CHAPITRE DXXXVII.

Carmélites.

Une fille de Louis XV, Madame Louiſe de France, a pris le voile de Carmélite, & a prononcé ſes vœux dans le monaſtere de St. Denis. Ce renoncement à la cour pour les auſtérités du cloître, a fait grand bruit dans le tems.

La ducheſſe de la Valliere, tendre amante de Louis XIV, ſe fit auſſi Carmélite en 1675, & vécut trente-cinq ans dans les larmes de l'amour & de la pénitence.

Leur genre de vie eſt fort auſtere; mais la tempérance & une vie réglée font qu'elles pouſſent loin leur carriere. Le jeûne habituel allonge les jours de l'homme; & c'eſt dans les couvens qu'il faut chercher ces individus vivaces qui doivent au régime exact de longues années. Voilà un ſujet de réflexions pour les mondains uniquement attachés à cette vie, & qui aiment à vivre; mais il ne faut pas qu'ils ſe livrent à la gourmandiſe; c'eſt ce que nous dit l'exemple des Carmélites, qu'une grande frugalité dans le boire & dans le manger, qu'une nourriture ſévere & toujours égale, que la diete enfin accroît les

forces vitales, & que la ſobriété vigoureuſe enterrera conſtamment l'intempérance.

Ainſi les ſœurs Carmélites ſont utiles en ce qu'elles donnent à tous les humains leurs freres une perpétuelle leçon ; en ce qu'elles prêchent le régime aux partiſans de la bonne chere, à cette foule de gourmands qui ne peuvent s'imaginer qu'un peu de pain, de légumes & d'eau ſuffiſent pour ſoutenir à la fois la vie, la ſanté & la force.

La ſœur Louiſe-Marie de France, religieuſe Carmélite à Saint-Denis, a eu la conſolation de voir pluſieurs Carmes déchauſſés, animés tout-à-coup par ſon exemple, condamner le relâchement qui s'étoit gliſſé parmi eux ſur quelques points de leur inſtitut primitif, & religieux plus fervens, embraſſer la regle dans toute ſa rigueur.

La ſœur Louiſe-Marie de France, pour protéger des vues auſſi recommandables, ſuppliа ſon auguſte pere d'obtenir un bref du pape, qui les autoriſât à vivre ſous une diſcipline plus ſévere ; & le bref du pape eſt venu récompenſer l'héroïſme monaſtique de ces Carmes déchauſſés, qui font à Charenton l'édification des ſœurs Carmélites.

Si j'avois à trouver le plus heureux ou le plus malheureux des hommes, j'irois le chercher dans un cloître, a dit l'abbé Trublet. Cette réflexion a de la profondeur.

CHAPITRE DXXXVIII.

Mémoires imprimés.

Si les injures ne les défiguroient pas trop ſouvent, la ſociété en retireroit un grand avantage dans les affaires litigieuſes.

Comme il y a des hommes qui, par ton, ou plutôt par un ſecret intérêt, contrediſent les choſes les plus claires, les plus utiles, & réduiſent tout en problême, on a vu des *parleurs* aſſez ennemis de la juſtice & de l'ordre pour condamner cette défenſe publique de l'opprimé, toujours formidable à l'oppreſſeur, & qui, en éclairant le public, dirige les magiſtrats & peut leur ſauver beaucoup d'écarts : *Vox populi, vox Dei.*

Si la découverte de l'imprimerie eſt un préſent divin fait aux hommes, c'eſt ſur-tout lorſqu'elle peut ſervir à intereſſer une nation entiere, à la rendre attentive aux droits de l'infortuné ſans nom & ſans crédit. Rien ne doit plus irriter le méchant & l'homme injuſte que l'idée de voir le flambeau ſubitement enfoncé dans les ténebres, où ils cachoient leurs actions honteuſes.

L'honnête homme ne craint point les recherches que l'on peut faire ſur ſa vie privée.

Semblable à ce Romain vertueux, il habiteroit volontiers une maiſon diaphane. C'eſt donc une inſtitution qui mérite d'être conſervée, que celle qui traduit d'abord, en préſence du public, les combats qui doivent ſe porter ſous l'œil des juges. Ils ſeront plus aſſurés dans leur marche, parce que la queſtion aura été débattue & apperçue ſous toutes ſes faces.

La voix publique a une droiture & une force que le philoſophe ne ſe laſſe point d'admirer. Rarement elle s'égare; & même lorſqu'elle ſe trompe, elle fait toujours des obſervations aſſez juſtes, dont on peut profiter.

Quand un peuple deviendra fin & ruſé, l'injuſtice ſe perfectionnera chez lui dans l'art de ſe couvrir des apparences de l'équité. Ses voiles d'iniquités ſeront plus épais, & il n'y aura que des mains hardies qui pourront les déchirer.

Le riche a l'avantage ſur le pauvre qu'il peut employer pour ſa défenſe les plus hauts talens, appuyer ſon uſurpation de tous les dehors impoſans de l'éloquence. Le pauvre eſt ſeul. S'il n'a pas la reſſource d'intéreſſer le public & de promettre à ſon défenſeur la gloire qui accompagne le courage déſintéreſſé, il ſuccombera.

Le plus terrible frein qu'on puiſſe oppoſer enfin à l'injuſtice qui foule aux pieds les loix

dès qu'elle croit n'être pas apperçue, eſt la menace d'amener ſes violences ſourdes au grand jour. Alors elle frémira, elle accordera à la crainte de la honte ce qu'elle aura refuſé au tribunal de la conſcience.

Nous le répétons, il n'y a que l'homme dont la vie cherche l'ombre, qui puiſſe réclamer contre cet uſage propre à démaſquer les fourbes, à intimider les hypocrites, à comprimer le crime dans le cœur du méchant, qui craint plus ordinairement l'infamie que ſes propres remords.

Ne diſſimulons pas qu'on peut abuſer de cet avantage, qu'on l'a fait; & de quoi n'abuſe-t-on point? Mais les abus ſont en trop petit nombre pour contrebalancer l'utilité qui réſulte de la publicité des faits litigieux. Le vrai perce toujours; il a un caractere qu'on ne peut méconnoître. Ce qui appartient à la calomnie, n'eſt point durable; elle ſe trahit toujours par quelque côté. D'ailleurs, les mémoires injurieux ſont ſupprimés, & les auteurs flétris.

La profeſſion des lettres devoit être indiſpenſablement liée à celle d'avocat, ou plutôt ce ne devroit être, comme chez les anciens, qu'un ſeul & même état. Mais les vieux avocats voulant ſe réſerver excluſivement le droit lucratif de ſigner des *pieces d'écriture*, que le plus ſouvent ils n'ont pas faites, ont déclaré la guerre aux jeunes, afin d'éloigner

des copartageans incommodes. Ils ont imaginé toutes les entraves pour ôter à une profeſſion noble ſa liberté, pour y briſer le reſſort des grandes ames. Ils ſe ſont oppoſés à ſon affranchiſſement : de ſorte qu'avec le *tableau*, l'ordre des avocats n'eſt plus aujourd'hui qu'une communauté de procureurs.

CHAPITRE DXXXIX.

Maris.

Les maris ont paru adopter définitivement ces deux vers de la Noue :

La plainte eſt pour le fat, le bruit eſt pour le ſot;
L'honnête homme trompé s'éloigne & ne dit mot.

La honte ne rejaillit que ſur celui qui ſemble la ſouffrir volontairement. Tant que les choſes ſont dans l'ombre (& tout ſe paſſe aujourd'hui décemment), un mari n'en eſt point reſponſable ; mais ſi elles parviennent au grand jour, il peut alors uſer de quelque rigueur. Ordinairement le mari ne fait point retentir les tribunaux de ſes diſgraces domeſtiques ; il dit à ſa femme : je ne veux pas cauſer vos malheurs ; ſoyez libre, jouiſſez de tel contrat de rente ; le re-

venu vous en ſera payé en quelque lieu que vous vous tranſportiez ; mais nous ne nous verrons plus. Je vous prie ſeulement de quitter la capitale pour quelque tems, afin d'effacer le bruit qui court. Une nouvelle en détruit aiſément une autre dans ce pays frivole.

Telle eſt l'honorable capitulation. La femme fait ſonner bien haut le ſacrifice de la capitale ; elle s'écrie : comment peut-on vivre en province ? En vain ſon intime amie lui dit qu'on vit maintenant à la pariſienne dans preſque toutes les villes ; elle veut que ſon mari lui ſache gré de ſon départ, & qu'il augmente en conſéquence la penſion annuelle.

Les maris Pariſiens ne ſont pas des maîtres abſolus dans leur maiſon ; leurs épouſes ne ſont point aſſervies à l'obéiſſance. Un air d'égalité regne entr'eux : point de ton marital ; chacun vit de ſon côté, & choiſit ſes amuſemens & ſes ſociétés. Perſécuter ſa femme, la contrarier, ſeroit une choſe odieuſe & généralement condamnée ; mais quelle que ſoit la vie particuliere, jamais on ne manque aux égards que l'on ſe doit réciproquement. Voyez-les enſemble : c'eſt l'image de la concorde ; c'eſt le langage, ſinon de l'amitié, au moins de la complaiſance attentive. Jamais les diſputes intérieures ne ſont remarquées de l'étranger : ce

[illegible] un vrai scandale. La femme aigre, impérieuse, rencontre ordinairement un mari plus raisonnable, qui lui cède & ne fait que rire de ses caprices.

Elles [illegible] par leurs intérêts domestiques, ils les soutiennent de concert & avec prudence. La coutume de Paris donne aux femmes des droits très-étendus qu'elles n'ont point ailleurs : aussi sont-elles consultées sur toutes les affaires, qui ne se font que par leur entremise. Sans les femmes, aucune affaire ne se conclut.

Quelquefois deux époux, après avoir mené chacun une vie dissipée, viennent à se reconnoître, & se rapprochent sur la fin de leur carrière. Ils se pardonnent leurs torts réciproques. Une douce amitié fait alors le charme de leur vieillesse. Ils goûtent, quoiqu'un peu tard, ce bonheur domestique auquel rien ne peut suppléer. Tels se seroient aimés constamment toute leur vie, s'ils n'en eussent pas prononcé le serment à l'autel.

Il faut avertir les étrangers que tous les anciens contes faits sur la débonnaireté des maris ne sont plus de mise dans aucune société ; qu'on ne parle des infidélités des femmes, que quand l'histoire est narrée en jolis petits vers : alors on peut la lire publiquement aux dames assemblées. Mais jamais on ne parle en prose des disgraces

maritales ; il faut qu'elles aient un air poétique pour avoir cours dans le monde. On a vu des étourdis raconter en pleine table à des femmes leur propre hiſtoire, ſans y entendre malice. Cet accident fâcheux pouvant ſe renouveller dans une ſociété, l'on eſt convenu généralement qu'on ne plaiſanteroit plus dorénavant d'aucune maniere ſur les maris trompés ou débonnaires ; & cette loi bien conçue eſt fort ſage.

CHAPITRE DXL.

Mimes d'un Genre nouveau.

J'ai vu trois hommes doués d'un talent ſingulier. Ils imitoient parfaitement ce que perſonne ne ſonge à imiter, comme le bruit léger d'une mouche qui vole & bourdonne, d'une porte qui ſe ferme, & de la clef qui tombe, d'un pot qui ſe caſſe. Vous entendez enſuite le chant de vingt religieuſes, où vous diſtinguez les voix jeunes & les voix caſſées ; une proceſſion, un enterrement que coupe un embarras, la voix meſurée des prêtres & la voix rauque des voituriers. L'œil voit l'auteur qui crée tous ces tons différens, & l'oreille s'étonne de leur vérité & de leur préciſion.

Le même homme a table se métamorphose rapidement en plusieurs personnages, pierre, fil, chante, sanglotte, crétine, tousse, fait le lourd, le niais, l'aveugle, le gourmet. Chaque tableau passe comme un éclair, ce sont des nuances fines, délicates, promptes, qui donnent à sa physionomie des physionomies diverses, & qui lui impriment une prodigieuse & incroyable mobilité.

Il seroit impossible de donner aux étrangers une idée de ce talent rare & pittoresque; il faut le voir. S'il est impossible à la plume de représenter le jeu pathétique de la Dumesnil, les graces de feu Poisson, la naïveté de Mademoiselle Dangeville, il me seroit encore plus difficile de décrire le jeu fin de ces mêmes. Heureux imitateurs des accidens variés de la nature, elle leur fournit une multitude de traits qu'on n'a jamais songé à faire passer sur nos théâtres. Nos salles seroient trop vastes pour ces imitations fines & déliées, qui déguisent l'art avec tant d'adresse. Il faut voir & entendre ces mêmes; & lorsqu'on les a vus & entendus, on a peine à comprendre comment l'art a pu s'approcher de ce point de perfection. Sortez d'auprès d'eux, & allez voir Preville, comédien du roi : son jeu ne vous paroîtra plus qu'une grimace, une charge perpétuelle, une attitude maniérée.

CHAPITRE DXLI.

Hôtel de la Force.

Cet hôtel appartenoit à Jacques de Caumont, *Duc de la Force*. Le haſard a voulu qu'il devint une véritable maiſon de force, & l'on n'ôtera plus déſormais de la tête du petit peuple que cet *Hôtel de la Force* prend ſa dénomination des guichets, des clefs & des larges verroux. Ainſi l'origine de pluſieurs antiquités eſt devenue équivoque par l'ignorance ou l'entêtement du peuple.

Cette priſon eſt un exemple du bien qu'amenent les juſtes réclamations des écrivains plaidant la cauſe de l'humanité. Il faut donc écrire, ou plutôt tourmenter la partie qui gouverne. La punition d'une faute n'eſt plus un ſupplice, l'imprudence ne ſe trouve plus à côté du crime; on n'y a point creuſé ces cachots & ces ſouterreins, où je ne ſais quel oubli cruel ajoutoit à la rigueur de la loi.

Louis XVI (qu'il en ſoit béni)! jettant un regard paternel ſur ces lieux d'horreur & de miſere, a accordé aux priſonniers les commodités qui peuvent alléger leur état, & ôter aux infortunés, quels qu'ils ſoient,

le ſentiment affreux du déſeſpoir. La queſtion a été anéantie ainſi que les cachots, & l'on reconnoît aujourd'hui que c'étoit une cruauté gratuite.

Louis XVI a donné pluſieurs édits bienfaiſteurs de cette eſpece. Il ne faudroit pas d'autres trophées alentour de ſa ſtatue, que le titre de ces édits publiés ſous ſon regne. La nation en attend de nouveaux auſſi favorables à la partie ſouffrante. Ils viendront.... Oh, qu'il eſt beau de voir un homme enchâſſé dans un roi !

Fin du Troiſieme Volume.

TABLE
DES CHAPITRES.

CHAPITRE CCCLVIII. *Petit Préliminaire.* Page 1
CHAP. CCCLIX. *Le Nouveau Débarqué.* 5
CHAP. CCCLX. *Auvergnats.* 8
CHAP. CCCLXI. *Étameurs.* 9
CHAP. CCCLXII. *Pâtiſſiers, Rôtiſſeurs.* 10
CHAP. CCCLXIII. *Du Fouet du Charretier.* 13
CHAP. CCCLXIV. *Brouillards.* 15
CHAP. CCCLXV. *Meſquinerie.* 16
CHAP. CCCLXVI. *Entrepreneurs.* 17
CHAP. CCCLXVII. *Abat-jour chez les Marchands de draps.* 20
CHAP. CCCLXVIII. *Coureurs, Chiens-coureurs.* 21
CHAP. CCCLXIX. *Tueries.* 22
CHAP. CCCLXX. *Portiers.* 24
CHAP. CCCLXXI. *Audiences.* 27
CHAP. CCCLXXII. *Les petits Soupers.* 33
CHAP. CCCLXXIII. *Devinez.* 36
CHAP. CCCLXXIV. *Monſieur.* 39
CHAP. CCCLXXV. *Sages-Femmes.* 42
CHAP. CCCLXXVI. *De Blunet* 47

CHAP. CCCLXXVII. *Loueur de Livres.* 48
CHAP. CCCLXXVIII. *Le Cathéchiſte de Paroiſſe.* 50
CHAP. CCCLXXIX. *Cris de Paris.* 52
CHAP. CCCLXXX. *Muſique ambulante.* 54
CHAP. CCCLXXXI. *Accoucheurs.* 55
CHAP. CCCLXXXII. *Dentiſtes.* 58
CHAP. CCCLXXXIII. *Cuiſiniers.* 60
CHAP. CCCLXXXIV. *Marmite perpétuelle.* 66
CHAP. CCCLXXXV. *Porte-Dieu.* 67
CHAP. CCCLXXXVI. *Quinzaine de Pâques.* 71
CHAP. CCCLXXXVII. *Prônes.* 73
CHAP. CCCLXXXVIII. *Œuf de Poule.* 74
CHAP. CCCLXXXIX. *Le Livre de bois.* 77
CHAP. CCCXC. *La Rue du Pied-de-Bœuf.* 79
CHAP. CCCXCI. *Entrée de la Foire de Saint-Germain.* 81
CHAP. CCCXCII. *Rue Quincampoix.* 82
CHAP. CCCXCIII. *Plaiſirs du Roi.* 84
CHAP. CCCXCIV. *La funeſte Patache.* 86
CHAP. CCCXCV. *Quine.* 88
CHAP. CCCXCVI. *Sonneries.* 90
CHAP. CCCXCVII. *Deſtruction du Linge.* 92

CHAP. CCCXCVIII. *Caiſſe de Poiſſy.* 94
CHAP. CCCXCIX. *Vieilles Enſeignes.* 97
CHAP. CCCC. *Paſſe-par-tout.* 99
CHAP. CCCCI. *Perruque à trois marteaux.* 101
CHAP. CCCCII. *Coëffure des Enfans.* 103
CHAP CCCCIII. *Etiquette des Deuils.* 105
CHAP. CCCCIV. *Lettres aux Miniſtres.* 109
CHAP. CCCCV. *College des Quatre Nations.* Ibid
CHAP. CCCCVI. *A la Royale.* 116
CHAP. CCCCVII. *Poſte Royale.* 117
CHAP. CCCCVIII. *Combien cela peut-il valoir par an?* 119
CHAP. CCCCIX. *Attitude des Pariſiennes.* 121
CHAP. CCCCX. *Académie des Sciences.* 122
CHAP. CCCCXI. *Prôneurs de l'Antiquité.* 127
CHAP. CCCCXII. *Académie Royale de Chirurgie.* 129
CHAP. CCCCXIII. *Inſtituteur.* 139
CHAP. CCCCXIV. *Naiſſance d'un Prince.* 143
CHAP. CCCCXV. *Latiniſte.* 157
CHAP. CCCCXVI. *Francs-Bourgeois.* 161
CHAP. CCCCXVII. *Le nouvel Enrôlé.* 163

CHAP. CCCCXVIII. *Promenades publiques.* 168
CHAP. CCCCXIX. *Hauteur des Panaches.* 170
CHAP. CCCCXX. *Déménagemens.* 171
CHAP. CCCCXXI. *Courſes de Chevaux.* 175
CHAP. CCCCXXII. *Rats.* 177
CHAP. CCCCXXIII. *Portes des Couvens.* 179
CHAP. CCCCXXIV. *Surfaire.* 180
CHAP. CCCCXXV. *Proceſſion des Huiſſiers.* 181
CHAP. CCCCXXVI. *Débiteurs du Bon Ton.* 183
CHAP. CCCCXXVII. *Muſique des Gardes Françoiſes.* 184
CHAP. CCCCXXVIII. *Louvre.* 186
CHAP. CCCCXXIX. *Bréviaire.* 188
CHAP. CCCCXXX. *Viande en Carême.* 190
CHAP. CCCCXXXI. *Attrapes.* 191
CHAP. CCCCXXXII. *Mets hideux.* 195
CHAP. CCCCXXXIII. *S'écrire aux Portes.* 200
CHAP. CCCCXXXIV. *Sœurs Griſes.* 204
CHAP. CCCCXXXV. *Financieres.* 206
CHAP. CCCCXXXVI. *Domeſtiques de Louage.* 209
CHAP. CCCCXXXVII. *Enlévemens.* 211
CHAP. CCCCXXXVIII. *Trotoirs.* 215

CHAP. CCCCXXXIX. *Echoppes.* 218
CHAP. CCCCXL. *Dépouilleuſes d'Enfans.* 222
CHAP. CCCCXLI. *Directeur.* 223
CHAP. CCCCXLII. *Saccoches.* 226
CHAP. CCCCXLIII. *Fantaiſies.* 228
CHAP. CCCCXLIV. *L'air de Cour.* 229
CHAP. CCCCXLV. *Liſeurs de Gazettes.* 232
CHAP. CCCCXLVI. *Entreſols.* 239
CHAP. CCCCXLVII. *Vendeur de Tiſanne.* 241
CHAP. CCCCXLVIII. *La Curioſité.* 245
CHAP. CCCCXLIX. *Sallon de Peinture.* 248
CHAP. CCCCL. *Boueurs.* 253
CHAP. CCCCLI. *Charrettes.* 256
CHAP. CCCCLII. *Turgottines.* 257
CHAP. CCCCLIII. *Grandes Routes.* 260
CHAP. CCCCLIV. *Huiſſiers-Priſeurs.* 262
CHAP. CCCCLV. *Décrotteurs.* 268
CHAP. CCCCLVI. *Gouvernante.* 273
CHAP. CCCCLVII. *Peintres en Portraits.* 278
CHAP. CCCCLVIII. *Joueurs d'Inſtrumens.* 281
CHAP. CCCCLIX. *Curés.* 283
CHAP. CCCCLX. *Émeutes.* 287
CHAP. CCCCLXI. *Le Diacre Pâris.* 291
CHAP. CCCCLXII. *Roué.* 294

CAAP. CCCCLXIII. *Chanteurs publics.* 298
CHAP. CCCCLXIV. *Lait d'Aneſſe.* 300
CHAP. CCCCLXV. *Anon.* 301
CHAP. CCCCLXVI. *Accouchée.* 303
CHAP. CCCCLXVII. *Bacchantes.* 306
CHAP. CCCCLXVIII. *Cachets.* 308
CHAP. CCCCLIX. *L'Ours.* 310
CHAP. CCCCLXX. *Hôtel des Invalides.* 312
CHAP. CCCCLXXI. *Châtelet.* 316
CHAP. CCCCLXXII. *Armoiries de la Ville.* 319
CHAP. CCCCLXXIII. *Démolition du Petit-Châtelet.* 321
CHAP. CCCCLXXIV. *L'Arcade Saint-Jean.* 322
CHAP. CCCCLXXV. *Saints défigurés.* 323
CHAP. CCCCLXXVI. *Samaritaine.* 324
CHAP. CCCCLXXVII. *A trois pour un liard les Anglois.* 325
CHAP. CCCCLXXVIII. *Monter à Cheval.* 326
CHAP. CCCCLXXIX. *Chaiſe-à-Porteur.* 327
CHAP. CCCCLXXX. *Fouette Cocher.* 328
CHAP. CCCCLXXXI. *Peaux de Lapins.* 331
CHAP. CCCCLXXXII. *Porcs.* 332
CHAP. CCCCLXXXIII. *Placards.* 333

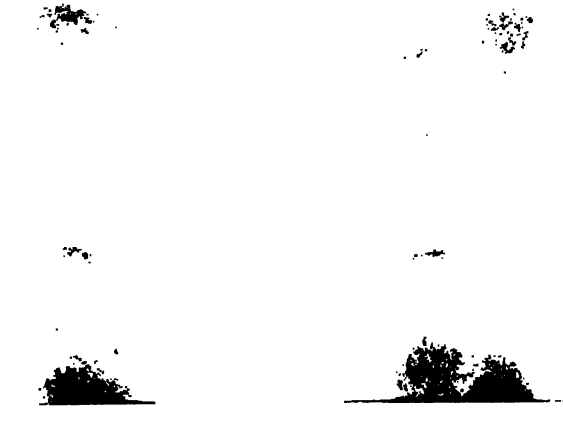
CHAP. CCCCLXXXIV. *Afficheurs.* 336
CHAP. CCCCLXXXV. *Eſtampes licencieuſes.* 338
CHAP. CCCCLXXXVI. *Tapiſſeries.* 340
CHAP. CCCCLXXXVII. *Jardin du Palais-Royal.* 343
CHAP. CCCCLXXXVIII. *Coutume.* 346
CHAP. CCCCLXXXIX. *Commiſſaires.* 348
CHAP. CCCCXC. *Meſſe de Minuit.* 353
CHAP. CCCCXCI. *Boutique de Perruquier.* 357
CHAP. CCCCXCII. *Femmes-de-Chambre.* 362
CHAP. CCCCXCIII. *Comédie clandeſtine.* 367
CHAP. CCCCXCIV. *La Fête des Rois.* 370
CHAP. CCCCXCV. *Almanach des Muſes.* 372
CHAP. CCCCXCVI. *Bagarre.* 375
CHAP. CCCCXCVII. *Rêves politiques.* 379
CHAP. CCCCXCVIII. *Toilette.* 383
CHAP. CCCCXCIX. *Pots de Fleurs.* 387
CHAP. D. *Les Accords.* 388
CHAP. DI. *Saint-Denis en France.* 390
CHAP. DII. *De l'Auteur du Syſtême de la Nature.* 395
CHAP. DIII. *Tours de Filoux.* 403
CHAP. DIV. *Les Rogations.* 407

CHAP. DV. *Le Landi.* 409
CHAP. DVI. *Jurés-Crieurs.* 412
CHAP. DVII. *Confeſſeurs.* 414
CHAP. DVIII. *Docteur de Sorbonne.* 418
CHAP. DIX. *Bureau qui manque à Paris.* 421
CHAP. DX. *Chartreux.* 423
CHAP. DXI. *Arſenal.* 425
CHAP. DXII. *Livres de Paroiſſe.* 426
CHAP. DXIII. *Portes des Spectacles.* 429
CHAP. DXIV. *Édits.* 433
CHAP. DXV. *College Royal.* 435
CHAP. DXVI. *Falots.* 438
CHAP. DXVII. *Enthouſiaſme.* 442
CHAP. DXVIII. *Économiſtes.* 444
CHAP. DXIX. *Martiniſtes.* 450
CHAP. DXX. *Para-Tonnerre.* 454
CHAP. DXXI. *Joûtes.* 457
CHAP. DXXII. *Gluck.* 459
CHAP. DXXIII. *Écrits de Voltaire.* 466
CHAP. DXXIV. *Mauſolées.* 474
CHAP. DXXV. *Charades.* 478
CHAP. DXXVI. *Acheteurs de Rentes Viageres.* 480
CHAP. DXXVII. *Vaches.* 494
CHAP. DXXVIII. *Petits Negres.* 496
CHAP. DXXIX. *Figure équeſtre de Henri IV.* 498
CHAP. DXXX. *Dictionnaires.* 500
CHAP. DXXXI. *Muſées.* 502
CHAP. DXXXII. *Bureaux d'Eſprit.* 504

CHAP. DXXXIII. *Monsieur le Public.* 507
CHAP. DXXXIV. *Anecdote.* 509
CHAP. DXXXV. *Pieces de deux Sols.* 510
CHAP. DXXXVI. *Marchandes de Modes.* 511
CHAP. DXXXVII. *Carmélites.* 517
CHAP. DXXXVIII. *Mémoires imprimés.* 519
CHAP. DXXXIX. *Maris.* 522
CHAP. DXL. *Mimes d'un Genre nouveau.* 525
CHAP. DXLI. *Hôtel de la Force.* 527

Fin de la Table du troisieme Volume.

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 01235 7540



DO NO
HR A
39015 01808730 7b
CARD